This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V 156 925

MONSIEUR

LE MINISTRE

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

ROMANS DE JULES CLARETIE

Les Amours d'un Interne, 9e édition, 1 vol.	3	50
Le Beau Solignac, 4e édition, 2 vol.	7	»
Une Femme de proie, 3e édition, 1 vol.	3	50
La Fugitive, 4e édition, 1 vol.	3	50
Mademoiselle Cachemire, nouvelle édition, 1 vol. .	1	»
La Maison vide, 9e édition, 1 vol.	3	50
La Maitresse, 8e édition, 1 vol.	3	50
Les Muscadins, 3e édition, 1 vol.	7	»
Pierrille, nouvelle édition, 1 vol.	1	»
Le Renégat, 2e édition, 1 vol.	3	50
Robert Burat, 5e édition, 1 vol.	3	50
Le Train 17, 11e édition, 1 vol.	3	50
Le Troisième Dessous, 5e édition, 1 vol.	3	50

Le Drapeau, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol.
Madeleine Bertin. . . . . 1 vol.
Le Roman des Soldats. . . . . 1 vol.

MONSIEUR LE MINISTRE

ROMAN PARISIEN

PAR

JULES CLARETIE

CINQUANTE-DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

Tous droits réservés

A ALPHONSE DAUDET

MON CHER AMI,

Il y a dans l'air des idées qui flottent comme des pollens de fleurs. Depuis des années j'amassais des notes pour ce livre, que je tiens à te dédier.

Tu racontais naguères, en tes charmantes préfaces, que tu ne travailles jamais que d'après nature. Nous en sommes tous là, je crois, dans notre génération éprise de cette vie moderne dont tu as su, en analyste exquis, dégager l'essence.

Ce que j'ai voulu, cette fois? C'est ce que nous cherchons tous à faire, à la même heure: saisir au passage ce temps troublé, ces mœurs nouvelles, cette société qui continue le tapage d'avant le déluge, ce monde enfiévré et toujours en scène, cette foire aux appétits, cette kermesse du plaisir qui nous attriste un peu et nous amuse beaucoup, et nous permet à

nous, romanciers, simples candidats à la vérité, de sourire parfois des éternels candidats aux portefeuilles.

Ce livre est vrai, je l'ai vu passer, si je puis dire, en spectateur que tout intéresse et je suis heureux, mon vieux compagnon de route, d'écrire ton nom applaudi à la première page comme un gage d'une vieille affection et d'une chère camaraderie.

Ton dévoué,

JULES CLARETIE

MONSIEUR LE MINISTRE

PREMIÈRE PARTIE

I

On venait de finir le troisième acte de l'*Africaine*. Le ministre sortit de la loge du directeur de l'Opéra et dit, souriant, comme un homme qui tient à se délasser du fardeau des affaires :

— Allons au foyer, voulez-vous, Granet ?

— Allons au foyer, monsieur le ministre !

Il fallait traverser l'immense scène envahie par les machinistes manœuvrant les portants comme les matelots équipent leur navire; — et, cravatés de blanc, coquets, sans pardessus, leur claque sur la tête, des gens en habit noir allaient, venaient, traversaient la scène parmi les cordages, arpentant lestement le vaste espace qui mène au foyer de la danse.

Il en sortait de partout, des fauteuils et des loges et la plupart, fredonnant la ballade de Nélusko, franchissaient lestement, en habitués, l'espèce d'antichambre qui mène de la salle à la scène. Un garçon, en cravate blanche, prenait, assis devant une table, les noms des *entrants*, sur un feuillet de papier à en-*tête*

portant ces mots : *Messieurs* d'un côté, et de l'autre *Médecin*, sur deux colonnes ; et il se levait de temps à autre, saluant avec respect les personnages officiels qu'il reconnaissait.

— Avez-vous vu passer M. Vaudrey, Louis? demanda un homme encore jeune, le monocle à l'œil, qui, dans ces couloirs, semblait littéralement chez lui.

— Monsieur le ministre est dans la loge de Monsieur le directeur ! répondit le garçon poliment.

— Merci, Louis !

Et pendant que, par l'étroit petit escalier, l'habitué entrait sur la scène, le garçon, de son écriture cursive d'employé de bureau, écrivait sur le papier imprimé : « *M. Guy de Lissac.* »

Sur le théâtre, M. Vaudrey, le ministre, que cherchait Lissac, avait pris par le bras Granet, son compagnon, et regardait, étonné, cette immense machinerie de l'Opéra, mise en mouvement par le fourmillement des ouvriers, et qu'il ne connaissait pas. Vaudrey montrait, devant ce spectacle, une stupéfaction naïve dont Granet, son ami et son collègue à la Chambre, souriait dans sa moustache cirée.

— Je trouve cela plus curieux que la pièce même ! disait le ministre.

Le plancher et les portants faisaient de larges taches jaunes, et la scène entière, immense, ressemblait à une large plage de sable. Vaudrey levait la tête pour voir, en haut, les rangées symétriques des herses, illuminées comme des traînées de gaz parallèles dans les draperies des frises. Une vaste toile, au fond, représentait un clair paysage hindou, criblé de soleil, et dans le vide énorme laissé entre le rideau

tombé et la toile du décor, des taches noires semblaient danser sur les planches jaunes, silhouettes bizarres produites par les visiteurs, qui se découpaient nettement, dans leurs habits de cérémonie, comme des ombres chinoises.

— C'est fort drôle, dit le ministre, mais voyons le foyer. Vous connaissez le foyer, Granet ?

— Je suis Parisien, répondit le député, sans trop appuyer ; mais son petit sourire, très fin, donnait à entendre à Sulpice Vaudrey que Son Excellence, toute fraîche, sentait encore un peu la province.

Sulpice hésitant traversait l'immense scène dans le brouhaha du changement qui ressemblait à un branle-bas de combat à bord d'un trois-ponts, et le démontage rapide de l'énorme navire de l'*Africaine*, ce déchiquetage méthodique d'un décor par une nuée d'ouvriers en vestes bleues, criant, poussant rapidement devant eux ou emportant des bouts de mâts, des morceaux d'escaliers, faisant disparaître par les trappes et les trappillons cette carcasse d'une œuvre d'art ; ce spectacle d'une fourmilière humaine s'acharnant sur un décor gigantesque, dans l'immensité de ce cadre qui tenait à la fois de la cathédrale et de l'usine, stupéfiait le ministre, qui s'arrêtait droit, les basques de son habit frottant contre la toile baissée.

Des deux côtés de la scène, dans les loges placées sur le théâtre, on le lorgnait et, çà et là, on entendait ce murmure qui lui parvenait comme une brise ou qu'il devinait :

— C'est le nouveau ministre de l'intérieur !

— Ah ! bah ! Monsieur Vaudrey ?

— Monsieur Vaudrey.

Et Vaudrey se redressait sous les gros yeux ronds de ces lorgnettes, tandis que Granet, souriant, disait à un voisin, le chef des chœurs, debout près de lui, en habit noir :

— On voit bien que c'est la première fois qu'il vient ici ?...

Eh ! oui, vraiment, c'était la première fois que le nouveau ministre mettait les pieds dans les coulisses de l'Opéra ! Il y apportait des curiosités de jouvenceau et des appétits de collégien. Comme il avait bien fait de ne pas amener Mme Vaudrey, un peu souffrante ! Ce rapide coup d'œil, lestement jeté sur un monde ignoré, lui faisait l'effet d'une escapade. Il y avait comme du piment dans cette visite amusante.

Derrière la toile de fond, des musiciens en costume de brahmines, leurs lunettes sur le nez, pour déchiffrer plus sûrement leur *partie*, promenaient d'un air fatigué leurs instruments de cuivre, qu'ils berçaient comme des enfants au maillot. Des Indiens, la joue barbouillée, les jambes serrées dans leurs maillots jaunes, bâillaient, las et avachis, s'étirant en attendant l'entrée en scène. Des guerriers dormaient sur des bancs de bois, la bouche ouverte, le front coupé par le casque bossué posé sur leur nez comme une visière. D'autres, leurs piques leur servant de cannes, avaient déposé à leurs pieds ce casque pour mieux appuyer, en fermant les yeux, leur tête contre la muraille.

De petites gamines, en jupes courtes, pirouettaient déjà, toutes maigres, et fredonnaient des airs. Des fillettes croisaient leurs jambes ou, à demi penchées, renouaient, en laissant voir leur sein, les

rubans de leurs souliers roses. Il y en avait qui, coiffées d'une sorte de casque siamois à ornements d'or, riaient en frappant l'une contre l'autre de petites cymbales argentées. Des rudes gars, à barbes postiches, vêtus en grands-prêtres, robes jaunes à larges raies rouges, les coudoyaient, presque sans dire gare, en passant. Un huissier se promenait, en habit à la française, la chaîne au cou, noir et grave, parmi ces jolies filles effrontées.

Le foyer, au fond, s'ouvrait par une large baie, drapée de rideaux d'un velours grisâtre à reflets violets, et, au-dessus de quelques marches où des gens en habits noirs causaient avec des danseuses, Vaudrey apercevait ce grand salon étincelant sous une lumière crue, ces groupes de femmes à demi vêtues, où les hommes ressemblaient des scarabées posés sur des roses, dans un éblouissement de lumières réfléchies par l'immense glace qui sert de fond. Peu à peu, en entrant, il distinguait, au-dessous des peintures représentant des danses antiques et des portraits de la Camargo ou de Noverre, comme un fouillis de jupes de gaze, d'épaules blanches, de jambes roses, avec ces éternelles notes sombres des habits noirs tachetant, çà et là, ces couleurs claires, comme de larges pâtés d'encre sur des toilettes de bal.

On avait trop parlé à Sulpice Vaudrey de ce foyer des danseuses. Il éprouva brusquement une déception. Ce scintillement lumineux faisait ressortir avec plus de brutalité le défraîchi des tentures, et ces jolies fillettes aux jupes ballonnées, les bras nus, souriantes, tordant leurs pieds sertis de satin sur la barre d'appui garnie de velours gris, paraissaient, sur ce

plancher en pente, s'agiter dans un milieu poussiéreux, faux et fané.

— Ce n'est que ça ? fit le ministre presque involontairement.

— Comment ! dit Granet. Vous êtes bien difficile !

Il y avait eu, parmi toutes les jeunes filles, un mouvement de curiosité, de coquetterie et de gouaillerie, à la fois, lorsque le ministre était entré. On l'avait aperçu dans la loge directoriale. On savait bien qu'il viendrait au foyer. Ils y viennent tous. Sulpice était signalé. On le regardait beaucoup et, sur les divans, accroupis autour des glaces, des jeunes gens corrects et chauves, entourés — peut-être par hasard — de danseuses qui riaient, se dissimulaient maintenant à demi derrière les jupes de leurs voisines, et baissaient la tête, laissant apercevoir leurs calvities, comme une femme, qui ne veut pas voir quelqu'un, se cache à demi en mettant le nez dans son bouquet.

Le ministre, apercevant ce manège, avait laissé échapper un petit sourire narquois. Il reconnaissait là de ses préfets, de ceux des environs de Paris, venus de Versailles, de Chartres, ou des sous-préfectures, et administrant galamment la France du fond du foyer de la danse. D'aimables fonctionnaires du Ministère des Beaux-Arts étudiaient aussi là l'esthétique, pendant les entr'actes.

Tous les régimes d'ailleurs y fraternisaient dans une promiscuité ironique et, tout bas, Sulpice Vaudrey le fit remarquer à Granet : les vieux beaux de l'empire, aux moustaches cirées, les cheveux grisonnants ou repeints collés à plat sur les tempes, les bajoues molles coupées par un col droit comme la gélatine

par le couteau, se mêlaient, maigres ou pansus, aux petits roitelets de la République, l'œil éveillé, le nez flairant le vent, la joue duvetée de brun ou de blond, bien peignés ou *ramenant* déjà, tout surpris de se trouver là, et caquetant et coquetant en conscrits imberbes, malins et pervertis, mais encore hésitants, et moins dégourdis que ces dégommés aux tenues correctes, solides au poste comme de vieux grognards.

— Les stagiaires et les retraités ! dit tout bas Vaudrey.

— Vous avez le coup d'œil parisien, monsieur le ministre, fit Granet.

— C'est qu'il y a des Parisiens de province, mon cher Granet, répliqua Sulpice, dont le teint s'animait, le sang fouetté par une émotion singulière et gaie.

— Ah ! Monsieur le Ministre, dit un gros homme émerillonné, souriant, les cheveux et les favoris d'une blancheur de neige — ici !... Vous ! Par quel hasard ?...

Il s'approchait, en saluant, mais sans obséquiosité, avec la bonhomie familière que donnent l'embonpoint et l'argent. Gras et riche, bien portant, solide à soixante ans comme à quarante, Molina, — Molina le *tombeur*, comme on l'appelait, — passait ses après-midi à la Bourse et ses après-dîner au foyer de la danse.

Il commanditait un peu le théâtre et beaucoup les coryphées, paternellement, ses cheveux blancs lui donnant le droit d'être respecté, et ses écus le droit de ne pas respecter. Parti de très bas, arrivé très

haut, le gros Molina, coulissier de la Bourse et de l'Opéra, se gavait de primeurs en homme qui n'avait pas toujours mangé à sa faim, étant jeune. Tableaux en renom, femmes à la mode, statues de marbre et statues de chair, il lui fallait tout. Il collectionnait, sans goût, les toiles chères, les objets rares ; il achetait sans amour les filles à tapage. Au besoin il les inventait, se plaisait à afficher, dans son coupé, autour du Lac, ou aux Courses, quelque conscrite du vice, et à regarder la cohue qui se faisait ensuite autour d'elle, avidement, simplement parce qu'elle avait été la maîtresse du gros Molina. Il avait jadis, à Marseille, vendu des vieux habits aux Piémontais et aux marins du port dans le quartier juif. Maintenant c'était sa joie de voir les Parisiens du boulevard ou des Cercles acheter, comme des loques de sentiment, la friperie de ses vieilles amours.

— Vous, au foyer de la danse, Monsieur le Ministre ? répéta le financier. Ah ! ma parole, je le dirai à Mme Vaudrey !

Sulpice sourit, un peu étonné du son que prenait, dans ce milieu, le seul nom de sa femme. Il lui semblait qu'en parlant d'elle, on la mêlait à un milieu bizarre qui n'était pas le sien. Pareille impression l'avait saisi, peu de jours auparavant, lorsque, à propos de son avènement au ministère, les reporters avaient raconté son mariage, décrit son appartement, fait à la plume le portrait de cette Adrienne qui était la passion de sa vie.

— Après tout, dit Molina, il faut bien que Mme Vaudrey s'y habitue. L'Opéra, mais cela fait partie

de la politique! La clef de la situation donne très souvent sur les coulisses!

Et le financier éclatait gaiement, du rire d'écus sonnants des Turcaret.

Il expliquait ensuite à Vaudrey tous les petits mystères du foyer, en homme qui habiterait éternellement cette petite province parisienne, et lestement, d'un mot, parfois d'un geste, il faisait au ministre la biographie rapide de ces fillettes qui causaient, riaient ou passaient, posant à peine sur le parquet leurs petits pieds roses.

Sulpice s'étonnait de tout. Il ne prenait même pas la peine de cacher ses surprises. Evidemment il débutait.

— Ah! Monsieur le Ministre, dit Molina, enchanté de ses effets de cicerone. Il faut avoir vécu là! Il vous faudra y vivre! Rien n'est plus amusant. C'est un pays à part. On regarde pousser les jolies filles à vue d'œil, comme des asperges. On est habitué à voir trotter autour de vous une grande enfant maigriote qui vous salue comme une gamine et croque des noisettes comme une souris. On s'en va faire un voyage de trois mois, passer une saison à Vichy ou à Dieppe, et, crac, au retour, transformation. Eclosion du papillon. Plus de gamine. Une femme. Les yeux narquois vous regardent drôlement, avec une expression qui vous trouble. On était tenté de payer deux sous de marrons, six mois avant, à des fillettes à qui l'on offre carrément un coupé! Ça vous sautait sur les genoux, et on leur saute au cou! — Et de génération en génération, on assiste à la mobilisation d'un tas de petites recrues qui font ici leurs premières armes, passent ensuite dans la vieille garde, se font

bâtir à elles-mêmes des Invalides, en pierre de taille, et arrivent très loin, du bout du pied, quand elles ne se font pas tout de suite mal au genou.

— Mal au genou ? dit le ministre.

— Terme spécial qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire d'Economie politique* de Maurice Block, monsieur le ministre; ça veut dire qu'on a eu des malheurs... Situation très intéressante, que ce mal au genou! Mais ça coupe souvent, non pas les jambes, mais la carrière!

— On a souvent mal au genou, à l'Opéra?

— Ah! Monsieur le Ministre, que voulez-vous? Il y a tant de chutes, dans ce métier à pirouettes! C'est comme dans la politique!...

Le gros Molina se mit à rire encore de sa plaisanterie un peu facile, et posant sur son large nez coupé en deux comme celui d'un chien de chasse un binocle, il dit tout à coup en se retournant du côté de la porte:

— Eh! Marie Launay? Qu'est-ce qu'elle tient donc à la main?

Toute légère, gentille et preste dans ses vêtements de danseuse hindoue, une fillette de seize ou dix-sept ans, mais déjà femme, avec des ardeurs cachées dans de grands yeux bleus, entrait au foyer en fredonnant, une longue feuille de papier à la main.

Elle secoua, comme s'il la gênait, le collier de grosses perles fausses qui dansait sur son cou très fin et tombait un peu bas sur sa poitrine encore maigre, et, cherchant des yeux quelqu'un dans le tourbillon des danseuses, elle cria de loin à une petite brune grassouillette qui riait, au fond, dans un tas d'habits noirs.

— Eh ! Anna, tu n'as pas souscrit !

La brunette accourait déjà, se dégageant très vite du cercle de vivants madrigaux qui l'entourait, et arrivait, en trois bonds légers, jusqu'à Marie Launay, qui lui tendait un crayon en aluminium et une feuille de papier.

— Que diable est cela ? fit Molina.

— Allons voir ! dit Granet.

— Il n'y a pas d'indiscrétion ? demanda Vaudrey à demi sérieusement.

Le financier était déjà tout près des deux fillettes et demandait à la jolie blonde ce que contenait ce papier, où l'autre danseuse épelait des noms.

Marie Launay, exquise avec le frisotis de ses cheveux blonds, eut un joli sourire d'enfant un peu timide encore, sous le regard finaud du gros homme, et, promenant ses yeux clairs, d'une pureté de vierge, sur Sulpice et Granet, debout à côté de Molina.

— Ça ?... C'est la souscription pour Mlle Legrand

— Tiens ! c'est vrai, fit Molina. Vous lui offrez une statuette ?

— Pour son départ. Oui, tout l'Opéra a souscrit et même les abonnés. Voyez !

Marie Launay, lestement, prenait à son amie la feuille de papier où des noms divers, tantôt tracés à l'encre, tantôt au crayon, s'étalaient avec des aspects singuliers de jambages d'écoliers ou de pattes de mouche élégantes et des orthographes fantaisistes dans une promiscuité bizarre, et Molina se mit à rire tout d'un coup, de son éternel gros rire de sacoche remuée, en parcourant la liste et en trouvant,

à côté des noms de danseurs et de choristes, les particules de quelques habitués:

— Ah! Monsieur le Ministre! Ça, c'est monumental! Voyez donc: *Amélie Dunois,* 2 francs. — *Jeanne Garnot,* 5 francs. — *Bel-Enfant (Charles),* 1 fr. 50. — *Warnier 1re,* 2 francs. — *Warnier 11e,* 2 francs. — *Gigonnet,* 4 francs. — *Le baron Humann,* 100 francs. — Le baron!... L'ancien préfet!... Humann souscrivant avec *Bel-Enfant* et *Gigonnet!* Humann apposant sa signature au-dessous de cet autographe: — *Ge sousse-cris pourre ci fran!* On donnerait cela à un journal qu'on ne le croirait pas! — Est-ce qu'il y a un reporter, par ici? Pour un joli *écho de Paris,* voilà un joli *écho!*

Granet, l'œil très fin, caressait sa moustache noire, tout en examinant la petite Marie Launay au fond des prunelles, et l'autre fillette Anna, toute confuse devant le rire gras de Molina *le tombeur,* tournait entre ses petits doigts le crayon d'aluminium et regardait Marie comme pour lui dire: — Tu sais, je n'oserai jamais écrire devant ces gens-là!

— Prêtez-moi votre crayon, mon enfant! lui dit Molina.

Elle le tendit, toujours intimidée.

— Où le baron a passé, passera bien Molina *le tombeur!* dit le financier.

Il fit tourner la vis du porte-crayon pour allonger la mine et, posant hardiment sa grosse bottine sur un des divans, il écrivit sur son genou, rapidement, en homme habitué à crayonner des ordres de Bourse:

— Salomon Molina, 500 francs!

— Ah! monsieur Molina, fit Marie Launay après

avoir lu. C'est galant, cela! C'est gentil, gentil! Mais si tout le monde avait été aussi généreux que vous, nous lui aurions offert une statue de *la Danse* en or, à Mlle Legrand!

— Quand vous voudrez le groupe de Carpeaux pour vous toute seule, mon enfant, dit Molina, vous viendrez le chercher en fiacre, et... Et... tu le remporteras dans ton coupé!

La petite était devenue, sous sa poudre de riz, rouge comme une cerise, et ses juvéniles épaules, élégantes, se teignaient d'un ton rosé qui ajoutait une impression d'éclosion, et d'épanouissement à sa grâce blonde encore enfantine.

Vaudrey se sentait, dans ce milieu capiteux, qui, peu à peu, lui semblait charmant, empli de tentations, étrangement troublé. Il lui passait devant les yeux des visions d'autrefois, des fantômes de robes claires, des spectres de paysages printaniers, avec des bouffées de jeunesse qui sentaient le vert frais des herbes, les lilas de Meudon, les violettes de Ville-d'Avray, les escapades d'étudiant. Ces jupes bouffantes lui rappelaient les robes blanches qui couraient sous les noisetiers; ces fillettes de la danse ressemblaient aux grisettes blondes de ses vingt ans.

Il tendit à son tour la main vers la feuille de papier où Molina avait signé son nom et dit à Marie Launay:

— A moi, s'il vous plaît, Mademoiselle!

Granet s'était mis à sourire.

— Voyons! voyons, dit-il. Vous allez écrire, au-dessous de la signature de M. Gigonnet, le nom du ministre de l'intérieur!

— Ah! par exemple! fit Vaudrey en riant. C'est vrai!... Vous me croirez si vous voulez, mais j'oubliais parfaitement que j'étais ministre!

— C'est comme moi quand j'ai été décoré, dit Molina. Je refusais mon pardessus aux ouvreuses parce que j'y voyais luire un ruban rouge, et je soutenais que le vêtement n'était pas à moi. Mais on s'y fait! Maintenant — et son rire de tas de pièces de cent sous augmentait — je suis étonné de ne pas trouver de ruban rouge à mes gilets de flanelle!

Vaudrey laissa Marie Launay assez surprise et continua à écouter le gros Molina qui faisait la chronique de la danse.

Ah! si M. le ministre avait le temps! Il aurait vu là les choses les plus drôles! Il y avait, parmi les danseurs, un marbrier qui, le jour, faisait métier de vendre des monuments funèbres, et, le soir, dansait des pas en montrant ses dents. Il était à la piste de tous les deuils de l'Opéra, soumissionnant les fournitures des tombes entre deux jetés-battus, pendant les répétitions d'un ballet. Un jour, Molina avait assisté à une répétition de danse. C'était à ne pas croire. On voyait, parmi les coryphées, un garçon de banque en habit gris, tricorne sur la tête, plaque de cuivre au bras, et qui *répétait* un pas, entre deux courses, danseur le soir, le jour garçon de recettes. Une danseuse répétait, à côté de lui, son rôle en maillot et en jupe noire. Alors Molina s'informait, s'étonnait. C'était une fillette qui venait de perdre sa mère! Le pays de l'ironie et de l'antithèse, ce grand bâtiment de l'Opéra!

Le financier eût raconté au ministre des histoires d'un voyage à Tombouctou, que Sulpice Vaudrey eût

écouté avec moins de plaisir et de surprise. C'était tout un monde nouveau, attirant, agaçant comme un verjus, pour cet homme jeune encore, laborieux, arrivé à force de travail, et qui ne connaissait de Paris que ce qu'il en avait aperçu, pendant les années de l'Ecole de Droit : le parterre de la Comédie-Française, les galeries du Luxembourg et du Louvre, les bibliothèques, les Archives, les bals du *quartier*, les jours de fredaines, le foyer de l'Opéra une fois ou deux pendant les nuits masquées. Et puis ?... Rien. C'était tout.

Le grand homme de province arrivait de Grenoble avec l'appétit de Paris. Et il se trouvait là, brusquement jeté en plein foyer de la danse, tous les regards allant à lui, presque intimidé en apercevant, au centre de ce salon bizarre, parmi ce décolletage des danseuses, sa propre image reflétée dans la grande glace criblée de lumières. Et tout le monde le contemplait, l'étudiait, l'évitait par crainte ou tournoyait autour de lui, par intérêt. Le nouveau ministre ! Le chef de tout ce personnel de préfets, de sous-préfets, de secrétaires généraux, échantillonnés là, sur le divan de velours de ce foyer banal !

Tous ces regards, ces chuchotements de femmes, ces froncements de sourcils d'adversaires, ces attitudes de courbettes esquissées, mettaient Vaudrey assez mal à l'aise, lorsqu'il aperçut tout à coup, venant à lui, le cherchant évidemment à travers son monocle, Guy de Lissac, qui, l'ayant vu, alla droit à lui et le salua avec une intimité visible où entrait volontairement une réserve correcte.

Sulpice eut tôt fait de rompre cette réserve-là. Il s'avança vers Guy, lui prit la main et dit gaiement :

— Tu sais, toi, j'attendais ta visite ! Tu es le seul de mes amis qui ne m'ait pas félicité !

— Tu sais, mon cher ministre, répondit Lissac sur le même ton, ce n'est pas un si grand bonheur d'être ministre pour que les amis vous sautent au cou en criant : bravo ! Tu montes au Capitole, mais ce n'est pas assez gai, le Capitole, pour que j'illumine *à giorno*. Je suis heureux, si tu es heureux. Je te félicite, si tu te frottes les mains. Et voilà.

— Toi et mon vieux Ramel, dit Sulpice, vous êtes les deux originaux les plus originaux que je connaisse !

— Avec cette différence que Ramel est un puritain, un antique, un marbre, et moi un boulevardier et un sceptique. C'est du bronze, ton vieux Ramel ! Et ton ami Lissac, du simili-bronze ! La preuve, c'est que je cours après toi pour te demander déjà une faveur.

— Et laquelle, mon cher Guy ? s'écria Vaudrey, le visage brusquement joyeux. Tout ce qui te plaira !

— Je suis dans la loge de Mme Marsy. Tu ne connais pas Mme Marsy ? Elle t'a applaudi à la tribune. Elle a fait des vœux pour ton avènement. Elle t'a aperçu dans la loge directoriale et elle m'a supplié de te présenter à elle ou de la présenter à toi, car je ne sais si ton Excellence ne modifie pas les convenances.

— Mme Marsy ? dit Vaudrey. N'est-elle pas la veuve d'un peintre ? Elle a un salon politique, Mme Marsy ?

— Parfaitement, un salon nouveau, pour faire concurrence au salon de Mme Evan ! République athénienne ! Cela ne te déplaît pas ?

— Au contraire ! Nous ne fonderons la République qu'avec les femmes.

— Allons, dit Lissac en riant, la politique et les honneurs ne t'ont pas changé !

— Moi, mon cher ? Avec vingt ans de plus et pas mal de cheveux en moins, je suis resté tel qu'en 1860.

— *Hôtel Racine ! rue Racine !* fit Lissac. Je rêvais alors d'être Musset, moi gourmand, et je suis devenu quoi ? un spectateur, un amateur, un Parisien, un passant. Rien. Tu ne songeais, toi, qu'à devenir Barnave, Vergniaud ou Barbaroux, et te voilà arrivé !

— Arrivé ! dit Vaudrey.

Il essaya de hocher la tête modestement, comme si ce mot velouté n'eût point caressé doucement son amour-propre ; mais il y avait dans son regard une joie si naïve, un tel besoin de l'épancher et de la montrer, qu'il ne put s'empêcher de sourire à cette constatation de son triomphe par ce compagnon de sa jeunesse. Ce sont les juges sévères, ceux qui vous ont entendu balbutier vos rêves d'avenir ! Et quand on le conquiert enfin, cet avenir, il semble si souvent qu'on le leur vole. Lissac du moins n'était pas jaloux !

— Allons voir Mme Marsy, mon cher Guy ! dit Sulpice. D'autant plus que si elle ressemble au portrait que l'on avait fait d'elle au dernier Salon, elle doit être charmante.

Il s'éloigna au bras de Lissac, après avoir jeté un dernier regard à ce foyer où les fillettes pirouettaient toujours, où, devant les vieux repeints raidis, les jeunes sous-préfets se dissimulaient encore derrière le disque de leurs *claques ;* et Granet quittait, avec Molina — pour aller prendre congé de Vaudrey — la petite Marie Launay qui souriait d'un air naïf, parce que le financier, le *tombeur* lui disait, en lui bais-

sant ses paupières avec ses gros doigts : « Veux-tu clore tes pervenches — toi, crapaude ! »

— Monsieur le ministre, dit le banquier, en caressant du regard Son Excellence d'un air plein de sous-entendus. A l'occasion, tout à vos ordres, vous savez !...,

— A demain, à la commission des prisons, monsieur le ministre, dit Granet.

On saluait çà et là, et Vaudrey s'éloignait, l'attitude et la physionomie aimables, comme toujours.

Pour revenir dans sa loge, il fallait que Sulpice traversât le théâtre. Le nouveau décor était posé. Des perspectives de temples bouddhiques apparaissaient, découpant sur un ciel bleu leurs architectures bizarres, leurs statuettes colossales, et sur la toile du fond de larges fleurs roses riaient parmi les verdures. Un rayonnement de féerie, la projection d'une lumière électrique éclairait le vaste plancher d'une lueur fantastique, claire et douce comme des rayons lunaires, et Sulpice souriait en traversant cette grande nappe de lumières pareille à l'eau d'un lac où, nettement, se découpait son ombre. Il lui semblait que cet éblouissement électrique, apothéose fantastique, était comme la féerique auréole de son avènement.

Au moment où il sortait de ce foyer de la danse, Sulpice se heurta contre un homme à l'extérieur très grave, l'habit noir boutonné, et qui, presque chauve, de longues mèches grises entourant des oreilles grasses, avec des joues rouges et un crâne jaune, pénétrait, avec des airs tâtillons, curieux, des écarquillements d'yeux et des titillations gourmandes de narines, dans ce salon chaud de parfums et de lumières.

Sulpice le regarda involontairement et ne put s'empêcher de s'écrier, très gaiement, en reconnaissant l'homme qu'il avait remplacé, place Beauvau, — un protestant, un huguenot, veuf, père de cinq ou six filles et solennel d'ordinaire et moral comme des *tracts* bibliques :

— Eh ! monsieur Pichereau !

L'autre secoua son crâne couleur de beurre comme si on venait de lui donner dessus un coup de badine, et de rouge il devint cramoisi en apercevant Sulpice, son successeur au ministère, qui lui tendait là, fort gentiment, ses deux mains gantées.

Guy de Lissac avait cessé de rire.

Les deux Excellences se trouvaient face à face, au bas, de l'escalier du foyer, parmi les brahmines, les figurants, les négrillons, les marcheuses : — deux Excellences à la fois, l'une souriante, l'autre grimaçante, sous les regards de tout ce petit monde curieux et narquois !...

— Ah ! je vous y prends, mon cher collègue, fit Sulpice en s'amusant de l'air embarrassé de Pichereau, boutonné comme un quaker dans son habit noir, et ses petits yeux clignottants derrière ses lunettes, aussi penaud qu'un sacristain pris en faute.

— Moi ? balbutia Pichereau... Moi ?... Mais, mon cher ministre, c'est... c'est vous.., oui, précisément vous, que je cherchais !

— Ici ? dit Vaudrey.

— Ici !

— En vérité ?

— J'avais à vous parler... Je... oui, je voulais.

Le malheureux Pichereau tirait machinalement

son gilet, prenait un air digne, grave, soufflait, cherchait et disait en ânonnant :

— Je voulais vous parler... Oui, vous entretenir de quelque chose d'important... de la question des communautés protestantes.

Sulpice faillit éclater de rire.

Ce Pichereau, avec sa mine de pasteur calviniste, jetait par-dessus ses lunettes des regards pleins de phosphore vers le grand salon où Marie Launay riait aux drôleries du gros Molina. Des reporters, voyant là une nouvelle à la main, flânaient autour des deux ministres, celui du jour et celui de la veille, et tâchaient de surprendre pour leur journal un lambeau de la conversation.

Guy de Lissac, en curieux, s'amusait de l'air navré de Pichereau, qui se frottait les mains, restait en place et, essayant de prendre un air aimable, laissait entrevoir dans son sourire vinaigré tout l'empressement qu'il eût mis à étrangler son successeur.

— Eh bien, mon cher collègue, dit Sulpice gaiement, nous parlerons ailleurs de vos communautés. Ce n'est peut-être pas ici le lieu ! *Non est his locus !* A bientôt !

— A bientôt, mon cher ministre, répondit Pichereau, broyant la politesse entre ses dents.

Vaudrey entraînait déjà Lissac en murmurant, dans un rire étouffé :

— Ah ! ah !... le quaker ! Il a rendu le portefeuille, mais il a gardé la clef des coulisses !

— Il paraît, répondit Guy, que la porte de communication avec les coulisses est la consolation des dégommés Les yeux bleus de Marie Launay, c'est

toujours une façon de sparadrap pour un ministre qui tombe !

— Le gros Molina aurait-il raison? La mise en minorité, dit gaiement Vaudrey, ce serait donc le mal au genou des Excellences ?...

Et il riait, tout en belle humeur, de l'attitude irritée, humble, hargneuse et déconfite, de ce doctrinaire génevois de Pichereau, s'allant consoler au foyer de la danse, tandis que ses cinq ou six filles lisaient chastement des romans anglais et faisaient, au logis, de la musique religieuse sous les lunettes vertes de leur institutrice.

— Bah ! tomber, ce n'est rien alors, disait-il gaiement, si l'on tombe entre les bras des danseuses !

II

Mme Marsy attendait que Guy de Lissac revînt du foyer. Depuis qu'elle avait aperçu Vaudrey, là, devant elle, droit sous le feu de sa lorgnette, elle éprouvait comme une démangeaison de l'enrôler dans son salon, un salon nouveau, un salon qui venait de naître. Mme Marsy était piquée de la tarentule qui donne à la vie moderne le sautillement d'une danse de Saint-Guy. Veuve, riche, jeune encore, très adulée, elle tenait à jouer un rôle pour passer le temps. Elle était de ces femmes qui semblent éternellement poser devant le carnet des reporters comme devant l'objectif d'un photographe. De l'intimité même de sa vie, on savait, en réalité, fort peu de chose. Mais le

nuance de ses cheveux, la couleur de ses yeux, la coupe de ses toilettes, l'adresse de ses fournisseurs, le menu de ses dîners, le programme de ses concerts, la liste de ses convives, les hôtes de son salon, l'adresse de son hôtel, tout le monde savait tout, et Mme Sabine Marsy était quotidiennement, par les chroniqueurs, peinte, habillée et déshabillée toute vive.

On murmurait tout bas, plutôt qu'on ne racontait tout haut de Sabine Marsy, des histoires romanesques. Veuve, elle avait, disait-on, autrefois, *mené la vie dure* à ce Philippe Marsy, le peintre, l'auteur de cette *Charité* qu'on admirait, au Luxembourg, entre une nymphe d'Henner et un portrait de femme de Carolus Duran. Jolie, indépendante, suffisamment riche depuis la vente de l'atelier de Philippe Marsy, dont, à l'hôtel Drouot, on s'était disputé les moindres études à prix d'or sous le marteau de Me Pillet, Sabine avait, après son deuil, ouvert un salon.

Elle restait seule, entourée d'amis, ne faisant point de jaloux parmi ses adorateurs, dont elle recevait les hommages avec une parfaite égalité d'humeur, comme lassée et désireuse d'avoir une cour et pas de favori. Elle avait un fils qui grandissait, au collège ; mais on n'apercevait presque jamais, dans le petit hôtel du boulevard Malesherbes, ce grand adolescent pâle, qui, dans son uniforme de lycéen, montait furtivement l'escalier de sa mère, lui rendait visite comme à une étrangère et s'enfuyait vite, rejoignant au coin de la rue, une vieille femme qui l'attendait, lui prenait le bras et l'entraînait comme elle l'eût emporté très loin : — madame Marsy, la mère.

C'était l'aïeule qui élevait son petit-fils, elle et un gros brave garçon gouailleur, François Charrière, un sculpteur qui avait, disait-il, raté sa vie au point de vue artistique, mais vendait bien et faisait des modèles pour les lampistes de la rue Saint-Louis au Marais. Ce Charrière servait de tuteur et de guide à l'enfant de son vieux camarade Marsy. Une espèce de vœu fait à l'ami disparu.

Au reste, personne au monde ne se rapppelait, à Paris, la vie et la mort de Philippe Marsy. Tous les petits bruits à la longue s'étouffent dans le grand fracas du brouhaha parisien. Il ne restait autour du nom de Sabine qu'une espèce de murmure quasi flatteur, avec des ressouvenirs mystérieux et l'attrait spécial d'une maîtresse de maison qui laisse à son salon le charme particulier et comme le parfum d'une hospitalité faite de camaraderie. On n'y cravatait de blanc que son col et l'on n'y empesait pas son esprit.

On ne parlait que depuis fort peu de temps d'ailleurs du salon familier, accueillant, de Sabine Marsy, sorte de lieu de rendez-vous où l'on était certain de rencontrer tout le monde, comme dans un corridor du théâtre, un soir de *première*, ou sur un trottoir de boulevard, un salon fort peuplé, pouvant aller de pair avec le salon quasi officiel et très haut considéré de Mme Evan, et les salons plus paisibles, sérieux et quelque peu calvinistes, de la haute colonie Alsacienne.

Il avait fallu à Sabine beaucoup de tact, de volonté, de persistance dans son désir, pour arriver à cette œuvre plus difficile à elle qu'à toute autre, car elle

n'avait point d'attaches officielles. Ses relations mondaines appartenaient presque toutes au monde des artistes. Mais des peintres élégants avaient introduit chez elle quelques Athéniens de la politique, amateurs d'art, jolis causeurs et jolis hommes, déclarant volontiers, comme Vaudrey, qu'une République ne pouvait subsister que par les femmes, que les femmes seules, par exemple, avaient fait l'orléanisme, et ces garçons charmants avaient pris pour le monde le salon que Mme Marsy ouvrait très hospitalièrement.

Il est d'ailleurs facile, à Paris, d'avoir un salon, pourvu qu'il donne sur une cuisine bien tenue. Quelques carrés de bristol gravés par Stern, et mis à la poste avec de bonnes adresses, attirent avec une facilité qui déconcerte toute une nuée de visiteurs tournoyant autour d'un buffet comme des essaims de mouches autour d'un rayon de miel.

Paris est un peuple d'invités.

Et puis, Mme Marsy était si charmante ! Elle se tenait à l'affût de toute renommée nouvelle, comme un chasseur guettant le gibier qu'il faut abattre. Elle lisait, comme un pensum, tous les comptes-rendus du *Journal officiel*, pour deviner, dans l'orateur d'aujourd'hui, le ministre de demain. Elle s'informait, par avance, du peintre ou du sculpteur qui allait enlever au Salon la médaille d'honneur, afin de l'inviter la première et de montrer qu'elle l'avait découvert. En littérature, elle protégeait la nouvelle école, l'aimant pour le bruit qu'elle fait. Elle avait l'intention de donner à son salon un caractère littéraire en même temps qu'une couleur politique. Artistes et hommes d'Etat mêlés

Depuis quelques jours, elle organisait une réception où elle offrirait à ses amis une surprise. On lui avait parlé de représentations japonaises données ailleurs. Elle tenait absolument à une soirée exotique. Le hasard faisait justement qu'un ami de Guy de Lissac, M. Jose de Rosas, un grand désœuvré qu'elle avait autrefois connu, revînt à Paris après un voyage autour du monde. Quelle bonne fortune! Si M. de Rosas y consentait, elle pourrait annoncer à ses amis une soirée tout à fait attachante : le voyage d'un homme tel que M. de Rosas : — une primeur !

— La comtesse d'Horville donne des matinées littéraires, disait Sabine, enfiévrée; Mme Evan fait lire chez elle des poèmes et des tragédies. J'aurai mes *lecturers* et mes conférenciers, puisque c'est la mode.

Et ce que femme veut, grand d'Espagne consent à le vouloir. M. de Rosas se décidait, un peu poussé aussi par Guy de Lissac, à venir conter à ce public de Parisiens ses aventures de coureur de hasards. Les invitations étaient lancées.

Mme Marsy avait obtenu la promesse de trois ministres. Elle les avait annoncés. Pour un peu elle les eût mis sur le programme. Elle avait — succès inattendu !— décidé M. Pichereau lui-même, ce puritain protestant de Pichereau, à venir à cette soirée, dont parlaient déjà les chroniques; et, là, brusquement, bêtement, une crise ministérielle éclatait, au moment où l'on y pensait le moins, une crise inutile. Granet interpellait le ministère Pichereau, pour être ministre, et Pichereau tombait sans que Granet même prît sa place. On composait en hâte un ministère Col-

ard, avec Sulpice Vaudrey comme ministre de l'intérieur à la place de Pichereau !

Et tous les ministres qui avaient promis de venir écouter M. de Rosas chez Mme Marsy tombaient avec Pichereau !

— Mais en vérité, s'écriait Sabine furieuse, c'était donc un ministère de capucins de cartes ?

— Un ministère de carton, répondait Guy de Lissac.

Mme Marsy était navrée. Ce Granet ! Il n'aurait donc pas pu attendre huit ou dix jours encore ! C'était pourtant chose bien facile de ne renverser le ministère Pichereau qu'au lendemain de la soirée attendue ! Granet était donc bien pressé d'être ministre ? Ah ! elle l'avait toujours bien jugé ! Un simple ambitieux. Il triomphait, ou plutôt il avait cru triompher. Mais elle, Sabine, elle se trouvait sans un ministre à présenter à ses hôtes. Il y avait là comme un fait exprès.

Elle ne connaissait pas un seul des nouveaux ministres. Elle avait parlé une fois au président du conseil, Collard, l'avocat nantais, dans une réception à l'Élysée: Collard lui avait, en passant, déchiré un bout de dentelle. Charmant, d'ailleurs, dans ses excuses. Mais il n'y avait assurément pas là une intimité suffisante pour que Mme Marsy le priât brusquement — au saut de la Chambre comme au saut du lit — d'honorer de sa présence la soirée où elle allait jouer la réputation de son salon.

Son intime amie, la jolie Mme Gerson, qui l'aidait à faire les honneurs de sa maison en attendant qu'elle ouvrît un salon rival et lui soufflât ses invités, lui répétait vainement qu'après tout Pichereau viendrait ! Il avait promis. C'était un homme sincère. On pouvait

se fier à sa parole. Il amènerait, à coup sûr, ses anciens collègues de l'instruction publique et des postes et télégraphes. Ah ! bien, oui, Pichereau ! Pichereau maintenant importait fort peu à Sabine ! Des *ex*-ministres ! Elle en aurait toujours autant qu'elle voudrait ! Ce n'est pas cela qui manque. Mais elle n'entendait point qu'on appelât son salon les *Invalides*, comme on appelait celui d'une rivale le *Salon des refusés*. Non, certainement non, elle n'y consentirait à aucun prix !

Cet impatient de Granet, tout de même, qui venait ainsi bouleverser les plans de Sabine !

Et Mme Marsy, du rebord de la loge où Mme Gerson, avec sa fine tête de jolie brune, apparaissait, à côté de la beauté blonde de Sabine, avait écouté d'un air morne, ennuyé, maussade, les premiers actes de l'*Africaine*, — M. Gerson causant, tout bas, comme peureux, avec Guy de Lissac qui partageait l'hospitalité de la loge, — lorsqu'à la fin du second acte, dans l'avant-scène directoriale, le visage souriant de Sulpice Vaudrey avait apparu tout à coup à côté des moustaches cirées de Granet.

— Tiens, dit Lissac, voilà Vaudrey !...

Mme Marsy l'avait aperçu avant lui. Elle lorgna le ministre nouveau dont la barbe blonde, soigneusement peignée, s'étalait, en deux touffes claires, au-dessus de la cravate blanche, les moustaches fines se redressant sur des joues bien en chair, avec de petits airs victorieux. Sabine voyait la tête, fort agréable, du ministre, s'agiter dans la pénombre de la loge, apparaître pour se pencher vers la salle sur le rebord de velours rouge, et elle apercevait, au sommet

du crâne de cet homme de quarante ans, à l'air très jeune, une tonsure légère au milieu de cheveux blonds encore touffus sur les côtés.

— Ah! dit Sabine, je le croyais brun !

— Non, non, fit Lissac, c'était même un fort joli blond, au temps où nous étions étudiants ensemble !

Mme Marsy se retourna brusquement sur sa chaise, comme touchée par une étincelle électrique, et elle montra à Guy un charmant visage qui souriait sur les plus belles épaules du monde.

— Comment, vous connaissez aussi intimement que cela le ministre ?

— Le plus intimement possible !

— Alors, s'écria Sabine, je vous demande un service, mon cher Lissac. Non, je ne vous le demande pas, je vous l'impose !

La fine tête d'Andalouse de Mme Gerson souriait d'un petit air narquois.

— J'ai deviné ! dit-elle.

— Et moi aussi, fit Lissac. Vous voulez que je vous présente le nouveau ministre de l'intérieur ?... Vous avez un préfet à faire nommer !

— Pas du tout. J'ai Pichereau à remplacer, tout simplement ! — Ah ! mon cher Lissac, mon bon Lissac, dit-elle d'une voix adorablement douce, en joignant gentiment ses petites mains gantées, comme une enfant demanderait un joujou, — décidez M. Vaudrey à accepter l'invitation que vous lui ferez de ma part, et vous serez un amour, vous entendez, Lissac, un amour !

Guy s'était déjà levé, faisait d'un coup de pouce

sortir bruyamment la coiffe de son *claque*, et il ouvrait la porte de la loge en disant à Sabine :

— Remarquez que je ne mets aucune condition à ce que vous me demandez !

La jeune femme s'était mise à rire.

— Eh bien ! c'est de la discrétion, dit-elle. En ce moment, ma parole, je souscrirais à toutes !

— Sélika est froide à côté de vous ! dit Lissac en disparaissant par la porte ouverte. Je vous amène votre ministre dans dix minutes !

Sabine attendait nerveusement. Le rideau venait de tomber sur le troisième acte, la loge du directeur était vide Guy, sans nul doute, avait dû rejoindre Vaudrey, et ni le ministre ni son ami ne reparaissait. On avait, un moment, frappé à la porte de la loge. M. Gerson qui, fatigué, las comme un homme qui croule sous l'entassement des soirées et des fêtes, sommeillait à demi dans son coin, s'était, sur un signe de sa femme, précipité pour ouvrir. C'était un peintre, un ancien ami de Philippe Marsy, qui se présentait pour prier Sabine de vouloir bien, dans son atelier, venir « admirer » *son envoi* au Salon. Sabine le reçut de son mieux, et promit, d'un air contraint. Elle se donnait, impatiente, de petits coups d'éventail sur les doigts en entendant l'orchestre jouer le prélude du quatrième acte. Allons ! il était dit que Lissac ne réussirait pas !...

Tout à coup, dans l'encadrement lumineux de la porte ouverte, la silhouette élégante de Guy apparut, s'effaçant bientôt pour laisser passer un homme au sourire aimable que regardaient beaucoup de specta-

teurs venus derrière lui, et qui entra saluant, lorsque Lissac eut dit à Sabine :

— Permettez-moi, Madame, de vous présenter M. le ministre de l'intérieur !

Sabine, brusquement rayonnante, n'avait rien distingué, dans le groupe d'habits noirs d'où se détachait, pour entrer, Sulpice Vaudrey. Elle n'avait aperçu que lui !

Elle s'était levée, repoussant instinctivement sa chaise, et le ministre entrait, Sabine d'un côté et M. et Mme Gerson de l'autre se tenant debout et s'inclinant devant lui : — Sabine triomphante, Mme Gerson curieuse, Gerson flatté, quoique endormi.

Vaudrey s'était assis à coté de Sabine avec la désinvolture aimable d'un homme enchanté d'être agréable, et cette visite faite, sur la sollicitation d'un ami, à une femme adulée, connue, lui semblait la suite toute naturelle de ce succès d'arrivant, de puissance nouvelle, qui l'enchantait depuis quelques jours.

Il allait partout, naïvement et d'instinct, où il avait quelque encens à respirer. Il lui semblait qu'il nageait dans une eau délicieuse. Tout le charmait. Il n'eût voulu rien refuser à personne. Il lui paraissait tout simple qu'une femme à la mode comme l'était Sabine voulût le féliciter, comme lui-même, sans la connaître, voulait la remercier de ses félicitations. Les madrigaux lui venaient aux lèvres comme les compliments lui entraient dans l'oreille, tout naturellement.

Il se sentait d'ailleurs là dans une atmosphère sympathiquement admirative, ces deux jolies femmes lui souriant avec une amabilité reconnaissante, et cette Sabine lui paraissait spécialement charmante qui lui

disait, avec cette bonne grâce exquise des Parisiennes :

— Je ne saurais trop remercier mon ami, M. de Lissac, d'avoir bien voulu vous décider à venir entendre la prière d'une solliciteuse...

— Une solliciteuse, Madame ? fit le ministre avec un empressement qui semblait déjà répondre : *Oui*, à la prière annoncée.

— Mon Dieu, Monsieur le Ministre, il s'agit de consentir à honorer de votre présence une réunion un peu mondaine, mais, pour cette fois, assez savante...

— Une réunion ? répéta Vaudrey, souriant toujours.

— M. de Lissac ne vous a pas dit ce que j'espérais ?

— Nous sommes de trop vieux amis, Lissac et moi, pour qu'il ne m'ait pas laissé le plaisir d'entendre, de vous seule, Madame, ce que je pourrais être assez heureux de faire pour vous ou quelqu'un des vôtres.

Sabine avait souri à cette phrase contournée, fort joliment débitée, d'un ton galant.

Qui lui avait donc dit, un jour, que Vaudrey était un provincial ? Un intime ennemi ou un ami intime. Il était charmant, au contraire, Vaudrey !

— Eh bien ! Monsieur le Ministre, M. de Rosas a la bonté de venir chez moi, samedi prochain, raconter, en manière de causerie, son voyage autour du monde. Il serait très fier, j'en suis bien certaine, de savoir que dans son auditoire...

Sulpice trancha net au compliment qui venait, et, à demi modeste, il l'arrêta court sur les lèvres de M^me^ de Marsy.

Il connaissait M. de Rosas. Il avait lu de ce grand seigneur lettré des traductions de poètes persans, tirées

à petit nombre pour quelques intimes. Il s'était jadis rencontré avec lui en des réunions de sociétés savantes. M. de Rosas était un homme éminent qu'il aurait plaisir à revoir. Un héros de roman érudit comme un bénédictin. Et charmant! Et fin! Quelque chose comme un Cid qui se serait fait boulevardier, en revenant de l'Asie centrale.

Le portrait de Rosas était fort spirituellement enlevé de verve, et Sabine soulignait chaque trait nouveau d'un signe de tête, comme d'un applaudissement. Vaudrey avait plaisir à parler, à se livrer, à sourire à ces sourires. Il entrevoyait, par la baie de cette loge où, exquises, se dessinaient ces deux silhouettes de femmes brune et blonde, la salle immense, rouge, lumineuse, dorée, bronzée, fourmillante de têtes. Et de cette foule parée, de ces loges où des épaules nues, des bras à demi-gantés, des fleurs dans des chevelures, des étincelles de colliers, des éclairs de regards apparaissaient, il lui semblait, comme tout à l'heure, qu'une griserie montait, odeur capiteuse, parfum de femme, dans l'irradiation heureuse d'une lumière de soleil levant.

Sur la scène, au milieu de l'éblouissement du ballet où frétillaient, dans le lacté de la lumière électrique, les jupes bouffantes et les souliers roses qu'il avait vus de près un moment auparavant, les casques d'argent, les paillons, les paillettes dansaient. Une lueur de féerie enveloppait ces splendeurs de théâtre, et ce luxe d'opéra, contemplé ainsi du fond de la loge, lui semblait toujours le rayonnement d'une éternelle apothéose, quelque chose comme une fête rêvée pour célébrer son entrée aux affaires.

Alors, dans l'épanchement candide de sa joie, sans poser, franchement, parlant à cette femme, à Guy, à Gerson, comme il se fût parlé à lui-même, il laissait, sur l'accompagnement railleur de la musique hindoue, déborder sa joie, ses projets, ses chimères. Il répondait par la théorie du dévouement aux félicitations de Sabine.

— Enfin, Monsieur le Ministre, disait-elle, allez-vous faire de grandes choses ?

Et lui, souriant, l'œil perdu dans la contemplation de ce décor de féerie, comme dans une vision heureuse, répondait :

— En vérité, Madame, je ne prends le ministère que comme un devoir et comme un moyen de bien faire ! Je voudrais être juste, je voudrais être bon ! Je voudrais connaître, dans le fond de son obscurité, quelque méconnu pour le placer au premier rang et réparer les iniquités du sort !... Si nous ne devons pas faire mieux que nos prédécesseurs, inutile de les avoir renversés !

— Ah ! pardieu, dit Lissac, tandis que Mme Marsy approuvait du sourire et du geste, vous en êtes, tes collègues et toi, à la lune de miel du ministère !

— On tâchera de la faire durer longtemps, répondit Sulpice en riant. Je crois d'ailleurs que, dans un ministère comme dans un mariage, la lune rousse n'arrive que par la faute des époux !

— Bien malin qui sait pourquoi les lunes rousses se lèvent ! répliqua Guy.

Involontairement la pensée de Vaudrey se reportait vers cette Adrienne, cette jolie femme qui était la

sienne, et qui, là-bas, l attendait dans ces vastes appartements du ministère où ils venaient de s'installer à peine comme dans les chambres d'un hôtel.

Il avait hâte de la retrouver, de lui raconter cette soirée. Eh, oui, de lui tout dire, tout, jusqu'à la visite aux coulisses — et il restait là, n'osant pourtant pas quitter Mme Marsy qui, d'instinct, devinait, au ralentissement de la conversation, que Vaudrey avait hâte de partir.

— J'attends encore la fameuse phrase à l'unisson, et je me retire !... dit-elle à Guy.

Vaudrey ne répondit rien, attendit que Sabine descendît et lui offrit le bras jusqu'à sa voiture.

On marchait vite, dans les couloirs, pour voir passer le ministre. Sur l'escalier, des gens saluaient, des inconnus. Il semblait à Vaudrey qu'il marchait comme entouré de sympathies. Lissac le suivait, donnant le bras à Mme Gerson, dont le mari, harassé, soupirait après quelques heures de sommeil.

Dans le froid vif d'un soir de janvier, Sulpice, enveloppé de fourrures de loutre, attendait, ne quittant point le bras de Sabine, la venue du coupé de Mme Marsy qui arrivait, comme du fond lumineux de la place, escorté par une autre voiture sans chiffres, la voiture du ministre.

Sulpice regardait, devant lui, l'avenue de l'Opéra, piquée de lumières vives, et la clarté bleuâtre de l'appareil Jablockoff l'enveloppant de lueurs claires ; il retrouvait là quelque chose de cette flatteuse lueur d'apothéose qui l'escortait, tout à l'heure, sur les planches de l'Opéra, lorsqu'il traversait la scène.

Une auréole allumée pour lui !

Vaudrey accompagna Sabine jusqu'au bas du marchepied de son coupé.

Sabine lui demanda :

— Mme Vaudrey me fera-t-elle l'honneur de vous accompagner ? Je me permettrai d'aller, dès demain, l'en prier !

Le ministre saluait, d'un air d'acquiescement.

Sabine lui jeta un dernier merci dans un dernier sourire; sa petite main gantée releva la glace du coupé, et la voiture partit dans un piaffement de chevaux.

— Adieu, criait Lissac à Vaudrey.

— Puis-je t'offrir une place dans ma voiture ?

— Merci, je suis à deux pas de la rue d'Aumale !

Vaudrey se retournait vers Mme Gerson, qui s'inclinait, le mari saluant très bas.

— Voulez-vous que je vous dépose chez vous, Madame ?

— Vous êtes trop bon, Monsieur le Ministre. Nous avons notre coupé !...

— Au revoir, dit Vaudrey à Lissac; et viens me demander à déjeuner un matin.

— Avec plaisir !

— Au ministère ! ordonna Sulpice au cocher, en montant dans sa voiture.

Il s'étendit, avec une volupté profonde, comme s'il eût éprouvé le besoin d'être seul. Toutes les images de cette soirée sautaient dans sa tête. Il avait encore dans les narines l'odeur troublante du foyer de la danse, devant les yeux les pervenches bleues de la petite danseuse. Et ces regards, ces saluts, ces sourires de femmes, la voix caressante de Sabine, les dents blanches de Mme Gerson, et ce mot joyeux, clair comme

une sonnerie de clairon, triomphant comme une fanfare : — *Arrivé !* Tout lui revenait au souvenir.

— Tu es arrivé, toi !

Il entendait encore la voix de Guy le lui crier joyeusement.

Arrivé ! C'était vrai pourtant.

Ministre ! C'était possible ! Il commandait à tout ce monde d'agents et de fonctionnaires ! il faisait mouvoir toute la machinerie administrative, lui, l'avocat de Grenoble qui rêvait à peine, il y avait dix ans, d'être une gloire dans le département de l'Isère !

Tous ces gens qu'il apercevait, dans la pénombre des boulevards illuminés, achetant des journaux aux kiosques, allaient y lire son nom et le moindre de ses faits et gestes.

« *M. Vaudrey s'est installé décidément à la place* « *Beauvau. M. Vaudrey a reçu, ce matin, les chefs* « *de bureau et le personnel du ministère de l'intérieur.* « *M. Vaudrey se livre activement avec M. Henri* « *Jacquier (de l'Oise), sous-secrétaire d'Etat à l'inté-* « *rieur, à l'étude des dossiers des préfets et sous-* « *préfets. M. Vaudrey songe à un prochain mouve-* « *ment préfectoral.* » Partout, dans toutes ces feuilles, M. Vaudrey ! Monsieur le ministre de l'intérieur ! Lui ! son nom ! ses paroles ! ses projets ! ses actes !

Arrivé ! C'était cela, être arrivé !

Il n'avait jamais, dans ses espoirs les plus fous, osé rêver une telle rapidité dans la fortune, un rayonnement aussi complet de cette étoile qu'il cherchait parfois au fond du ciel avec des superstitions d'ambitieux. Arrivé ! arrivé !

C'était maintenant qu'on allait le voir à l'œuvre ! Il

avait bien, jadis, dans sa petite ville, en ses plaidoiries, puis, au moment de la guerre, et durant la période électorale de 1871, puis encore et surtout à Versailles, pendant les années de luttes, de tiraillements politiques, à la tribune ou dans les commissions ou les sous-commissions, fait ses preuves, annoncé l'homme d'Etat qu'il pouvait être ; mais la pierre de touche des hommes, c'est le pouvoir. Sorti de sa demi-obscurité, dans la pleine lumière du soleil levant, il allait enfin montrer ce qu'il était et ce qu'il pouvait. Pouvoir ! Ordonner ! Créer ! Communiquer sa pensée à toute une nation ! Etre arrivé ! Arrivé ! Arrivé ! Sulpice tenait enfin son rêve !

Et pendant que la voiture ministérielle l'emportait au galop vers la place Beauvau, Sabine, emmitouflée dans ses fourrures, sa peau fine caressée par les bordures de renard bleu de sa pelisse, se disait, parfaitement indifférente à l'homme, mais enchantée d'avoir enrôlé le ministre parmi les hôtes de son salon :

— C'est un naïf, ce Vaudrey, mais il est charmant !

La grille de la place Beauvau s'écarta devant la voiture de Monsieur le Ministre. Le sable cria sous les roues, et le coupé s'arrêta, à gauche, sous la marquise qui menait aux appartements.

Sulpice descendit. La porte d'entrée s'ouvrit devant lui. Deux domestiques cravatés de blanc attendaient sur une banquette le retour de monsieur le Ministre.

Lestement, Sulpice montait déjà le grand escalier de pierre conduisant au logis particulier. Il laissa dans l'antichambre son pardessus aux mains d'un valet de chambre, entra, joyeux, dans un petit salon où, sous l'abat-jour d'une lampe, Mme Vau-

drey attendait, en lisant la *Revue;* et en voyant se tendre vers lui cette jolie tête fraîche, jeune, cette chair rose, ces yeux bleus, cette femme qui lui souriait, en entendant cette voix très douce, un peu timide, qui lui demandait avec une sorte d'inquiétude : « Eh bien? » il se laissa aller à prendre entre ses mains ce front où la lumière dorait de petits frissons les boucles légères, et à y poser longuement ses lèvres, qui brûlaient un peu.

— Eh bien, je me suis fort amusé, ma chère Adrienne! Toute cette sympathie qui m'entoure, cette impression de joie que semble causer le ministère nouveau, la grimace même de Pichereau, que j'ai rencontré, — si tu savais! — tout cela m'amuse, me plaît et me fait peur. Ministre! Tu ne sais pas à quoi je pense maintenant que je suis arrivé?

— A quoi penses-tu ? dit la jeune femme, les mains croisées, plongeant son doux regard confiant dans les yeux enfiévrés de Sulpice.

— Moi ?... Je me dis qu'il ne suffit pas d'être ministre ! Il faut être un grand ministre ! Tu entends, Adrienne, un grand ministre!

Il avait pris les mains d'Adrienne entre les siennes, et la jeune femme enveloppait d'admiration dévouée cet homme jeune enfiévré d'espoir, qui lui disait : « — Je veux être grand ! »

Elle ne rêvait pas toute cette gloire, autrefois, quand elle sentait, dans sa main, trembler les doigts de son fiancé, et que Sulpice ne lui murmurait qu'une chose à l'oreille, la même pensée exprimée par des mots qui lui serraient le cœur de joie :

— Je veux vous aimer, Adrienne, et toujours!... Toujours!

III

Sulpice Vaudrey avait épousé Adrienne par amour. Elle lui apportait, à sa sortie du couvent de Grenoble, toutes les chères ignorances de la jeune fille et les dévouements innés de la femme. Orpheline, sa fortune était assez enviable ; mais, quoique Sulpice ne fût pas riche, il ne s'était guère enquis de la dot de cette jeune fille lorsqu'il avait demandé la main d'Adrienne au docteur Reboux, le tuteur de M^lle^ Gérard. Il l'avait rencontrée dans plus d'une soirée, à Grenoble, où elle arrivait, toute timide, un peu éblouie, silencieuse, promenant sur toutes choses son doux regard qui interrogeait paisiblement.

Des causeries rapides, échangées par hasard, de la musique écoutée côte à côte, les banalités des contacts du monde, avaient seules rapproché Sulpice d'Adrienne; mais la vue de cette jolie blonde, — l'air si bon — la timidité enfantine de cette jeune fille, quelque chose de pensif dans le sourire confiant de ces dix-huit ans épanouis, l'avaient absolument conquis. Il était libre, il était seul, ayant conduit au cimetière l'être qu'il avait aimé le plus au monde, sa mère, dont il était deux fois le fils, par la chair et par l'âme, par le lait coulé en son sein et les longs enseignements enfoncés dans son esprit.

Il n'avait connu de son père qu'une figure rêveuse

et fine, un portrait d'homme jeune, l'air attristé, en robe noire d'avocat et devant qui, tout petit, il avait, comme il eût dit une prière, épelé ces quatre lettres : *papa*. Isolé, dans cette ville de Grenoble, pour laquelle il avait quitté son petit village de Saint-Laurent-du-Pont, il éprouvait, lorsqu'il avait rencontré Adrienne, une sorte de mélancolie profonde et le besoin de fixer désormais sa destinée.

Il avait trente-quatre ans. Sauf les années de Droit passées à Paris, dans le tourbillon de la rive gauche, il avait vécu toujours en province, dans son Dauphiné. Il avait grandi dans cette vieille maison de Saint-Laurent, où chaque coin familier lui rappelait un cher souvenir d'enfance et de jeunesse : le grand salon blanc à boiseries du temps de Louis XVI qui s'ouvrait sur la terrasse où l'on descendait par quelques marches; les portraits d'aïeux inconnus : avocats en perruques poudrées, vêtus de l'habit noir des hommes du Tiers, gras et roses encore avec leur double menton sur leur col bien cravaté, aimables bonnes vieilles avec des coiffures extraordinaires et des robes à ramages qui semblaient sourire, coquettes encore dans l'ovale de leurs cadres de bois, et les vieux livres aux reliures d'autrefois, dormant dans l'immense bibliothèque vitrée ou posés sur les grandes consoles, au-dessous des fusils de chasse, avec les carnassières et les poires à poudre.

C'est dans ce logis, auquel il songeait si souvent maintenant, que tenait tout son passé, gardant encore quelque chose de la poésie éloignée, embaumée de souvenirs, des tièdes jours de l'enfance. Il revoyait parfois tout cela, la grande cuisine dallée où l'on veillait en di-

disant des contes et la chambre aux grands rideaux de serge, où il couchait, là-haut, — bien peureux, parfois, — tout seul, à côté de la grande chambre vide de son père, et la lune qui, à travers les arbres énormes de la cour, entrait par les volets et projetait sur la muraille, en face, comme une guipure mouvante où il semblait à Sulpice entendre les bruits de cette fantastique chasse volante dont la vieille Catherine, la cuisinière, parlait avec terreur, en bas, à la veillée

C'était là qu'il revenait, chaque année, passer ses vacances, sa mère ayant eu le courage de se séparer de lui et de le mettre comme elle l'eût trempé, en hiver, dans une eau froide, au lycée de Grenoble qui le renvoyait à Saint-Laurent-du-Pont, « trop maigre, disait-elle, le pauvre petit ! »

Aussi voulait-elle le rendre gras au collège, — pour faire honte à l'économe !

Et c'était ses bons souvenirs, ces journées de soleil dans la montagne, ces courses à la Grande Chartreuse, ces murmures de source filtrant à travers les roches, ces haltes auprès du Guiers-Mort ou sous les arbres, dans le grand silence accablé de chaleur de la nature assoupie ; ces lectures, au bas de la côte, dans les prés, lui étendu dans le gramen, s'interrompant parfois pour rêver et voir passer au-dessus de sa tête, dans la voûte bleue, ces flocons de nuage qui couraient ou s'estompaient, s'effaçaient, s'envolaient comme des fumées. Que c'était bon, ces journées lentes, indécises, peuplées de songes, qu'un bruit de torrent courant sur les cailloux berçait comme d'une chanson rieuse, comme d'un doux ron-ron de nourrice !

Sulpice ne savait pas alors où il irait, ce qu'il ferait, ce qu'il deviendrait; mais il y avait en lui un espoir, vaste et clair comme ce ciel bleu, des appétits de dévouement, d'amour, de poésie... Il se demandait s'il serait missionnaire ou tribun, il lui semblait que son cœur était vaste à y loger un monde, et, grandissant, il s'adressait aussi la question redoutable: « M'aimera-t-on jamais? »

Etre aimé! Quel rêve!

Lorsqu'il posait, au collège, cette question, Guy de Lissac, son camarade, fils d'un gentilhomme campagnard du voisinage, lui répondait :

— Godiche! tout le monde est aimé en ce monde, et il y en a même qui le sont trop !...

Sulpice avait gardé de cette vieille éducation patriarcale, un peu puritaine mais bientôt attendrie par les gâteries de la mère, une sorte de parfum de poésie qui ne l'avait plus quitté.

Même durant ses heures de luttes en plein Paris, dans la bataille politique, il revenait, par la pensée, à la demeure abandonnée de Saint-Laurent-du-Pont, revoyant le fauteuil vide où s'asseyait le père dont il n'avait jamais connu les baisers, entendant encore sur le grand escalier à la rampe de chêne la voix de la mère, et il évoquait tout à la fois: le paysage et les êtres, les pintades gris de fer, tachetées, criant sur les branches de l'orme, les vendangeurs rentrant des vignes, foulant, nus, dans la grande cuve d'en bas, les raisins dont l'odeur grisait! Et, député ou ministre, rêvant à ce passé d'hier, bien souvent Sulpice revenait, par l'imagination, à ce coin campagnard qui lui semblait si bon, si doux, si calme, dans le grand silence reposé

de la province, — là-bas, loin du bruit, du tapage et de la cohue de Paris !

Les fermiers du Dauphiné ne songent guère d'ordinaire qu'à faire de leurs fils des agriculteurs, les envoyant au collège étudier, plus tard commencer parfois leurs études de droit ou de médecine, puis les voyant avec joie revenir au champ paternel, à la ferme, laisser là le Code et le Codex et mener hardiment la vie de campagnards. Bons enfants, bien plantés, le torse élargi par la gymnastique quotidienne, les jarrets durcis par la marche dans la montagne, gais vivants, chassant et buvant sur les bords de l'Isère, et plus soucieux des récoltes de l'année que des séductions des chansons du vent dans les peupliers de la rive.

Sulpice avait un vieil oncle, le père Vaudrey, qui proposait à sa belle-sœur de tout céder, champs et fermes, — une fortune — si son neveu Sulpice consentait à devenir son gendre. Sulpice refusa. Il ne voulait pas se marier pour de l'argent.

— Des bêtises ! disait l'oncle. Des sentimentasseries ! S'il cultive cette graine-là, il n'ira pas loin, le fils de mon frère !

— C'est ce qui vous trompe, beau-frère. Ce que le temps n'a point permis à mon pauvre Raymond de devenir, son enfant le deviendra : un avocat, éloquent et honnête !

— Bon, bon, répondit l'oncle, mais il n'aura pas ma fille !

Et, en effet, Sulpice, après avoir étudié à Paris, revenait à Grenoble, auprès de sa mère, qu'il arrachait à la vieille maison de Saint-Laurent, et, inscrit

au barreau de la ville, il attirait l'attention de tous, dès ses premières causes. Il faisait de l'art de la parole non un métier, mais un *sacerdoce*. On s'étonnait qu'il ne fût pas demeuré à Paris.

Et pourquoi ? Il aimait son Dauphiné, les bords de l'Isère, la poésie saine du *Désert* de la Chartreuse et des neiges du Grand-Som. Un homme de talent pouvait partout se faire une place, et puis il y avait même, à son gré, comme un devoir à ne point quitter son coin de terre et à y faire entendre hardiment la parole libre. L'esprit ouvert à toutes les manifestations ardemment généreuses de la pensée humaine, Sulpice avait reçu de sa mère, des écrits et des livres de son père, de cette *Encyclopédie* que Raymond Vaudrey avait surchargée de notes et de réflexions, la tradition et comme le baptême de la liberté. Il avait vécu d'une vie fiévreuse dans le passé d'il y avait quatre-vingts ans, en lisant la *Gazette nationale* des temps d'orage, et les discours, brûlants encore comme une lave non refroidie, des Mirabeau, des Barnave, de Condorcet, fils de Grenoble, qu'il retrouvait dans ces pages, semblaient donner chaud à ses doigts et à son regard. Alors de grands rêves de liberté proclamée du haut de la tribune échauffaient sa tête, et le cœur lui sautait dans la poitrine. Il avait comme la vision de foules battant des mains, de couleurs tricolores étincelant dans l'or de clairs soleils, de cortèges, de défilés, de vérités proclamées et acclamées...

Sa mère souriait à ces enthousiasmes. Elle n'essayait pas de les calmer. L'âge en emporterait bien assez, comme un vent d'octobre emporte les feuilles

d'arbre. Et puis, ces espoirs, ces rêves, ces visions, la chère femme les partageait, en souvenir de ce Raymond qui n'était plus, et qui avait adoré, lui aussi, ce que Sulpice aimait tant.

L'effondrement de la guerre et la disparition de l'empire trouvèrent Sulpice Vaudrey, populaire à Grenoble, aimé de tous, du peuple, qui le savait généreux, de la bourgeoisie, qui le devinait sage, et le vote du mois de février l'envoyait à Bordeaux, à l'Assemblée Nationale. Il venait d'avoir trente-quatre ans.

Sa mère vécut assez pour voir, éblouissante, cette ouverture sur l'avenir.

Avec quelle émotion poignante, encore aujourd'hui, Vaudrey se rappelait ce dimanche de février, d'un février putride et mouillé, où il revenait, en voiture fermée, avec un ami, de sa tournée électorale! La veille encore, il avait parlé, dans une salle de cabaret, à des paysans qui l'avaient écouté, bouche bée, défiants pourtant et examinant ce candidat comme ils eussent tâté une bête au marché, et qui, peu à peu l'avaient applaudi et attendu à la sortie, lui tendant leurs mains dures comme des râpes et lui disant : *Vous êtes notre homme !* Ce matin-là, il regagnait Grenoble, sous la pluie, traversant les villages où les affiches qui portaient son nom et ceux de ses amis clapotaient à demi déchirées par l'ondée.

Il y avait, devant les portes des mairies, de petits groupes, paisibles, quelque gendarme qui se promenait lentement, des bulletins tombés à terre, dans la boue. Mais rien de plus. Nulle fièvre. Aucun battement plus rapide du pouls de ces hommes qui

jouaient le sort du pays sur un vote. Sulpice ne pouvait s'empêcher de s'étonner de tant de calme, se disant que pourtant par toute la France, c'était ainsi, et que non seulement son nom, mais le sort du pays était engagé dans cette bataille.

Et, le soir, avec quelle ivresse anxieuse il assistait au dépouillement du scrutin, dans le Palais de Justice, noir de monde, plein de bruit ! Avec des battements de cœur terribles, Sulpice voyait grossir les chiffres des voix accumulées sur son nom. Des dépêches, des piétons arrivaient de la campagne agitant leur papier au-dessus des têtes, et Sulpice entendait, de toutes les bouches, sortir ce même cri:

— C'est la liste Vaudrey qui passe !

On criait bravo, on frappait des mains. On entourait Sulpice. Il se sentait déjà comme soulevé, emporté vers un monde nouveau, comme par une mer.

Un ami le prenait par le bras et l'entraînait dans un coin de la salle, lui disant très vite :

— Vous savez, je ne vous demanderai pas grand'chose, ou, pour mieux dire, je ne vous demanderai rien du tout. Je compte seulement sur une recette particulière. C'est bien facile, hein ?

Et Sulpice, tout à l'émotion de ce grand baptême populaire qui tombait sur lui, éprouvait une sorte de colère contre ce solliciteur qui, dans le triomphe d'une cause, ne voyait que le moyen d'arriver à un but, à une place. Le député — car c'était bien fini, Sulpice était député, chaque commune apportant à la *liste Vaudrey* un total nouveau — en ressentait comme du dégoût.

La foule l'accompagna, ce soir-là, jusqu'à son logis avec des cris de triomphe.

Au fond de sa joie, Sulpice ressentait pourtant l'anxiété du devoir à remplir : — la paix à signer, et quelle paix ! Lui fallait-il donc, hélas ! mettre son nom au bas du traité qui consacrait l'amputation de la patrie? Il resta à rêver pendant une partie de la nuit, le front sur la vitre froide de sa chambre.

Il se coucha tard et se leva avec le jour gris de février, n'ayant pu dormir.

Il regardait, de l'autre côté de la rue, un jardin de couvent, des carrés et des losanges réguliers, des arbres dénudés, des bordures de buis qu'il avait vus tant de fois ! Des sœurs en robes noires passaient lentement dans cet horizon paisible et froid qui, pendant des années et des années, avait été son horizon. Il n'allait plus voir désormais ce coin accoutumé, ce jardin triste, mais dont la poésie claustrale lui plaisait.

Maintenant, c'était Paris qui l'attendait là-bas, plein de fièvre, chaud de colère, avec son atmosphère de salpêtre. Les pavés eux-mêmes y devaient brûler. Sulpice avait hâte de s'y voir, de passer, tête haute, devant ces mansardes où il avait rêvé, étant jeune étudiant, chercheur. Mais il regretterait plus d'une fois son jardin de couvent, ce parterre accoutumé, ce grand silence où il se baignait, travaillant là, la fenêtre ouverte, avec le vol d'un oiseau qui passait devant lui, comme l'éventant de son aile, et le vague murmure des cantiques des sœurs montant vers sa fenêtre comme un écho de prière.

C'est pendant les années qui suivirent, entre deux sessions de l'Assemblée, qu'il avait épousé Mlle Gé-

rard. Le docteur Reboux, enchanté de donner sa pupille à un homme d'un avenir tel que celui de Vaudrey, n'avait pas hésité longtemps. Adrienne plaisait à Sulpice, et la jeune fille était toute heureuse d'être choisie par cet homme jeune, élégant et bon, dont tout le monde était entiché à Grenoble, ses adversaires eux-mêmes. L'œil noir et brillant dans un visage maigre et blond, portant sa barbe entière, le front haut avec une ride profonde entre les deux sourcils donnant à son œil un peu étonné, vif, au regard sautilllant d'ordinaire, quelque chose de contemplatif. Sulpice était vraiment séduisant. Ce n'était ni le bel homme, ni le joli garçon, mais l'homme aimable, charmant, très fin, joli causeur, persuasif, enthousiaste, alerte, sachant tout, le montrant sans pédantisme, et très capable d'inspirer à une jeune fille une passion complète. Aussi bien, Adrienne l'épousait-elle avec joie, comme il lui avait demandé sa main par amour.

Et comme alors toute la poésie de sa jeunesse refleurissait pour cet homme en pleine lutte, oubliant, dans cette idylle du foyer, les tempêtes de Versailles, les inquiétudes politiques, les terreurs de l'avenir, les déchirements du présent, cette vie de l'Assemblée qu'il vivait tout entière, dans l'enfièvrement complet de ses travaux, de ses discussions et de ses devoirs !

Souvent Vaudrey songeait, comme à une journée de halte ensoleillée, à ce matin d'été où il avait conduit Adrienne à l'église ; il se rappelait cette vieille maison pleine de bruit, de parents en habits de fête, d'amis, et les piaffements des chevaux devant le portail grand ouvert, et les voisins aux fenêtres et les ga-

mins dans les rues, le gai tapage de ce jour de fête. Il y avait eu comme une irruption de soleil lorsque Adrienne était entrée, en robe blanche, dans le vaste salon où les vieux portraits d'aïeules en manches à gigot semblaient lui sourire.

Elle avait, sous la couronne d'oranger venue de Paris, l'air heureux, étonné, doucement troublé et jeune d'une communiante enveloppée de son voile blanc. Sulpice la trouvait charmante. Elle était venue à lui, toute rouge, et lui avait si gentiment tendu ses petites mains gantées de blanc! Lui, un peu ennuyé de tout ce monde qui les entourait, se regardait involontairement dans la glace qui reflétait son image, et se trouvait un peu gauche et apprêté avec des cheveux trop bien peignés. Comme ils avaient ri, depuis, avec une émotion toujours nouvelle, de ces souvenirs délicieux maintenant!

Il ne manquait à Sulpice, dans cette joie profonde, que sa mère, qui n'était plus là, lorsque devant le vieux prêtre qui avait enseigné le catéchisme à Adrienne, Sulpice s'approchait, tenant par la poignée de velours ce cierge qui lui pesait un peu, et embrassait avec gaucherie la patène que lui tendait le prêtre — gros événement dans Grenoble, où l'on voyait le chef du libéralisme, la *tête de liste* des élections dernières se marier à l'église comme un bon bourgeois bien croyant! Et l'orgue chantait, avec des vibrations tendres, quelque doux noël, mystérieux et chevrotant, comme un alleluia venant du fond des siècles... La lumière tombait, à travers les vitraux, par poignées de rayons, sur Adrienne, agenouillée, son front d'enfant penché sur ses mains gantées, avec des baisers de

soleil sur ses cheveux blonds, sur sa taille, dont le satin luisait, et la jupe longue qui traînait sur le tapis.

De cette cérémonie qui emplissait la grande église, Sulpice emportait comme une impression embaumée et éclatante : — des parfums de fleurs, des caresses de lumière, des vivats d'orgue, en lui et autour de lui des griseries d'amour, qui chantaient comme une promesse de bonheur.

C'était déjà loin, tout cela ! Près de six ans avaient passé sur cette journée, six années de luttes âpres où Vaudrey combattait âprement, défendait ses idées de liberté avec une éloquence chaude, disputait le terrain, l'enlevait pied à pied, travaillant beaucoup, vivant à Paris comme dans sa province même, avec les livres de là-bas transportés ici dans l'appartement qu'il occupait rue de la Chaussée-d'Antin, tout près de ce chemin de fer qu'il prenait chaque matin avec l'ennui de quitter Adrienne, cette Adrienne retrouvée avec joie chaque soir, lorsque les réunions politiques, les prolongements de séances ne lui prenaient pas ces chères soirées qui étaient, à dire vrai, les seules soirées où il vécût.

Adrienne sortait peu, ne se montrait pas, fuyait le bruit, vivait à Paris comme à Grenoble dans un isolement calme, n'ayant de souci que l'existence de son mari, son travail, les discours qu'il préparait avec tant de laborieux courage. Lui veillait très avant dans la nuit, feuilletant les livres, les recueils de lois, les vieilles annales parlementaires.

Elle était parfois effrayée de l'acharnement que mettait Sulpice à ces travaux.

Elle eût voulu en prendre sa part, toute triste de ne

pouvoir l'aider, écrire sous sa dictée, compulser ces gros livres. Elle avait des terreurs profondes lorsque Vaudrey devait, à la tribune, prendre la parole. Elle n'osait pas aller l'entendre et, sachant qu'il allait parler, elle n'avait pourtant point le courage de rester chez elle. Anxieuse, elle montait dans la tribune publique. Elle frissonnait, près de s'évanouir, lorsqu'elle entendait, au milieu d'un silence qui lui semblait glacé, le président laisser tomber ces mots : *La parole est à M. Vaudrey.*

La voix de Sulpice venant jusqu'à elle lui paraissait changée. Elle se demandait, effrayée, si la terreur le serrait à la gorge. Elle n'osait pas regarder. Il lui semblait qu'on riait, qu'on faisait du bruit, que les gens toussaient, qu'on n'écoutait pas. Pourquoi était-elle venue? Elle ne viendrait plus. Elle se sentait devenir toute froide. Puis, brusquement, une tempête de bravos montait jusqu'à elle, comme une explosion de sympathie. Des mains frappaient, des voix acclamaient. Elle se soulevait à demi, appuyée au rebord de la tribune et, à travers les têtes, là, entassée, dominant cette immense salle, elle apercevait, toute joyeuse et rassurée, folle de bonheur et fière de cet homme dont elle portait le nom, Sulpice debout, les bras croisés ou les mains sur la tribune et, au-dessous du fauteuil où un homme cravaté de blanc demeurait immobile, son mari redressant sa tête blonde et jetant comme à plein cœur, ses paroles, sa volonté et sa foi.

C'est alors qu'elle aurait voulu crier à tous qu'elle était à lui, qu'elle l'adorait, qu'il était sa fierté, comme elle était sa joie ! Elle eût voulu le serrer dans

ses bras, se pendre à son cou, lui répéter, devant toute cette foule : Je t'aime !

Mais c'était pour le cher foyer qu'elle conservait sa tendresse, afin de calmer cet enthousiaste si souvent désespéré, ce nerveux que tout surexcitait et enfiévrait, ce grand homme, disait-on à Grenoble, qui n'était pour elle qu'un grand enfant qu'elle adorait et retenait avec des dévouements de petite fille et des soins délicats de mère.

Vaudrey, cependant, ambitieux du bien plus que du pouvoir, usant sa vie aux batailles de la Chambre, voyait le temps passer, les jours fuir, sans avoir la sensation d'un progrès, d'une marche en avant vers le but. Depuis la guerre, pour lui comme pour tous ceux de sa génération, les années avaient passé avec une rapidité de vertige, et, tout à coup, brusquement, après s'être en quelque sorte endormi, en se disant qu'un homme de trente ans a devant lui l'avenir, il se réveillait brutalement, tout étonné d'avoir la quarantaine.

Quarante ans ! Sulpice avait éprouvé une certaine mélancolie involontaire en changeant de chiffre de dizaine, et quelque situation qu'il eût conquise jusque-là dans son parti, dans le groupe de ses amis, il rêvait de devenir plus encore, las de jouer les rôles de son second plan, avide de figurer au premier, devant la rampe, en pleine lumière.

Matériellement, dans l'intérieur ouaté que lui faisait Adrienne, il était heureux. Elle l'apaisait, ramenait à la réalité ses enthousiasmes, s'effrayait parfois de ses énervements, de ses colères, et plus encore de ses illusions sur les hommes et les choses.

Sulpice lui reprochait souvent de couper les ailes à ses rêves.

— Moi ? disait-elle, c'est plutôt à tes moulins à vent que je les brise, don Quichotte que tu es !...

Alors il souriait, la regardait, plongeait son regard dans les beaux yeux bleus de cette timide, et elle devenait toute rouge, comme honteuse d'avoir semblé faire de l'esprit.

Elle ne voulait être que l'amie dévouée de cet homme, supérieur à elle, se disait-elle, et par le seul instinct de son amour, ignorante des intrigues politiques, elle était cependant la meilleure conseillère et la plus clairvoyante, n'ayant de joie que lorsque, par hasard, Vaudrey l'écoutait.

— Je t'aime tant ! lui disait-elle avec la profondeur d'abandon d'un pauvre être qui n'a au monde qu'une affection, un prétexte pour aimer.

Lui, ne voyait, dans cette vie, que la pénombre : sa jeunesse inutilisée, ses espoirs enfuis, ses craintes, les dégoûts que lui inspiraient parfois les perpétuels recommencements et les maquignonnages de la politique. Si choyé, si aimé, il lui semblait pourtant qu'il manquait quelque chose à sa vie. Il eût souhaité un enfant, un fils à élever, un devoir intime, puisque la situation politique l'empêchait de remplir un devoir civique. Ah ! oui, un fils, un être à pétrir, un front à baiser, une âme à façonner à l'image de son âme, un enfant qui ne connaîtrait pas de la vie toutes les tristesses que sa génération à lui avait supportées ! C'était peut-être un enfant seulement qui lui manquait. Mais évidemment il lui manquait quelque chose.

Et il souriait cependant, toujours amoureux de cette jeune femme de vingt-cinq ans, mince, frêle, avec des craintes et des naïvetés d'enfant, habituée à la solitude silencieuse du logis de son tuteur, et qui, à Paris, dans le cabinet de son mari, rangeant ses livres, ses dossiers, les projets de loi, les rapports, essayait d'envelopper doucement son cher Sulpice dans le confortable doux d'un bonheur bourgeois doucement savouré comme une liqueur de coin du feu.

Puis, un jour, tout à coup, dans ce logis, la nouvelle d'un éclatant changement politique tombait brusquement.

Sulpice arrivait, un soir, nerveux, inquiet et heureux à la fois.

On parlait de lui, à peu près partout, pour une combinaison ministérielle. Son dernier discours sur la politique intérieure l'avait plus que jamais mis en évidence et passait pour avoir hardiment contribué au dénouement d'une redoutable crise.

Ministre ! Il pouvait, du soir au matin, devenir ministre ! Sa politique triomphait.

L'avocat Collard (de Nantes), qu'on désignait comme le futur chef du cabinet, était de ses amis intimes. Il était question — réellement — de confier à Sulpice Vaudrey un portefeuille et un des plus importants, un *gros portefeuille,* comme on dit, celui de l'Intérieur ou des Affaires Etrangères, l'Instruction Publique qui veille sur l'âme des peuples et l'Agriculture et le Commerce, qui sont chargés de les nourrir, étant de *petits portefeuilles.*

Sulpice racontait tout cela à Adrienne, à table, tout en mangeant machinalement, sans appétit.

Il y avait réunion de son groupe à huit heures. Il en était sept. Il se hâtait.

Adrienne le trouvait très pâle. Elle éprouvait une sensation étrange, joyeuse évidemment, un peu inquiète pourtant. La politique lui arrachait si souvent et si longtemps son mari, la condamnait déjà à vivre dans une telle solitude, que l'isolée se demandait si elle n'allait pas être désormais condamnée à une vie plus abandonnée encore. Mais toute préoccupation disparaissait devant l'évidente joie de Sulpice. Il avait la fièvre, une fièvre impatiente. Il lui semblait qu'il ne s'était jamais trouvé à une minute aussi décisive de sa vie.

Le timbre de la sonnerie, jetant tout à coup sa note claire dans le silence, le fit tressaillir.

Un domestique, ouvrant la porte de la salle à manger, tendait à Vaudrey une lettre portant dans un angle de l'enveloppe ces deux mots : *Très pressé.*

Sulpice reconnut l'écriture.

C'était Collard (de Nantes) qui lui écrivait.

Adrienne vit son mari devenir tout rouge, tandis qu'il lisait cette lettre, et vivement Sulpice lui passa le billet, avec un rayonnement de joie dans les yeux.

— C'est fait ! Lis !

Adrienne était toute pâle.

Collard avertissait son « collègue » que la combinaison ministérielle dont il était le chef avait abouti. Le Président attendait, à l'Elysée, les nouveaux ministres. Il offrait à Vaudrey le portefeuille de l'Intérieur.

— Ministre ! dit Adrienne, heureuse maintenant.

Vaudrey s'était levé, tenant toujours sa serviette à la main et cherchant machinalement quelque chose, un peu troublé.

— Mon chapeau, dit-il. Mon pardessus. Une voiture.

Adrienne, les mains jointes, dans une sorte d'admiration d'enfant, le regardait comme s'il devait brusquement être transformé. Tout son être, en effet, s'épanouissait dans une satisfaction complète. Il embrassa Adrienne avec une sorte de folie, deux fois, dix fois, et partit, descendit l'escalier avec une légèreté d'amoureux courant à un rendez-vous.

Cette lune de miel de la politique durait encore, au moment où Vaudrey, enchanté, voyant tout en beau, promenait ses curiosités étonnées dans le foyer de la danse. Il entrait au pouvoir avec toutes les bonnes volontés de la foi absolue. Il lui semblait qu'il allait sauver le monde, régénérer l'administration, détruire les abus.

— Il est difficile d'être ministre, disait-il en souriant, mais rien n'est plus facile que d'être un grand ministre. Il suffit de vouloir le bien !

— Et de pouvoir le faire, lui répondait son ami Granet, un peu ironique.

Comment, pouvoir ? Mais rien n'était plus simple, puisque Vaudrey avait en mains toutes les puissances !... Si les autres avaient fait faillite aux espérances de leurs amis, c'est qu'ils n'avaient pas osé, c'est qu'ils n'avaient pas voulu !

On allait, maintenant, voir ce qu'il ferait, lui ! Et

non pas demain, non pas dans un mois —tout de suite.

Il entrait hardiment, comme un despote aimable, dans ce ministère où il entendait tout réformer, étudier, refaire, et, pris de la fièvre d'un beau zèle de néophyte, dès l'abord, un peu surpris, il se heurtait aux entêtements de la routine, aux étonnements de l'ignorance, aux duretés d'acier des engrenages de cette machine immense, plus éternelle que des empires : l'Ad-mi-nis-tra-tion.

Bah ! il en aurait raison ! Il suffisait de patienter. Après tout, on avait le temps.

— Le temps ? Déjà ! répliquait Granet, éternellement railleur.

De cette aurore du pouvoir, qui doucement teignait en rose les ambitions de Sulpice, Adrienne, toute surprise, recevait aussi les reflets. Elle partageait, sans aucun orgueil, le succès de Vaudrey, et maintenant, quel que fût son amour profond des intimités de la vie, il lui fallait cependant vivre un peu plus qu'auparavant au dehors, *se montrer*, comme disait Sulpice, et dans l'enveloppement de succès et de flatteries qui allait à elle, cette nécessité n'était qu'une joie nouvelle dont elle rapportait le consentement à son mari.

Lorsqu'elle entrait dans un salon, c'était une explosion de sympathies, un murmure charmé, une curiosité aimable. Les femmes regardaient et les hommes faisaient cercle :

— Madame Vaudrey ?

— La femme du ministre !

— Charmante !

— Toute jeune !

— L'air un peu provincial !

— D'autant plus séduisante !

— C'est vrai, fraîche comme un brugnon !

Elle tâchait de se faire pardonner par une modestie souriante, très sincère, l'espèce de situation enviée où le hazard la plaçait tout à coup. On disait d'elle qu'elle recevrait un compliment comme une pensionnaire reçoit un prix, toute timide. On lui passait de pouvoir garder encore les joues rouges, parce qu'elle avait les mains exquises et blanches. On ne la trouvait pas « trop de Grenoble ». Les gens spirituels l'appelaient même la jolie Dauphinoise, les plus flatteurs la petite Dauphine.

— Bref, beaucoup *de succès !* disaient les chroniques, le début d'une femme du monde dans un salon étant quotidiennement assimilé à celui d'une actrice sur un théâtre.

C'était surtout parce que Vaudrey paraissait heureux que la jeune femme se sentait satisfaite. Elle n'avait aucune des vanités de la puissance. Seule, la plupart du temps, dans les grands appartements déserts, aux décorations luxueusement banales du ministère, elle regrettait plus d'une fois ce logis de la Chaussée-d'Antin où elle et lui retrouvaient — rarement, mais quelquefois — les chères solitudes des premiers mois de leur union, les tête-à-tête de Grenoble, les causeries longues, les échanges de pensées, d'espoirs, de souvenirs — déjà ! de souvenirs, — et elle disait parfois à Sulpice, tout enfiévré et rayonnant et enchanté d'avoir enfin touché le faîte :

— Sais-tu où il me semble vivre ici ? A l'hôtel !

— Et tu as raison, répondait gaiement Vaudrey,

nous sommes à l'hôtel, mais c'est l'hôtel où loge la volonté de France !

— Tu conçois, mon ami, que si tu es heureux...

— Très heureux ! C'est maintenant seulement que je vais donner ma mesure. Tu verras, Adrienne, tu verras ce que j'aurai fait et ce que je serai devenu — dans un an !

Dans un an !

IV

Guy de Lissac habitait, rue d'Aumale, un petit pavillon, formant hôtel, au fond d'une cour. Il avait donné, pour l'arrangement de ce nid de garçon, — un nid où les couveuses sans couvée se succédaient rapidement, — carte blanche à un de ces tapissiers qui mettent en coupe réglée le goût de bibelots qui est la fièvre de ce temps et revendent fort cher à des boursiers ou à des filles les faux Clodion et les faux Boulle ramassés au hasard des ventes.

Lissac, qui avait assez de goût pour découvrir, une à une, des pépites artistiques dans le roulement de ruisseau de Paris, avait trouvé fort commode de se réveiller, un beau matin, dans un petit hôtel peuplé de japonaiseries, de portières chinoises en satin, de tapisseries, de bahuts Renaissance et de terres cuites se tordant sur leurs gaînes sculptées. Le tapissier avait du goût, Lissac avait de l'argent. Les bibelots étaient authentiques. La séduction coquette du logis était évidente.

Il manquait bien à cet appartement de garçon quelque chose de personnel, de vécu, de choyé, la marque d'un goût quelconque, d'une passion pour une époque ou pour une chose, tableaux ou livres. Dans ce fouillis de raretés disparates, où les *netzkés* d'ivoire couraient sur les tables, à côté des bronzes de Barye et des figurines de Saxe, il eût fallu, pour donner un accent original à la collection, la marque d'une affection particulière, quelque chose comme une note préférée. Ce logis de mondain, avec son lit laqué blanc, drapé d'un baldaquin Louis XV, et des becquetis d'oiseaux sculptés sur bois, comme le lit de la reine à Trianon, ressemblait vaguement à l'appartement d'une femme à la mode.

Mais Guy avait fait accrocher, çà et là, quelque sabre de Samouraï, des kriss malais, des poignards d'Orient dans leur étui de velours pourpre et, sur le fond de tapisserie verte de l'antichambre, une panoplie où de fines épées de combat, à garde d'acier, se mêlaient à des claymores écossaises aux poignées d'argent, donnaient un caractère mâle à cet hôtel de boulevardier élégant, empesté d'ylang-ylang comme la petite maison d'une jolie fille.

Ce Guy vivait, à Paris, d'une vie décousue, laissant Vaudrey, son vieux camarade du collège de Grenoble, poursuivre les joies de la politique et savourer, comme disait Lissac avec ce ton de gouaillerie qui est l'accent habituel de la causerie parisienne, les « douceurs du pouvoir » ; pour lui, ce qui le tentait à Paris, c'était Paris lui-même, tout simplement : — ses plaisirs, ses premières, ses surprises, ses femmes, ce parfum de scandale et ce parfum de corruption raffi-

née qui était comme l'odeur propre à son temps et à son milieu.

Il avait, tour à tour, gâché deux fortunes, sans regrets; il avait un peu tâté du journalisme, essayé de la finance, gagné à la Bourse, perdu aux Cercles, connaissant tout le monde et connu de tous, la lèvre souriante et la dent dure, aimé des filles, redouté des hommes, bien apparenté, authentiquement noble, ce qui lui avait permis de traverser, sans s'y crotter, toutes les bohèmes, ayant toujours retrouvé un oncle oublié ou rencontré un ami complaisant pour solder à temps ses dettes de jeu et régler, au bon moment, ses différences; pour le moment, bien en selle et galamment entraîné, le cœur dispos et le gousset plein, enchanté, ne détestant pas la vie qui lui semblait un temps de prison à passer gaiement, Parisien jusqu'aux ongles et jusqu'à l'âme, pis que Parisien, provincial parisianisé et imprégné de parisine comme certains malades le sont de morphine, jugeant les hommes sur leur esprit, les actions sur leur résultat, les femmes sur la pointure de leurs gants; sceptique en diable, le verbe méchant et l'esprit indulgent, alerte encore à quarante ans et prétendant même que c'est le bel âge masculin, — celui de la fortune et des bonnes fortunes — il se laissait vivre et prenait les heures comme elles sont, trouvant sagement qu'une journée de neige ou de pluie ne dure pas plus qu'un jour de soleil, et qu'après tout une mauvaise nuitée est bientôt passée.

Lissac était demeuré une partie de la nuit précédente place Vendôme, à son cercle, en quittant Vaudrey. Il avait joué, il avait gagné. Il s'était endormi

sur un roman à la mode, très scrupuleusement observé mais distillant de l'ennui, et il s'était éveillé tard, la tête un peu lourde. Il y avait des ourlets de neige sur les rebords des fenêtres et sur la maison qui faisait face à son petit hôtel. Les toits disparaissaient sous cette large nappe blanche, confondue à demi avec le fond du ciel, d'un gris blanc.

— Un temps exécrable ! Tant mieux, songea Lissac, il ne viendra pas de visites.

— Je ne recevrai personne, dit-il à son domestique. Par un temps pareil, il ne peut venir de visiteurs que pour emprunter de l'argent !

Il achevait de déjeuner, trempant dans un œuf à la coque une petite cuiller russe, d'argent niellé, son thé fumant, à côté de lui, dans une théière d'argent martelé, aux dessins japonais, lorsque, malgré l'ordre donné, le domestique lui apporta une carte écrite au crayon sur un bout de papier arraché à un carnet.

— Ce n'est pas un emprunteur, Monsieur !

Guy prit le papier dédaigneusement, croyant, malgré cette opinion, y trouver le nom d'un quémandeur qui n'avait pas même son nom gravé sur du bristol, et, mettant son binocle, il épela la fine écriture qui courait sur le chiffon, puis, après avoir laissé échapper un *ah ! bah !* et un *tiens ! tiens !* fort étonnés, il dit en se levant :

— Faites entrer !

Il avait jeté sur sa chaise sa serviette damassée aux ornements russes, et instinctivement se regardait dans la glace, comme une coquette avant le rendez-vous, donnant un pli à son veston de flanelle, faisant

bouffer la cravate qui serrait à demi le col de foulard bleu de sa chemise du matin.

Au moment où il examinait les plis que faisait sur ses pantoufles de cuir rouge son large pantalon de flanelle, une femme soulevait à demi le satin broché de la portière et s'arrêtait, encadrée dans les flots de satin jaune, en regardant le jeune homme et en disant d'une voix claire, dans un joli sourire où les dents brillaient :

— Bonjour, Guy !

Lissac alla droit à elle, les deux mains tendues.

Elle laissa se déplier derrière elle la grande portière de satin et, après les avoir un moment laissées levées, elle fit hardiment tomber ses deux petites mains gantées de Suède dans les mains de Guy et le regarda, riant, les yeux dans les yeux.

Il paraissait un peu étonné, la contemplait comme on étudie quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps, et la jeune femme relevait la tête, bravement, montrant son visage à la lumière, comme pour passer l'inspection avec crânerie.

— Vous ne m'attendiez pas, hein ? dit-elle.

— J'avoue...

— Il y a même belle lurette que vous ne pensez plus à moi, certainement.

Guy voulut s'incliner et déposer, pour toute réponse, un baiser sur le bout de ces doigts, mais il réfléchit que depuis qu'ils ne s'étaient vus, la raie qui divisait ses cheveux bruns s'était diantrement élargie, et il resta debout, répondant avec sa fatuité de joli homme :

— Vous vous trompez, je songe très souvent à vous!

Elle avait, d'un coup d'œil circulaire, examiné les meubles du cabinet, les tableaux dans leurs bordures, les dessins et les appliques et, en s'asseyant, ses petits pieds l'un sur l'autre, tout près du feu :

— Très gentiment logé! Vous avez toujours eu du goût, je le sais, mon cher Guy!

— J'en ai moins que par le passé, ma chère Marianne, dit-il en donnant à cette fadaise le recoulement d'un madrigal.

Marianne se mit à rire en haussant les épaules.

— Est-ce que vous me trouvez très changée? demanda-t-elle brusquement.

— Oui, rajeunie.

— Je n'en crois pas un mot!

— Parole. Vous avez l'air d'une communiante.

— Sous quelles espèces, bon Dieu! dit Marianne avec son petit rire clair, légèrement convulsif.

Il la regardait toujours, curieusement, assise ainsi auprès de la cheminée.

Le feu clair et dansant qui moirait l'or des cadres de reflets mouvants et rosés avivait le teint un peu pâle de cette jeune femme et donnait à ses yeux gris, petits et pétillants, un reflet de braise. Elle tournait à demi sa tête blonde vers lui, le nez retroussé, tout petit, spirituel et mobile, la bouche grande mais d'une sensualité irritante et qui attirait, relevée à demi par un rictus semblable à un encouragement ou à un défi.

Elle avait laissé glisser de ses épaules un manteau garni d'une fourrure usée, et son torse plein, aux

vêtements collés à la peau, sortait de là, frissonnan un peu, la nuque blanche, à reflets dorés, presque cachée sous un flot de cheveux d'un roux de cuivre.

Elle venait d'enlever, avec des mouvements brefs, ses gants de Suède qu'elle roulait machinalement entre ses doigts.

. Il y avait en elle une élégance native, une exquisité de tournure et de grâce, un peu attristée par l'usure de ses vêtements, et Guy, fort habitué à coter, d'un regard, la situation matérielle des gens, devinait une gêne quelconque chez cette femme qu'il avait, quatre ou cinq ans auparavant, connue si charmante, dans le tapage assourdissant d'une vie de folle et le feu d'artifice d'un luxe passager, éteint maintenant comme une fusée brûlée!

Marianne Kayser!

De toutes les femmes qu'il avait rencontrées, c'était assurément celle-là qu'il avait le plus profondément aimée! Aimée d'un amour absolu, sans réflexion, fiévreux, traversé de folies. Ce n'était pas une fille, cette Marianne, c'était une réfractaire, une affranchie, une révoltée, trop pauvre pour être épousée, trop fière pour être une courtisane, trop hardiment insurgée pour accepter l'humilité de la destinée.

Orpheline, élevée par son oncle, Simon Kayser, un peintre solennel, insoucieux de tout, — sauf de son art et de la moralité, de la dignité, de la supériorité de son art, — et qui avait, à l'ombre de sa propre inconscience, laissé librement se développer, comme le venin des plantes, les colères perverses, les rêves ardents de sa nièce ; aux côtés de cet homme, dans l'atmosphère viciée d'un ménage déla-

bré de vieux garçon, Marianne avait vécu de l'âpre vie de la jeune fille déclassée, pauvre, et dont tous les instincts sont tournés invinciblement vers le luxe.

Elle avait grandi dans la promiscuité bizarre des modèles et des camarades d'atelier et comme dans la fumée des paradoxes et des pipes. Toute petite, elle amusait comme un jouet ce peintre sans talent, qui la laissait courir, bondir, sauter sur les divans comme un jeune chat, l'enfant lui allumant son poêle et lui bourrant sa pipe.

Des livres traînaient dans l'atelier. Elle les lisait tous, au hasard, avidement, regardant avec curiosité les images où des baisers sensuels s'échangeaient sous les tonnelles, où, sous les rideaux, les jupes de soie retroussées se fripaient joliment, crayonnées par des Eisen ou des Moreau. Elle avait été femme très vite, sans que Kayser s'aperçût qu'elle pouvait comprendre et juger.

Ce faux inspiré, tout entier à des compositions mystiques où la peinture se faisait nébuleuse, — philosophique, et probante, disait-il ; — ce penseur dont la brosse peignait des énigmes comme elle eût peint des enseignes, ne se doutait pas qu'il y avait à ses côtés une créature grandissante, éprise, elle aussi, de chimères, attirée par le gouffre, mais cherchant, non pas le côté mystérieux des nuées, mais l'inconnu de la vie, le secret des visions qui la hantaient, des tentations troublantes qui l'enfiévraient.

S'il eût, un moment, touché terre en descendant de sa nébuleuse, l'oncle Kayser eût pu trouver, au fond du regard de Marianne, une ardeur fauve et, dans ses gestes, quelque chose de fébrile et d'impatient.

Mais il s'en souciait bien, ce gros homme roux et rond, parlant, du haut de son ventre rebondi, de la moralité artistique, de la dignité esthétique, de la nécessité d'élever le niveau de l'art, de lui donner une mission, un but, un idéal — *l'art éducateur, l'art moralisateur* — et laissant vaguer, comme un petit chien élevé au hasard dans son atelier, cette créature instinctive, enfiévrée, ennuyée, pétrie de vice, qui portait son nom.

Isolée, oubliée, la jeune fille restait quelquefois des journées entières courbée sur un livre, pâle, les lèvres sèches, avec des yeux gris qui brûlaient, les doigts dans ses cheveux ou accoudée sur l'appui d'une fenêtre et suivant, de loin, quelque vision au fond des nuages.

L'atelier donnait sur une rue silencieuse et triste, d'où rien ne montait que des bruits de pas lents, lassés, fatigués. On étouffait, derrière ce vitrage, et l'horizon morne du regard, pour Marianne, c'était ce cadre de pierre où se heurtait sa pensée comme un oiseau s'y fût cassé les ailes.

Ah ! s'enfuir, échapper à l'égoïsme solennel, aux théories de Simon Kayser, et vivre de l'ardente vie de celles qui sont libres, aimées, riches, heureuses !

Marianne grandissait avec ce rêve.

Elle avait éternellement devant ses yeux, comme devant sa vie, ce mur gris, percé d'yeux, qui était la maison haute faisant face à l'atelier du peintre, et éternellement aussi, que ce fût l'été, avec ses soirs étouffants, ses volets clos — toute la rue déserte, les voisins partis pour la campagne — ou l'hiver, avec son ciel gris, ses toits plaqués de neige salie, ses lu-

mières brillant derrière des rideaux comme des taches rouges sur du papier huilé, toujours Marianne éprouvait jusqu'au fond de l'âme le vide amer des mélancolies parisiennes, les tristesses pénétrantes des isolements noirs, des songeries creuses, rongeantes comme des douleurs inconsolées.

Elle grandissait ainsi, le corps et l'âme emprisonnés dans ce logis d'où elle ne sortait que pour aller se traîner dans les galeries du Louvre, au bras de son oncle qui, inévitablement, devant les mêmes tableaux, recommençait, de sa grosse voix enflée de *comédiante*, les mêmes conférences, s'emportait ou s'extasiait, selon que les tableaux des maîtres rentraient dans sa *manière*, son *système*, sa *foi*. Et il fallait l'entendre scander tous ces grands mots : Mon *sys-tè-me !* Marianne connaissait la phrase d'avance. Tous ces Flamands ? Des peintres de tabatières, sans idéal, sans portée ! « Et le Titien, vois-le, ce Titien ! Mais où était *la pensée* dans le Titien ? Et la *mo-ra-li-té ?* Le Titien ! Un vendeur de chair fraîche ! Un boucher à l'étal ! Un peintre de courtisanes ! L'Art devait avoir une majesté, une dignité, une virginité, une idéalité tout autres ! »

Ah ! ces mots en *té*, solennels, boursouflés, pédantesques, sonnant faux, ils s'enfonçaient dans les oreilles de Marianne comme des injections cuisantes !

Elle emportait de ces visites au Musée l'impression morne d'une tournée au cimetière. Elle rentrait chez elle avec des migraines accablantes et des colères sourdes contre la destinée. Elle aimait encore mieux cet atelier aux divans usés, aux tapisseries qui lentement s'effiloquaient, se trouaient mangées des vers.

Là, du moins, toute seule, face à face avec elle-même, rongée par une crainte lâche — la peur de l'avenir, — cette jeune fille qui avait tout lu, tout entendu, tout compris, qui savait tout, souillée de toutes les plaisanteries de l'atelier Kayser, qui parfois, en dépit de l'élévation des sacro-saintes discussions esthétiques, ressemblait effroyablement à une tabagie, — cette vierge de corps, qui n'avait plus une seule des virginités de l'esprit, pouvait se replier sur elle-même, et elle se demandait alors où la conduisait cette vie, dans la solitude de son destin.

De dot, aucune. Son père n'avait rien laissé. Kayser était pauvre, endetté. Pas un état. Courir le cachet pour donner des leçons de piano, paraissait à Marianne se ravaler à une sorte de domesticité. Que celles qui voulaient poser pour le prix Montyon le fissent ! Elle, jamais !

Ah ! quelles angoisses ! Quelle serait la fin d'une telle vie ? Le mariage ? Mais qui voudrait d'elle ? Un de ces peintres sans talent qui promenaient chez Simon Kayser leurs théories méprisantes et leurs bottes éculées ? Tomber d'une bohème dans une autre, de la gêne dans la misère ? Être la femme d'un de ces penseurs aux cheveux gras ? Tout son être frissonnait de révolte à cette seule idée. Et, par le vitrage entr'ouvert, venaient à elle des effluves chaudes, des ardeurs de sève montante, des chaleurs douces qui lui donnaient des éblouissements et des fièvres. Les yeux clos, allongée sur le divan rapiécé, son beau corps étendu sous la caresse du vent tiède, elle rêvait, rêvait, rêvait...

Le réveil fut une folie, un coup de tête, une fuite.

Il s'était trouvé, dans la maison de la rue de Navarin, un passant plus hardi, un peintre qui, dans le coudoiement journalier, alluma son amour à l'étrange flamme de ces yeux impudiques de vierge. Tout fut dit dans un regard.

La rencontre d'un débauché décida de la vie de cette fille. Elle tomba, non par ignorance, ni par curiosité, mais par colère et comme par bravade. Puisqu'elle était une déclassée, une isolée, sans mère, sans famille, sans appui, sans amour, eh bien ! elle secouait le joug définitivement ! Elle s'affranchissait tout à fait. Elle se révoltait !...

Elle s'enfuit avec cet homme.

C'était un joli garçon, affamé de plaisir, qui promena hardiment sa conquête, jeta Marianne dans le tas des maîtresses ordinaires, et eût fait d'elle une fille, si l'intelligence supérieure, la volonté et le dégoût même de l'insensée n'eussent dominé à la fois et ce premier amant et ce milieu louche où il la poussait.

Kayser n'avait éprouvé que de l'étonnement devant la fuite de sa nièce. Comment n'avait-il jamais soupçonné ce qui s'agitait dans cette tête ? « Ces satanées femmes, personne ne les connaît, pas même ceux qui les ont faites ! Un père n'y aurait rien vu. A plus forte raison un oncle ! » Et il avait repris ses rêves d'art supérieur, endormant son dépit, — car les camarades le raillaient, — dans la fumée de sa pipe.

D'ailleurs, à tout prendre, ajoutait le peintre, Marianne avait suivi la loi naturelle. Pour tout le monde liberté complète, c'était encore une des théories de Simon Kayser. Marianne étant majeure pouvait dis-

poser de sa destinée, quitte à rencontrer une sanction sévère à sa conduite. Quand elle aurait « sondé toute la profondeur de l'abîme » — et Kayser disait cela en fumant son tabac, — elle reviendrait. L'oncle Kayser aurait toujours pour elle une place à ce qu'il appelait *son foyer*.

— Le foyer de ta pipe ! lui avait dit, une fois, Marianne.

Et puis Kayser se consolait de l'aventure avec la sainteté de l'Art, la seule qu'il reconnût. Là-dessus, par exemple, pas de concessions. Qu'importait au monde qu'une fille tournât mal, cette fille fût-elle sa nièce ? La morale publique ne s'en trouvait pas atteinte. Ah ! si lui, Kayser, eût montré au public un tableau immoral, c'eût été « une autre paire de manches ! » La dignité, la gravité, la pureté de l'art, très bien ! — Mais une femme ! Peuh ! Une femme ! — Et jamais une fois on ne l'entendit s'inquiéter de ce que pouvait bien devenir Marianne.

Dans cette vie de hasards, qui n'était pas celle de la courtisane, mais celle d'une affranchie qui se venge, Marianne avait rencontré Guy de Lissac et l'avait aimé autant qu'elle pouvait aimer quelqu'un. Guy l'amusait. Avec lui elle parlait de tout, se livrait, faisait des projets. Pourquoi se quitteraient-ils jamais ? Ils s'adoraient. Guy était riche ou vivait richement. Marianne était une maîtresse exquise, spirituelle, résumant dix femmes dans une femme. Guy en était fou et s'y attachait chaque jour davantage. Elle lui répétait souvent avec une bonne foi profonde qu'elle n'avait jamais aimé avant de l'aimer

Et le premier amant ? Elle n'en savait même plus le nom !

Ils n'avaient pas de raison pour ne point vivre éternellement unis, vivant d'une vie commune, heureux, attirés par les mêmes fantaisies, excités par les mêmes goûts. Pourquoi se séparer jamais, encore une fois ? Ce fut par cela même que Guy se détacha de la jolie fille. Il en eut peur. Il n'apercevait pas de fin, à une telle union. L'amourette qui le séduisait menaçait de prendre un autre nom : la *Chaîne*. Il se demandait sérieusement quelquefois s'il n'épouserait pas cette Marianne dont il connaissait les aventures, mais qui le grisait à lui faire oublier tout le passé.

L'oncle Kayser, tout entier à « la dignité de l'art » et occupé à composer une allégorie intitulée *la Famille moderne*, — une page d'art pur, mystique, social, régénérateur, — avait décidément oublié sa nièce, et pourtant Lissac avait parfois comme des tentations de la lui rendre. Il souffrait à l'idée de laisser Marianne à un autre. Sa terreur du mariage l'emporta sur sa jalousie. Un beau jour, Guy rompit violemment. Se sentant malade, il s'était alité, lorsqu'il vit, un matin, arriver chez lui Marianne qui lui dit avec passion :

— Maintenant je ne te quitte plus ! Tu es en danger, je viens te sauver !

Guy, cette fois, se sentit perdu. Il eut cette perception rapide, violente comme un coup de poing, que s'il laissait s'installer chez lui cette femme, c'en était fait de sa liberté, sans doute de sa vie. Ce Parisien érigeait en principe qu'un homme doit toujours être *disponible*. Il avait horreur de ce demi-mariage honteux, baptisé d'un mot d'argot, comme d'une

maculature : le collage. Il prit sur lui de risquer sa vie contre sa liberté et, pendant une absence de cette garde-malade établie à son chevet, il enferma au hasard, dans sa malle, des vêtements, se jeta, tout grelottant de fièvre, dans un fiacre, et ses dents claquant, un frisson morbide lui courant par tout le corps, il se fit conduire à la gare et partit pour l'Italie.

Marianne avait éprouvé un crève-cœur nouveau devant ce départ inattendu. C'était un espoir qui lui échappait. Elle aimait Guy très réellement, et elle croyait vraiment le *tenir*. Il la fuyait ! Où avait-il fui ? Elle eut, un moment, la tentation de le rejoindre, lorsqu'elle reçut de ses lettres. Mais elle devinait que Guy, la voulant éviter, faisait jeter ces billets rapides par quelque ami dans une ville où il n'était plus. Jouer, là-bas, le rôle grotesque d'une femme courant après son amant eût été ridicule. Elle resta ; et, dégoûtée, un moment navrée, désespérée comme une veuve, elle reprit le chemin de la rue de Navarin, revint au bercail et trouva l'oncle Kayser, toujours fort calme, et le tableau de la *Famille Moderne* presque totalement terminé.

— C'est, je crois bien, ce que j'ai fait de mieux ! et de plus moral ! lui dit Kayser. En art, la morale avant tout, ma fille ! Maintenant, assieds-toi là, voyons, et conte moi un peu tes petites histoires !

Il y avait cinq ans — cinq ans entiers — que Lissac n'avait pas vu Marianne. Leur passion était devenue, peu à peu, de l'amitié — par lettres. Marianne avait écrit. Guy avait répondu. Tous les reproches s'étaient trouvés échangés par la poste, et, en dépit de cette correspondance, on n'avait, de part et d'autre, ni cher-

ché l'occasion ni éprouvé le désir de se revoir. Caprice défunt. On s'était bien aimé, pourtant !...

Et, tout à coup, brusquement, un matin, par ce froid vif, Marianne arrivait là, quasi-grelottante, dans l'appartement nouveau, chauffant ses petits pieds au feu et lui présentant le bout rose de son nez froid.

Guy en était un peu surpris.

Il contemplait, avec une curiosité qui n'allait point sans trouble, cette femme qu'il avait aimée, vraiment aimée, à en souffrir, — les naïfs disent à en mourir. Il essayait de retrouver, au fond de ces yeux gris, pétillants et narquois, cette flamme des passions d'autrefois, éteinte sans laisser même un fragment de braise allumée. Dire qu'il aurait risqué sa vie pour cette femme; qu'il lui aurait sacrifié son nom; qu'il s'était arraché à elle avec une âpre bravade; qu'il avait taillé, pour se séparer d'elle, à plein dans la chair de son être; qu'il avait fui, partant pour l'Italie avec des appétits farouches de solitude et d'oubli ! Eh ! oui, Marianne avait été son amour vrai, à ce Parisien sceptique, blagueur et blasé, et il essayait de ressaisir, en regardant la jolie fille, quelqu'une des sensations envolées, de ces ressouvenirs qui, plus d'une fois encore, lui venaient chatouiller le cœur.

Evidemment Marianne se rendait compte de ce qui se passait dans la tête de Guy. Elle souriait très étrangement. Enfoncée maintenant dans la causeuse, son dos bien appuyé au dossier, penchant à demi sa nuque blonde roulée sur la tête de guipure, elle regardait avec une fixité sin-

gulière Lissac, le coup d'œil de la femme semblant plus aiguisé, en tombant de côté.

Il sentait couler sur lui, à travers les cils mi-baissés, un regard malicieux. Les narines mobiles du petit nez qu'il voyait par-dessous avaient de légers tressaillements nerveux, que soulignait le retroussis railleur du sourire. Les mains posées sur le gras du bras battaient, avec des frémissements dans les doigts, une petite marche fébrile, faisant comme des gammes sur un clavier.

Et Guy cherchait à évoquer, dans la cambrure de ce corps doucement ployé, dans ce regard à demi narquois, à demi noyé, dans le battement de ces narines, quelque chose des extases d'autrefois. Il revoyait dans l'ombre du menton, la place de ce cou où il aimait à enfouir son front et à poser ses lèvres, avidement, longuement, comme on savoure une liqueur. Il se passait en lui quelque chose d'étrange. Tout ce qu'il y avait d'inassouvi dans cet amour brisé et non dénoué lui remontait au cœur.

Caprice ou ressouvenir, il éprouvait encore, comme aux heures de jadis, auprès de cette femme, l'émotion qui l'étreignait à la poitrine et lui causait cette délicieuse sensation de trouble dont tant d'amours faciles l'avaient, depuis, désaccoutumé. Un parfum léger, pénétrant et doux, voltigeait autour de Marianne, et Lissac retrouvait là l'odeur capiteuse des jours enfuis, la troublante odeur des foins coupés.

Il ne disait rien, et elle, curieuse, attendait ce qu'il allait dire. Peut-être gênée sous l'interrogation

muette de Guy, elle secoua brusquement la tête, se redressa tout à coup :

— On peut fumer chez vous ? dit-elle en ouvrant un porte-cigarettes en cuir de Russie, à son chiffre.

— Comment donc! fit Guy, en allumant l'éponge imprégnée d'alcool d'un trépied d'argent et en la présentant à Marianne.

Elle prit rapidement, du bout de ses dents fines, le bout du papelito qu'elle avait roulé dans ses doigts, et l'alluma à la flamme. La lueur de l'alcool avivait ses yeux et rougissait légèrement ses joues pâles, que Guy contemplait avec une émotion singulière.

— C'est drôle, votre invention ! dit-elle en lui rendant la petite éponge où flambait une languette bleue.

Il l'éteignit et, se laissant aller au charme troublant des souvenirs, regardant Marianne déjà à demi enveloppée d'un petit nuage de fumée :

— Vous ne savez pas une chose, dit-il, c'est que, plus d'une fois — parole d'honneur — au détour d'une rue, au hasard d'une rencontre, mon cœur de vieux Parisien a battu en retrouvant, dans la coquetterie d'une tournure, ou dans un chignon de cheveux blonds pendant librement sur un manteau de loutre, ou dans un profil perdu de blonde pâle, avec une perle enchâssée dans le gras de l'oreille, quelque chose de vous qui ressemblait à vous. Ces toques fourrées à petites plumes, qu'elles portent toutes maintenant, vous les avez plantées, avant personne, sur vos cheveux blonds ! Quand j'en voyais une, je la suivais. Parole et non pas pour elle. L'inconnue trottait devant moi, frappant les trot-

toirs du haut talon de son pied fin, et je continuais à la suivre, avec cette illusion qu'elle me mènerait, au bout de la route, quelque part où il me semble qu'on avait émietté un peu de paradis. Il se promène ainsi de ces fantômes d'amoureuses, en plein jour, dans les rues de Paris, et je ne suis pas le seul, allez, Marianne, qui ait éprouvé l'angoisse et le battement de cœur que j'ai ressenti. Il m'est souvent arrivé ensuite de me trouver les yeux un peu humides; mais si c'était l'hiver, j'attribuais tout simplement les pleurs au froid. Etait-ce le froid qui me mouillait les yeux, dites, Marianne ?

Marianne s'était mise à rire.

— Tiens, mais vous êtes idyllique, mon cher Guy! fit-elle en regardant Lissac.

— Mélancolique, rien de plus.

— Mettons élégiaque. Et ça vous est venu sur le tard, ces petites névralgies-là ? Un peu de valériane et de quinine, en pilules argentées, c'est souverain.

— Vous vous moquez de moi.

— Non, dit-elle, mais il était si simple alors, puisque mon souvenir vous devait inspirer tant de poésies et vous faire faire tant de chemin derrière les toques à plumes — il était si peu difficile de ne point prendre le train de Milan et de ne pas me fuir comme on se sauverait d'un créancier.

Guy, à son tour, eut un petit rire sur les lèvres

— Ah! c'est que... voilà : je vous aimais trop !

— Je la connais, celle-là! s'écria Marianne, du ton, contrastant avec son élégance, d'un modèle d'atelier donnant la réplique à un rapin. Un madrigal qui n'a point servi, non; il pleut!

— J'ai peut-être été bête, que voulez-vous? fit Lissac.

— N'en doutez pas, cher ami. On est toujours bête de se priver d'une femme qui vous adore. Ces phénomènes-là ne courent pas les rues !

— Vous vous rappelez donc, chère Marianne, dit Guy, le temps où, sur des portraits-cartes, hardiment vous écriviez à quelqu'un qui vous aimait beaucoup : « A celui que j'aime plus que tout au monde ? »

— Oui, dit Marianne, en jetant un peu de fumée au plafond. Ça ne s'oublie jamais, ces choses-là, si l'on est le moins du monde sincère quand on les écrit !

— Et vous étiez sincère ?

— Foi d'honnête homme ! dit-elle en riant.

— On m'a pourtant assuré depuis que vous aviez, avant celui-là, adoré quelqu'un.

— C'est possible, fit Marianne avec une amertume soudaine ; mais, dans la vie que j'ai menée, on m'a si souvent achetée que j'ai bien pu prendre plus d'une fois pour de l'amour le plaisir que j'avais à me donner !

Elle avait laissé, dans ces paroles, lancées d'un ton bref, sifflant comme une cravache qui eût coupé l'air, percer une telle souffrance, une colère voilée, que Lissac en fut ému étrangement.

Ce Parisien de Guy éprouvait là un sentiment tout à fait curieux et très inattendu, et cette femme qui, la nuque appuyée au dossier du fauteuil, renversée, laissait monter, dans le frémissement de ses narines, la fumée sortie de ses lèvres, par bouffées, lui semblait une créature nouvelle, inconnue, qui venait là pour le tenter. Il suivait, dans le renversement de

cette pose alanguie, et comme abandonnée, les contours de ce corps élégant, d'une jeunesse épanouie, les saillies du buste, les caresses des jupes collées à ces flancs exquis, et le retour inattendu de l'amie disparue, de la maîtresse oubliée, prenait tout à coup pour lui le piquant d'un caprice et d'une aventure. Et puis cette note amère, au milieu de ces lestes propos parisiens, fouettait encore sa curiosité, réveillait tout ce qu'il y avait peut-être de latent encore dans une passion brusquement coupée en deux, autrefois.

Il s'était assis, sur un pouf, à côté de Marianne, cherchant du regard les yeux clairs de la jeune femme, sa main essayant de saisir une main blanche qui se dérobait lestement. Il mettait déjà, dans le geste commencé par ses bras, quelque chose comme la caresse d'un enlacement.

Tout à coup, Marianne le regarda bien en face, et, nettement, du ton railleur d'un passé qui refusait de rouvrir un compte à l'avenir :

— Oh ! oh ! mais c'est une cour, ça, mon ami ?

Lissac souriait.

— Allons ! fit-elle. Laissez donc ! C'est un roman que vous avez déjà terriblement feuilleté, celui-là !

— Le roman de ma vie ! dit Lissac à voix basse, approchant sa lèvre de l'oreille de Marianne.

— Raison de plus pour ne pas le relire. C'est vrai, il est des livres qu'on ne lit qu'une fois. Et c'est peut-être pour ça qu'on ne les oublie plus !

Elle se leva toute droite, brusquement, envoyant son bout de cigarette dans le feu de la cheminée et

plongeant droit la clarté de son regard dans les yeux étonnés de Lissac.

— Ah ! le temps est loin, voyez-vous, de ce que vous appeliez, en riant — nous avons bien ri, je l'avoue ! — les « caprices de Marianne ! » Savez-vous où j'en suis, mon cher Guy? Oui, où en est la folle qui fut votre maîtresse autrefois? A l'ennui noir, profond, incurable ! Je bâille ma vie, mon cher, comme dit cet autre, et je la bâille à me décrocher la mâchoire. Les journées me semblent ternes, les gens me semblent bêtes, les livres me paraissent fades, les sots me font l'effet d'idiots et les hommes d'esprit de niais. C'est une maladie noire, si vous voulez, ou plutôt non, c'est une maladie grise, la haine de l'incolore, la lassitude du banal, la soif de l'impossible. Une soif qu'on n'étanche pas, soit dit en passant. La source d'eau fraîche qui doit me désaltérer n'a pas encore jailli !

Elle parlait d'un ton sec, âpre, avec un sourire que de petits rires nerveux coupaient nettement, comme de légères quintes. De temps à autre, ayant repris une cigarette, nerveusement, elle lançait une bouffée de fumée échappée de ses lèvres, ou, du bout de l'ongle, touchant son papelito, elle faisait tomber sur le tapis une pincée de cendres.

Emu, intrigué, ne pensant plus à cette tentation de tout à l'heure, Guy la regardait en hochant la tête, comme un médecin qui trouverait un client plus malade que celui-ci ne voudrait bien l'avouer.

— Vous êtes très malheureuse, Marianne ! dit-il.

— Moi ? Allons donc ! Lassée, dégoûtée, ennuyée, oui ! Malheureuse, non ! Le malheur, ça a encore

quelque chose de grand. Ça peut se braver. C'est le tonnerre. Mais la pluie, l'éternelle pluie, la pluie incessante, avec le délayage de la boue, cela — ah! cela, pouah! c'est assommant! Et il pleut, il pleut, il pleut terriblement dans ma vie!

Elle étendait maintenant ses deux bras dans un bâillement qui n'en finissait plus, laissant voir à Lissac l'accablement stupide d'une déception immense et d'une chute sans espoir.

— La vie? Ma vie à moi? Une meule tournée bêtement! Un perpétuel recommencement d'amours sans joies et d'ivresses sans soif. Comprenez-vous? La vie d'une fille menée par une vraie femme! Une âme à moi, un esprit à moi, une intelligence à moi dans un corps que j'abandonne à d'autres... Que j'ai abandonné, Dieu merci! Car je me suis ressaisie enfin et je n'ai plus d'amant, et je n'en veux plus! Et je veux être ma maîtresse enfin et n'être plus la maîtresse de personne. Je n'ai qu'un plaisir, tenez...

— Lequel? demanda Guy, que cette colère, ce jaillissement de souffrance, cette douleur involontairement criée, troublaient profondément, le ballottant du doute à la pitié.

— Mon plaisir, dit Marianne, est d'aller m'enfermer toute seule dans une petite chambre que j'ai louée au bout d'une ruelle perdue près du Jardin-des-Plantes, et où j'ai fait transporter ce qui me reste de épaves de ma vie passée : des livres, des bibelots, des portraits, est-ce que je sais? Et ma volupté est de me dire que là on ne me connaît pas, on ignore mon nom, et d'où je viens, et où je vais, et ce que je pense, et ce que je hais, et qui j'ai aimé, et tout! Je

m'enferme. Je m'étends sur une chaise longue et je me dis que si, par hasard, — ça arrive, — un anévrisme, une congestion, je ne sais quoi, me foudroyait là, dans cette solitude, personne ne saurait qui je suis, personne, personne, et qu'on porterait à la Morgue ou à la fosse, peu m'importe, ce corps dont les petits toquets de loutre vous rappellent la ligne serpentine. Ah ! n'est-ce pas, ce n'est pas très gai, ces parties de plaisir-là ? Eh bien ! mon cher, ce sont mes bons moments. Jugez des autres !

Lissac, remué au vif, était décidément très intrigué. On venait à lui : donc on avait besoin de lui ! On ne tenait pas à retrouver le signet à l'endroit où l'on avait laissé le roman interrompu : donc on ne venait point pour renouer ce qui avait été d'ailleurs, non pas dénoué, mais coupé.

Mais alors qu'est-ce que cette créature, toujours charmante et capiteuse, et le cœur mordu, tordu de tristesse maintenant, venait donc faire là ? Et était-elle femme (Guy la connaissait si bien !) à revenir ainsi, rien que pour évoquer les souvenirs enfuis, livrer le secret de ses angoisses présentes et faire quelque peu respirer à Lissac un parfum envolé, plus fugitif que la fumée bleue de sa cigarette ?

Elle s'était remise à rire de son petit rire maladif, après la confidence de ses appétits de solitude, et, regardant toujours Guy :

— Vous êtes, m'a-t-on dit, très assidu aux réceptions de Sabine Marsy ? demanda-t-elle tout à coup.

— Oui, fit Lissac. Quoique je n'aime guère les salons politiques.

— Il est politique sans l'être, paraît-il. Il va deve-

mir savant, si j'en crois les reporters... On annonce que M. de Rosas... A propos, mon cher Guy, M. de Rosas, le voyez-vous toujours ?

Tout en prononçant ce nom d'un air indifférent, Marianne avait légèrement penché la tête pour mieux regarder Guy.

Il ne répondit pas tout de suite, comme s'il cherchait dans quel but Marianne lui parlait de Rosas. Il devinait vaguement que le grand seigneur castillan était mêlé pour quelque chose à la visite de Marianne :

— Je le vois toujours quand il est à Paris, fit-il, au bout d'un moment.

— Alors vous le verrez bientôt, car il arrive demain.

— Qui vous a dit cela ?

— Les journaux. Vous ne les lisez donc pas, les journaux ?... Il revient d'Orient. Mme Marsy tient à lui faire raconter son voyage dans une soirée spéciale. Une conférence ! Il faut qu'on nous l'ait joliment changé, notre Rosas? C'était un sauvage autrefois.

— Un timide, ce qui est tout différent. Mais, demanda Lissac au bout d'un moment, en quoi Rosas ?...

— Dites-moi d'abord que vous savez parfaitement qu'il sera de retour demain.

— Je le sais par les reporters, comme vous dites. Aujourd'hui, c'est par les reporters qu'on apprend des nouvelles de ses amis.

— L'important est que vous le sachiez, et c'est parce que je tiens essentiellement à entendre M. de

Rosas que je viens vous prier de me présenter chez Mme Marsy.

— Ah ! c'est pour cela ?... commença Guy.

— C'est pour cela. Je m'ennuie. Je suis folle de l'Orient. — Vous vous rappelez le *Désert* de Félicien David que je vous jouais au piano ? Je veux entendre ce récit de voyage. Ça me fera oublier Paris !

— Vous l'entendrez, ma chère Marianne. Mme Marsy me priait, l'autre soir, de lui présenter Vaudrey. Vous me priez de vous présenter à Mme Marsy. Me voilà raccoleur et introducteur ; mais je suis charmé de vous introduire dans un salon qui vous paraîtra, j'espère, moins lugubre que votre chambrette du Jardin-des-Plantes... Au fait, l'ai-je rêvé ? je croyais que vous étiez l'amie de Sabine Marsy.

— Je l'ai rencontrée quelquefois, je l'ai trouvée charmante. Elle m'a invitée à l'aller voir, et je n'ai pas osé... Mon appétit de solitude... Ma bauge, là-bas...

— Cette chambrette, dit Guy qui souriait, c'est défendu, tout à fait défendu de la voir ?

— Ce n'est pas défendu, mais c'est difficile. Je n'ai, d'ailleurs, rien de caché pour mes amis, à une condition, fit Marianne, c'est qu'ils seront mes amis...

Elle appuya sur le mot.

— Rien que mes amis !

— L'amitié, dit Guy, c'est très bien, c'est très bon, c'est très doux, mais...

— Mais... ?

— L'amour...

— Ne me parlez pas de ça ! Ça s'envole, brr !

Comme les hirondelles ! Ça file ! Ça par pour l'Italie ! Au lieu que l'amitié...

Elle tendit à Guy sa petite main ferme, solide comme de l'acier :

— Quand vous voudrez me rendre ma visite là-bas, j'y serai, je vous donnerai l'adresse. Mais ce n'est pas Guy qui viendra, c'est M. de Lissac. Est-ce dit ?

— Je serais trop impertinent si je vous répondais *oui*.

Marianne haussa les épaules.

— Des madrigaux ! Es-tu bête ! Garde ça pour les autres. Avec moi, il y a longtemps que c'est usé !

Elle prit, entre les mains, le visage de cet homme qui devint un peu pâle et, l'embrassant sur les deux joues, en camarade, franchement :

— Je t'ai aimé, vraiment, va. Ne te plains pas et ne demande pas autre chose !

Ah ! qu'il avait maintenant l'âpre envie de la ressaisir, de retrouver en elle la maîtresse, d'empêcher que cette femme ne sortît avant qu'elle n'eût été à lui, comme autrefois !

Elle avait déjà rentré dans son mantelet ses épaules et, ouvrant la porte lestement :

— Ainsi, c'est dit ? Chez Mme Marsy ?

— Chez Mme Marsy. Je vous ferai envoyer une invitation !

— Et je viendrai vous prendre. Oui, moi, ici, en garçon ! Et vous me présenterez à Rosas ! Nous verrons s'il me reconnaîtra !

Elle se mit à rire.

— Vous me présenterez aussi — puisque c'est votre métier (son joli rire montrait ses dents, presque méchantes) — à M. Vaudrey, votre camarade. Un

ministré ! C'est toujours bon à quelque chose. *Addio, caro !*

Guy de Lissac n'avait pas fait deux pas vers Marianne qu'elle avait déjà disparu, la portière japonaise retombant sur elle avec ses grands plis de soie. Il ouvrit la porte. M^lle^ Kayser était déjà dans l'anticham bre, le doigt sur la serrure.

— A neuf heures, je serai chez vous ! dit-elle de loin à Lissac.

Elle le salua du geste, le valet de chambre se précipitant pour ouvrir, et, la porte ouverte, sa silhouette, un moment dessinée sur la clarté de l'escalier, s'effaça

Guy rentra dans sa chambre, presque colère.

Maintenant qu'elle était partie, il ouvrit sa fenêtre brusquement. Il lui sembla qu'une petite fumée bleue s'envolait au dehors, celle de la cigarette que Marianne avait fumée. Et, avec cette vapeur bleutée, l'odeur de new-mown-hay s'envolait aussi, emportant avec son parfum de foin coupé la passagère griserie qui venait, pour un moment, de reprendre ce désabusé.

Le grand air froid, le soleil clair, entraient, tout vibrants, dans la chambre. Au dehors, les toits neigeux se détachaient en clair sur un ciel d'un bleu doux, printanier, limpide. Des fumées gaies montaient dans l'atmosphère assainie.

Guy respira largement cet air léger qui chassait l'odeur du tabac mêlée à cette odeur de femme. Il lui sembla qu'on détachait de son front, un peu congestionné tout à l'heure, une sorte de carcan. Le vent frais effaçait les baisers de Marianne.

— Est-ce que je serai toujours un enfant ? se disait-

il. Ce n'est pas pour moi qu'elle est venue, c'est pour Rosas. Les amis de nos amis sont nos amants ! Et, ma parole, je m'y serais laissé reprendre cependant !... Forcé, pour m'en détacher, de refaire un nouveau voyage en Italie, — à mon âge !

Et, riant un peu, il ferma sa fenêtre, car il faisait froid

V

Sur le trottoir du boulevard Malesherbes, deux sergents de ville, enveloppés dans leurs cabans, contenaient la foule, devant le grand portail ouvert à deux battants de la maison qu'habitait Mme Marsy. Une double haie de curieux regardaient, immobiles, bravant l'onglée, les voitures qui roulaient sous la voûte, déposaient lestement, au bas du perron éclatant de lumières, les femmes enveloppées de burnous les hommes gantés de blanc, le visage coupé par leurs collets de fourrures et, tournant autour de la cour, revenaient croiser la file des coupés arrivants.

C'était, depuis une heure, un double ruban de voitures, un défilé d'invités venus à pied, jetant leur cigare au bas du perron et montant les marches tout en causant encore sous la marquise de verre. Les curieux se montraient les visages connus. On disait, dans le quartier, que la plupart des ministres avaient accepté l'invitation.

Les salons de Mme Marsy flambaient de tous leurs feux. On se bousculait dès le vestiaire. Les paletots

et les manteaux s'entassaient, ficelés en hâte, et des mains gantées se tendaient, comme dans un couloir de théâtre, pour recevoir un bout de carton marqué d'un numéro.

— Vous avez le numéro 113, dit M. de Lissac à Marianne, qui venait d'entrer à son bras, dans une robe bleu-pâle.

Elle sourit en glissant dans sa poche le petit morceau de carton.

— Oh ! je ne suis pas superstitieuse !

Elle rayonnait. On s'écartait, dès l'antichambre, pour laisser passer cette jolie créature dont les cheveux blonds pendaient sur des épaules blanches, et qui, grasse dans sa sveltesse, faisait, de ses hanches superbes, craquer le satin de sa jupe.

Lissac, le lorgnon à l'œil, tenant cérémonieusement son claque fermé, avançait vers le salon, entre les avidités curieuses des invités regardant et comme humant au passage la grâce exquise de la jolie fille.

Mme Marsy se tenait au seuil du salon, charmante dans une toilette de soie noire qui faisait ressortir sa beauté de blonde et tendait la main, souriait, se multipliait, la jolie Mme Gerson, fine et fûtée, l'aidant à recevoir son monde.

Sabine parut tout à fait charmée en apercevant Marianne. Elle avait subi, jadis, l'ascendant de cette intelligence souple, vive, hardie. Du passé de Marianne, elle ne s'inquiétait guère. La nièce de Kayser était reçue partout, et Kayser lui-même n'avait-il pas tenu à accompagner Marianne ? Il marchait derrière la jeune fille. On ne l'avait pas remarqué. Il causait avec un homme d'une soixantaine

l'années, la barbe blanche et l'œil très doux, qui l'écoutait avec bienveillance, songeant peut-être à autre chose.

— Ah ! Mon vieux Ramel ! Que je suis donc content de vous voir ! disait-il avec des effusions de théâtre.

— Le fait est qu'on ne se voit plus guère. Qu'est-ce que vous devenez, Kayser ?

— Moi ? je travaille. Je proteste, vous savez, je n'ai jamais transigé... Jamais... La dignité de l'art...

Leurs voix se perdaient dans le brouhaha de ce premier salon, déjà plein de monde, tandis que Sabine prenait Marianne par la main et, Lissac la quittant, la conduisait vers un salon plus grand, tout tendu de rouge, où des chaises étaient alignées devant un espace vide formant, grâce aux grands plis des rideaux, comme une sorte de scène où allait paraître, sans doute, quelque acteur attendu.

Presque toutes ces chaises étaient déjà occupées. De jolis visages de femmes apparaissaient dans l'éblouissement de la lumière. On se tourna vers Marianne lorsqu'elle apparut au seuil de la porte, Sabine la guidant très vite vers une des chaises restées vides, tout près de l'espèce de scène où M. de Rosas, évidemment, devait parler.

Mme Gerson était venue s'asseoir auprès de Marianne qui enfonçait son œil clair dans les yeux bleus de l'amie de la maison, pour deviner la pensée de cette femme. Mme Gerson était enchantée. Cette chère Sabine avait un succès, un succès ! M. Vaudrey était là ! Et Mme Vaudrey aussi ! Et M. Collard (de Nantes), le président du conseil ! Et M. Pichereau qui, après tout, avait été ministre !

— Cela fait presque trois ministres, dont un président de conseil ! Sabine est folle de joie Oh ! absolument folle ! Songez donc : Mme Hertzfield, la rivale de Sabine, n'a jamais eu que deux ministres à la fois dans son salon !

Elle ajoutait, avec le léger babil d'une linotte, que le salon de Mme Hertzfield baissait beaucoup. On n'y faisait guère que les sous-préfets. Et encore ! Tandis que chez Sabine c'était l'antichambre des préfectures !

— Et si vous saviez comme M. Vaudrey a été charmant !... Un causeur exquis ! Il a excellemment dîné, il a repris deux fois de la timbale !

Marianne écoutait, l'esprit entraîné loin de là, se demandant quand, sur cette étroite bande de parquet ciré, là, devant elle, allait enfin paraître M. de Rosas.

Guy avait bien deviné : c'était Rosas, et seulement Rosas, que cette femme venait chercher dans le salon de Sabine. Elle voulait le revoir, lui parler, tenter la destinée. Une idée... Un dernier caprice. Pourquoi pas ?

Marianne se disait qu'elle jouait là une partie suprême. Elle se souvenait fort bien de ce José de Rosas qu'elle avait rencontré plus d'une fois, jadis, avec Guy. Castillan de Paris, plus Parisien qu'Espagnol, parlant à la fois, avec une correction exquise, la langue classique, et, avec une désinvolture de boulevardier, l'argot de l'asphalte ou des coulisses, grand amateur d'art, collectionneur, écrivain à ses heures, mais seulement pour lui-même, libéral d'opinion, prodigue de tempérament, attirant de manières, voyageur acharné, qui, à trente ans, avait tout vu, de par le monde, l'Inde et le Japon, bu du lait de chamelle sous la tente des Kirghiz et mangé des dattes

avec les Kabyles, contant avec une sorte d'ironie séduisante des aventures d'amour qui eussent pu sembler de romanesques vantardises, s'il n'en eût point atténué l'improbabilité par sa raillerie. Une sorte de byronien attardé qui se serait corrigé de son romantisme à force de blessures et de frottements avec les réalités.

Elle se rappelait surtout une visite qu'elle avait, en compagnie de Guy, faite à José dans un appartement que le duc s'était fait meubler, rue de Laval. Il occupait là un vaste atelier de peintre, tendu de tapis d'Orient, avec des entassements de bibelots, des panoplies d'armes : un luxe fou, — quelque chose comme l'amas des richesses d'un caravansérail mis au pillage. Jose y avait offert à Marianne et à Guy du café servi à la turque, et, tout en causant, on avait fumé de ce blond tabac d'Orient que l'Espagnol, citant galamment des poètes persans, comparaît à la chevelure parfumée de M^lle^ Kayser.

Bien souvent, elle avait songé, dans ses journées dures, à ce joli garçon roux, l'œil bleu, profond et pensif, la lèvre inférieure dédaigneuse dans sa barbe fauve taillée comme celle d'un Charles-Quint, et qui s'étalait, là-bas, sur les tapis hindous, en râclant, comme un chanteur arabe, quelque monotone chanson aussi lente que le déroulement d'une caravane.

— N'est-ce pas, avait dit Guy, que mon ami Rosas est charmant ?

— Charmant !

— Et spirituel ! Et érudit ! Et amusant ! Et archimillionnaire, ce qui ne gâte rien !

Et Marianne songeait à tout ce qu'un tel homme résumait de puissance absolue, de désirs satisfaits, de fantaisies, de chimères possibles. Un tas d'or ambulant. Que de fois elle avait revu, dans le brouillard du souvenir, ce sourire un peu hautain retroussant cette moustache de raffiné et ces dents aiguës, sortant toutes blanches de cette barbe rousse, comme avides de mordre en pleine chair.

Mais où était le duc maintenant? Chez les Kabyles ou les Mormons? A Taïti, au Groënland, au diable? Les journaux avaient, un moment, annoncé qu'il organisait une expédition au pôle Nord. Peut-être était-il, auprès des mers de glace, perdu dans les banquises. Elle en souriait, avec des soupirs inattendus d'une émotion très sincère, pleins de regrets égoïstes.

Il lui avait semblé que José, plus d'une fois, s'était laissé aller à lui témoigner son affection. Correctement, poliment, comme on parle à la maîtresse d'un ami quand on est un galant homme, mais avec une retenue pleine de sous-entendus et des réserves aimables qui ressemblaient à des déclarations dissimulées ou contenues. Marianne alors avait fait semblant de ne point comprendre. Elle aimait Guy alors, ou elle croyait l'aimer, ce qui revient au même. Elle s'était contentée de sourire aux flirtations de M. de Rosas.

— J'ai peut-être été bête, se disait-elle. Bast! il eût été aussi niais que moi, au besoin. Les devoirs de l'amitié! Le spectre de Guy!

Elle s'arrêtait et laissait tomber ce nom : — *José... Joseph!*

C'était cependant un de ses dépits, à cette jolie fille. Sa colère, c'était d'avoir bien fait. D'autres ont

le remords de leur faute, elle avait le remords de son honnêteté. Elle pensait très souvent au duc de Rosas, comme sa mère Eve avait dû songer au Paradis perdu. Elle eût remué, étonné, conquis, écrasé Paris, si elle eût été la maîtresse de Rosas.

— Enfin !.. A qui la faute ?... Comme on est stupide de ne pas oser !

Et voilà que, tout à coup, là, brusquement, comme un adversaire offrirait une revanche, le hasard ramenait à Paris, et à une minute climatérique de sa vie, ce José qu'elle n'avait jamais oublié, et qui peut-être se souvenait d'elle, dont elle se ferait reconnaître dans tous les cas et sûrement. C'était de l'inespéré, un secours inattendu qui rendait à Marianne, superstitieuse comme tous les décavés, la foi en elle-même.

Tombée, comme elle pouvait se relever, au bras du duc ! Il fallait vouloir.

Guy et Sabine se rencontraient sur sa route, comme deux aides. Elle en profitait, se servant de l'un pour aller à l'autre et de celle-ci à Rosas. Elle lui en voulait cependant toujours, à ce Guy de Lissac, l'insolent et le niais qui l'avait quittée autrefois. Mais bah ! avant de se venger de lui, l'important était de s'en servir. Et puis, la vengeance, c'est si fatigant et si inutile !

Maintenant la nièce de Kayser, la maîtresse de Guy, la femme qui s'était donnée ou qu'on avait prise, qui s'était vendue ou qu'on avait payée, la jeune fille restée jeune fille par les traits, par la grâce, par ce charme de vierge enveloppant son corps de courtisane — vierge par le sourire, avec un regard chaud de folie, — Marianne maintenant était à deux pas de celui qu'elle attendait, voulant

celui-là, comme un séducteur voudrait une femme.

— S'il m'a aimée une minute, une seule, se disait-elle, Rosas m'aimera.

On étouffait dans ce salon, mais Marianne tenait à s'y maintenir pour être là au premier rang, sous le regard même du duc, lorsqu'il paraîtrait.

Elle sentait des bouffées brûlantes lui monter au front dans cette atmosphère surchauffée, et parfois elle se demandait si elle n'allait pas s'évanouir, à demi étouffée, déshabituée de ces soirées. Mais elle restait, regardant anxieusement du côté de la porte si le voyageur n'allait point paraître, et si là, entre ces rideaux rouges, la face pâle de l'Espagnol n'allait point se montrer.

Il y avait, à quelques pas d'elle, entourée comme une reine, très regardée et un peu confuse sous tant d'interrogations à la fois, une jeune femme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, fort jolie dans sa robe blanche, blonde, avec des roses naturelles dans ses cheveux cendrés, les yeux étonnés, la joue rougissante, quelque chose de provincial, d'honnête, d'hésitant et de rayonnant à la fois dans sa bonne grâce souriante, — et Marianne entendait dire de cette femme par M^me^ Gerson à toutes les voisines :

— C'est la femme du ministre

— M^me^ Vaudrey ?

— Oui !... Très agréable, n'est-ce pas ?

— Jolie à ravir ! Fraîche !

On baissait la voix légèrement :

— Trop fraîche !

— Un peu provinciale !

Une voix d'homme, indulgemment, répondait.

— Dame ! mon cher, rien de la cocodette ! Des

cheveux et des couleurs à elle ! Cela vaut mieux !

Quelque bas que tout cela fût dit, Marianne entendait. Tous les regards allaient peu à peu à cette jeune femme qui empruntait de ses reflets au soleil levant. Elle portait le nom acclamé du ministre nouveau. Elle débutait avec lui, acceptant très gentiment, sans pose, le fardeau de sa gloire. La timidité de son sourire indécis, presque inquiet, semblait demander aux autres femmes pardon de son succès, et il y avait, dans un groupe d'hommes, assis près de la fenêtre, entourant deux personnages à qui, tout à l'heure, on avait avancé un fauteuil, un homme jeune, heureux, humant la joie, qui regardait, de temps à autre, — comme pour voir si la jeune femme s'ennuyait, — du côté d'Adrienne et aussi de Marianne

— Où donc est M. Vaudrey ? demanda Marianne à Mme Gerson.

— Lui ? Mais il est en face de vous ! Là, à votre droite, à côté de M. Collard. Et il vous mange des yeux !

— Ah ! bah ? fit Marianne, avec son sourire froid.

Et elle regarda à son tour.

Elle avait, en effet, déjà remarqué cet homme, tout à fait élégant, qui l'examinait depuis un assez long temps avec une attention persistante. Mais comment se douter que ce fût M. Vaudrey? Il était charmant d'ailleurs, l'air vif et l'esprit alerte. Tout à l'heure, elle l'avait entendu jeter, lorsqu'elle avait passé, guidée par Sabine, quelques mots flatteurs dont elle avait souri, toute charmée.

Ah ! c'était Vaudrey ?

Elle avait entendu parler de lui souvent. Elle avait

lu de ses discours. Elle avait même vu fréquemment de ses portraits-cartes, aux vitrines des papeteries. L'air résolu de cet homme jeune, qu'elle savait éloquent, lui avait plu. Elle aurait dû le reconnaître. Il ressemblait tout à fait à ses photographies.

Entre tous les regards qui allaient vers le ministre, celui de Marianne semblait plus particulièrement attirer Sulpice. Il avait subi, un moment auparavant, le charme singulier de cette apparition féminine traversant, droite, cette haie d'hommes qui la déshabillaient, au passage. Dans son amour des définitions et des analyses, Vaudrey n'avait jamais imaginé autrement la *Parisienne*, avec son montant et sa séduction immédiate, pénétrante comme une subtile essence.

Marianne le regardait, et se laissait regarder, le sourire trouble.

Ses joues très pâles devinrent subitement toutes roses, comme avivées par une brusque poussée de fièvre, lorsque, dans un tumulte de curiosité et un grand bruit de pas et de voix, M. de Rosas se montra tout à coup, l'air assez timide, donnant le bras à Mme Marsy, qui l'amenait sur l'étroite scène comme pour le présenter.

— Enfin ! Ah ! c'est lui !

— C'est bien le duc de Rosas, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'est lui !

— Il est charmant !

Ce nom de Rosas, répété tout bas seulement par ces lèvres de femmes, sonnait aux oreilles de Marianne comme un pas de charge enlevé sur un clairon. Il lui semblait qu'une heure décisive de sa vie sonnait là, fantastiquement. Elle avait, en ce moment, dans la

fièvre même de son ardeur, la superstition des joueurs. Elle se dit brusquement, aussitôt qu'elle aperçut José, que s'il l'apercevait, lui, dès le premier coup d'œil, c'est qu'il ne l'avait pas oubliée et qu'elle pouvait tout espérer. Tout ! « — Les hommes oublient moins vite que les femmes, heureusement, pensait-elle. Par égoïsme ou par regrets, les uns se mirent complaisamment dans leurs souvenirs, comme ce Guy, et retrouvent de leur jeunesse sur notre visage. Les autres regrettent peut-être l'occasion perdue, et le duc est assez sentimental pour être de ceux-là ! »

Elle se dit qu'il fallait que Rosas la regardât, — oui, à tout prix; et, le buste à demi-penché, le menton appuyé sur sa main droite gantée, l'autre maniant l'éventail avec la rapidité de doigté d'une Espagnole, elle jeta au duc, en dardant sur lui toute sa volonté, un regard de ses yeux chauds de désirs. Il y a de l'aimant dans la prunelle humaine. Comme s'il eût éprouvé la sensation même de ce regard attaché sur son visage, après un salut correct, d'une élégance un peu brusque, en relevant le front pour regarder ce parterre de jolies femmes que lui avait composé Sabine, Rosas aperçut, tout à coup et comme s'il n'y eût là que Marianne, la jeune femme immobile qui le contemplait silencieusement.

Rosas apparaissait dans l'encadrement rouge des rideaux, avec sa figure maigre, régulière et rousse, très pâle sur le blanc de la cravate et du plastron de la chemise, comme un portrait de Castillan du temps de Philippe II habillé à la moderne, une touche de vermillon, une rosette rouge ponctuant seule ses vêtements noirs, de coupe nouvelle. Mais quelle que fût

la modernité même de cette coupe, l'habit noir prenait, sur cet homme, aux yeux d'un bleu indistinct, contemplatif et triste avec sa moustache retroussée, l'aspect d'un *pourpoint* d'autrefois où le rouge de la Légion d'honneur semblait une croix de Calatrava minuscule sur le velours d'un manteau.

En accrochant, en quelque sorte, son regard perdu à l'œil ardent de Marianne, cette figure mélancolique d'Espagnol s'éclaira instinctivement d'un rapide sourire, évanoui bientôt et terminé par une respectueuse inclinaison de tête, mais qui avait suffi pour envelopper la jeune femme d'une sorte d'atmosphère embrasée.

— Il m'a reconnue ! — Tout de suite ! — Allons !... Je ne suis pas oubliée !

Et, comme dans l'éclat superbe d'une victoire, tout son visage exsangue s'illumina d'une éblouissante expression de joie. Redressant sa tête hardie, appelant les regards comme elle les eût bravés, elle écoutait, les yeux ardents, buvant chaque parole de ses lèvres, les narines ouvertes comme si un parfum d'Orient fût venu jusqu'à elle, le récit que commençait le duc, d'une voix lente, douce, caressante, qui s'animait et montait...

Tout le monde écoutait Rosas. On n'entendait, dans ce salon, que le froissement léger des éventails, pareil à des battements d'ailes. Lui, sans affecter le ton d'un discours, parlant à tous comme il eût conté son voyage à Marianne seule, disait, de cette voix plus italienne qu'espagnole, musicale et non gutturale, les souvenirs des bords du Nil, les tristesses des caravanes, les nuits criblées d'étoiles, les chan-

sons du chamelier, lentes comme des prières, les mélancolies des solitudes, les poésies de ces ruines endormies dans le sable rouge. Parfois, il citait, en le traduisant d'un chant arabe, noté en chemin, quelque chanson, fine comme un sonnet, profonde comme un infini, où les éternels mots d'amour, doux et troublants dans toutes les langues, prenaient un caractère de poésie intense avec leurs langueurs sémitiques ; des chansons où des passants, des inconnus, des amoureux morts depuis des siècles et ayant semé, comme à travers le sable du désert, leurs joies ou leurs sanglots, disaient la couleur des cheveux et des yeux des bien-aimés, demandaient à de mortes fiancées des aumônes d'amour, promettaient à des femmes devenues fantômes des vêtements roses et des fleurs que le temps ne fanerait pas.

Un charme exquis et inquiétant filtrait en quelque sorte à travers la traduction de ce Castillan, conservant — dans le français même — le caractère spécial de la poésie de sa race, à demi fille d'Orient, à ces chansons où des Arabes mouraient pour des Nazaréennes, fils de Mohammed s'immolant aux filles d'Aïssa. Et, toujours, inévitablement, avec une mélancolie profonde, la poésie dont il parlait revenait à l'amour, à l'amour meurtri, souffrant, aux déchirements des cœurs faibles, aux sanglots désespérés d'Arabes ignorés, ensevelis, depuis des ans et des ans, sous les sables.

Le duc semblait prendre plaisir à s'attarder à ces citations de poésies d'amour plutôt qu'aux souvenirs de voyage. Sa personnalité, ses impressions propres, disparaissaient devant cette sorte de testament passionné légué par une humanité à une autre. Marianne

tressaillait, croyant deviner dans la pensée même de Rosas une volonté de parler surtout pour elle et à elle. Autrefois, chez lui, devant Lissac, n'était-ce pas ainsi que José s'exprimait, accroupi sur son divan, comme un conteur arabe?

Elle se sentait rajeunie de toutes ces années passées. Elle se retrouvait dans l'atelier de la rue de Laval. Le salon de Sabine Marsy disparaissait, Rosas lui murmurait des mots à l'oreille, la regardait, laissait deviner l'amour qu'il éprouvait, malgré Guy.

Guy! Qu'était cela, Guy? Marianne ne s'inquiétait que de Rosas. Le duc seul existait maintenant. Est-ce que Guy avait été seulement pendant une seconde mêlé à sa vie? Elle enveloppait Rosas de son regard de braise.

Et Sulpice, qu'elle ne regardait plus, ne quittait pas des yeux Mlle Kayser. Il la trouvait charmante. L'espèce de fluide magnétique qu'elle dégageait allait droit à cet homme qui, l'esprit perdu, n'écoutant pas un mot des récits de M. de Rosas, fixait sa pensée sur cette jolie femme séduisante qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer à sa femme assise si près d'elle, tout justement.

Adrienne était fort jolie, plus régulièrement jolie avec ses cheveux d'un blond doux, que cette demi-rousse chiffonnée, mais, — chose extraordinaire — jamais elle ne lui avait semblé aussi froide que ce soir-là, assise et regardant sans bouger, avec son éternel sourire un peu timide.

Sulpice souffrait un peu de cette gaucherie d'Adrienne, soulignée par l'habile laisser-aller, la grâce d'attitude, la ligne serpentine de cette voisine inquié-

tante et d'une pâleur mate, avec ces lèvres closes, au rictus bizarre, qui semblaient retroussées comme par un défi. C'était la Parisienne, décidément, avec tout son charme capiteux, cette distillation de vice attirant qui coule des yeux même de certaines honnêtes filles et, quelques mots de M. de Rosas arrivant aux oreilles de Vaudrey, — la description de la préparation quasi-fantastique du poison par les Indiens que le duc racontait, en faisant un coude dans sa causerie, — Sulpice en arrivait à se dire que le poison le plus subtil, le plus doucement et sûrement morbide, c'était encore cette infiltration du regard d'une femme dans la chair même d'un homme, et il avait soif de ce poison désiré, grisant et exquis...

Il avait hâte que le duc eût fini sa causerie. Que lui importaient ces voyages, ces traductions de l'arabe, cette poésie d'Orient ou ce curare d'Amérique ? La fantaisie lui venait de savoir ce qu'une aussi charmante créature que Marianne pouvait penser. Ah ! la jolie fille ! Il avait demandé son nom ; il connaissait l'oncle Kayser, par hasard ; le peintre lui avait adressé, jadis, un mémoire lithographié *Sur les moyens de moraliser l'Art par la Pensée.*

Le ministre éprouvait, en entendant Rosas, l'impression d'énervement qui le saisissait lorsqu'à la Chambre un orateur se mettait à parler trop longtemps, à l'heure du dîner.

Il n'avait pu s'empêcher de dire, très bas, au Président du Conseil, son voisin :

— Si nous demandions la clôture ?

M. Collard (de Nantes) avait souri, mais diplomatiquement, en ayant l'air d'approuver Rosas et de

trouver que son collègue Vaudrey manquait peut-être un peu de gravité.

Le duc n'ennuyait d'ailleurs que Sulpice. On l'écoutait avec ravissement. Il y avait chez ce sentimental un railleur, et un boulevardier aiguisé chez ce Castillan d'aspect sombre. Dans sa physionomie froide, le moindre sourire paraissait tout aussitôt plus séduisant. Marianne le trouvait charmant, ou plutôt le retrouvait tel qu'elle l'avait laissé, fin, délicat, et très simple dans sa hauteur souriante. Quand il eut fini, un tonnerre d'applaudissements éclata dans le salon. On applaudissait jusque dans les salles voisines, où l'on avait fait silence pour écouter. Rosas, de sa main gantée, semblait dire, très correctement, que sa causerie n'en valait pas la peine, et il recevait les bravos comme un homme du monde reçoit un salut, non comme un ténor accepte les hommages. Il cherchait à s'ouvrir un passage entre des jeunes gens groupés derrière lui.

— Enfin ! dit Vaudrey, presqu'à demi-voix.

C'était le moment qu'il attendait. Il allait donc pouvoir adresser la parole à M^lle^ Kayser !

Il se précipita pour offrir le bras à Marianne.

M^me^ Marsy, rapide, empressée, avait déjà confisqué M. de Rosas, entouré d'ailleurs et escorté d'une foule de gens qui le félicitaient bruyamment. Sans cela Marianne fût allée à lui tout droit, comme elle voulait le faire. Mais le bras de Vaudrey n'était pas à dédaigner. Le ministre nouveau était le personnage considérable de la soirée. Elle regarda Sulpice bien en face, comme pour lui demander compte de l'empressement qu'il mettait à venir à elle et, lui

troublé sous cette interrogation un peu railleuse, elle l'enveloppa d'un sourire charmé.

Elle passa, rayonnante, au milieu d'une double haie de saluts et de sourires. Elle eut alors, tout d'un coup, une sorte d'éblouissement. Il lui semblait que c'était à elle que s'adressaient ces courbettes. Elle se sentait faite pour ces hommages. Intérieurement, elle en savait gré maintenant à Sulpice qui, galamment, entre toutes ces femmes, l'avait remarquée et choisie

Après tout, elle retrouverait bien Rosas. Et qui sait? Mieux valait peut-être que le duc la cherchât. En attendant, elle traversait les salons au bras du ministre. C'était une autre sorte de triomphe.

Lui, aimable, bon, portant sans morgue toute cette attention qui allait à sa personne comme un hommage officiel, jetait, en marchant, quelque banal madrigal à Marianne, se réservant de causer plus intimement tout à l'heure.

Devant le buffet, éclatant de lumières avec le scintillement des cristaux, l'or blond du champagne dans les coupes, le ton roux du punch, les fruits, les couleurs claires des sorbets et des glaces, Vaudrey s'arrêta, quittant le bras de la jeune fille, mais restant à côté d'elle, et lui passant le sorbet que lui tendait un laquais par-dessus l'amoncellement des assiettes montées.

On faisait toujours cercle autour de lui ; des regards empressés quêtaient, inquiets à demi, son regard. C'était la curée des sourires et des saluts à côté de la curée des glaces. Mais le ministre ne multipliait ses attentions que pour Marianne et s'inquiétait, avec une bonne grâce empressée, de ses désirs, comme s'il se fût vraiment établi le cavalier servant de la jolie fille.

Debout, égratignant le sorbet du bout d'une cuiller de vermeil, Marianne examinait maintenant avec la curiosité d'une femme qui sent venir une déclaration muette, cet homme d'Etat aussi séduisant qu'un homme à la mode. Un peseur d'or ne soupèse pas plus vivement à son trébuchet une monnaie ignorée qu'une femme ne calcule et ne jauge *la valeur* d'un inconnu.

Marianne devinait très facilement qu'elle avait produit sur Vaudrey un effet de séduction. Ce Vaudrey ! Avec la femme charmante qu'il avait, il se permettait encore de s'apercevoir que d'autres femme étaient jolies et de le leur dire, car il le disait à Marianne ! Il le disait par le sourire de ses lèvres, l'éclat de ses yeux, l'attitude enveloppante qu'il prenait instinctivement devant cette créature au regard pâle.

Dans le tohu-bohu du buffet assiégé et devant cette foule qui se formait instinctivement en demi-cercle autour du ministre, il n'était pas possible de se livrer beaucoup ; et la causerie, à demi étouffée par les voix bruyantes, allait comme par bonds et par propos interrompus ; mais, forcés de se rapprocher pour se faire entendre, Marianne et Vaudrey se trouvaient parfois presque poussés l'un vers l'autre, et le souffle léger de cette femme, l'odeur de foin coupé qu'elle répandait, couraient alors sur le visage de Sulpice. Il la regardait avec une admiration visible, serrée dans sa robe de satin bleu clair d'où ses bras aux coudes rosés, et ses épaules sortaient, avec des tons roses comme une neige blanche où le soleil froid eût envoyé ses rayons. Une animation singulière, à demi fébrile, animait ses yeux, petits, perçants et troublants, et ses fines oreilles, aux ourlets gras, étaient toutes rouges.

Puis la lumière des bougies donnait aux cheveux de cette femme des tons roux titianesques, comme si elle les eût comprimés, la nuit, sous le henné. Elle souriait d'un air bizarre, provocant, visiblement assuré de sa puissance.

Vaudrey se sentait réellement fort troublé, attiré et à demi provoqué par cette jolie fille dont les narines battaient et qui, doucement, faisait fondre entre ses lèvres la glace du sorbet. Il la trouvait exquise à la fois et superbe, avec ce double charme de la grâce parisienne et de l'attraction de la femme en toilette de bal, la chair nue nacrée par les lumières

Au corsage, piqué comme une parure du côté du cœur, Marianne portait un papillon noir, les ailes étendues, mordorées et brillantes, et Vaudrey, souriant, lui demanda, ne sachant trop ce qu'il disait, si c'était une arme parlante.

Elle sourit.

— Tout justement, fit-elle. Ce que j'ai là au corsage, je l'ai aussi dans l'esprit. Des papillons noirs... Ou des diables bleus, comme on voudra !

— Vous n'êtes pas une exception, dit Sulpice. Toutes les femmes en sont là.

— Toutes les femmes sont alors, à votre avis, un peu... comment dirait-on ? déséquilibrées... ou pour parler plus net, un peu toquées, monsieur le ministre?

Le ministre, à son tour, souriait et regardait Marianne dont les yeux, sous le clignement de leurs paupières, brillaient comme des yeux électriques de chat, à travers leurs longs cils.

— Non, dit-il, non, mais je leur reproche un peu de n'aimer le bleu que dans les papillons dont vous

parlez, les *blue devils* qui leur traversent la cervelle ! Elles sont nées pour le bleu, cependant, pour ce que les poètes de province appelleraient « l'azur », et elles le fuient comme si le bleu était quelque chose de détestable. Le *bleu !* Allons donc ! Bon pour les hommes, ces naïfs qui sont, au temps présent, les seuls partisans du *bleu* dans la passion et dans la vie !

Qu'il le voulût ou non, il s'était rapproché encore de cette créature qui l'étudiait comme une tactilienne, tandis qu'il la caressait du regard, se perdant lui-même dans ce « bleu » dont il parlait avec une certaine élégance, qu'il voulait rendre railleuse et qui était sincère. Elle lui dit, sur ce même ton de plaisanterie, en montrant le bleu clair de sa robe :

— Vous voyez, Monsieur le Ministre, que toutes les femmes ne détestent pas le bleu !

— S'il est à la mode, parbleu ! Et s'il sied aussi bien à leur beauté que cette étoffe à la vôtre, elles l'adorent, assurément !

— Elles l'aiment aussi, autrement... Dans la passion et dans l'existence. Cela dépend des femmes... et des hommes, ajouta-t-elle en montrant ses dents blanches dans un sourire sain, clair et rose.

Elle laissa tomber sa cuiller dans la soucoupe et tendit le sorbet à un domestique. Son bras, rond et ferme, dans un mouvement involontaire — ou savamment calculé peut-être — effleura presque la joue et les lèvres de Sulpice, qui eut comme un éblouissement, avec une âpre tentation de collégien d'embrasser cette blancheur au passage.

Il ferma les yeux, et, lorsqu'il les rouvrit, une seconde après, l'éclair d'orage étant passé,

Marianne était devant lui, l'éventail à la main, et il lui disait, comme si l'image dont il parlait lui revenait seulement maintenant à la mémoire :

— Il me semble, Mademoiselle, que dans ce costume même et, charmante comme vous l'êtes, j'ai vu votre portrait au Salon ?

— Oui, dit-elle. C'est même la meilleure peinture de mon oncle.

— Je la trouvais excellente avant de vous avoir vue, dit Sulpice, mais maintenant...

Elle ne le tint pas quitte avec le sourire qui accompagna le compliment. Elle voulait le madrigal tout entier.

— Maintenant... ? dit elle, la bouche tordue par le plus attirant des sourires.

— Maintenant, je le trouve inférieur à la réalité !

— On dit toujours cela, Monsieur le Ministre, sauf à l'artiste peut-être, mais j'ai bien peur que vous ne me voyiez aussi à travers ce... ce fameux bleu... ce bleu-de-ciel que vous aimez tant !

— Et que j'aime cent fois plus depuis ce soir, dit-il, la voix changée, vraiment émue.

Elle ne répondit rien, regardant bien en face, comme pour lui dire qu'elle avait compris. Il était tout pâle.

— Vous voudrez bien être, n'est-ce pas ? un des rayonnements de mon salon, comme vous êtes celui de Mme Marsy ? dit-il très bas.

— Avec la plus vive joie, Monsieur le Ministre.

On n'écoutait pas ce que disait Sulpice ; mais Marianne se sentait regardée, jalousée, déjà, et étalait, relevant le front, toute sa joie. Dans cette atmosphère d'hommages, comme chargée d'une odeur lourde d'encens, elle avait la sensation de la toute-puissance,

la griserie de ce pouvoir que Vaudrey incarnait en lui, et dont ce simple à-parté dans une foule lui donnait, à elle, le reflet envié.

Elle était enchantée, toute fière. Elle oubliait à demi qu'elle était venue pour Rosas.

Vaudrey allait ajouter quelques mots, lorsque Mme Marsy, qui passait, se multipliant pour ses invités, aperçut Marianne, et la prenant par la main :

Je vous demande pardon, Monsieur le Ministre, dit-elle, mais je vous l'enlève ! On me la réclame !

— Qui cela ? dit Vaudrey.

— M. de Rosas !

Vaudrey regardait Marianne. Il vit distinctement, sur ce visage pâle, passer un grand éclair de joie, et il en éprouva brusquement un mécontentement singulier, presque une souffrance physique. Et pourquoi, grand Dieu ?

Marianne le saluait d'un sourire; il s'inclinait à demi et la voyait s'éloigner, entraînée par Sabine, et disparaître dans la foule d'habits noirs et de toilettes claires avec une sorte de regret colère, comme s'il avait encore à parler à cette femme presque inconnue. Et puis, tout aussitôt, brusquement, il était entouré, assiégé par des collègues de la Chambre, des indifférents ou des quémandeurs, qui n'attendaient, pour se précipiter vers lui, que la fin de cette conversation avec Mlle Kayser, une fin qu'ils eussent hâtée certes, s'ils n'avaient craint d'être indiscrets. Au milieu de ces visages inconnus qui venaient à lui, Vaudrey cherchait un ami, se sentait perdu et pris l'assaut par une cohue.

La vue de la figure d'un ami, plus âgé que lui,

maigre, avec une barbe blanche, très soignée, lui fit plaisir, et, tout joyeux, il s'écria :

— Eh ! pardieu ! voici Ramel !

Il tendait à la fois, d'un geste rapide, chaleureux, les deux mains à cet homme d'une soixantaine d'années, une cravate blanche roulée autour du col comme un foulard, à la vieille mode, et dont le gilet noir montant, de coupe ancienne, faisait tache au milieu des gilets évasés des jeunes gens à la mode, très empressés depuis un moment autour du ministre.

— Bonjour, Ramel !... Ah ! que je suis content de vous voir !...

— Moi aussi, dit la voix chaude, d'un timbre caressant, de Ramel, dont le visage, qui semblait sévère et qui était bon et mâle simplement, s'éclaira tout à coup. C'est un peu vous que je cherchais ici !

— Vraiment ?

— Vraiment. Je voulais vous serrer la main. Il y a si longtemps que je ne vous ai vu ! Que de choses depuis lors !

— Ah ! Ramel, du diable si l'on m'avait dit que je serais ministre, fit Vaudrey, quand je vous apportais mes premiers articles à la *Nation Française !*

— Bah ! qui n'est pas ministre ? fit Ramel. Vous y êtes ! Souvenez-vous du mot de Napoléon à Bourrienne en entrant aux Tuileries : « Nous y voici, Bourrienne ! Maintenant, il faut y rester ! »

— C'est précisément ce que m'a dit Granet en m'annonçant la combinaison nouvelle.

— Granet y mettait plus d'arrière-pensée que votre vieux Ramel.

— Mon meilleur ami ! dit Sulpice avec émotion, en prenant à deux mains les mains de cet homme.

— Il y a d'autant plus de mérite à vous de me dire cela, fit Ramel, qu'à présent vous ne manquerez pas d'amitiés !

— Toujours pessimiste, Ramel ?

— Moi ?... Optimiste enragé, puisque je crois à toutes choses et à tout le monde. Mais, par conséquent, je crois aussi à la platitude de mes semblables. Et, sur ce point, je ne me trompe guère !

— Comment êtes-vous venu chez Mme Marsy, vous qui êtes un sauvage ?

— Apprivoisé !... Parce que, je vous le répète, je savais que vous y viendriez vous-même, et que justement M. de Rosas devait parler des sauvages, qui me plaisent. Si j'avais été riche ou si seulement j'avais eu de quoi vivre, j'aurais passé ma vie à voyager. Et, en fin de compte, j'aurai vécu entre Montmartre et Batignolles : — tortue rêvant d'être hirondelle !...

— Ramel, mon cher ami, dit le ministre, voulez-vous que je vous donne une mission pour aller étudier où vous voudrez ce que bon vous semblera ?

— Avec mes rhumatismes? Merci à Votre Excellence, fit Ramel, souriant. Non, je suis trop vieux ! Et n'ayant jamais rien demandé à personne, ce n'est pas à mon âge que je commencerai !

— Vous ne demandez pas, on vous offre.

— Eh bien, je n'ai pas d'appétit. J'en suis à l'heure du *far niente* avant le dernier somme. C'est un état agréable. On a vu tant de choses et tant d'êtres qu'on ne désire rien !

— Le fait est, dit le ministre, que si tous les gens

que vous avez obligés dans votre vie avaient sollicité une invitation de Mme Marsy, ces salons ne seraient pas assez vastes pour les contenir.

— Bah ! ils ont oublié comme j'ai oublié moi-même, dit Ramel en hochant la tête et en souriant d'un air doux.

Au milieu de cette foule d'indifférents ou d'admirateurs, Vaudrey éprouvait une joie profonde à retrouver cet homme qui l'avait, autrefois, vu arriver à Paris, et avec qui, du fond de sa province, il correspondait comme avec un parent. Et c'était, en effet, une parenté d'esprit, une parenté d'âme qui unissait entre eux ce vétéran de la presse et ce jeune homme d'Etat. Parenté dans l'idéal poursuivi, différence dans les tempéraments. Ramel, s'il les avait connues, avait depuis longtemps coupé ces fièvres de bataille et de pouvoir qui échauffaient le sang de Vaudrey.

« Il y a beau jour que le pouls s'est régularisé chez moi, disait-il. C'est l'expérience qui m'a procuré la quinine voulue. »

Denis Ramel était un sage. Il prenait la vie comme elle est, sans enthousiasme mais sans aigreur. Il n'était pas riche. A soixante ans passés, il se trouvait, après une existence de travail rude, âpre et continu, aussi léger d'argent que lorsqu'il débutait dans la vie, le front chaud de rêves. Il avait fait sa vie honnêtement ; journaliste — journaliste du bon vieux temps et de l'école des idées, non des racontars, — il avait exercé en toute loyauté de conscience un métier qui lui plaisait ; beaucoup lu, beaucoup écrit, beaucoup veillé, touché à tout ; mis, sans s'y tacher les doigts, la main à toutes les pâtes et, après avoir tourné vaillam-

ment la lourde meule du labeur quotidien, incessamment renouvelé pendant plus de quarante années, il arrivait au bout du chemin, au bord du fossé, presque sans argent, après avoir côtoyé la fortune et vu cent fois l'occasion tendre vers lui sa chevelure grisante de parfums. Courbé, lassé, presque oublié, inconnu ou méconnu des générations nouvelles qui appelaient « vieux » cet enthousiaste en cheveux blancs plus enflammé qu'elles de foi juvénile — il regardait monter les arrivants comme il eût regardé la descente de la Courtille.

— Ça me distrait.

Ramel avait, dans son existence de publiciste, de marchand de Renommée, assisté, sans y prendre part, aux fondations de syndicats, aux partages d'actions, aux tripotages financiers; et poussant à la roue des entreprises qui lui semblaient bonne, essayant d'enrayer celles qui lui paraissaient douteuses, il avait fait des millionnaires sans leur demander un centime, comme il avait fait des ministres sans accepter d'eux le fil d'un ruban.

Il lui plaisait, ce grisant métier d'inventeur d'hommes! Tous ces acteurs en vedette de la grande comédie humaine, il les avait vus, à leurs débuts, hésitants et réclamant son aide. De cet homme d'Etat, étalant avec ses pectoraux son importance à la tribune, il avait corrigé les premières harangues. Il avait encouragé, à son concours pour le prix de Rome, ce membre de l'Institut qui représentait aujourd'hui l'art national à la Villa Médicis; il avait vu ce musicien, millionnaire à présent, venir solliciter une audition et glisser, comme il eût demandé

l'aumône, des billets de concert à la salle Herz. Il avait, le premier, signalé les vers du poète qui portait maintenant l'habit vert ; le premier, il avait dit de l'acteur en vogue, du ténor qui faisait bâtir des villas à Nice, oui, Ramel avait dit, le premier : « Celui-là est un élu ! »

Et vieilli maintenant, fatigué, narquois, très doux et très fin dans ses railleries, ne se laissant ni aveugler ni irriter par les *duperies* de la destinée, Denis Ramel, quand on lui demandait pourquoi, à son âge et avec son talent, il n'était ni député, ni millionnaire, ni membre de l'Institut, ni rien qu'un Warwick vivant comme un pauvre hère, souriait et disait, avec l'accent d'un homme qui a touché le fond des choses :

— Bah ! à quoi bon ? Tout cela n'est pas si enviable ! Des ministres, des académiciens, des millionnaires, des préfets, des puissants, je sais ce que c'est ! J'en ai fabriqué toute ma vie ! La plupart de ceux qui paradent à cette heure, eh ! quoi, parbleu ! c'est moi qui les ai faits !

Et, philosophe, laissant passer la cohue dont il eût pu être le chef et dont il préférait être le juge, il s'enfermait dans son appartement, avec ses livres, ses tableaux, ses gravures, sa petite collection faite pièce à pièce, d'année en année, fumant sa pipe, feuilletant parfois son passé comme il eût feuilleté un album de vieilles estampes, et songeait, lorsqu'il rencontrait quelque important du jour qui évitait de l'apercevoir ou le saluait, d'un petit geste bref, du haut de sa cravate :

— Toi, tu n'étais pas si fier lorsque tu venais me

demander de te signer un « bon pour avance » pour le caissier du journal !

Ramel avait toujours beaucoup aimé Sulpice Vaudrey. Celui-là lui semblait une nature plus fine et moins oublieuse que les autres. Vaudrey n'avait jamais « posé ». Lui-même, devenu ministre, se rappelait, avec des émotions profondes, ses heures de luttes. Ramel, l'ancien directeur de la *Nation Française*, était une de ses affections et mieux que cela, une de ses admirations. Il eût voulu tirer cet homme de son ombre et le mettre au premier plan, tout d'un coup, le créer, en quelque sorte, ce sexagénaire qui en avait, lui, créé et pétri tant d'autres.

Il le redisait là encore, dans le tumulte de cette foule, avec la joie de retrouver quelqu'un à qui il pût se fier, se livrer tout entier, à cœur ouvert :

— Voyons, Ramel, accepteriez-vous d'être mon secrétaire général ?

— Non, Monsieur le Ministre, répondait Ramel avec son bon sourire dans ses moustaches blanches.

— Pour m'obliger ?... pour m'aider ?

— Non... non... Eh ! je suis égoïste, mon cher Vaudrey. Vrai ! cela me ferait trop de jaloux ! Prenez Navarrot, ajouta-t-il en indiquant un homme élégant, cravaté strictement, portant haut la tête, et qui venait de saluer Vaudrey en lui répétant huit fois dans une même phrase : « Mon cher ministre... monsieur le ministre... mon ministre... »

— Navarrot ?

— Il a l'air de vous être très attaché !

— Vous êtes méchant, Ramel. Il est attaché à la fonction et non à l'homme. Ce n'est pas l'ami du

ministre, mais des ministres ! C'est un des claqueurs ordinaires du ministère ! Il applaudit à tout ce que disent Leurs Excellences !

— Oh ! je les connais, ces claqueurs-là ! fit le vieux journaliste. Quand un ministre est debout, on le claque; quand il est tombé, on le giffle !

Vaudrey le regarda en se mettant à rire : « Gazetier, va ! » dit-il.

— Mais au moins (et il tendait la main à Ramel) vous viendrez me voir ?

— Assurément.

— Et vous demeurez toujours ?

— Rue Boursault, boulevard des Batignolles !

— A bientôt donc, mon cher Ramel ! Al'occasion, vous ne me refuserez pas vos conseils ?

— Ni mon dévouement. Mais sans fonction, ah ! sans fonction ! répondit Ramel en souriant toujours.

Vaudrey avait grand plaisir à causer avec son vieil ami, mais il lui prenait pourtant, depuis un moment une âpre envie de retrouver, dans cette foule grossissant à travers les salons, cette jolie fille qui lui était apparue comme une statue du désir, du désir aigu, un peu maladif dans son charme même, inquiétant et pimenté.

Il n'était venu chez Sabine Marsy que par hasard et comme pour promener en public la jouissance de son triomphe — comme un nouveau décoré accepte plus volontiers des invitations pour mettre à l'air son ruban neuf, et maintenant il se sentait tout heureux d'être venu. — Il s'était promis d'apparaître et de disparaître, et, son acte de présence une fois fait, de retrouver, avec Adrienne, ce tête-à-tête habituel, cette

intimité qui lui était chère et qui, depuis son installation à la place Beauvau, lui échappait.

Il avait d'habitude le dégoût des réunions pareilles à celles où il se trouvait, de ces soirées, fatigantes comme des tumultes, où l'on encaque six cents personnes dans des salons où il en tiendrait soixante : réceptions banales où le maître de maison est heureux s'il refuse du monde comme un directeur de théâtre dont la pièce fait fureur, où l'on étouffe, où l'on s'écrase, où l'entrée d'un salon est un pugilat, la prise d'un verre d'orgeat un assaut, la cueillette d'un pardessus une bataille. Il tenait en horreur ces salons où l'on ne cause pas, où l'on ne se connaît point, où l'on ne peut, dans le brouhaha d'une cohue ou le silence étouffant d'un concert, échanger ni une idée, ni un mot, pas même, dans l'encaquement et l'écrasement des corps, une poignée de mains furtive. C'était miracle s'il avait pu échanger quelques mots, tout à l'heure, avec Mlle Kayser et Ramel. La banalité l'avait submergé bientôt, d'autant plus qu'il était le point de mire de toutes ces têtes à demi congestionnées.

Il éprouvait la nausée de ce personnel de petits jeunes gens prétentieux et graves faisant, dans ces poussées, leur stage de sous-préfets et de conseillers de préfectures, ramassant sous les semelles des invités puissants une nomination comme ils eussent ramassé un bout de cigare; hommes de vingt ans, nés cravatés de blanc, pincés et pensifs, fils de leurs démarches et non de leurs œuvres, voués aux Chambres et aux antichambres, ramasseurs d'idées et resasseurs de banalités graves, démocrates de salons qui n'eussent pas donné leur main nue à l'ouvrier de la rue; état-

major ambitieux d'honneurs et non de dévouement qu'il sentait tournoyer autour de lui avec des sourires sur les lèvres et des pétitions dans leurs poches. Comme il préférait le calme plaisir d'une lecture au coin du feu, d'une causerie avec un ami, d'une sonate de Beethoven ou d'un morceau de Mendelssohn, joué par Adrienne, et qui rendait plus douce la légère envolée, la fuite inaperçue des heures!

C'était pour cela qu'il était né. Il le croyait du moins. Il l'avait cru. Et voilà que ce salon qu'il voulait seulement traverser lui semblait charmant tout à fait, tout à coup. Une créature divine rencontrée dans la cohue lui faisait paraître cette soirée délicieuse. Il avait hâte de retrouver Marianne, de la revoir. Elle l'intéressait comme une énigme.

Honnête fille ou déclassée, quelle était cette femme vraiment? Ah! femme et dix fois femme, du moins! Femme des pieds à la tête, femme jusqu'aux ongles, femme et raffinée Parisienne, perverse même en étant vierge et virginale peut-être en étant pervertie. Un problème de chair pâle

Vaudrey, chacun s'écartant devant lui, quitta rapidement le buffet, traversant les salons, cherchant du regard cette Marianne. Il vit, en passant, Guy de Lissac, qui, assis sur une chaise de satin grenat, la main droite appuyée au dossier doré, causait avec Adrienne qui s'éventait doucement. En apercevant Sulpice, la jeune femme eut, de loin, ce sourire heureux de la femme qui aime, et elle enveloppa Vaudrey de son regard honnête, l'interrogeant sans dire un mot, sachant bien qu'il avait d'habitude toujours hâte de partir.

— Veux-tu rentrer? disait ce regard.

Il passa devant elle en répondant par un sourire, mais sans paraître avoir compris, et il disparut dans un autre salon, pendant que Lissac disait à Adrienne :

— Alors, le ministère, Madame ?

— Oh ! ne m'en parlez pas !... Il me fait peur. Dans ces chambres, il me semble que je ne suis pas chez moi ! Savez-vous mon impression exacte ? Je me crois en voyage, un voyage où je ne quitterais pas l'hôtel. Vrai, les ministres devraient être célibataires. Les hommes en ont l'honneur, mais leurs femmes en gardent tout l'ennui.

— Il faut bien qu'au fond de cet ennui il y ait quelque joie, puisqu'on regrette tant de partir lorsque c'est fini.

— Ah ! Dieu ! dit Adrienne. Je crois déjà que je ne regretterais rien ! Non, je vous jure, rien du tout !

Elle eût voulu, elle aussi, — comme jadis Vaudrey, — quitter cette soirée, retrouver son mari, et elle se disait que sans doute il fallait, pour Sulpice, demeurer plus longtemps, puisqu'il ne songeait décidément pas à s'éloigner.

Le salon nouveau où il entrait donnait sur un autre petit salon en forme de rotonde, tendu de soieries japonaises, où un lustre de Venise éclairait d'une sorte de demi-jour des divans où l'on causait. Sulpice eut, tout aussitôt, comme l'instinct que Marianne était là. Il alla droit de ce côté et, au moment d'entrer, dans l'encadrement de deux portières d'un bleu tendre, il aperçut, assis devant lui, côte à côte, la jolie fille et ce duc de Rosas qu'elle écoutait, tout à l'heure, avec une attention si grande, presque passionnée ; il s'en souvenait maintenant.

La lumière tombait en plein sur les épaules de Mlle Kayser et ruisselait dans ses cheveux blonds. Le duc la regardait.

Vaudrey ne fit plus un pas

Il éprouvait un sentiment tout à fait curieux, inexplicable. Ce tête-à-tête lui déplaisait.

Elle aperçut tout justement le ministre en se tournant à demi, — peut-être par hasard, — et, le saluant d'un joli sourire, elle se leva, lui faisant signe d'approcher.

Les tentures de satin bleu de ciel, frappées de lumière, semblaient comme l'encadrement naturel de la jolie blonde.

— Monsieur le Ministre, dit-elle, permettez-moi de vous présenter mon ami, le duc de Rosas, qui, étant trop artiste pour ne pas aimer l'éloquence, a pour vous la plus grande admiration !

Rosas s'était levé, à son tour, s'inclinant à demi devant le ministre, mais d'une façon toute particulière, non pas comme un solliciteur devant un puissant, mais comme un grand seigneur qui salue un homme de talent.

Vaudrey essayait de trouver à l'adresse de cet homme une parole aimable qui ne venait pas. Il avait cependant, tout à l'heure, applaudi de grand cœur la causerie de Rosas. Mais il lui semblait qu'ici le duc n'était plus le même et lui faisait l'effet d'un importun se jetant brutalement à la traverse d'il ne savait quelle occasion. Il ne laissa rien voir pourtant de sa mauvaise humeur, difficile à analyser et dont lui-même ne se rendait pas très bien compte, et trouva enfin pour louer le duc, une de ces phrases banales qui n'engagent à rien,

Au moment qu'il saluait, pour s'éloigner, Marianne le retint par un geste :

— Eh bien, Monsieur le Ministre, dit-elle avec la délicieuse torsion de bouche de son sourire, vous voyez, — elle montrait les tentures bleues du petit salon, frais comme un boudoir — vous voyez bien qu'il y a des femmes qui aiment le bleu !

— Oui, madame Marsy !... répondit Vaudrey avec une ironie parfaitement déplacée, mais qui lui monta aux lèvres, tout naturellement, comme un reproche.

— Et moi aussi, fit Marianne. Nous n'avons causé que cinq minutes, mais j'ai eu le temps de voir que nous avons beaucoup de goûts communs, vous et moi. J'en suis très flattée.

— Et moi très heureux, répondit Vaudrey, troublé sous le regard droit, planté en lui comme une lame, que la belle fille lui lança.

Elle avait repris sa place sur le divan, mais Vaudrey maintenant lui avait déjà pardonné ce tête-à-tête avec Rosas (et, en vérité, qu'avait-il à pardonner ?) Ce regard de braise effaçait tout. Il l'emporta comme un rayon, frissonnant encore de l'impression ressentie.

Il avait hâte de fuir. Maintenant, il se sentait, tout à coup, devenu nerveux, enchanté et ennuyé à la fois. Il reprenait devant la foule qui s'écartait, — faisant humblement son devoir de foule, — son rôle de ministre, relevant la tête, prenant le sourire officiel, mais, au fond du cœur, mordu par une toute autre préoccupation, la tête pleine de bleu, de nuées flottantes, et, dans les oreilles, cette voix encore entendue de Marianne, cette voix s'insinuant en lui et murmurant

« Nous avons beaucoup de goûts communs ! » avec toutes sortes de sous-entendus qui lui mettaient comme des flambées dans la poitrine.

Il aperçut Adrienne toujours assise à la même place, et qui lui souriait doucement — d'un sourire ardemment dévoué qui lui sembla tiède. — Il se pencha vers elle, lui tendit le bras, et rapidement, serrant la main de Lissac à qui il dit : — A bientôt, n'est-ce pas, Guy ? — il disparut dans l'antichambre, les domestiques se précipitant vers Mme Vaudrey pour lui porter son manteau, et une voix retentissante, criant, tandis qu'il endossait son pardessus :

— La voiture de M. le Ministre !

— Je suis fatiguée ! dit Adrienne, dans le coupé. Et toi ?

— Moi ? Pas du tout. Je ne me suis pas ennuyé. C'était intéressant ! Et puis, il faut se montrer maintenant...

— Je le sais bien, fit la jeune femme.

Elle laissa, doucement, comme un enfant qui s'endormirait, tomber sa jolie tête encapuchonnée sur l'épaule de Sulpice. Ses petites mains cherchèrent la main du mari pour la tenir serrée, sous la pelisse, chaude comme un nid, et, tandis qu'elle fermait les yeux, lassée, sa respiration semblant peu à peu prendre, à demi, la régularité apaisée du sommeil, Sulpice Vaudrey revoyait, sous l'éclat des lustres, dans la demi-nudité de ses bras et de ses épaules, cette jolie blonde aux yeux bizarres, qui passait sa langue sur ses lèvres sèches et souriait en prenant un sorbet...

VI

Dans le petit salon japonais, tendu de carrés de satin bleu de ciel encadrés de bordures en bambou doré, Marianne, assise sur le divan, à demi tournée vers le duc comme pour lire au fond de sa pensée, apparaissait au Castillan, comme à Vaudrey, délicieuse, dans cet encadrement fait pour sa beauté blonde. Elle avait d'ailleurs avec Rosas un tout autre abandon qu'avec Sulpice, et elle enveloppait le jeune homme d'un chaud regard enfiévré.

José se sentait tout pâle devant cette créature exquise dont il avait, au fond de l'âme, emporté l'image partout où son caprice de voyageur l'avait conduit. Il la contemplait comme on contemple la femme depuis longtemps désirée, qu'une nécessité quelconque rendait impossible et qu'un hasard rapproche, soudain, le sort mettant à portée de votre main le rêve...

Elle était plus jolie que jamais, élégante, épanouie, « plus faite », comme un fruit dont la couleur est plus tentante à l'appétit. Tout à l'heure, Sabine avait très naturellement rapproché ces deux êtres, et d'instinct, comme s'ils eussent eu à échanger bien des confidences, ils avaient aussitôt cherché une solitude dans cette foule, et ils s'étaient assis là, dans ce salon, où l'instinct, déjà quasi-jaloux de Vaudrey, allait deviner Marianne.

Oui, vraiment, elle avait à faire bien des confidences à cet homme apparu un moment dans sa vie et dis-

paru soudain, comme mort pour elle depuis tant d'années. Il lui semblait qu'elle rajeunissait de tout ce temps envolé et gâché en se retrouvant face à face avec ce Rosas qui avait, malgré sa froideur, laissé deviner sa passion autrefois, les femmes qu'on aime pénétrant le secret d'un homme avant que celui-ci se rende même compte de ce qu'il éprouve.

Elle ressentait une joie infinie, sincère. Elle se rappelait des causeries pareilles avec José dans son atelier, ce coin d'Orient caché rue de Laval. Les satins japonais ajoutaient à l'illusion.

— Savez-vous qu'il me semble, disait-elle, que j'ai fait un rêve et que je n'ai pas vieilli ?

— Vous n'avez pas changé, en effet, répondit Rosas. Je me trompe...

— Oui, je sais. J'ai embelli. C'est un madrigal que je connais !... Lissac me l'a débité déjà, l'autre matin.

Elle se mordit les lèvres imperceptiblement, toute prête à s'accuser d'imprudence, mais elle eût lancé avec préméditation le nom de Guy, qu'elle n'eût pas été plus satisfaite du résultat. M. de Rosas, très pâle ordinairement, devint blême, et un rictus léger, bientôt réprimé, souleva sa moustache rousse.

— Ah ! dit-il. Vous voyez toujours Guy !

— Moi ! Il y avait cinq ans que je ne lui avais adressé la parole lorsque je l'ai prié de me faire envoyer une invitation pour cette soirée, et simplement parce que je savais que vous y viendriez ?

— Ah ! dit encore José, sans rien ajouter.

Marianne était satisfaite. Elle savait maintenant que le duc l'aimait toujours, puisque le nom de Lis-

sac l'avait fait tressaillir. Allons! Elle avait bien deviné son Rosas !...

— Et qu'êtes vous devenu, mon cher duc, depuis tant de siècles ? dit elle.

Elle le regardait comme elle avait regardé Vaudrey tout à l'heure, avec son sourire narquois et doux, profondément troublant, et ce regard qui fouillait au fond de l'être.

— Vous savez le vieux mot: J'ai vécu. C'est une grande sottise peut-être, mais c'est la vérité.

— Et je parie, dit hardiment Marianne, que vous n'avez jamais pensé à moi!

— A vous ?

— A moi. A cette insensée de Marianne qui est bien la tête la plus folle que vous ayez jamais rencontrée dans vos voyages, du pôle Nord au Cambodge, mais qui est aussi un cœur pas méchant, assez malheureux, et qui n'a pas cessé de battre, un peu beaucoup, à de certains souvenirs, dont vous ne vous souvenez même pas, peut-être, — qui sait ?

— Je me souviens de tout, répondit le duc de sa voix profonde.

Marianne le regarda et se mit à rire :

— Oh ! comme vous avez dit cela, mon Dieu ! Vous vous rappelez? Je vous appelais Don Carlos autrefois. Eh bien, vous venez de me faire penser à Philippe II : « Je me souviens de tout... » Brr!... Quel ton funèbre ! Ils ne sont pourtant pas bien dramatiques, nos souvenirs !

— Cela dépend du bien qu'ils ont fait ou du mal qu'ils ont causé ! fit Rosas, très sérieux.

— Ah ! Dieu me pardonne si j'ai jamais voulu

vous causer le moindre mal, mon cher Rosas ! Votre main ! Je vous ai toujours beaucoup aimé, mon ami !

Elle l'attira à elle, doucement, penchant à demi le front sous les yeux noirs du jeune homme :

— Regardez-moi bien, et voyez si je ments.

Le duc essaya de lire, en effet, dans les prunelles d'un bleu gris de Marianne ; mais il s'en échappait une telle flamme, si étrange, qu'il recula, arrachant sa main à la pression de ces doigts.

— Allons, allons, dit-elle, je vois que mes yeux de chatte vous font toujours peur. Ils sont bien terribles ?

Elle les rendait doux, caressants, timides, humbles.

— Après tout, c'est une gloire, mon cher duc. Faire trembler quelqu'un qui tue des tigres comme nos chasseurs abattent un perdreau, c'est très flatteur.

— Vous savez bien pourquoi je suis assez enfant encore pour trembler devant vous, Marianne, murmura José. A mon âge, c'est ridicule ! Mais je suis superstitieux comme les joueurs... ou comme les marins, ces autres joueurs qui jouent leur vie, et je ne vous ai jamais rencontrée sans avoir la sensation que j'allais souffrir.

— Souffrir de quoi ?

— Souffrir par vous, dit le duc. Savez-vous une chose, c'est que si je ne vous avais pas rencontrée autrefois, il est probable que je n'aurais jamais vu tous les pays dont je parlais il y a un moment, et que je serais depuis longtemps marié, à Madrid ou à Tolède ?

— Et c'est moi qui ai empêché...

Rosas interrompit vivement Marianne en disant d'un ton bref, avec un petit rire presque douloureux :

— Ah ! chère amie, si vous saviez !... Vous avez empêché bien des choses !

— Si je vous ai empêché d'être malheureux, j'en suis charmée. Et d'ailleurs vous n'avez jamais eu de vocation bien déterminée pour le mariage, puisque vous avez préféré courir les grands chemins.

— Comme Don Quichotte, n'est-ce pas ? Savez-vous encore, puisque nous reparlons de tout cela, que vous m'avez empêché de mourir, dans un coin, comme un chien oublié?

— Moi ? dit Marianne.

— Vous ou vos chansons, comme vous voudrez: Oui, en Egypte. Une fièvre. Quelque chose comme le typhus. On m'avait laissé pour mort, comme après une bataille, et dans le plus pauvre et le plus hideux village de fellahs. Pas de médecins, ce qui m'a peut-être guéri. Pas un lit, pas même un matelas. Mes domestiques, me croyant perdu, m'avaient laissé... ou plutôt... j'aime mieux votre mot parisien... lâché... il n'y a pas d'autre expression... Me voilà étendu sur un tas de foin, de paille humide... bref, un fumier...

— Vous, Rosas?

— J'ai consciencieusement figuré là le personnage de Job... Maigre... Une barbe de trois mois... Et râlant... en plein air... Rassurez-vous, les nuits sont chaudes... Le soir, les femmes fellahs se réunissaient autour de moi et, tandis que je regardais le soleil qui dorait leurs joues de bronze — il y en avait de jolies, j'en ai fait une aquarelle, de mémoire — elles me

jetaient des injures, très gutturales... que j'avais le malheur de comprendre, puisque je suis un orientaliste, — il souriait — et, avec ces injures, qui étaient grosses, de la boue, qui était fétide. Charmantes, les femmes, quand elles s'en mêlent ! Celles-ci n'aimaient pas le *roumi*, le chrétien grelottant ! Les femmes, au reste, n'aiment pas les hommes tombés. Les femmes n'aiment point les faibles...

— Et les infirmières, les sœurs de charité?

— Etes-vous bien sûre que ce soient des femmes, les sœurs de charité, ma chère Marianne ? — Bref, je vous jure ma parole que je ne demandais qu'une chose sur ce diable de fumier empesté, c'était d'en finir au plus vite et qu'il ne fût question de moi, lorsque, — je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien, — dans ma fièvre, je ne sais quelle voix venue d'au delà se mit à fredonner, — je vous le donne en mille ! — un refrain absurdement niais que nous avions entendu ensemble, un soir, aux Variétés, dans une revue de fin d'année. Et ce rondeau de boulevard me revenant là, au fond de ce désert, me transportait, d'un seul coup, à Paris, et je vous revoyais, et ces frisons blonds que voici, je les apercevais, faisant sur votre front la petite ombre qui est là ! Je vous entendais rire. J'avais la sensation même de me retrouver à côté de vous, au théâtre, dans cette avant-scène, et d'entendre le chanteur oublié fredonner le refrain qui nous avait tant amusés, vous, Guy et moi...

Il avait semblé à Marianne que le duc hésitait, un moment, avant de prononcer ce nom de Guy. Hésitation imperceptible, sentie plutôt qu'aperçue.

Rosas l'avait surmontée bien vite :

— Et, ma foi, dit-il, — vous allez retrouver tout de suite chez ce Castillan funèbre le boulevardier qui y est endormi. Ce refrain se logea si bien dans ma pauvre cervelle qui battait la campagne, il y revint avec une obsession telle, que je m'accrochais à lui quand la fièvre était trop forte... Je le fredonnais, le refredonnais et, parole d'honneur, ça me coupait ma fièvre, peut-être par homœopathie, car en tout autre moment, ce diable de refrain me l'eût donnée.

— Pourquoi ?... Parce que c'est moi qui le chantais autrefois ?

— Oui, dit Rosas en baissant la voix. Eh bien ! oui, justement !...

Il se rapprochait d'elle, sur ce divan, et elle lui dit en riant :

— Heureusement que Faure chante là-bas ! Il attire tout le monde, et on nous laisse parfaitement seuls dans ce salon. C'est très commode. Voulez-vous aller l'applaudir, Faure ? Il y a des années que je ne l'ai entendu !

— Vous êtes méchante, Marianne, fit le duc. Laissez-moi voler cette heure de joie au passage ! Je suis si heureux !

— Heureux, vous ?

— Profondément heureux, et simplement parce que je suis auprès de vous et que vous me parlez, et que je vous regarde !...

— Mon pauvre Job, fit-elle en riant toujours, voulez-vous que je vous chante le refrain de la revue des Variétés ?

Rosas ne répondait pas et la regardait.

Il se sentait comme entouré d'un parfum de jeu-

nesse. Il y avait, à côté de Marianne, sur une console, dans un vase en émail cloisonné, des branchettes de lilas blanc qui, lorsqu'elle se penchait à demi, faisaient à sa chevelure blonde comme une auréole de printemps. C'était, autour des frisons des cheveux, une explosion de blancheurs lactées et de feuilles d'un vert tendre, feuilles transparentes et claires, d'un vert d'eau, et ces lilas parfois doucement remués laissaient tomber dans la chevelure de Marianne une fleurette blanche comme une goutte de lait dans un tas d'or rouge.

Ah ! comme maintenant toutes les poésies, tout le passé, tout l'amour inavoué de Rosas lui gonflait le cœur et lui montait aux lèvres ! Dans ce salon plein de clartés, dans ces lumières, à côté de ces fleurs. dans le chatoiement de ce satin et de ces ors, il oubliait tout pour ne songer qu'à cette femme, belle à affoler, et qui lui plongeait dans les veines un regard lourd de pensées troublantes.

Une musique lointaine, douce, pénétrante, alanguie, quelque caresse de Gounod, entrait comme une brise dans le salon.

José se croyait en plein rêve.

— Ah si vous saviez, Marianne, disait-il en s'enfiévrant davantage à chaque parole, comme s'il eût bu quelque liqueur à pleines lèvres ; si vous saviez comme vous avez partout voyagé avec moi, en pensée, là, emportée avec moi comme un scapulaire !...

— Mon portrait ? dit Marianne. Je me le rappelle. J'étais toute mince alors. Plus jolie. Une fillette.

— Non, non, pas votre portrait. Je l'ai déchiré, un jour de colère.

— Déchiré ?

— Oui, en me disant que ces yeux, ces lèvres, ce front avaient appartenu à un autre.

Marianne était devenue toute pâle.

— Mais j'avais emporté avec moi mieux que ce portrait : je vous gardais, vous, toujours présente, et jolie, jolie... comme vous l'êtes maintenant, Marianne... Regardez-vous. On ne peut pas être plus belle !

— Et pourquoi, dit-elle lentement, en donnant à sa voix la chaude caresse des notes basses, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé ainsi, autrefois ?

— Ah ! autrefois ! fit le duc avec colère.

Elle laissa tomber sa tête sur le dossier du divan, regardant cet homme comme elle savait regarder, insensiblement se rapprochant de lui, soufflant jusqu'à l'oreille de Rosas ces paroles qui lui brûlaient la peau :

— Autrefois, il y avait auprès de moi quelqu'un qui était votre ami, n'est-ce pas ?

— Ne me parlez pas de lui ! s'écria José brusquement.

— Au contraire, car je tiens à vous dire que, l'eussé-je aimé, je n'aurais pas hésité un instant à le quitter pour vous suivre ! Mais je ne l'aimais pas !

— Marianne !

— Vous n'allez pas me croire ? Je ne l'ai jamais aimé. Je n'ai jamais été sa maîtresse.

— Je ne vous demande pas votre secret, je ne vous parle pas de lui, dit le duc horriblement pâle.

— Et, moi, je tiens à vous en parler. Jamais, vous entendez, jamais Guy de Lissac n'a été mon amant. Non, malgré les apparences, il ne m'a jamais donné même un baiser sur les lèvres ! Je croyais l'aimer. Avant de m'être livrée, j'ai eu le temps de m'apercevoir que je ne l'aimais pas ! Et j'attendais, je vous jure que j'attendais que vous me disiez, vous : — Je vous aime !

— Moi ?

— Toi, dit Marianne d'une voix mourante. Tu n'avais donc rien deviné ?

Elle se coula, d'une ondulation exquise, jusqu'à Rosas qui, le front attiré comme par un fluide, abandonnait sa tête à ce visage de femme aux yeux perdus, les lèvres entr'ouvertes, laissant passer à travers les dents un souffle doux qui se mourait dans les cheveux du duc.

Il ne dit rien, il saisit rapidement la main de cette femme, il attira jusqu'à sa bouche cette tête aux narines roses, gonflées comme pour aspirer de l'amour, et, fou, éperdu, ivre, il colla ses lèvres qui brûlaient de fièvre sur cette bouche fraîche qui lui causa une sensation de fleur respirée, au matin, avec la rosée.

— Je t'aime et je t'aimais !... lui dit Marianne après ce baiser qui le rendait pâle.

Rosas s'était levé : un tonnerre de bravos succédait, là-bas, au morceau chanté, et la foule arrivait du côté du salon. Marianne aperçut l'oncle Kayser, qui discutait avec Ramel, dont le bon visage maigre semblait ennuyé. Elle se leva aussi, saisit la main du duc, la

serra dans une étreinte nerveuse et dit en le regardant encore :

— Voici mon oncle. Nous nous reverrons, n'est-ce pas?

Elle foudroyait Rosas de son regard électrique.

Devant le duc, elle alla droit à Kayser et lui prit le bras, s'appuyant sur lui comme pour montrer qu'elle n'était pas seule, qu'elle avait un protecteur naturel, qu'elle n'était point la déclassée que Rosas eût pu croire.

Kayser semblait presque étonné de l'empressement de sa nièce.

— Partons, lui dit-elle.

— Comment, partir? Il y a un souper!

— Eh bien! nous souperons à l'atelier, répondit-elle, un peu nerveuse. Et nous discuterons de la moralité dans l'art!

Elle avait atteint son but maintenant. Elle sentait que tout ce qu'elle pourrait ajouter refroidirait l'impression faite sur le duc. Elle voulait le laisser sur l'ivresse de ce baiser.

— Allons! dit Kayser en se redressant, d'un air de méchante humeur. Puisque tu le veux... La drôle d'idée! — Ramel, fit-il, en tendant la main au vieux journaliste, si le cœur vous en dit, j'ai des toiles à vous montrer!

— Je sors si peu! dit Ramel.

— Huron! fit le peintre.

— Puritain! dit Marianne en tendant aussi sa main à Denis Ramel.

Rosas la suivit des yeux, tandis qu'elle disparaissait, dans l'autre salon, parmi les invités, sous le flot clair

des lumières du lustre ; et, quand elle fut loin, il lui sembla matériellement que le petit salon japonais était vide et que la nuit s'y était faite. Un ennui profond et immédiat s'emparait de lui, et, pendant que Marianne, souriante, repassait dans sa tête, en regagnant l'atelier de Simon Kayser, les incidents de cette soirée, revoyait le sourire troublé de Vaudrey, semblait écouter encore les confidences de Rosas et se disait : « Il m'a presque parlé du passé comme l'avait fait Lissac ! La banalité est-elle donc le fond de la nature humaine que deux hommes d'un caractère si différent en arrivent presque aux mêmes aveux ? » pendant qu'elle revivait cette heure de fièvre, le duc, lui, se sentait mécontent de cette causerie interrompue, se reprochait de n'avoir pas suivi Marianne, de l'avoir laissée échapper ainsi, sans lui dire...

Mais qu'avait-il à lui dire ?

Il avait tout dit. Il s'était livré, il avait laissé voir toute son âme, transparente comme du cristal. Autrefois, pourtant, il s'était bien juré de renfermer en lui ce secret. Il avait étouffé son amour sous sa roideur castillane. Et, tout à coup, là, brusquement, comme un enfant, à la première rencontre avec cette femme, il se laissait entraîner à un aveu, aux confidences refoulées !...

Ah ! c'est qu'il l'aimait et qu'il l'avait toujours aimée ! Il n'y avait, pour lui, au monde, qu'une femme. — cette femme. Il ne mentait pas. Le sourire de Marianne l'avait suivi partout. Il avait bu dans ce regard un poison qui lui brûlait le sang. Il lui appartenait. Sans l'image de Lissac, assurément il serait revenu depuis longtemps à Paris pour retrouver Mlle Kayser.

Mais Lissac était là. Il se rappelait combien Guy avait aimée. Il s'était trouvé, plus d'une fois, en tiers vec eux. Souvent il conduisait Lissac à la porte de Marianne. Comment, tout à l'heure, là, avait-elle osé dire qu'elle n'avait jamais été sa maîtresse ?

Le moyen de la croire ?

Et pourquoi, au fait, aurait-elle menti ? Quel intérêt ?...

Rosas se sentait mécontent de lui-même à mesure qu'il réfléchissait, et, au milieu même de cette foule, il lui prenait brusquement un de ces accès de sauvagerie qui le poussaient parfois à s'enfoncer dans une solitude absolue, âprement choisie. Il avait hâte de s'enfuir.

Pour éviter Mme Marsy, qui le cherchait peut-être, il se glissa à travers les groupes, allant vers la porte afin de sortir sans être vu, sans prendre congé, à l'anglaise.

Il était dans l'antichambre, passant son pardessus dont un domestique relevait le collet de loutre, lorsque la voix de Guy lui dit :

— Vous partez, mon cher duc ? Voulez-vous faire route ensemble ?

L'idée ne déplaisait pas à Rosas. Peut-être, sans le vouloir, se disait-il qu'un entretien avec Lissac, c'était encore un peu de *causerie* avec Marianne. Ces deux êtres allaient de pair dans sa préoccupation et son souvenir. Et puis il aimait Guy vraiment ! Ce Parisien complétait ce Castillan. Ils avaient tant de souvenirs communs : fêtes, soupers, tristesses, mélancolies parisiennes, de celles qui sanglotent, mais sur des airs de valse ! Et ils ne s'étaient pas vus depuis si longtemps !

Rosas éprouvait un certain plaisir à se retrouver avec Guy sur le boulevard. Cela le rajeunissait. Des bouffées de jeunesse montaient dans l'air frais, avec la fumée bleue de son cigare. Ils avaient, jadis, égrené tant de paradoxes bras dessus bras dessous, en prenant ainsi l'air de Paris !

En fort peu de temps, presque en quelques mots, ils eurent fermé bien vite la longue parenthèse des années de séparation et de voyage. On se dit tant de choses en peu de paroles ! Et Rosas, comme invinciblement attiré par le nom de Marianne, le prononcait, le premier, ce nom que Guy de Lissac écoutait alors, d'un air impassible, attendant que le duc le questionnât.

Ils descendaient ainsi vers le boulevard, dont les rangées de becs de gaz flambaient comme une illumination.

— Ce Paris ! dit Rosas. Il a une propriété singulière. Il vous reprend, tout à coup, et du premier coup, comme s'il ne vous avait jamais quitté. J'ai à peine défait mes malles que me voilà redevenu Parisien, brusquement.

— Paris, c'est comme l'absinthe, fit Guy. Dès qu'on en débouche un flacon, on se remet à boire.

— L'absinthe ! Vous voilà bien, vous autres, Français, qui calomniez éternellement votre pays. Quelle idée de comparer votre Paris à l'absinthe ?

— Idée de Parisien, parbleu ! Vous n'êtes pas ici depuis deux jours que vous êtes déjà gris de parisine, vous le dites vous-même. Le haschich du boulevard !

— Ce n'est peut-être pas la parisine seule qui m'a, en effet, un peu pris au cerveau, dit Rosas.

— Sans doute. C'est aussi la Parisienne. Elle est bien jolie, Mme Marsy !

— Charmante, dit Rosas froidement.

— Moins charmante que Mlle Kayser !

Guy envoyait au vent de la nuit un peu de fumée e cigare, en attendant que le duc répondît ; mais José cheminait maintenant à côté de son ami sans dire un mot, comme absorbé brusquement, et Lissac, qui avait laissé tomber la conversation, cherchait à la remettre sur pied : — Alors, dit-il tout à coup, — laissant là ce nom de Mlle Kayser — vous êtes à Paris pour longtemps, Rosas ?

— Je n'en sais rien du tout.

— Vous n'allez point, j'espère, repartir pour les Grandes-Indes?

— Oh ! vous savez quel original je suis ! Il ne faudrait pas m'en défier !

Lissac s'était mis à rire.

— Je ne vous en défie pas du tout. Je vous demande de ne plus sortir des fortifications désormais. Nous y gagnerons tous. Vous n'êtes pas Espagnol, vous êtes Parisien-né, je vous l'ai dit cent fois. A votre place, je m'installerais ici, et je m'en tiendrais à Paris. Puisque c'est ce qu'il y a de meilleur au monde, pourquoi chercher autre chose ?

— Mon cher Guy, fit brusquement le duc, qui n'avait pas écouté, voulez-vous me promettre de répondre en toute franchise à une question délicate, saugrenue, si vous voulez, une de ces questions qu'on ne fait pas, mais que je vais vous adresser pourtant, brutalement, à brûle-pourpoint ?

— A celle-là et à toutes celles que vous m'adres-

serez, mon cher duc, je répondrai comme un honnête homme et comme un ami doit le faire.

— Vous avez beaucoup aimé Mlle Kayser?

— Beaucoup.

— Elle vous a aimé... un peu ?

— Pas du tout.

— Ce n'est pas ce qu'elle m'a dit tout à l'heure.

— Ah ! fit Lissac en jetant son cigare, vous avez parlé de moi ?

— Elle m'a dit qu'elle avait cru sincèrement vous aimer !

— C'est ce que j'avais eu le plaisir de vous dire !

— Et... Marianne ?...

— Marianne? répéta Lissac qui devinait parfaitement la question, aux hésitations de Rosas.

— Mon cher ami, lorsqu'un homme se sent assez troublé, ou assez faible, ou assez épris, comme vous voudrez, pour jouer sa vie sur un coup de dés, il lui est bien permis de faire une de ces questions déplacées dont je parlais tout à l'heure. Eh bien ! vous pouvez me dire à moi ce que nul que moi peut-être n'oserait vous demander : Avez-vous été l'amant de Marianne ?

Avant de répondre, Guy prit amicalement le bras du duc et s'appuyant sur lui, sentant, avec peine, ce bras tressaillir nerveusement et trouvant, quand il lui touchait la main par hasard, que Rosas avait la fièvre :

— Mon cher, c'est l'éternelle question de l'honnêtet envers un homme d'honneur et du devoir envers une femme que vous me posez là. J'aurais été l'amant de Marianne que je serais tenu de vous répondre que

Marianne n'a jamais été ma maîtresse. Ces mensonges-là sont de rigueur. Non, je n'ai pas été l'amant de Marianne, mais je vous conseille, si vous ne voulez pas être parfaitement malheureux, de ne point chercher à le devenir ! Vous êtes de ceux qui ouvrent leur cœur tout grand, comme s'il avait des portes cochères. Elle est de celles qui calculent et qui poursuivent assez follement, je l'avoue, sans consistance et sans suite dans les idées, un but quelconque... Elle pourrait être flattée de vous avoir pour soupirant, comme je l'ai été, ou comme amant, comme on assure que d'autres le furent, je n'affirme rien, songez-y ; mais elle ne serait, en aucun cas, touchée de votre affection. Pure Parisienne, et qui n'est pas plus capable de vous aimer comme vous méritez de l'être que vous n'êtes capable de la tromper, comme on dit qu'elle l'a été !

— Trompée ? demanda Rosas avec un accent de pitié qui frappa Lissac.

— Trompée, oui ! La tromperie, c'est l'école mutuelle de l'amour.

— Alors... si j'aimais Marianne ? demanda Rosas.

— Je vous conseillerais de le lui dire, d'abord, de le lui prouver ensuite, et finalement de cataloguer cet amour-là dans cet album dont on met les cendres au fond de la corbeille de mariage !

— Vous parlez de Mlle Kayser comme vous parleriez d'une fille, dit le duc, la voix serrée.

— Ah ! je vous donne bien ma parole, fit Lissac, que je parlerais tout autrement de Mlle Antonia ou de Mlle Cécilia ! Je vous dirais tout bonnement : Ce sont de très jolies créatures. Aucun danger.

— Et, tout au contraire, un danger, c'est Marianne,

— Oh ! parfaitement. C'est Marianne, pour vous !

— Et pourquoi n'a-t-elle pas été dangereuse pour vous ?

— Mais tout simplement, mon cher duc, parce que je me suis contenté de l'aimer comme vous l'avez aimée jusqu'ici, et que j'ai eu, comme je vous le disais, la bonne fortune de ne pas être son amant.

— C'est vous qui l'avez amenée, ce soir, chez Mme Marsy ?

— C'est moi !

— Vous offrez votre bras à une femme que vous regardez, vous venez de me le dire, comme dangereuse ?

— Pas pour Sabine ! — Et puis, c'est là une goutte de l'absinthe, un peu de ce haschich, dont je vous parlais. On ne vit que de concessions à Paris, et quand on est mort, on a même besoin d'une concession encore, seulement celle-là est à perpétuité. On ne se retrouve (et le ton gouailleur de Lissac devenait sérieux) que lorsqu'un galant homme comme vous vient vous poser une question qui ressemble terriblement à un conseil. On lui répond alors comme je viens de vous répondre et on lui crie : « Casse-cou ! »

— Je vous remercie, dit Rosas en s'arrêtant, tout à coup, sur le trottoir. Vous me traitez en ami véritable.

— Et si je vous parais trop sévère, ajouta Lissac en riant, mettez cela sur le compte de ma rancune. Un homme qui a aimé une femme n'est jamais bien juste envers elle. S'il ne l'aime plus, il la méconnaît, et s'il l'aime encore, il la calomnie. J'ai peut-être

calomnié Marianne, mais je ne vous ai pas méconnu, voilà ce qui est certain. Maintenant, faites votre profit de ce bavardage. Et à quand ?

— Je ne sais pas, répondit le duc. Je vous écrirai. Je vais peut-être quitter Paris !

— Comme cela ?

— Comme cela.

— Diable ! dit Lissac. Mais savez-vous que si c'était une fuite devant le danger en question, je serais fort inquiet ? Ça deviendrait grave !

— Ce ne serait pas une fuite. Un caprice tout au plus, répondit le duc.

Ils se séparèrent moins satisfaits l'un de l'autre qu'au début de leur entrevue. Lissac emportait la conviction qu'il avait, de quelque façon que ce fût, même en prenant ce ton de boulevardier gouailleur, blessé Rosas, et l'Espagnol, avec sa nature un peu farouche, repliée sur elle-même, presque sombre, reprochait pour la première fois, à Guy, de sourire ou de railler dans une question aussi grave.

Il rentra, mécontent de lui-même, à son hôtel. Son domestique l'attendait. Il apporta une enveloppe de papier bleu sur un plateau.

— Une dépêche pour monsieur le duc !

Rosas la déchira machinalement. Un de ses amis de Londres, lord Lindsay, ayant appris son retour, le suppliait d'accepter une invitation. S'il ne courait pas à Paris pour l'embrasser, c'est que les affaires politiques étaient graves et nécessitaient sa présence à Londres.

Le duc, tout en défaisant ses gants, regardait la dépêche froissée, traînant sous la lampe. Il était quel-

que peu superstitieux, comme les errants. Peut-être cette dépêche arrivait-elle là tout juste à point pour l'empêcher de faire une sottise.

Quelle sottise ?

Il sentait encore sur ses lèvres le baiser de Marianne, un baiser qui brûlait comme de la glace. Demain, — dans quelques heures, — sa première pensée, sa pensée unique serait de retrouver cette femme, de ressaisir cette impression de volupté et de rêve qui lui avait traversé la poitrine. — Un danger ! avait dit Lissac. — Les yeux félins de Marianne avaient des ardeurs périlleuses ; mais c'était leur charme et leur force, et leur séduction adorable, cette flamme qui filtrait entre leurs longs cils blonds.

Il fermait les yeux pour revoir M^lle^ Kayser, aspirait l'atmosphère pour retrouver quelque chose de son parfum.

Un danger !

Guy avait peut-être raison. Les meilleures amours sont celles qui ne sont jamais cueillies et qui restent inachevées comme une fleur de printemps qui ne serait jamais devenue fruit. La dépêche de lord Lindsay tombait à son heure. Un hasard, ou un avertissement.

A tout prendre, que risquait Rosas à passer quelques jours à Londres, emportant la brûlure de ce baiser ? Le vent de la mer l'effacerait peut-être !

— J'ai la fièvre vraiment, se disait le duc. J'avais bien besoin de parler d'elle à Lissac ! J'avais bien besoin de lui parler, à elle ! ajoutait-il, mécontent, troublé, presque colère.

Un danger !

Lissac même avait été imprudent en disant ce mot qui, pour un Rosas, avait quelque chose d'attirant. Ce qui irritait le duc, c'était cette réponse de Guy, affirmant qu'il n'avait pas été l'amant de Marianne, mais que Marianne en avait aimé d'autres. D'autres? Qu'en savait-il, ce Lissac? Une sorte de rage jalouse se mêlait chez Rosas à cette fièvre de désir que le baiser de Marianne lui injectait dans les veines. Il eût voulu savoir la vérité, revoir Marianne, pousser Guy plus avant dans les confidences. Il eût voulu n'être pas venu, ne l'avoir pas revue, n'être pas entré chez Sabine.

— Eh bien, soit, lord Lindsay a raison, je partirai.

Le lendemain matin, Guy de Lissac trouvait, dans son courrier, un petit billet cacheté aux armes du duc, avec la devise : *Hasta la muerte.*

José lui écrivait qu'il quittait Paris :

« Vous avez peut-être raison. Je suis un peu gris de parisine. Je vais à Londres, chez un ami, et si j'y raconte jamais mes voyages, ce ne sera que devant les membres les plus graves de la Société de géographie. Au moins, là, il n'y a pas de « danger ». Merci et à bientôt.

« Votre ami,

« J. DE R... »

— Peste! dit Lissac, qui relut trois fois la lettre, mais il est terriblement mordu, notre cher duc! *Ohimé!* Cette fois, Marianne Kayser a eu la dent dure et sûre! — On verra!... ajouta-t-il en décachetant une autre lettre où quelqu'un de plus riche que lui demandait à lui emprunter de l'argent.

VII

Cette soirée chez Sabine Marsy avait laissé à Vaudrey quelque chose comme la lourdeur d'une ivresse. Il s'éveillait, le lendemain, la tête pesante, après une nuit où il avait revu, dans l'obsession d'un sommeil fiévreux, coupé de réveils brusques, cette jolie fille blonde, droite devant lui, mangeant un sorbet en riant.

Chaque matin, depuis qu'il était entré au ministère, Sulpice éprouvait une sensation heureuse en se retrouvant debout, avec la joie de vivre. Il arpentait avec une espèce de volupté physique ses appartements, ouvrait sa fenêtre, regardait ce jardin banaloù tant de ministres avaient passé et qu'il appelait, comme l'avaient appelé les autres : *mon jardin.* Sa pensée le reportait alors vers ce jardinet de couvent, à Grenoble ! Quel chemin parcouru, depuis lors ! Et que c'était bon de vivre !

Ce matin-là, tout au contraire, il trouva aux arbres noirs et dépouillés de feuilles du jardin un aspect triste. Il se sentait d'humeur maussade. On l'avait éveillé de bonne heure pour lui apporter des dépêches de la province. Renseignements insignifiants. Et puis son esprit n'était pas là. Il se revoyait chez Sabine, auprès de cette Marianne, si jolie dans sa robe bleu de ciel, avec les frisons légers de sa chevelure.

Libre, il eût volontiers cherché, dès cette matinée qui commençait, à revoir cette femme. Il éprouvait

comme une joie juvénile à se sentir ainsi troublé, hanté ! Il lui semblait que cette émotion le rajeunissait. Il avait eu de ces réveils, autrefois, le rêve de la nuit persistant comme une griserie.

Autrefois ! Mais, « autrefois », il n'était pas l'homme considérable, le personnage qu'il était aujourd'hui ! — il n'avait pas charge de pouvoir comme d'autres ont charge d'âmes. Un ministre a autre chose à faire que se laisser posséder par une vision. Sulpice, habillé très vite, descendit dans son cabinet où un feu de grosses bûches brûlait derrière un écran de forme ancienne. Il s'assit devant son large bureau d'acajou, couvert de papiers, avec un large portefeuille noir gonflé de dossiers portant ce titre, en lettres gaufrées : *Monsieur le Ministre de l'Intérieur*. On avait posé, au milieu du bureau, une serviette de cuir remplie de feuillets de papier accumulés sous cette étiquette : *Pièces soumises à la signature de Monsieur le Ministre*. A côté s'étalaient des rapports, avec ces en-têtes imprimés dans un coin de la feuille : *Cabinet du Préfet de Police et Direction Générale de la Presse*.

Vaudrey s'assit dans son fauteuil avec la satisfaction profonde d'une prise de possession dont on n'est pas blasé. Ce grand salon où des tableaux noircis, des marbres froids, de vastes bibliothèques sévères mêlaient leur gravité bourgeoise, lui plaisait. Salon de notaire somptueux, aux fenêtres hautes donnant sur la cour déjà sillonnée d'importuns, de quémandeurs que recevait, dans un salon attenant au cabinet ministériel, le secrétaire général. Le ministre huma, encore une fois, l'atmosphère de son salon avant de se mettre au travail. Il lisait, tous les matins, les rapports du

directeur de la presse et du préfet de police avant toutes choses.

Il prit le rapport du préfet. Rien de grave. Un petit accident sur la ligne de Vincennes, près des fortifications de Paris. Un déraillement. Quelques blessés. Au passage de l'Opéra on avait escompté en hausse, la veille, le prochain discours du Ministre de l'Intérieur sur la politique générale et celui du ministre des finances qui devait répondre aux bruits faussement ou prématurément répandus sur la conversion de la rente 5 o/o. Tout était bien, tout était calme. Le nouveau ministère était salué par la confiance publique. Parfait.

Sulpice, souriant, passa au rapport du Directeur de la Presse. Sauf le petit nombre de journaux maussades par parti pris et irréconciliables, toutes les feuilles françaises et étrangères louaient chaudement et soutenaient avec beaucoup d'ardeur le ministère qui venait de naître. Le *Times* assurait que cette combinaison répondait exactement aux besoins de la situation. Les journaux de Berlin n'en prenaient pas ombrage, quoique M. Vaudrey eût, plus d'une fois, affirmé à la tribune son patriotisme militant. « Bref, concluait le rapport quotidien, c'est un concert d'éloges, et l'opinion publique est enchantée d'avoir enfin, par le choix d'un ministère homogène et depuis longtemps désiré, obtenu une légitime satisfaction. »

— Quelle drôle de littérature ! murmura Sulpice, presque tout haut, en rejetant le rapport parmi les autres papiers.

Il se rappelait que, froidement, mécaniquement, selon son habitude automatique, le rédacteur de ce

bulletin quotidien des journaux avait déposé sur la table du ministre, le matin où, le ministère Pichereau étant chassé depuis la veille, brusquement, Sulpice Vaudrey s'asseyait là pour la première fois, un rapport où il était dit, en toutes lettres :

« L'opinion publique, par l'organe des seuls journaux qui comptent, a depuis trop longtemps manifesté la confiance qu'elle place dans le ministère Pichereau, pour que le ministère puisse s'émouvoir de la prochaine et inutile interpellation annoncée depuis quelques jours par M. Vaudrey (de l'Isère). »

Et c'était à Vaudrey, devenu ministre sur les débris du ministère Pichereau, que le rapport était remis, tout naturellement, comme il était dû !

— Très optimistes, les rédacteurs de ces petites chroniques, pensa Sulpice. Après tout, c'est peut-être la fonction qui veut ça, et les ministres n'aiment point, sans doute, la vérité. Je ferai pourtant en sorte qu'on me la dise !

Il avait, ce matin-là, une matinée chargée. Des préfets arrivaient par la grande porte d'entrée du ministère, les vastes antichambres de gauche ; et les amis, les solliciteurs plus intimes, attendaient, à droite, caressant la manche des huissiers pour arriver à faire passer leur carte au Secrétaire Général ou à Monsieur le Ministre. Il y en avait qui, d'un petit air dégagé, disaient : « Monsieur Vaudrey » pour paraître plus familiers.

Sulpice se sentait assiégé des deux côtés à la fois, bloqué dans son cabinet, et il expédiait les solliciteurs à la hâte, leur souriant leur tendant la main,

promettant volontiers, heureux de promettre, désolé en principe de voir une grimace sur un visage humain. De temps à autre, à travers ces préoccupations et ces causeries administratives, le sourire inquiétant de Marianne apparaissait vivement, comme un éclair d'orage ; et, hochant la tête pour avoir l'air d'écouter et de comprendre, le ministre était loin de là, près d'un buffet illuminé, regardant une cuiller de vermeil glisser entre deux lèvres rouges.

Dans cette théorie, qui allait devenir quotidienne, de solliciteurs, de députés réclamant des places pour leurs électeurs, demandant des destitutions de maires, des décorations d'agents électoraux, harassant le ministre de recommandations et de prières faites d'un ton d'humilité qui laissait presque toujours deviner la menace, Vaudrey n'avait pas souvent affaire à des amis. C'était une succession énervante d'indifférents ou d'ennemis avérés, qui se ralliaient au succès. Ministre depuis si peu de temps, cet homme avait déjà la sensation vague, un peu inquiète, que le ministère appartenait à une quantité considérable de clients, toujours les mêmes, habitués de ces couloirs, hôtes de ces antichambres, connus de ces huissiers, et qui, quel que fût le ministre, avaient au ministère le même accès et le même pouvoir.

Il y en avait que les garçons de bureau saluaient d'un petit air d'intimité, comme de vieilles connaissances : quémandeurs inamovibles survivant intrépidement à toutes les combinaisons ministérielles. Ceux-là entraient dans le cabinet de Vaudrey d'un air délibéré, connaissant le chemin, se sentant chez eux, en habitués. Sulpice avait, une fois, entendu l'un

d'eux saluer un huissier par son petit nom : Bonjour, Gustave !

Et le ministre demandant à Gustave . « Qui est ce monsieur ? » l'huissier avait répondu avec une nuance de respect : — C'est un de nos visiteurs, Monsieur le Ministre, M. Eugène Renaudin. Nous ne l'appelons que monsieur *Eugène !* Il y a si longtemps que nous le connaissons !

Ce « Monsieur Eugène » avait déjà demandé une préfecture ou une sous-préfecture, ou la place que Monsieur le Ministre voudrait bien lui accorder.

Ses titres ? Aucun : solliciteur.

Le ministre se sentait accablé sous cette succession banale de requêtes et de supplications, lorsque l'huissier remit à Monsieur le Ministre une carte portant ce nom : *Lucien Granet.*

Granet passait à la Chambre, pour ne pas aimer beaucoup Vaudrey, et Sulpice flairait en lui vaguement un candidat à sa succession. Raison de plus pour être aimable.

— Qu'est-ce qu'il me veut ? se dit le ministre.

Un type, d'ailleurs, ce Granet. A côté du ministre d'aujourd'hui, c'était le ministre de demain, l'homme inévitable, le réformateur certain, le nettoyeur désigné des écuries d'Augias, celui dont l'avènement marquerait immédiatement, disait-on, la fin de tous les abus, grands ou petits.

— Ah ! quand Granet sera ministre !

Le peintre sans commande présente se consolait avec la perspective du ministère Granet ! Il décorerait des monuments quand Granet serait ministre. La comédienne qui jetait vers la Comédie-Française

des regards avides et rêvait d'entrer chez Molière n'avait d'espoir qu'en Granet. Granet promettait à toutes les actrices un engagement rue de Richelieu. « *J'attends le ministère Granet !* » était la consolation pleine de soupirs de la sociétaire stagiaire. En attendant, elles faisaient parfois antichambre dans la chambre de Granet, ces solliciteuses dont un sourire valait pour la future Excellence toutes les douceurs du portefeuille.

Granet avait ainsi, de par le monde, une infinité de clients et de clientes soupirant après son arrivée, faisant de la propagande pour son ministère, intrigant pour son avènement et collaborant d'avance à son apothèse.

— Ah ! si Granet était au pouvoir !

— On ne commettrait pas de tels abus sous un ministère Granet !

— Tout changera quand Granet sera ministre !

— Ce cher Granet ! Ce bon Granet ! Vive Granet !

Vaudrey n'ignorait pas que, depuis longtemps, Lucien Granet avait ainsi posé sa candidature à un portefeuille quelconque, le plus important possible. Il s'en était fallu de très peu que Granet ne fît partie de la combinaison dernière. Il eût été le collègue de Vaudrey au lieu d'être son rival. Sulpice aimait tout autant l'avoir pour adversaire à la tribune que pour voisin de table, au conseil des ministres. Adversaire à ménager, d'ailleurs. Une puissance, Granet.

— Eh bien, dit le ministre à Granet qui entrait souriant, correct, fort aimable dans son salut, vous venez donc voir votre futur ministère ? Déjà !...

— Moi? fit Granet qui essaya d'être charmant, Dieu me garde de songer à ce ministère-ci ! Il est trop bien occupé.

— Très aimable, mon cher Granet...

— Loin de vous disputer votre place, je viens, au contraire, vous donner un avis pour consolider votre situation, qui est superbe.

— Un avis de vous doit être bon, mon cher collègue. Voyons.

— Mon cher ministre, il est question de la nomination d'un sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur. Eh ! bien, je viens vous prier de vous intéresser à la candidature de notre collègue Warcolier, mon ami !

Tout en parlant, Granet, assis auprès du bureau du ministre, son chapeau sur sa cuisse, regardait Vaudrey à travers son lorgnon ; il le vit tordre un peu ses lèvres et hésiter un moment à répondre.

— Mais je tenais à Jacquier (de l'Oise), dit Vaudrey presque brusquement.

Granet sourit. Evidemment Jacquier serait un excellent choix. Un homme froid, remarquable, solide. Mais peu d'influence sur la Chambre. Très peu remuant, solitaire, bourru. Tandis que Warcolier ! Aimable, répandu, joli causeur. Grand talent de parole. Fort bien vu du groupe Granet.

— Mon ami personnel, mon cher ministre. Vous me désobligeriez, je vous jure, en n'appuyant pas Warcolier au conseil des ministres qui doit, ce matin, nommer les sous-secrétaires d'Etat. C'est bien ce matin, n'est-ce pas ?

— Dans une heure, parfaitement.

Granet quitta le ministre en lui répétant avec une certaine insistance, que Vaudrey faillit presque relever, que la nomination Warcolier serait bien accueillie par la majorité des députés. Cent fois mieux que celle de Jacquier (de l'Oise) !

— Un ours, Jacquier. On n'aime pas les ours, disait Granet en se donnant sur le pouce de petits coups légers de son lorgon.

Il laissait Vaudrey parfaitement mécontent, très ennuyé de voir que ce Warcolier avait déjà *travaillé* le terrain.

Warcolier ne lui plaisait pas plus que Granet lui-même, à vrai dire. Ce Warcolier jouissait allègrement du temps présent. Il était né satisfait. Il n'aimait que les satisfaits. Après avoir été impérialiste sous l'Empire, il était républicain sous la République. Epicurien, aimable, spirituel, jouisseur, il trouvait toujours que tout allait fort bien dès que tout allait de son côté. Il flairait gaiement le vent et lui donnait à enfler sa voile et son amour-propre. Il n'aimait point les gens renfrongés, les sourcils froncés, les mécontents, les sombres. Digérant bien, il ne comprenait pas que l'on eût des maladies d'estomac. Bon vivant, il n'admettait pas que des affamés songeassent à se mieux nourrir. Tout était bien, tout était bon, tout était beau. Admirablement équilibré, il n'avait ni colères ni envies. Se trouvait supérieur à tous les autres, Warcolier ne se comparait pas, il ne se préférait même pas : il s'adorait. Le monde lui appartenait. Il marchait en frappant hardiment le sol, d'un talon solide, les bras écartés, le ventre épanoui, la tête haute et le torse en avant. Il semblait humer, à chaque pas, comme des

parfums de triomphe. Il n'était pas homme à se compromettre avec les vaincus.

On connaissait de Warcolier une *Histoire du travail et des travailleurs* qu'il avait jadis dédiée à S. M. Napoléon III, avec cette protestation flatteuse : « A vous, Sire, qui avez substitué la noblesse du travail à celle de la naissance, et celle du sang versé pour la patrie à celle du sang transmis par les aïeux ». Depuis, vers 1875, Warcolier avait donné une réédition à son *Histoire du travail*, et on l'attendait à la dédicace. Il n'avait pas été long à tourner la difficulté. Il avait dédié son œuvre à un autre souverain : « A toi, Peuple, qui as substitué la noblesse du travail à celle de la naissance et celle du sang versé pour la patrie à celle du sang transmis par les ancêtres ».

Et ce même nom de Warcolier qui se trouvait jadis au bas de professions de foi où on lisait : — « *Appel aux honnêtes gens. La Révolution nous déborde !* » se lisait maintenant au bas de proclamations où ce diable de Warcolier s'écriait : « *Appel aux bons citoyens. La Réaction nous menace !*

C'était là l'homme que Granet et ses amis avaient travaillé à pousser au sous-secrétariat d'Etat de l'intérieur ! Vaudrey se réservait de dire tout à l'heure son opinion, à ce sujet, au Président.

L'heure du conseil approchait. Sulpice apercevait, à travaux les rideaux blancs de la fenêtre, son coupé attelé, qui piaffait dans la cour, quoiqu'il n'y eût pas loin de la place Beauvau à l'Elysée. Il glissa dans son portefeuille les rapports du Préfet de Police et du Directeur de la Presse et se préparait à sortir, lorsque l'huissier lui apporta une carte nouvelle.

— Inutile, je ne reçois plus!

— C'est que ce monsieur a dit que si Monsieur le Ministre voyait son nom, Monsieur le Ministre le recevrait très certainement.

Vaudrey prit la carte sur le plateau :

— Jéliotte! Il a raison. Faites-le entrer!

Il ôta son chapeau qu'il avait mis, et alla tout droit vers la porte qui s'ouvrait pour laisser passer un homme à face pâle, maigre, avec de longs favoris noirs faisant à son visage comme une bordure de crin. Un ancien compagnon des cours de droit, Jéliotte, avocat à la cour de cassation, entrait en saluant cérémonieusement Sulpice qui, la figure ouverte allait à lui la main tendue, vers ce vieux camarade de jeunesse.

Jéliotte s'inclina avec une certaine affectation de respect et un sourire crispé.

— Ah! que je suis content de te voir, dit Vaudrey.

— Tu me tutoies encore? fit Jéliotte en montrant des dents légèrement ébréchées et jaunes.

— Quelle idée! Est-ce que j'ai démérité de toi pour renoncer au tutoiement?

— Les honneurs ne t'ont pas changé, allons, tant mieux, dit Jéliotte. Tu me demandes comment je vais, moi? Toujours le même!... Je travaille beaucoup... Je te suis de loin des yeux... J'applaudis à tes succès!

En parlant des *succès* de Vaudrey, Jéliotte, assis sur le rebord d'un fauteuil, les yeux dans son chapeau, remuait la mâchoire comme s'il eût cassé une noisette entre ses dents minces.

— J'ai été enchanté de ton avènement au ministère !... Enchanté pour toi...

— Et tu aurais pu être enchanté aussi pour toi, mon bon Jéliotte ! Tout ce que je pourrai désormais...

Jéliotte interrompit tout net le ministre d'un petit ton sec comme une allumette :

— Oh ! dit-il, mon cher Sulpice, crois bien une chose, c'est que je ne te demanderai jamais rien, moi !

— Pourquoi ?

— Parce que... Non, rien. Et je dis rien de rien !

— Tu auras tort si je puis t'être agréable... ou utile.

— J'ai dit rien, et je m'en tiens à rien ! Tu vas rencontrer assez de solliciteurs, sur ton chemin...

— Evidemment !

— De quémandeurs !

— Certainement !

— Moi, je ne suis ni un quémandeur, ni un solliciteur, ni un flatteur. Je suis ton ami !

— Et tu as raison de l'être, car je t'aime beaucoup !

— Je dis ton ami, et ton ami dévoué, Je regarderais comme une vilenie de te rien demander. Je dis une vilenie ; tu es en place, tu es ministre, tant mieux ! Oui, tant mieux ! Mais, du moins, que tes amis ne t'ennuient pas comme ces punaises qui s'aplatissent devant toi parce que tu es tout puissant. Moi, je ne m'aplatirai pas, je t'en préviens. Je resterai ce que je suis. Tu me prendras comme je serai ou tu ne me prendras pas, cela dépendra du chan-

gem nt d'humeur, que les honneurs produiront chez toi...

— Jéliotte ! Voyons, Jéliotte !

— Oh ! c'est à prendre ou à laisser. Et comme je ne veux pas être confondu avec les plats valets qui encombreront tes antichambres...

— Tu n'encombreras rien du tout, tu ne feras pas antichambre... Est-ce que je t'ai fait faire antichambre?

— Non, pas encore !... Je venais voir si je serais reçu, tout uniment... Oui, une pure expérience... Elle est faite. A ton honneur, je le reconnais. Mais je ne recommencerai pas...Je disparaîtrai.C'est plus simple. Oui, je viens te dire et je tenais à te dire que tu ne me verras jamais tant que tu seras ministre !

— Ah ! Jéliotte ! Jéliotte !

— Jamais... Seulement, quand tu seras tombé... car on tombe toujours...

— Heureusement ! dit Sulpice qui riait.

— Heureusement ou malheureusement, cela dépend. Je dis : quand tu seras tombé,.. alors, oh ! alors, ne crains rien, ce n'est pas moi qui te tournerai le dos..

— Tu es bien bon !

— Quoi que tu aies fait ou dit, tu entends, pendant que tu seras au pouvoir — et cela grise les hommes, le pouvoir ! — je te tendrai toujours la main. Oui, cette main-là te sera toujours tendue ! Tu rencontreras assez de gens qui te tourneront le dos, ce moment-là venu ! Moi, pas ! Je suis l'ami des mauvais jours..., moi !

— C'est convenu !

— Je te laisse à ton triomphe, Vaudrey. Je te de-

mande pardon de ne pas te dire : Monsieur le Ministre, je ne pourrais pas. Je n'en ai pas l'habitude. Ce serait plus fort que moi. Je ne suis pas le courtisan du succès, je suis celui du malheur.

— Et tu reviendras ?

— Quand on t'aura renversé !...

— Merci !

— Je suis comme cela ! J'aime mes amis !

— Quand ils sont par terre ! fit Sulpice.

— Voilà ! s'écria Jéliotte.

— Et c'est tout ce que tu avais à me dire ? demanda le ministre.

— Ce n'est pas assez ?

— Si ! si !... Au revoir, Jéliotte !

— Au revoir ! Tu sais quand.

— Oui. Quand je me sentirai menacé, je t'appellerai. Ne crains rien, Jéliotte. Ça viendra !

— L'imbécile ! dit Sulpice avec colère lorsque l'avocat fut parti.

Il prit son chapeau avec colère et sortit rapidement, allant vers sa voiture, tandis que les huissiers de l'antichambre se levaient pour le saluer.

Il n'avait pas même à dire au cocher : A l'Elysée ! L'emploi de la journée était comme réglé d'avance, et puis les gens du ministère savaient, aussi bien que le ministre, s'il y avait conseil à l'Elysée.

Sulpice était un peu nerveux. Cette visite de Jéliotte, après celle de Granet, lui montrait l'espèce humaine sous un jour mauvais. Il n'avait jamais été envieux de personne, et il lui semblait que le monde entier devait lui savoir gré de porter aussi simplement son succès.

— Car, après tout, je triomphe, c'est parfaitement exact !... Cet animal de Jéliotte n'est pas si niais !... Il y en a beaucoup qui, à ma place, feraient les fiers !

Et il se décernait, tout doucement, à lui-même, un brevet de modestie.

La voiture s'arrêta au bas des marches de l'Elysée. Sulpice éprouvait toujours une sensation délicieuse à descendre de sa voiture, son portefeuille serré contre sa poitrine, et à franchir, sur la moquette qui en couvrait les marches, l'escalier de pierre menant aux salons du conseil. Il marchait là, comme partout, au milieu d'une haie. Des fronts se baissaient. Des mains dévouées se tendaient, respectueusement, vers son pardessus. Il ne connaissait décidément plus les hommes que par leurs crânes, chevelus ou chauves, uniformément inclinés devant lui.

Ses collègues attendaient, réunis et causant dans un salon à fond blanc doré, l'éternel salon de tous les appartements officiels, avec leurs inévitables vases de Sèvres, à fond gros bleu ou vert clair ou chamois, posés sur des consoles ou des gaînes. Les portefeuilles apparaissaient, gonflés ou vides, mous ou crevant de paperasses, sous les bras des Excellences. Tout à coup, une porte s'ouvrait, les huissiers s'écartaient pour laisser passer, et le Président s'avançait, très grave, prenant sa place habituelle, en face du président du conseil, tandis qu'à leurs places fixées s'asseyaient les ministres, avec une régularité d'ordonnance, le ministre de l'intérieur à la gauche du Président de la République, le ministre des affaires étrangères à sa droite.

Puis, à tour de rôle, chaque ministre prenait, en

suivant de droite à gauche, la parole sur les affaires de son département, délibérées parfois en conseil privé. Chacun d'eux, ayant achevé d'exposer l'état des questions, saluait d'un signe de tête son voisin de droite et disait :

— J'ai fini. La parole est à vous, mon cher collègue !

Le président écoutait. Sulpice, devant le tapis vert de cette table, se laisait parfois aller à songer, oubliant les affaires débattues. Tantôt pour se rappeler ces tapis verts des tables du conseil de préfecture de Grenoble et trouver que ce conseil de ministres lui ramenait l'impression mesquine de ses souvenirs de province, tantôt selon qu'un vent de poésie passait dans sa tête, qu'une parole éloquente arrivait à son oreille, pour se dire qu'après tout, dans ce salon de l'Elysée, ces hommes, assis là, devant des portefeuilles ouverts, des papiers feuilletés ou traînants, représentaient pourtant la France, la chère France, et tenaient, dans ces poches de cuir, les secrets, les destinées, le sort même de la patrie !

Et ce Sulpice, tout heureux de s'épanouir à l'aise dans le pouvoir, s'asseyant avec une espèce de satisfaction physique toujours nouvelle dans ce fauteuil d'habitude qui maintenant lui semblait réellement à lui, humant la puissance comme la fumée d'un narghilé, s'oubliait cependant lui-même, se sentait tout coup rappelé à une réalité poignante, lorsque cet homme maigre à moustaches grises, qui était le ministre de la guerre, son collègue, laissait tomber quelque parole rare où l'on devinait, sous le laconisme du soldat, une inquiétude ou une espérance.

Sulpice alors écoutait, plus ému qu'il ne voulait le paraître, essayant, à son tour, de cacher toutes ses agitations d'artiste et de patriote sous ce masque figé qu'avait, par exemple, son collègue aux affaires étrangères, l'œil éteint et la face immobile, avec des bajoues de carton.

Le conseil était d'ailleurs insignifiant, ce matin-là. Le Garde des Sceaux, M. Collard (de Nantes), gros homme apoplectique, essoufflé, les yeux ronds, un peu vitreux, soumettait au Président, lequel l'écoutait sans dire un mot, un projet de réforme qui laissait Vaudrey parfaitement indifférent. Il n'entendait même pas la parole, un peu lourde, de son collègue, qui se perdait dans des considérations inutiles, tandis que le ministre de la guerre, qui le regardait, semblait, de ses yeux chargés à mitraille, lui dire militairement : « Concluez donc, sacrebleu ! »

Vaudrey, les prunelles sur le fond sombre du ciel d'hiver, aperçu par les fenêtres, avec le ton de grisaille des arbres sans feuilles, regardait des oisillons qui se poursuivaient à travers les branches. Elle était loin, sa pensée, bien loin, de cette table où, dans le silence grave, les interminables phrases du ministre de la justice tombaient comme d'un robinet ouvert!

Il avait cette vision qu'au fond de ce jardin une forme féminine apparaissait, vêtue, malgré le froid, de cette robe d'un bleu tendre que Marianne portait hier, chez Sabine. Il lui semblait revoir ce fugitif sourire dont il cherchait à retrouver l'expression exacte, ce regard bizarre, narquois et alléchant, cette silhouette exquise de Parisienne achevée. Comme

elle était charmante ! Et quel joli nom c'était que ce nom là : Marianne !

Voyons, que pouvait bien être, en réalité, une telle femme ? Terrible peut-être, irrésistible certainement !

Il y avait des années que Vaudrey n'avait ressenti un trouble pareil, ne s'était laissé traîner en quelque sorte par une obsession pareille. Eveillé, il retrouvait Marianne au fond de sa pensée, comme dans son sommeil.

Et charmante !

— La parole est à Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Vaudrey ne s'était pas aperçu que M. Collard (de Nantes) avait terminé sa harangue, et qu'après le ministre de la justice le ministre des affaires étrangères venait de finir de parler. Il lui fallut une seconde de réflexion, un brusque retour sur lui-même pour se rendre compte de sa propre personnalité : *M. le Ministre de l'Intérieur* ! Ce titre n'évoquait son *moi* que par la réflexion, une réflexion rapide, une sorte d'étonnement dissimulé sous une attitude pensive. Les collègues de Vaudrey ne s'étaient pas aperçu que cet homme, assis à leur côté, était comme perdu dans le songe.

Sulpice n'avait d'ailleurs que peu de chose à dire Rien de grave. La constatation de l'optimisme signalé dans les rapports qui lui étaient soumis. Avant huit jours, il aurait achevé de préparer le mouvement préfectoral. Il demandait seulement au Conseil des ministres qu'on s'occupât sur-le-champ de la nomination des sous-secrétaires d'Etat.

Ce fut alors que Vaudrey s'aperçut de l'influence singulière que devait avoir Lucien Granet. Dès les premiers mots de la discussion, le ministre sentit que son candidat, Jacquier (de l'Oise), était battu d'avance par Warcolier. Granet devait avoir fait le siège de chaque ministre un à un. Le président était tout acquis à Warcolier. L'amabilité de Warcolier, son entregent, la désinvolture extraordinaire avec laquelle il jetait par dessus bord toutes ses opinions passées, devenaient des titres. Il fallait donner des gages aux nouveaux convertis, montrer que le gouvernement n'était point fermé aux repentirs.

— C'est une théorie très chrétienne, dit Vaudrey, et, en vérité, je ne suis ni pour le jacobinisme ni pour le soupçon, mais il y a dans cet *aman* accordé aux transfuges quelque chose d'ironique.

— Mais de profondément politique, dit M. Collard (de Nantes).

— C'est une prime donnée aux nouveaux convertis.

— Eh ! eh ! ce n'est pas déjà si maladroit !

Vaudrey sentait bien qu'il était parfaitement inutile d'insister. Il lui fallait subir Warcolier. C'était à lui de s'arranger de façon à ce que cet homme n'eût pas, au ministère, un pouvoir démesuré.

Warcolier fut nommé. Le Président signerait le décret le plus tôt possible.

— Nomination escomptée d'avance ! songea Vaudrey, qui revoyait, devant lui, le sourire poliment menaçant de Granet.

Il se sentait un peu nerveux, ennuyé de ce résultat. Mais que faire ? Il écoutait, pour occuper sa pensée, les communications de ses collègues. Le ministre de

la guerre prenait la parole et, avec un étonnement irrité, au lieu des grandes considérations patriotiques qu'il attendait de lui, Vaudrey l'entendait parler, dans sa moustache, de jugulaires, de shakos, de boutons de guêtres, de fourniment, de drap, de capotes. Rien de plus. C'était le rapport banal d'un cordonnier ou d'un tailleur, d'un fournisseur détaillant sa note.

Sulpice avait hâte que le Conseil fût terminé. Le Président, avant de lever la séance, répétait, avec la gravité d'un conseiller de cour de cassation :

— Surtout pas d'innovation, messieurs, ne cherchez pas à trop bien faire, laissez aller les choses. Ne nous faisons pas d'affaires ! Contentons-nous de vivre ! — La séance est levée !

— Pas d'affaires ! se disait Vaudrey.

Il comprenait le pouvoir autrement. Épris du mieux, il n'entendait pas se laisser traîner, comme un bouchon sur un ruisseau, par le flot des faits journaliers. Il tenait à appliquer ses idées, à vivre et à faire vivre son ministère. Il n'avait aucunement besoin d'être ministre s'il devait continuer le train-train habituel de la politique courante. En ce cas, le premier chef de bureau venu pouvait faire un aussi bon ministre que lui !

Au moment où il sortait de la salle du Conseil, le ministre de la guerre lui disait, plaisantant, d'un ton brusque :

— Eh bien ! mon cher collègue, ça n'a pas eu l'air de vous plaire, le choix de Warcolier ? Bah ! s'il a changé son fusil d'épaule, ça prouve qu'il sait faire l'exercice, voilà tout !

Et le soldat riait, d'un gros rire, dans sa redingote boutonnée.

Vaudrey monta dans sa voiture et rentra au ministère, pour déjeuner.

Le déjeuner était, d'ordinaire, autrefois, pour Sulpice, un moment de liberté joyeuse. Il ressentait, aux côtés d'Adrienne, une sorte d'apaisement, l'oubli de la lutte quotidienne.

Dans leur logis de la Chaussée d'Antin, il avait l'habitude de se livrer, de causer, de laisser, dans sa causerie alerte et gaie, retrouver à sa femme, dans l'homme de quarante ans, le fiancé, le jeune mari d'autrefois. Mais, là, devant ces domestiques corrects, familiers du ministère, plantés autour de la table comme des surveillants, plutôt que comme des serviteurs, il n'osait pas. Il parlait à peine. Il se sentait écouté, épié. Le valet qui lui passait les plats surveillait « Monsieur le Ministre ». Il devinait, dans les réflexions muettes de *ses gens*, des comparaisons entre le ministre actuel et les ministres passés. Une fois, à une observation d'Adrienne, un des domestiques avait répondu : — Monsieur Pichereau, qui a précédé Monsieur le Ministre, et M. le comte d'Harville, qui avait précédé Monsieur Pichereau, trouvaient mon service très correct, madame !

Adrienne acceptait, comme elle le pouvait, les nécessités de sa situation nouvelle. Puisque c'était le pouvoir cela, va pour le pouvoir ! Elle était résignée à ces solitudes d'apparence luxueuse, puisque la fortune politique de son mari la jetait, comme une prisonnière, dans cette immense hôtel banal du ministère où rien ne lui restait des joies du *home*, de cet

appartement parisien qu'elle s'était meublé avec un goût profond, et elle se sentait à demi perdue dans ces vastes salles froides malgré les calorifères, et où tout à la fois sentait le provisoire, l'hôtel garni, la maison de passage, avec des dorures effacées aux lambris, et, çà et là, une lézarde au plafond de ce vieil hôtel Beauvau, et ces ornements banals, ces faux Chardin ennuyeux aux couleurs craquelées, ces tableaux de Roqueplan défraîchis, et passés de mode, donnant à tout à la fois *une date*. Avec quel sourire sincèrement mélancolique Adrienne répondait aux rares amies qui venaient la voir à son *jour* et qui lui disaient : — Vous voilà dans un palais !

— Oui, mais j'aimerais mieux mes meubles d'habitude et la maison qui est à moi !

Sulpice, débarassé enfin de ce conseil et des réceptions du matin, fit, en descendant de voiture, avertir *madame* qu'il était de retour.

Adrienne, très jolie dans une robe de velours noir qui la serrait à la taille, vint à lui souriante et se sentit brusquement toute triste en le voyant absorbé. Elle n'osait pas questionner, mais pourtant, un peu inquiète, elle demanda la cause de ce froncement de sourcils.

— Tu as ta mauvaise figure, mon bon Sulpice, dit-elle en souriant.

Il expliqua alors, rapidement, l'affaire de Warcolier.

— Ce n'est que cela ? Bah ! dit-elle, tu en verras bien d'autres !

Elle souriait, gentiment :

— C'est la politique !... Et puisque tu l'aimes !...

Au moins n'aime qu'elle, Sulpice ! dit-elle en s'approchant de Vaudrey.

Elle allait lui tendre le front, comme autrefois, pour qu'il l'embrassât, mais elle se recula brusquement. Un valet entrait, d'un air digne, annonçant avec cérémonie que le déjeuner était servi.

Vaudrey mangea sans appétit. Adrienne le regardait avec tendresse, de ses bons yeux doux. Qu'il était nerveux et facile à inquiéter ! Vraiment, cette nomination de Warcolier ne valait pas la peine qu'il se donnât le moindre souci.

Elle allait lui en parler. Vaudrey lui fit signe de se taire. Les domestiques, immobiles, écoutaient.

Adrienne éprouvait, comme Sulpice, l'ennui de cette espèce de surveillance éternelle. Elle avait faim en se mettant à table, et maintenant l'appétit lui passait. Les mets arrivaient froids, apportés dans des assiettes décorées de dessins divers, marqués du chiffre de Louis-Philippe, L. P. entrelacés, ou du monogramme de l'empire, *N*, tout cela dédoré, usé, avec des filets d'or à demi effacés, service de Sèvres ayant traîné partout, à travers les demeures impériales, les palais nationaux, et envoyés en fin de compte aux divers ministères comme la desserte des tables de souverains disparus.

Adrienne, au lieu de manger, regardait ces chiffres et songeait.

Il lui semblait qu'elle était dans un restaurant morne où les plats mal servis lui ôtaient l'appétit.

Sulpice, lui, triste, ne parlait presque pas, et, dans ses préoccupations muettes, mêlait tour à tour ce fin matois de Granet, cet intrigant de Warcolier et cette

Marianne Kayser, dont l'image ne le quittait plus. Il était mécontent de lui-même, agacé par la persistance de cette vision d'une femme.

Adrienne avait beau sourire, essayer — attristée elle-même sans savoir pourquoi — de l'arracher à ses préoccupations, peine perdue; s'il sortait, comme d'une torpeur, de ses réflexions, c'était pour jeter quelque mot rapide; il répondait au sourire forcé de sa femme par un rictus contraint, et retombait dans son mutisme nerveux.

Elle l'avait souvent vu ainsi, aux heures de luttes inquiètes. Elle ne s'en effrayait pas. Si elle eût été chez elle, au lieu de se trouver dans cet hôtel étranger, elle eût couru à lui, et, assise sur ses genoux, elle lui eût dit, prenant cette tête bouillante dans ses petites mains : — Voyons, qu'as-tu ? Qu'y a-t-il ? Dis-moi tout cela, pour que moi, qui ne suis qu'une enfant, je console mon grand enfant !

Mais, là, encore une fois, devant ses gens, — en représentation continuelle, — elle n'osait plus. Elle étudiait, avec inquiétude, l'expression chagrinée du visage de Sulpice. Depuis son entrée au ministère, c'était la première fois peut-être qu'il semblait ainsi absorbé.

— Tu as quelque chose, mon ami ?

— Non... rien... Et, d'ailleurs...

Le coup d'œil du ministre achevait la phrase... D'ailleurs, en supposant qu'il eût quelque chagrin à confier, le pouvait-il faire devant ces oreilles de laquais écoutant ? Devant ces yeux froids, ces serviteurs impassibles, obséquieux en apparence, peut être hostiles ? Le temps était loin des intimités de

jadis et des chères confidences coupées de baisers et de rires, comme celles des jeunes époux !

C'est vrai, Adrienne n'y songeait plus : — Sulpice ne pouvait pas parler !

— Vous servirez le café très vite, dit-elle.

Elle avait hâte de se retrouver dans son appartement, seule à seul avec son mari. Mais lui, comme s'il fuyait ce tête-à-tête, affamé de solitude, mettait bien vite sa méchante humeur sur un peu de névralgie ou de migraine. Trop de travail ou de contention d'esprit...

— A ce Conseil peut-être ? demandait Adrienne.

— Oui, au Conseil.,, J'ai besoin de prendre un peu l'air... J'irai faire un tour au Bois... Le temps est sec... Cela me fera du bien !

— Tu m'emmènes ? dit-elle, joyeuse.

— Si tu veux, fit-il.

Il ajouta, d'un ton presque embarrassé :

— Peut-être vaudrait-il mieux que je fusse seul... J'ai à penser... à travailler... Pas de Chambre aujourd'hui : ma journée à moi, tout entière !

— Comme tu voudras, répondit Adrienne, enveloppant Sulpice du doux regard de ses yeux soumis. C'eût été si gentil et si bon, pourtant, d'aller ensemble au Bois, par ce soleil ! Mais toi et tes occupations avant tout, tu as raison ; prends l'air, va, viens, respire... Je serai contente si tu me reviens avec ton bon sourire des bons jours !

Sulpice regardait la jeune femme avec une sorte d'attendrissement qui le troublait presque comme un remords. Il y avait une telle expression d'amour dans le regard qu'elle jetait sur lui ! Adrienne, avec

ses tendresses profondes, son calme apparent, pareil à une eau dormante, l'aimait si profondément, si intelligemment. — Et si confiante !

Il avait envie de la supplier maintenant de mettre son manteau, de faire jeter une fourrure dans le coupé et de partir, — par ce temps où, peu à peu, le soleil se montrait, — comme deux amoureux en partie de campagne. Mais, en même temps, il éprouvait l'âpre tentation d'être seul, tout à cette pensée nouvelle et à cette image qui l'obsédait. Il lui semblait qu'il quittait Adrienne pour Marianne.

Il n'insista pas, répéta qu'en effet il valait mieux qu'il fût seul. Demain, puisqu'il n'y avait pas de Chambre pendant une semaine, il sortirait avec Adrienne. Le cocher pourrait les mener bien loin, à Saint-Cloud où à Ville-d'Avray. Ils déjeuneraient tous deux, tout seuls, inconnus, dans les bois.

— Vrai ? dit Adrienne.

— Vrai ! j'éprouve le besoin de m'arracher à tant d'honneurs !

Et Sulpice riait.

— J'y étouffe, dit-il, en embrassant Adrienne, devenue rose de plaisir à l'idée de cette fugue d'affranchis.

— Comme tu es rouge ! lui dit naïvement Sulpice. Qu'est-ce que tu as ?

— Moi ? Rien.

Elle le regarda, l'air tout inquiet.

— Tu me trouves trop colorée ! Je n'ai pas le teint des Parisiennes. Reste longtemps ministre, va, et cela me passera. Sans reproche.

Elle lui tendait encore son front.

Il partit, heureux de se sentir libre.

Enfin ! Pendant une journée il échappait à l'engrenage ordinaire de sa vie, au fracas de l'assemblée, au brouhaha de la salle des pas-perdus, aux causeries de couloir, aux questions, aux propos interrompus, à cette excitation qu'il adorait, mais qui le laissait parfois brisé et le pouls un peu [fébrile] à la fin de la journée. Il redevenait maître de sa pensée, de sa réflexion. Il s'appartenait. C'était presque une impossibilité de se ressaisir dans la tempête où il s'était jeté, joyeux d'y vivre, les narines ouvertes dans l'odeur du soufre.

Il avait parfois, dans ce tumulte de la politique, des nostalgies de repos, des envies de s'affranchir, d'aller, pendant une sorte d'entr'acte, vivre comme d'une vie végétative dans un coin de terre et de se reprendre à la vérité de l'existence qui n'était pas cette vie fouettée, exacerbée, irritée presque que lui faisait Paris. — Ou bien encore de remplacer l'action par l'action, de voyager, de donner à ses yeux des images nouvelles, le vert de l'herbe ou le bigarré des villes inconnues !

Mais les années avaient passé dans l'éperonnement fantastique de ce nervosisme de la politique. Il vivait, avec Adrienne, dans le factice et le surchauffé. Heureux, puisqu'il était aimé, puisque ses ambitions se trouvaient satisfaites, puisqu'il exerçait sur une assemblée d'hommes ce charme qui le faisait adorer de cette femme, oui, heureux, très heureux : à bénir la vie, à exciter l'envie, à faire des jaloux, à paraître purement ridicule s'il s'était plaint de la destinée, et pourtant, au fond de l'âme, mécontent d'il ne savait quoi, mordu par de vagues instincts de fièvres, des

appétits mal définis de curiosités parisiennes, ayant rêvé dans sa jeunesse des choses bien inférieures à celles que la réalité lui apportait, et trouvant pourtant, orsqu'il analysait ces réalités mêmes, que les promesses des songes étaient plus grisantes que les satisfactions les plus hautes.

Un ambitieux, ce Vaudrey ! Mais un ambitieux de vaillantises. Autrefois il lui semblait que la vie était faite de triomphes, d'entrées dans des villes, avec des clapotements de drapeaux et des bruits de fanfares. Il s'imaginait des conquêtes, des victoires, des apothéoses ! Gloires théatrales ! Maintenant, plus ironique, il se fût contenté des demi-triomphes, si sa nature troublée, inquiète, eût été satisfaite de ce qu'elle avait obtenu.

Adrienne l'aimait. Lui-même, profondément, aimait Adrienne.

Pourquoi cependant la rencontre de cette Marianne l'avait-elle si profondément troublé? Evidemment, M^lle^ Kayser correspondait à des rêves évanouis, à des appétits d'un certain amour que la passion, pourtant absolue, d'Adrienne n'avait pas satisfaits. Il y avait des ardeurs singulières chez cet homme honnête — curiosités plutôt qu'ardeurs, avidités de connaître, besoin troublant de s'approcher des gouffres et d'y jeter un regard.

Il semblait parfois à Vaudrey qu'il n'avait pas vécu, et c'était à la fois sa terreur et son envie : vivre, vivre de cette vie de Paris qui chatouillait tous ses instincts, réveillait et ranimait tous ses rêves. Il lui avait paru, hier, lorsqu'il avait rencontré cette jeune fille, levant sur lui ses yeux à demi cachés sous les longs cils des

paupières, qu'un rideau de théâtre montait, découvrant quelque décor de féerie éblouissant. Et, depuis, l'éblouissement lui restait. Il l'emportait dans cette promenade, toute de repos, et tandis que le coupé filait le long du faubourg Saint-Honoré, vers l'Arc-de-Triomphe, le ministre, deux heures auparavant tout occupé des affaires de l'Etat, s'enfonçait dans un angle de la voiture, les jambes enveloppées d'une couverture et les pieds sur la boule d'eau chaude, regardant, sans les voir, les passants qui marchaient vite, frileux, les maisons ensoleillées, les pavés secs, et il songeait à ces yeux bizarres, et à ces papillons noirs, qui lui semblaient voltiger sur des cheveux blonds comme des hirondelles sur un champ de blé mûr.

Cela lui plaisait de penser à cette femme. C'était une préoccupation toute nouvelle. Un délassement. Sensation curieuse, étrangement agréable : cette école buissonnière de son imagination s'égarant vers cette vision le rajeunissait. Il retrouvait là des troubles de ses vingt ans. Une amourette au cœur, ce sont des cheveux blancs de moins aux tempes. Et puis, au fait, il ne la reverrait peut-être jamais, cette M^lle^ Kayser ! Il ferait tout cependant pour la revoir, et, à la prochaine soirée du ministère, une invitation... Sa pensée se trouva, tout à coup, brusquement portée vers Ramel, qu'il voulait inviter aussi et revoir. Il l'aimait si profondément ! C'était lui qui, jadis, au temps du journalisme et des batailles dans la *Nation Française* avait apelé Denis « une conscience en habit noir ».

Et justement, puisqu'il avait une après-midi à dé-

penser, il irait voir Ramel. Il tenait à lui prouver que, pour lui, il ne serait jamais ministre.

— Rue Boursault, aux Batignolles, dit-il au cocher en baissant une des glaces ; au Bois après seulement !

Le cocher fit tourner le coupé vers la droite, gagnant les boulevards extérieurs par le parc Monceau.

Vaudrey était enchanté. Il allait causer, à cœur ouvert, avec un vieil ami. Ah ! ce Ramel ! Il tenait à rester ainsi, dans son ombre, à n'être rien, à n'aimer ses amis que par terre, comme eût dit Jéliotte ! Eh bien, Vaudrey le prendrait pour conseiller. Ce diable de Ramel, ce sauvage, gouvernerait l'Etat malgré lui.

Le ministre ne connaissait pas ce logis que Ramel habitait depuis peu de temps. Il s'attendait à une pauvreté fière, à un appartement froid. Il se trouva, dès que Denis lui eût ouvert, dans un logis d'ouvrier transformé par le goût d'un artiste en un petit musée de collectionneur. Au troisième étage d'une maisonnette de la rue Boursault, après avoir passé dans un corridor étroit, gravi un petit escalier tournant, Vaudrey sonnait, et il entrait dans un appartement bien tenu, égayé du soleil.

Il y avait des gravures, des sanguines, accrochées aux murs, de vieux cadres du temps passé. Une bibliothèque d'acajou, très simple, contenait des livres choisis, en petit nombre, feuilletés souvent, grossis de signets annotés. C'était petit, c'était humble : une chambre étroite avec un lit de fer, un cabinet de toilette, une petite salle à manger aux chaises cannées, et ce cabinet de travail bien éclairé, avec ses portraits

et ses bordures d'autrefois. Mais, dans cette simplicité proprette comme un vieillard rasé de frais, tout était en ordre, rangé et surveillé avec un soin méticuleux.

Cette modeste installation, ce peu de livres, cette paix profonde, l'oubli trouvé dans ce logis des Batignolles, maison d'employés, de petits bourgeois pauvres, d'ouvriers, — cela suffisait à Ramel. Il en sortait peu, seulement pour prendre l'air, et rentrait, vite fatigué d'ailleurs. Il avait tant travaillé jadis, et toujours, toujours, donnant au journalisme ses nerfs, son énergie, sa chair, improvisant, jetant au vent ses cris, ses protestations, son cœur, sa vie ! Que de pages amoncelées, disparues, enfouies dans la poussière des collections mortes !... Que d'encre versée ! Et que de sang de ses veines dans cette encre !

Dans son cabinet, Denis Ramel passait volontiers de longues heures de ses journées à la fenêtre, regardant, devant lui, les feuilles vertes des arbres ou les murailles hautes d'une école de dessin, le bout d'un drapeau tricolore qui flottait au fronton d'une école normale primaire et lui faisait plaisir à voir ; puis, à droite, au loin, comme une fièvre éternelle, le mouvement actif de la gare Saint-Lazare où, dans les sifflements aigus des machines, de blanches colonnes de fumée montaient et se dissipaient dans l'air comme des souffles.

— Fumée contre fumée, pensait Ramel, sa pipe à la bouche. Et autant vaudrait lutter, — unité perdue, — contre la bêtise que de vouloir faire autant de fumée, à soi tout seul, que toutes ces locomotives à la fois !

Ramel parut tout joyeux en apercevant Vaudrey,

que la femme de ménage annonçait en écorchant son nom, l'appelant *Monsieur Vaugrey*. Il lui avança une chaise, et, souriant, lui demanda ce qu'il venait faire « chez un gazetier d'avant le déluge ».

— Un mastodonte de la presse ! dit-il.

Ce que Vaudrey venait faire ?

Elle n'avait pas d'autre but; cette visite du ministre, que de retrouver une vieille affection fidèle, les conseils de jadis, et aussi de tâcher d'entraîner cet entêté de Ramel vers le ministère. Une direction de la presse ne le tenterait donc pas ?

— Avec ça qu'on la dirige, la presse ! fit Denis. Il vaudrait mieux avoir un presse opposante qu'une presse dirigée. Les journaux amis ne vous conseillent que des sottises !

— Mais, savez-vous, Vaudrey, dit tout à coup le vieux journaliste, que vous êtes le premier, depuis que j'ai des amis au pouvoir — je dis le premier, — qui ait songé une minute à moi ?

— Vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir qu'un tel compliment, mon cher Ramel. Je ne connais rien de plus méprisable que les ingrats. Mais, à mon avis, se souvenir de ce qu'on doit aux gens, c'est être purement correct; c'est simplement savoir l'orthographe.

— Eh bien ! vive Dieu ! il y a diantrement de personnes qui ne savent pas si le mot reconnaissance s'écrit avec un *e* ou avec un *a*. Non, on n'est pas si ferré que ça sur l'orthographe. Il y a pas mal de bons petits êtres à renvoyer à l'école. Raison de plus pour savoir gré d'avoir appris par cœur — par cœur.

c'est le cas de le dire, mon cher Vaudrey — vos participes !

Sulpice était habitué à l'esprit tout particulier, un peu narquois, teint d'humour, comme une eau pure où l'on eût versé une goutte de genièvre, mais plus parfumée qu'amère. Il ne connaissait pas d'homme plus indulgent et plus pénétrant cependant que Ramel.

— De quoi voulez-vous que j'en veuille aux gens? disait le vieillard. De leur niaiserie ? Je les plains, je n'ai pas le temps de les détester. On ne peut pas tout faire.

Le ministre se sentait, d'ailleurs, tout heureux de se trouver en face de cet homme d'autrefois, ressemblant à ces monnaies qui n'ont plus cours, mais qui n'en ont que plus de valeur, étant devenues des médailles. Avec celui-là, il pouvait se livrer : il n'y avait pas de trahison possible. Il eût voulu un tel appui auprès de lui. Il insistait encore, trouvant Ramel inébranlable.

— Et je vous l'ai déjà dit — si j'ai besoin de vous, pourtant ?

— De moi? je suis trop vieux.

— De vos conseils ?

— Eh bien ! je n'ai pas besoin de vous donner mon adresse, puisque vous voilà, ni de vous dire que vous pouvez compter sur moi, puisque vous me connaissez !

Vaudrey sentait bien qu'il ne fallait pas insister. Il n'avait pas du tout affaire à un misantrophe ou à un dédaigneux, mais à un sage. Il trouverait à l'occasion, toujours fidèle, le vieux dévouement de cet homme aux moustaches blanches, qui, sa calotte

sur la tête, fumait sa pipe près de la fenêtre quand le ministre était entré.

— Alors, dit Sulpice, un peu étonné peut-être, vous êtes heureux, Ramel ?

— Parfaitement heureux.

— Vous n'ambitionnez rien au monde ?

— Rien du tout. J'attends philosophiquement l'heure du monument.

Il sourit, voyant que Vaudrey ne comprenait pas à ce mot qui lui était familier.

— Le monument, là, à côté : villa Montmartre ! — Oh ! ce n'est pas que je sois pressé d'en terminer avec la vie. Elle est très drôle quelquefois. Mais, après tout, il faut bien se dire que la comédie finit par finir. Un beau jour, on me trouvera couché quelque part, ici, dans mon fauteuil, ou dans mon lit, subitement, ou après une maladie longue, ce qui m'ennuierait, car la lenteur dans cette affaire est répugnante, et vous lirez dans un ou deux journaux un petit entrefilet annonçant que les obsèques de M. Denis Ramel, ancien rédacteur d'un tas de journaux démocratiques, célèbre à son heure et passablement oublié depuis, auront lieu tel jour, à telle heure. Il y viendra peu de monde, mais je vous demande d'y assister — s'il n'y a pas une séance importante à la Chambre !

Le vieux Ramel, se caressant la moustache de ses longs doigts maigres, avait mis une petite ironie dans ces derniers mots. Il l'effaça en tendant la main, largement ouverte, à Sulpice Vaudrey :

— C'est gai comme tout, ce que je vous dis là ! Pardon mille fois. D'autant plus que lorsqu'il s'agit

de vous, je ne pense pas une seule minute à douter... Vous avez toujours été un croyant ! Voilà même votre défaut — qui est capital. Dans un monde de gens d'affaires, de politiciens, la plupart égoïstes, de médiocres, ou, pour dire le mot, — je n'en connais pas de plus pittoresque, — de *roublards*, vous avez des illusions et des appétits d'artiste. Vous ressemblez à ces braves gens de notre armée, sorte de poètes de la guerre, qui s'allaient briser contre des régiments d'ingénieurs. Certainement, je serai toujours heureux de vous conseiller, mon cher ministre, vous que j'appelais autrefois mon cher enfant, et si les propos d'une épave vivante vous peuvent servir à quelque chose, je suis là. Disposez de moi, et je serai assez payé si j'ai pu, par hasard, vous être utile.

— Ah ! s'écria Sulpice, si vous saviez comme cela fait du bien d'entendre la parole vraie d'un homme dont on est sûr !... On dirait qu'elle sonne autrement que les autres !

Il se laissa alors glisser, par une pente facile, aux confidences de ses déceptions ou de ses irritations premières.

Le choix fait, le matin même, de ce Warcolier, qui devenait sous-secrétaire d'Etat d'un ministère républicain après avoir joué des charades à Compiègne, le jetait dans une colère nerveuse.

Ramel, lui, se mettait à rire.

— Ah bah ! vous en verrez bien d'autres !... Mais jamais les gouvernements n'ont rien fait que pour leurs ennemis, lorsque les adversaires simulent un désarmement !... Quant aux amis, bah ! à quoi bon ? Puisqu'ils vous aiment !

— Et cela ne vous irrite pas, vous, républicain de la veille?

— Moi, vieux grognard blanchi sous le harnais, fit Ramel en riant toujours dans sa moustache, ça me laisse parfaitement calme. Je me dis que mon rêve, mon *idéal*,— pour citer un mot usé,— n'est pas atteint par ces drôleries, et je suis persuadé que le progrès marche et que la cause de la liberté gagne du terrain, malgré tant d'injustices et de bêtises. Je vous avoue pourtant que j'éprouve parfois le sentiment bizarre d'un homme qui retrouverait, après des années, au bras d'un individu qu'il n'estime pas immensément, la femme exquise qu'il a adorée à en mourir, à l'heure de ses vingt ans!...

Ramel avait allumé sa pipe, et, à demi perdu dans la fumée bleutée, causant, tout heureux, lui aussi, de se livrer et de laisser échapper, sans la moindre amertume, le secret de son cœur, il donnait, comme l'eût fait un frère aîné, des conseils à cet homme, jeune encore, qu'il avait comparé jadis à une de ces porcelaines trop fines que le moindre choc peut étoiler.

— Ah! dit-il tout à coup, surtout, mon cher Vaudrey, n'hésitez pas à paraître, à la tribune, plus brutal et plus affirmatif que vous n'êtes. Dans un temps où le mot *sympathique* devient une injure, il est prudent d'avoir l'air d'un rustre. La tactique est bonne.

— Je n'y parviendrai jamais, fit Sulpice, qui souriait, comme toujours.

— Tant pis! Ce qui m'a manqué à moi, c'est de n'avoir pas pu être appelé « *notre antiphatique con-*

frère. » Les délicats et les modestes sont des dupes. A force de gonfler le cou, les dindons arrivent à ressembler à des paons. Mon cher ami, croyez-moi, il est dangereux, même au ministère, même au rang où vous êtes parvenu, il est partout dangereux d'avoir trop de goût. On hésite à proclamer de ces énormes balourdises qui ameutent infailliblement les foules, et tel butor, qui ose affirmer ses inepties, fait un bruit d'enfer avec ses sottises, tandis que l'homme de goût, qui n'est pas toujours un homme dégoûté, reste inaperçu dans son coin. Souvenez-vous qu'on attire plus de papillons de nuit avec un lumignon graisseux qu'avec un diamant de la plus belle eau !

— Vous parlez de paradoxe... commença Sulpice.

— Et vous trouvez que j'en fabrique ? Pas le moins du monde, je vous livre — non pas au prix coûtant, cela m'a coûté cher, — mais tout en bloc, — mon stock d'expérience. Faites-en ce que vous voudrez, et surtout gare *alle donne !*

— Les femmes ? demanda le ministre, involontairement troublé.

— Les femmes, parfaitement. Il y a, autour des ministères, un escadron galant de femmes, qui est peut-être plus vêtu, mais qui n'est certainement pas moins dangereux que le fameux escadron volant de la Médicis. Les femmes, qui se plaignent de n'avoir pas de droits politiques, les ont tous, en réalité, puisqu'elles ont le pouvoir de diriger les ministères et de faire sauter les ministres comme la Du Barry ses oranges !... Je ne vous parle jamais, notez bien, quand je parle des femmes, de votre admirable

Mme Vaudrey, dit Ramel avec un respect très frappant chez ce vieil honnête homme.

— Et, puisque nous bavardons, reprit-il, je vais, à cœur ouvert, vous dire ce qui me frappe le plus dans la situation présente. Vous en prendrez ce qui vous plaira. Ce qui est très particulier à ce temps-ci, mon cher Vaudrey, c'est la facilité avec laquelle les hommes s'usent, se démonétisent. La politique, particulièrement, en fait une consommation formidable. Il semble que l'individu moderne ne soit point taillé pour résister longtemps. Cela tient peut-être à ce que les affaires publiques se trouvent toujours, quel que soit le parti qui triomphe, entre les mains de gens très peu préparés à leur fortune. Je ne dis pas cela pour vous qui, intellectuellement parlant, êtes une exception. Mais on ne trempe plus les hommes dans le Styx, ou peut-être montrent-ils trop facilement le talon. Il se produit, d'ailleurs, depuis quelques années, ce phénomène bizarre que, tandis que les villes de province sont en proie à des industriels parisiens qui les reconstruisent, démolissent leur vétusté pittoresque pour les doter de boulevards et de grands hôtels Paris, au contraire, est dirigé et gouverné par de provinciaux qui le provincialisent comme les compagnies parisiennes parisianisent la province. Nos provinciaux, tout étonnés de se trouver à la tête du mouvement parisien, perdent un peu la cervelle et se précipitent avec un appétit parfaitement immodéré sur la friandise. Ils ont les gloutonneries d'enfants qu'on a privés. Sur le chapitre le plus périlleux surtout, ils sont gourmands. C'est toujours *la femme* que je veux dire. Hobereaux et gentilhommes-

chasseurs ayant vieilli dans leur province avec des amours de filles de ferme, ou petits bourgeois professant dans leur sous-préfecture la médecine ou le barreau et ayant fait des vers pour la perceptrice des contributions, tous, vous entendez, tous ont l'avidité de connaître cette chose inconnue : la femme. Et la femme a bientôt vidé Leurs Excellences. Oh ! jusqu'à la moelle ! Aux partisans de la résistance, elle enlève l'énergie ; aux fidèles de la liberté, elle arrache la virilité de leur foi. Ministres à poigne ou ministres à idées, il n'a pas fallu longtemps à la femme pour leur faire perdre et leurs idées et leur poigne. Eh ! parbleu ! c'est qu'on ne gouverne point Paris comme on plaide un procès au civil dans un tribunal de province !...

Le ministre écoutait, avec une gravité un peu troublée, ces vérités nettes comme des coups de couteau que le vieux journaliste laissait tomber sans passion, sans exaspération, sans colère. Il savait gré à Ramel de lui parler aussi franchement.

Oui, certes, oui, ce que disait le « vétéran », comme Denis s'appelait lui-même quelquefois, était l'absolu sentiment de Vaudrey. Ces observations, assez attristées, il les avait personnellement faites plus d'une fois. Mais c'était justement pour en finir avec ces abus, ces sottises, ce provincialisme, cet esprit de clocher inculqué à un grand peuple, qu'il entrait au pouvoir, lui, et qu'il allait multiplier ses efforts.

Il remercia Ramel avec une effusion sincère. Sa visite ne serait pas la dernière. Il reviendrait souvent dans cette rue Boursault, où il savait qu'un ami vrai l'attendait.

— Et vous aurez raison, fit Denis. Nulle part on ne vous aimera plus profondément et on ne vous dira les vérités les plus franches. Les murs des ministères, voyez-vous, Vaudrey, c'est trop épais. On n'entend rien dans ces appartements, ni le bruit des voitures, ni les cris de la rue. Je n'ai passé que fort peu de jours dans un palais — en 48, — aux Tuileries, et en qualité de garde national : au bout de deux heures, je n'entendais plus rien. Les tapis, les rideaux, les murailles étouffaient tout, et on eût tiré le canon, ma parole, qu'il me semble que pas un écho n'en fût arrivé à mon oreille. A plus forte raison une vérité ! Car, la vérité, les gens n'aiment pas à la crier trop fort. Cela leur fait peur.

— Je vous jure bien, répondit Sulpice, que j'entendrai tout et chercherai à entendre tout ! Et puisque j'ai le pouvoir...

Denis Ramel hocha la tête :

— Le pouvoir ? Ah ! Vous verrez si on l'absorbe jamais autrement que par dose homœopathique ! Mais vous aurez contre vous les *bureaux*, ces *bureaux* sacro-saints qui gouvernent ce pays-ci, depuis que la bureaucratie existe, et on vous fourrera plus d'un Warcolier dans les jambes, je vous en avertis !

— Oui, si j'y consens ! dit Vaudrey fièrement.

— Eh ! mon pauvre ami, fit le vétéran, vous avez déjà consenti.

Il s'était levé, Vaudrey ayant pris son chapeau, et il dit au ministre en s'appuyant à son bras avec une familière douceur pour le conduire jusqu'à la porte :

— Le pouvoir, c'est comme les cerfs-volants. Ça va

très haut, mais il y a toujours quelque galopin qui tient la ficelle!

— Allons, allons, dit Vaudrey, vous êtes pessimiste !

— J'avoue que Schopenhauer ne m'est pas désagréable... quelquefois !

Ils se séparèrent là-dessus, après un cordial serrement de main, et Denis Ramel reprit sa pipe et son coin de fenêtre, tandis que le ministre emportait, de cette entrevue, une impression, troublée peut-être, mais charmée, comme s'il n'eût eu déjà plus l'habitude des franches paroles.

Il éprouvait comme un besoin de *digérer moralement* cet entretien. L'idée ne lui venait pas de rentrer, par ce beau temps clair de février, dans les grands appartements du ministère. Il se sentait saisi par une fringale de printemps

— Au Bois ! autour du Lac ! dit-il au cocher, en remontant dans son coupé.

L'air était doux comme par une après-midi de mai Vaudrey baissa la glace de sa voiture pour respirer à l'aise. Ce boulevard extérieur, qu'il longeait, était plein de promeneurs allègres. On eût songé à l'après-midi d'un dimanche. De vieilles gens prenaient le premier soleil, sur les bancs.

Sulpice regardait, la tête toute pleine des avertissements de Ramel. Il l'avait, tout à l'heure, appelé pessimiste, mais intérieurement il s'avouait que le vieux routier, demeuré philosophe, disait vrai. La femme ! Pourquoi Ramel avait-il parlé de la femme ?

Et la pensée quasi-inquiète de Sulpice s'envolait

bientôt, attirée par ce mouvement gai, cette joie des yeux qui sautait à son regard.

Il éprouvait, en allant ainsi vers le Bois, une sensation délicieuse de solitude et d'oubli. Il se retrouvait, se ressaisissait un peu. Dans cette longue avenue où, à cette heure, presque personne ne passait, il respirait plus longuement. Il n'avait à écouter aucune requête, à rendre aucun salut.

Comme il serait facile pourtant d'être heureux, au lieu de brûler sa vie, et de jouir doucement de ce Paris qui le fascinait ! Tout à l'heure, au bas de l'Arc-de-Triomphe, il avait vu des gens en blouse endormis là comme des mendiants andaloux aux pieds de l'Alhambra. Ils se souciaient peu de la fièvre du *parvenir !* C'étaient peut-être des sages.

La solitude était presque complète dans le Bois. Vaudrey n'entrevoyait, à travers les troncs verdis des taillis, dans les allées, que quelques promeneurs isolés, des gouvernantes anglaises escortant des enfants qui couraient, l'uniforme vert foncé d'un garde ou la blouse bleue d'un homme qui taillait les arbres.

Le cocher allait lentement, et Sulpice, un peu grisé par ce premier soleil, baissait le store et humait l'air vif en se répétant qu'à Paris la joie paisible était à la portée de tout le monde.

— Pourquoi ce bois est-il désert ? Il y fait si bon !

Il se reprochait presque de n'avoir pas emmené Adrienne. Elle eût été heureuse de cette journée de printemps anticipé. Il lui fallait, à elle, si peu de chose pour sourire : des miettes de joie. Elle valait mieux que lui, Adrienne.

Il s'excusait en se disant qu'il n'aurait pu causer aussi librement avec Ramel.

Et puis, avec Adrienne il aurait fallu parler, tandis que la saveur de cette heure présente, c'était la plénitude de ce silence solitaire, ce bain d'air chaud dans l'oubli complet de l'existence accoutumée.

La vue de la nappe d'eau du lac qui chatoyait, devant lui, toute bleue, entourée de sapins, comme le lac d'une Suisse factice, attira sa tête à la portière.

Le cocher tournait à gauche, lentement, pour faire le tour du Lac.

Vaudrey regardait cette eau frappée de lumière où deux ou trois barques glissaient sans un bruit de rames.

Au bord de l'allée, il y avait une voiture arrêtée, un fiacre dont le cocher, la tête penchée sur l'épaule droite, dormait au soleil tranquillement, le bord ensoleillé de son chapeau de cuir lui servant de visière.

C'était la seule voiture qu'il y eût là, et, à quelques pas, au bord de l'eau, découpant sa silhouette noire sur le bleu violacé du lac, une femme se tenait debout, entourée d'un tas de canards de toutes nuances, courant vers les morceaux émiettés de quelque pain bis en poussant leurs cris bêtes.

Deux cygnes blancs, restés dans l'eau, la contemplaient, sans s'approcher, d'un air digne.

Du premier coup, Sulpice ressentit, en voyant cette femme, une émotion singulière qui le prit aux jambes et à la poitrine.

Il ne pouvait pas se tromper, il la reconnaissait bien. Ou il y avait là une ressemblance extraordinaire, ou c'était Mlle Kayser.

Marianne ? Marianne au bord de ce Lac, à l'heure où il n'y avait personne au Bois ? Vaudrey ne croyait ni aux superstitions ni aux prédestinations. Il trouva cependant la rencontre extraordinaire, mais il y a dans la vie de ce fantastique réel qui amène brusquement sur le chemin l'être auquel on vient de penser. Il avait remarqué cela bien des fois.

Il descendait déjà de voiture pour s'approcher d'elle et marchait, par un petit sentier, sous les sapins, vers le bord du lac. Il n'y avait plus à douter : c'était elle. Evidemment il eût retrouvé Mlle Kayser, un jour ou l'autre. Mais comment le hasard voulait-il que, précisément, il eût la tentation de cette promenade au Lac, à l'heure où la jeune fille s'y faisait conduire ?

Il se disait, tout en avançant, que Marianne serait fort surprise. Et, en marchant, il la regardait.

Elle se tenait droite, auprès de l'espèce de quai d'embarquement fait de planches avançant sur l'eau. Sur sa robe noire, elle avait jeté un mantelet de satin, brodé de jais, qui scintillait au soleil. Une plume noire flottait, sous le vent léger, entourant son chapeau, où d'autres plumes s'enroulaient à des torsades de vieil or. Vaudrey détaillait cette statuette animée de Parisienne : entre un demi-voile noué derrière la tête et la ruche de dentelle du manteau, de légers frisons d'or couraient derrière le cou, et, dans ce cadre de lumière, cette femme élégante, cette silhouette se détachant sur le plein air du ciel, sur l'horizon de

l'eau, avec une poignée de rayons dorant ses cheveux blonds, semblait plus exquise encore et plus « femme » à Sulpice que dans le décolleté d'une toilette de bal.

Elle se retourna presque brusquement lorsqu'il fit du bruit sur le sable en s'approchant d'elle avec des timidités soudaines. Sous la voilette noire, tirée sur sa figure et dont les pois de velours tachetaient ce visage comme de mouches, Vaudrey remarqua d'abord la pâleur presque maladive de Marianne, puis l'expression subitement joyeuse de son regard. Une rougeur furtive monta même aux joues de la jeune fille.

— Vous ici ? dit-elle.... Vous, monsieur le Ministre ?

Elle avait donné un tout autre ton déjà à cette question. Il y avait plus d'abandon dans la première, qui ressemblait à un cri. Il y avait une politesse soudaine, un peu affectée peut-être, dans la seconde.

Vaudrey répondit par une banalité quelconque. Il faisait beau, il était las. Il avait voulu se chauffer à ce premier soleil. Mais elle ?

— Oh moi ! Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis ici. Demandez-le... à mon cocher. Il m'a conduite où il a voulu.

Elle parlait d'une voix brève, irritée, où l'on sentait une déception ou une douleur.

Machinalement, elle jetait encore autour d'elle des miettes de pain que s'arrachaient des canards multicolores, blancs ou gris, noirs, mouchetés, striés comme des tulipes, marbrés comme des cuirs de Cordoue, avec des cous irisés de vert ou de bleu dont les tons rappelaient les verreries de Venise, et qui couraient, levaient le cou, ouvraient le bec, se

précipitaient aux pieds de Marianne, se battaient, puis s'étranglaient presque pour avaler les morceaux trop gros de ce pain que vendait, à côté, un marchand.

— Ah ! si je croyais avoir l'honneur de vous rencontrer ici, par exemple ! fit-elle.

— L'honneur ? dit Vaudrey. Moi, je dirais la joie.

Elle le regarda tout droit, dans les yeux, franchement.

— Je ne sais pas ce que c'est que la joie aujourd'hui, dit-elle. Je viens de l'Hôtel Continental où j'espérais voir...

— Qui cela ?

— Rien...

— Si ce n'était rien, vous n'auriez pas ce froncement de sourcils !

— Eh bien, un ami... Un ami retrouvé... et disparu... Comme cela, brusquement... Peu importe, peut-être après tout ! Ce qui arrive devait arriver... Bref — et pour continuer mon rébus — me voici donnant à manger à ces canards. Dieu sait pourquoi ! Je déteste ces animaux ! L'Etat nourrit mal ceux-là, monsieur le Ministre, je vous signale cela : ils sont affamés ! Eh bien, eh bien ? dit-elle à un canard de l'Inde, plus hardi, qui lui mordait le bas de sa jupe pour attirer son attention et lui réclamer de nouvelles bouchées.

Elle se mit à rire, nerveusement :

— Celui-là n'est pas gêné, dit-elle.

Elle lui jeta un morceau qu'il engloutit, le bec goulu.

— Savez-vous que l'histoire de ces canards est

celle de toute l'espèce humaine, monsieur le Ministre ? Il y en a qui n'ont rien attrapé, depuis que je leur jette mon pain, et d'autres qui ont mangé à mourir d'indigestion. Comment appelleriez-vous ça ? De la mauvaise économie politique.

— Oh ! oh ! fit Vaudrey. Vous faites de la haute philosophie !...

— A propos de ça, oui, dit Marianne en montrant la traînée de bêtes qui, de tous côtés, accouraient, sortaient de l'eau, trottaient, poussant des cris. Vous savez : quand on est triste, on philosophe à propos de tout !

— Et vous êtes triste ? demanda Sulpice d'une voix qui vraiment tremblait un peu.

Elle jeta, d'un seul coup, le morceau de pain qui lui restait, frotta ses doigts gantés, et, se retournant vers le ministre :

— Très triste, dit-elle avec un sourire à faire passer un frisson sur la peau. Oh ! que voulez-vous ? Les papillons noirs, vous savez, les diables bleus !

Il la revoyait telle qu'elle était hier devant lui, les bras et les épaules nus, belle et attirante, et là, ses épaules cachées sous ce manteau, le visage à demi voilé, toute pâle, il lui trouvait un charme plus inquiétant encore. Cette bizarrerie, d'ailleurs, le hasard de cette rencontre, donnait à leur conversation quelque chose du mystère, de l'attrait d'un rendez-vous.

Ah ! qu'il était heureux d'avoir voulu respirer l'odeur de ce Bois ! Maintenant il lui semblait qu'il n'était venu là que pour elle. Il lui semblait, encore une fois, qu'un magnétisme de pensée avait amené dans ce coin désert ces deux êtres qui, hier encore,

n'échangeaient que des paroles banales, et qui, dans cette solitude pleine de soleil, sous ces arbres, dans le vent frais de cet hiver s'enfuyant, se retrouvaient, poussés l'un vers l'autre, portés par une même sympathie.

— Savez-vous à quoi je pensais ? dit-elle en riant gentiment. Oui, à quoi je pensais en jetant ce pain bis à ces canards ? Une idylle, n'est-ce pas ? Eh bien ! je me disais que, si l'on osait... un saut rapide dans une eau pareille... très pure... tout à fait tentante... eh bien ! ce serait fini !

Vaudrey ne répondit pas un mot. Il la regarda stupéfait, le regard plein d'inquiétude.

— Oh ! ne craignez rien ! dit-elle. Une lubie ! Et puis, je sais mieux nager que ces cygnes ! Aucun danger !

Instinctivement il lui avait pris les mains, éprouvant une jouissance singulière à sentir, sous ses doigts, la peau des poignets de Marianne.

— Vous avez la fièvre ! dit-il.

— On l'aurait à moins.

La voix était toujours dure, comme déchirée.

— Le départ de... de cet ami... vous a donc fait beaucoup souffrir ?

— Souffrir ? non. Dépitée, oui !... Vous avez bien bâti des châteaux de cartes, dans votre vie !... Tiens ! suis-je sotte ! fit-elle âprement. Vous en bâtissez encore. Eh bien ! voilà, c'est ça !

Elle s'était dégagée des mains de Sulpice et, marchant doucement, s'éloignait du bord du lac et montait vers l'allée où son cocher l'attendait, les yeux clos, la bouche ouverte.

— Où allez-vous, en quittant le Bois ? demanda Vaudrey.

— Moi ? je ne sais pas !

Il avait fait un mouvement.

— Oh ! encore une fois, pas de frayeur ! dit-elle. Je veux vivre ! Ne craignez rien ! J'irai chez moi, parbleu !

— Chez vous ?

— Ou chez mon oncle. Mais vraiment, dit-elle, monsieur le Ministre, vous vous occupez là de choses qui regardent M. Jouvenet, votre préfet de police. Je le connais beaucoup, et il est vraiment moins interrogateur que Votre Excellence !

— Cela tient peut-être, dit Vaudrey en prenant son ton souriant, à ce qu'il s'inquiète moins de vous que moi !

— Ah bah ? fit Marianne.

Elle était arrivée tout près de son fiacre dont elle regarda le cocher un moment.

— Ne trouvez-vous pas que ce serait méchant de le réveiller ? dit-elle. Voulez-vous m'accompagner un moment, monsieur le Ministre ?

Vaudrey pâlit légèrement, devinant sous la question, comme une caressante promesse.

Les yeux gris de Marianne ne le quittaient pas.

Ils allaient lentement, suivis par le coupé, dont l'ombre allongée les précédait sur l'allée jaune, le long du lac où les cygnes couraient, ailes étendues, tout blancs, frappant l'eau de leurs pattes et faisant autour d'eux jaillir une écume blanche : de la neige dans des flocons de neige. L'eau reflétait le bleu du ciel. L'herbe, d'un vert brûlé, presque grisâtre, res-

semblait à un velours usé par places, laissant voir la trame, et taché de terre.

Marianne regardait, montrait à Vaudrey les roches grises, lavées par l'hiver, les lierres vernis, et, sur l'horizon, — tandis que lui la contemplait, marchant à ses côtés, — des biches broutant, au loin, très loin, comme dans un désert, l'herbe pelée et jaune couleur de blé mur, autour d'une mare, dans un paysage attristé, des horizons roux sur un ciel pâle, quelque chose d'abandonné, de mystérieux, de furtif.

— On se croirait au bout du monde ! dit Sulpice, le cœur pris, baissant la voix.

Un petit rire de Marianne lui répondit et en désignant du bout du doigt une inscription sur un poteau :

— *Chemin de la Croix-Catelan!* dit-elle. Il est bien parisien, ce bout du monde-là !

— Et pourtant, aujourd'hui, voyez comme on y est seul !

Il sembla qu'elle devinait sa pensée, car, elle prit un sentier qui longeait le chemin et là, dans ce ruban plus étroit de terre molle, fraîche, où les fins talons de ses bottines s'appuyaient comme des baisers sur une joue, elle marcha d'abord devant lui, les ombres des branchettes moirant sa robe noire, et Vaudrey la regardant toujours, profondément ému, dans ce cadre d'arbres aux troncs moussus, entourés de ronces, d'un fouillis de branches tordues.

Et Sulpice éprouvait, à chaque pas, une émotion plus profonde. Il y avait, au-dessus de ce bois aux teintes rousses, coupé, çà et là, des troncs clairs de bouleaux, un ciel très haut, profond, un ciel bleu

pâle, lacté de nuages, et de tout ce sentier montait, comme une effluve cybélienne, une odeur saine et fraîche, élargissant les poumons, donnant envie de vivre.

Vivre! Et, songeait Sulpice, tout à l'heure cette jolie fille svelte parlait de mourir !

Il s'approcha d'elle doucement, marchant à ses côtés, ne disant rien d'abord, puis, peu à peu, revenant à cette pensée et lui parlant presque à l'oreille — cette oreille rosée qui se détachait sur la pâleur de la joue :

— Est-il possible de songer à autre chose qu'à ce printemps qui naît, dans ce bois où tout s'éveille ? Est-ce bien vrai, Marianne, que vous avez voulu mourir ?

Il ne s'étonna même pas d'avoir osé l'appeler par son nom. Il lui semblait qu'il la connaissait depuis des années. Il oubliait tout, comme s'il n'y avait que le rêve au monde, et que ce rêve eût pris ce visage de femme.

— Oui, répondit-elle. Sur l'honneur j'étais lasse de la vie. Mais je vois qu'au moment où on désespère le plus souvent...

Elle s'arrêta tout à coup.

— Eh bien ? demanda-t-il, attendant ce qu'elle allait dire.

— Rien. Non, rien !

Elle se mit à rire, montrant au bout du sentier une allée plus large qui les ramenait au bord du lac, dont ils apercevaient au loin la ligne bleue.

— Bleu sur bleu ! dit-elle en montrant le ciel et l'eau. Vous me reprochiez de ne pas aimer le bleu'

monsieur le Ministre. Voyez ! Je prends un bain d'azur !... C'est superbe, n'est-il pas vrai, cet horizon ?

Vaudrey se demandait si elle raillait. Pourquoi lui donnait-elle ce titre qui, là, en pareil moment, sonnait faux ?

Elle le regardait de côté, d'un petit air drôle, sa jolie bouche tordue par un sourire qui excitait au baiser.

— Nous aurons bientôt rejoint ma voiture ! dit-elle. Déjà !

— Voilà un *déjà* qui me fait plaisir, fit Sulpice.

— C'est vrai. Ce n'est rien, cette petite promenade, mais cela suffit à faire oublier bien des choses !

— N'est-ce pas ? s'écria Vaudrey.

L'ombre de son coupé s'allongeait toujours entre eux, sur l'ocre du chemin.

— Venez-vous souvent au Bois ? demanda le ministre.

— Non. Pourquoi ?

— Parce que j'y serais revenu, dit-il d'une voix qui tremblait.

— Vraiment !... Alors, oh ! mais alors, c'est une cour ? fit Marianne, qui le criblait de ses regards chauds de caresses.

Il eût voulu prendre la main de cette femme et y poser ses lèvres, ou baiser cette nuque blanche où les frisons dorés, couleur de miel, dansaient dans les rayons du soleil.

— Par ces beaux temps clairs, dit-elle d'un ton bizarre, enfonçant chaque mot un à un, il est bien possible que je revienne assez souvent revoir ce sen-

tier. Eh ! au fait, qu'est cela ? dit-elle en se retournant.

Elle traînait, après le satin de sa jupe, une ronce sèche, accrochée aux plissés par ses épines, et elle s'arrêta pour la secouer.

— Attendez ! dit Sulpice.

Il voulut mettre le pied sur la ronce roussâtre.

— Vous allez déchirer ma robe, dit Marianne. Cela tient trop bien.

Alors il se baissa, détachant doucement l'épine, et Marianne, le buste tourné, à demi courbée vers lui, regardait cet homme — un ministre — quasi agenouillé devant elle, dans ce bois.

Il rejeta la ronce au loin.

— Voilà ! dit-il.

— Merci !

Et, comme il se relevait, il sentit sur son front l'haleine fraîche de Marianne, qui lui tombait sur le visage avec un parfum de foin coupé.

Il devint très pâle et la regarda d'un air si profond qu'elle rougit un peu — de plaisir peut-être, — et que jusqu'au fiacre, où le cocher dormait toujours, ils ne se dirent plus rien, craignant maintenant d'en trop dire.

Au moment où elle montait dans sa voiture, Sulpice, brusquement, faisant un effort d'audace, lui dit, penché à la portière :

— Il faut que je vous revoie, Marianne !

— A quoi bon ? fit-elle, ses yeux ne quittant pas les siens.

— Où vous reverrai-je ? demanda-t-il, sans répondre.

— Je ne sais pas... Chez moi...

— Chez vous ?

— Attendez, fit-elle brusquement. Je vous écrirai.

— Vous me le promettez ?

— Parole d'honneur ! Au ministère. *Personnelle*, n'est-ce pas ?

— Oui !... Ah ! que vous êtes bonne ! s'écria-t-il, sans savoir ce qu'il disait, tandis que le cocher de Marianne fouaillait ses chevaux et que le fiacre partait dans la direction de Paris.

Il sembla à Vaudrey, demeuré debout, que de petits doigts gantés apparaissaient par derrière, à la vitre, avec un visage entr'aperçu sous une voilette à pois noirs...

Le fiacre disparut au loin.

— Au ministère ! dit le ministre en remontant dans son coupé.

Il s'y allongea, comme ivre. Il regardait, dans l'allée du bois de Boulogne, toutes les voitures. Le high-life montait déjà vers le Lac. Dans des calèches, de vieilles dames en deuil se montraient, avec des religieuses pâles, des vieux décorés de rouge, étendus dans des couvertures. De blêmes visages de jolies filles, troués d'yeux vifs, comme des charbons dans de la farine, apparaissaient aux portières des coupés, à côté de museaux de petits griffons bien peignés, le poil blanc, le nez rose. Dans tout cela, Vaudrey cherchait à retrouver, à revoir Marianne. Elle était loin.

Il ne pensait qu'à elle, à elle seule, tandis que le coupé descendait l'avenue des Champs-Elysées, pleine de bruit, de mouvement, de lumière. Le cocher prit

une rue transversale et la voiture s'engouffra, par une grande grille ouverte, entre deux colonnes hautes, surmontées de deux lanternes, dans une allée qui menait à un vaste hôtel, tout blanc, sous un toit d'ardoises incendié de soleil. Un fantassin en pantalon rouge, shako au front, montait la garde, immobile, à côté d'une guérite de bois peint en brun, plantée à droite. Au-dessus de la grille, un drapeau tricolore, tout neuf, comme pour fêter le nouveau ministère, clapotait dans le soleil.

Il y avait, contre le bâtiment du ministère, deux armatures de gaz, formant deux majuscules énormes: R. F., toutes prêtes à être allumées pour les grands soirs de réceptions.

Deux laquais, ouvrant la porte en hâte, se précipitèrent, la voiture arrêtée, vers la portière de monsieur le ministre.

— Adieu, Marianne! songea Sulpice en posant le pied dans l'antichambre de ce vaste hôtel, froid comme un tombeau

VII

Marianne Kayser était superstitieuse. Elle croyait que le salut arrivait, pour les parties compromises, à la minute suprême du dernier enjeu. Elle avait toujours rebondi, pour sa part, — comme une balle élastique, disait-elle, — au moment où elle se trouvait à terre, plus qu'à demi vaincue. La destinée donnait prétexte à ses superstitions. Elle se croyait

perdue, lasse de chercher, lasse de vivre, lorsque, tout à coup, M. de Rosas arrivait à Paris, du bout du monde. C'était le salut.

Le duc n'était pas très difficile à séduire. Il s'était livré comme un enfant dans le boudoir de Sabine. Marianne sortait toute joyeuse de cette soirée. Elle avait retrouvé tous ses espoirs, reconquis sa *veine*. Dès le lendemain, elle reverrait Rosas. Elle passa la nuit à faire des rêves. Il pleuvait de l'or et des lumières sur sa vie. Elle rayonnait en s'éveillant.

L'oncle, qui la vit, la trouva rajeunie, superbe.

— Tu es belle comme un Corrége, peintre voluptueux, mais qui a du talent. Tu devrais me *poser* une sainte Cécile. Avec un nimbe, ce serait admirable !...

— Oh ! plus tard, ta sainte ! dit Marianne. Je n'ai pas le temps !

Simon Kayser ne demanda point, d'ailleurs, à la jeune fille, pourquoi « elle n'avait pas le temps ». Marianne était parfaitement libre. Chacun arrangeait sa vie à sa guise. C'était encore un des axiomes favoris du peintre, homme à principes.

Marianne déjeuna vite et de très bonne heure, puis, s'habillant, cherchant des coquetteries devant son miroir, elle sortit, se jeta dans un fiacre et se fit conduire à l'Hôtel Continental. Elle y demanda le duc de Rosas, la tête haute, toute fière, comme si le duc lui eût appartenu. Elle avait presque envie de crier tout haut à tout ce monde : « Je suis sa maîtresse ! »

Puis, brusquement, elle devint toute pâle lorsqu'on lui dit que M. de Rosas était parti.

Comment, parti ?

Parti ainsi, tout à coup, brutalement, sans un avis, sans un mot? Ce n'était pas possible.

Il fallut qu'on lui répétât, plusieurs fois, au bureau de l'hôtel, ce qui était arrivé. M. le duc avait, le matin même, fait commander un coupé pour se rendre au train de Calais. Il avait, il est vrai, laissé de ses bagages, mais en avertissant qu'on eût peut-être à les lui expédier en Angleterre plus tard.

Marianne écoutait, stupéfaite. Elle était livide sous sa voilette.

— M. de Rosas n'avait pas reçu de dépêche?

— Si, Madame!

— Ah! fit-elle.

Il y avait peut-être quelque chose de soudainement grave dans l'existence au duc. Mais pourtant ce départ rapide, sans un avertisssement, après la soirée fiévreuse de la veille, étonnait cette femme qui se croyait maintenant sûre de José.

— Allons! se dit-elle, il aura eu peur!... Oui, voilà!.., Certainement il a peur de moi! Il m'aime beaucoup, il m'aime trop, il se défie de lui-même! Il s'en va!

Elle se mit à rire, nerveusement, en remontant dans sa voiture.

— Au fait, c'est dans ma destinée, ça. Cet imbécile de Guy part pour l'Italie! Rosas part pour l'Angleterre! La vapeur a été inventée pour fuir les femmes dangereuses! — Je n'ai pas suivi Lissac! Si je suivais le duc?

Elle haussait les épaules et, sous son voile, mordillait son mouchoir de batiste, la tête appuyée au fond du fiacre dont le cocher attendait, debout sur le trot-

toir, devant l'hôtel, sans savoir où la jeune femme voulait aller.

Marianne se sentait vaincue. Elle ressemblait à un joueur qui perd la partie décisive. Evidemment, Rosas ne faisait que montrer plus clairement là combien il était pris ; elle mesurait son amour à sa terreur ; mais qu'importait cet amour, si le duc se sauvait par lâcheté? — Où le retrouver ? Où le poursuivre ? Où lui écrire ? — Un homme qui court le monde comme lui! Un fou ! Il s'était peut-être réembarqué pour le Japon ou l'Australie en arrivant à Douvres !

— Ah ! voilà de l'inattendu, par exemple, pensait Marianne, ricanant parfois nerveusement, trouvant sa défaite presque drôle.

— Nous allons, Madame... ? demanda le cocher flegmatiquement, las d'attendre.

— Où vous voudrez !... Au Bois !

— Bien, Madame !

Il regardait sa grosse montre d'aluminium, disant froidement :

— Il était midi moins un quart quand j'ai pris Madame...

— C'est bon, c'est bon... Au Bois !

Le mouvement de la voiture, la vue des passants, le soleil sur les fontaines et les dalles de la place de la Concorde occupaient l'esprit de Marianne, tout en l'irritant. Toute la gaieté de cet éveil de printemps, exquis à Paris, lui semblait ironique. Elle retrouvait, avec une amertume exacerbée, la disposition d'esprit dans laquelle elle était lorsque, l'autre matin, elle entrait chez Guy, et lui contait combien elle s'ennuyait, lasse de vivre. A quoi était-elle bonne maintenant?

Elle venait de bâtir tant de rêves sur un espoir ! Et tout s'écroulait.

— Toujours à recommencer ! Mener la vie de bête de la femme besogneuse, perdue, harassée ; non, c'est trop niais ! c'est trop triste ! Alors quoi ?..., se disait-elle, ses yeux fixes cherchant quelque solution dans l'infini et ne trouvant rien.

Elle avait des irritations féroces contre Rosas. Elle eût voulu le déchirer comme ce mouchoir qu'elle hachait. Ah ! si jamais il revenait à elle après cette fuite !

Mais ce n'était peut-être pas une fuite... qui sait ! Le duc écrirait, réapparaîtrait.

« Non, disait à Marianne un secret instinct. La vérité est qu'il a peur de toi ! C'est toi, toi, qu'il fuit ! »

Il y avait de quoi perdre patience, renoncer à tout. Hier, en quittant Rosas, elle se croyait tirée à jamais de cette bohème misérable où elle souffrait. Aujourd'hui, elle se sentait plus avant encore enfoncée dans cette boue. Ah ! trop de fange et de misère à la fin ! Si elle avait du courage, pourtant !

Et c'était en regardant le grand lac bleu, les cygnes blancs, les barques luisantes, qu'elle songeait, comme elle allait le dire à Vaudrey, qu'elle pensait à en finir. Une folie, pis que cela : une bêtise ! On ne se tue pas à son âge ; on ne fait pas de sa beauté une non-valeur. Elle avait acheté, pour s'occuper, du pain bis qu'elle jetait aux canards, machinalement, pour se distraire d'elle-même. C'était alors que Sulpice l'avait aperçue.

— Décidément, se disait-elle en quittant le ministre, ceux qui désespèrent sont des niais !

Il semblait en effet, que le hasard — comme ses

doigts avaient lancé des bouchées de pain à ces becs avides — lui jetait Vaudrey, à défaut de Rosas.

Un ministre ! C'était un ministre, cet homme jeune, qui, tout à l'heure, lui souriait, dans les allées du Bois, se rapprochait d'elle et frémissait sous son haleine ! Un ministre, populaire comme Vaudrey, était une puissance et, puisque Marianne, lasse d'avoir cherché l'amour, poursuivait une réalité tout aussi difficile à trouver — la richesse, — Sulpice était sans doute à ne pas dédaigner.

— Pis aller pour pis aller, on en trouverait de plus mauvais ! pensait Marianne en rentrant chez elle.

Elle n'avait pas d'ailleurs hésité longtemps. Elle n'en était plus à l'heure des longues colères. Elle arrivait à un âge où il fallait prendre son parti en hâte chaque fois que la vie, durement éperonnée, posait quelque problème, ou fournissait une occasion. Durant le chemin fait entre le Lac et la rue de Navarin, la décision de Marianne était prise. Puisqu'elle devait une réponse à Vaudrey, elle la lui donnerait. Elle éprouvait une espèce d'âpre rage à se venger de Rosas, comme s'il eût dû en souffrir, comme s'il allait savoir que Sulpice l'aimait.

Elle eût trouvé, en rentrant chez elle, le duc l'attendant, là, qu'elle eût été capable, dans son exaltation nerveuse, de lui cravacher le visage avec cet aveu qui était un mensonge :

— Ah ! vous voilà, vous ? Trop tard ! J'aime M. Vaudrey !

Elle ne retrouva d'ailleurs, au logis, que la sensation lugubre de sa pauvreté. L'idée lui avait traversé la tête

d'inviter-sur-le-champ Vaudrey à venir la voir. Mais là, dans le cadre banal de cet atelier pauvre, presque nu, cachant sa misère sous des tapisseries usées, des études médiocres, de vieux plâtres poudreux et jaunes, recevoir Vaudrey, c'était avouer la gêne atroce, les besoins, les avidités, tout ce qui repousse et glace l'amour. Elle jeta, en examinant l'atelier de l'oncle Kayser, sur toutes ces choses un regard de haine.

Cela sentait la pauvreté sale, la hideur bourgeoise. Jamais elle n'oserait faire asseoir Vaudrey sur ce divan où traînaient des bouquins déchirés et des brins de tabac, et d'où, sous le poids des corps, une poussière montait, faisant danser ses atomes dans le soleil.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Kayser en suivant le regard de sa nièce. Tu as l'air de passer une inspection.

— Justement. Et je songe que ça ne se vendrait pas très cher, votre atelier, à l'hôtel Drouot !

— Les créations élevées et morales ne se vendent pas, en un temps comme celui-ci, dit gravement le rapin vieilli. Je ne suis pas, moi, un peintre de gaudrioles et de photographies obscènes !

Marianne haussa les épaules et sortit, en toussant involontairement. Le vieux Kayser vivait dans des odeurs de nicotine.

— Je suis perdue, se dit-elle, si Vaudrey vient ici.

Elle savait bien que le caprice, cet amour de ceux qui n'aiment pas, vit de luxe, des parfums qui grisent, de la soie qui frissonne, de l'enveloppement mystérieux des tentures qui capitonnent l'aventure. Vaudrey reculerait devant cet atelier de bohème. Le

fameux « nimbe » dont parlait Kayser était formé de la fumée des pipes. Alors, que faire? Recevoir, là-bas, le ministre, dans cette chambre ignorée où, toute seule — c'était vrai — elle allait rêver, rêver, avec des délices étranges d'isolement ? Attirer cet homme dans un quartier perdu de Paris, au milieu des débris des luxes d'autrefois, aussi piteux que la misère de l'atelier du hère ? — Eh ! c'était avouer à Vaudrey qu'elle ne cherchait dans une liaison rien autre chose que le moyen de sortir de cette geôle du besoin. Elle devinait que cet homme, illusionné, croyant avoir affaire peut-être à une honnête fille ou à une déclassée qui pouvait se donner, mais non se vendre, reculerait devant la réalité, se trouvant face à face avec une aventurière.

— L'illusion est tout ! Il lui faut l'illusion ! — Ils sont si bêtes ! songeait-elle.

Et comment tromper cet homme sur sa situation, masquer sa misère, se faire prendre pour ce qu'elle n'était pas ? — Avec Rosas, c'eût été facile. Pauvre, elle se présentait à lui dans sa pauvreté. Il l'aimait ainsi. Elle pouvait mieux lui mentir. Avec Vaudrey, il fallait, au contraire, éblouir.

— Deux naïfs, se disait Marianne, mais l'un a soif de vertu, l'autre a besoin de vice !

Devait-elle tout avouer à Sulpice comme elle eût avoué à Rosas ? Oui, peut-être, si elle ne trouvait pas mieux, mais il fallait trouver mieux, inventer, chercher. Chercher quoi ? Emprunter ? demander ? A qui ? A Guy. Elle n'oserait pas, en supposant même que Lissac fût assez riche. Mais, aux yeux même de Guy, elle voulait conserver les apparences.

Et puis, elle ne lui avaitpoint pardonnné cette fuite en Italie. Elle ne l'oublierait jamais. Non, non, elle ne demanderait rien à Guy.

Alors, à qui ? Elle se retrouvait, une fois encore, dans la situation effarée de ceux qui, dans ce vaste Paris, dans l'engrenage formidable de cette machine follement lancée, cherchent de l'argent, un emprunt, un aide, la main tendue, et qui n'aperçoivent rien, pas un secours dans cette cohue. Il lui prenait des rages et des haines. Rien ! elle n'avait rien ! Elle se serait vendue à n'importe qui, pour avoir rapidement un peu de ce luxe qu'il lui fallait. Oui, vendue, maintenant, pour se vendre plus cher demain.

Vendue ! Tout à coup, du fond de sa pensée, une image lui vint, confuse d'abord, puis bientôt distincte, d'une vieille femme, coudoyée autrefois, dans la vie de hasards qu'avait menée Marianne, et qui, belle jadis, encore spirituelle, riche, disait-on, s'était prise jadis d'une amitié de protectrice pour Marianne. Il y avait bien longtemps que la jeune femme ne songeait plus à Claire Dujarrier. Elle la rencontrait quelquefois, dissimulant ses cheveux blancs sous des poudres d'or, jaunes comme de la sciure de bois. La vieille lui disait :

— Quand vous aurez besoin d'un conseil ou d'un appui, n'oubliez pas mon adresse : rue La Fontaine, à Auteuil !

Marianne remerciait alors, oubliait, et ce n'était qu'à présent, dans l'angoisse de ses recherches, que le nom et l'image de Claire Dujarrier sortaient comme du fond de son passé d'hier. Claire Dujarrier, une ancienne danseuse, dont les yeux noirs, les

diamants, le luxe fou, les amours étaient célèbres autrefois, et qui, depuis deux ou trois ans, retirée au fond d'un petit hôtel, tremblant d'être assassinée, avec des cachettes de fer pour ses diamants dans la muraille et un amant jeune, quelque commis en nouveautés plus solide qu'un fort de la Halle qui, de temps à autre, élevait le ton et devant qui elle tremblait.

— Claire Dujarrier ! Au fait ! pourquoi pas ? songeait Marianne.

C'était Guy de Lissac qui, autrefois, l'avait présentée à l'ancienne danseuse. Il passait pour avoir aimé Claire jadis. Ils étaient brouillés depuis qu'on avait rapporté à la vieille femme un mot de Guy, très répété au Cercle :

— Quand je la revois, je suis toujours un peu ému : elle me rappelle ma jeunesse !... Mais pas la sienne, hélas !

Claire était riche, peut-être avare. Mais Marianne avait l'instinct que, là, pourtant, elle trouverait un appui.

De l'argent !

— Je lui rendrai tout ! C'est de l'usure ! Son gage est là !

Et, hardiment, le front haut, la nièce de Kayser se frappait la poitrine, regardant au fond de sa glace son buste fier et sa tête pâle.

Elle alla tout droit, dès le lendemain, chez l'ancienne danseuse.

Claire Dujarrier vivait dans cette rue La Fontaine, à Auteuil, longue, tenant à la fois de la grand'rue d'une banlieue et du faubourg de province, avec

des villas d'été, de petits chalets enfermés dans des jardinets tristes, des parterres grillés, des pensions de jeunes gens, et, se coudoyant, comme dans une ruelle de village, la boucherie, la pharmacie, le marchand de vins, le boulanger, — espèce de petite ville d'été à l'aspect encore abandonné, en février, les kiosques et les chalets à demi pourris, les jardins pleins de feuilles roussies, lugubres. Marianne regardait, cherchant des yeux le petit hôtel de Claire. Elle y était venue autrefois. Un sergent de ville se promenait tristement, — comme pour rappeler la ville, — et, à côté, un jardinier passait, traînant ses sabots, comme pour évoquer le village.

C'était pourtant là que la fille, célèbre jadis, qui soulevait des tempêtes de bravos lorsqu'à l'Opéra elle dansait à côté de la Cerrito, vivait ensevelie dans le silence, — un fiacre allant vers la villa Montmorency lui semblant un événement, — oubliée, fenêtres closes, et, pour se distraire, regardant à travers les volets, près de là, dans la rue Gras, les hautes cheminées de quelque usine avec leurs fumées rouges ou livides, jaunes comme la vapeur d'acide sulfurique, ou toutes roses comme des reflets d'incendie.

A la grille du petit hôtel, Marianne sonna plusieurs fois. Les timbres semblaient rouillés. Une vieille bonne vint ouvrir, étonnée et farouche.

Elle conduisit la jeune fille dans le salon où Claire Dujarrier se tenait, mangeant des gâteaux, toute seule, avec un chien terrier sur ses genoux.

Le chien faillit sauter à la gorge de Marianne pendant que Claire, se levant, lui sautait au cou.

— Ah ! cette chère petite !... Que je suis contente ! Et par quel hasard ?

Marianne regardait la Dujarrier. Elle était encore presque belle, quoique un peu peinte, les yeux gonflés, les joues flétries; mais elle connaissait si bien tous les secrets de rajeunissement, le sourcilium, la labialise, une peinture pharmaceutique ambulante sur de beaux traits sculpturaux. La statue, d'ailleurs, quoique alourdie de graisse, était superbe encore.

Elle écouta Marianne, sourit, fronça les sourcils et, courtière d'amour et courtisane consultante, elle finit par dire à la « petite » qu'elle avait diantrement de la chance et qu'elle était arrivée comme mars en carême.

— C'est vrai, c'est comme un fait exprès. Vanda, vous savez bien, Vanda ?

— Non, dit Marianne.

— Comment, Vanda, que cette grande vipère de Guy appelait *la Pluie qui Marche?*

— Je ne m'en souviens pas...

— Eh bien ! Vanda est partie pour la Russie, il y a un mois. Elle y restera tout l'hiver, et l'été, et une partie de l'hiver prochain. Son *général* l'exige. Il est chargé de surveiller les nihilistes. Alors, elle veut louer son hôtel de la rue Prony. C'est tout naturel. Un hôtel charmant. Très chic ! D'un goût admirable. Vous avez de la chance. Et pas cher !

— Trop cher pour moi, qui n'ai rien !

— Petite bête ! Vous avez vous ! dit Claire Dujarrier. Et puis, moi qui vous ai toujours très aimée ! Je vous prêterai l'argent courant pour l'installation, vous me ferez des billets, de petits papiers, que votre

ministre — peste ! vous allez bien, vous, des ministres ! — que Son Excellence endossera !... Vanda n'attend pas après le premier terme. Pourvu que son hôtel soit bien loué, à quelqu'un qui ne gâche pas, cela lui suffit. Au besoin, d'ailleurs, si elle réclamait, je pourrais encore parfaire la somme. Surtout, ma chère, — et la vieille femme baissait la voix, — ne dites rien à Adolphe !

— Adolphe ?

— Oui, mon *époux !*—Vous ne le connaissez pas ?...

Elle prit sur la table une photographie encadrée dans un passe-partout de peluche bleu-de-ciel, où Marianne vit se carrer un grand gars à face plate, les mains larges, la moustache en brosse, qui s'appuyait sur une canne, étalant sa large poitrine sur un fond banal de jardin en grisaille avec vases Médicis.

— Beau garçon, n'est-ce pas ?... Tout jeune !... et il m'aime... Et je l'adore !

Les yeux bouffis de Claire Dujarrier ressemblaient à des charbons allumés. Elle promena sur la photographie ses lèvres peintes et la reposa sur la table, pieusement.

Marianne avait presque pitié de cet amour quasi-sénile, l'effrayant dernier amour de la fille.

Mais elle était bien là pour s'en inquiéter ou même seulement y réfléchir ! Elle était folle de joie. Il lui semblait que devant elle, par une brèche soudaine, un avenir plein de soleil apparaissait. Quelle inspiration elle avait eue en songeant à Claire Dujarrier !

Elle signerait tout ce qu'on voudrait, reconnaîtrait les sommes prêtées, au taux qu'on exigerait. Elle

s'en souciait bien !... Elle était certaine de s'affranchir maintenant et d'*arriver*.

—Vous avez joliment raison, dit la vieille danseuse. Le nid est tout pour les oiseaux. Votre ministre — je ne vous demande pas son nom, mais je le saurai bien par les billets — vous traiterait comme une grisette s'il vous trouvait chez votre oncle. Tandis que chez Vanda ! — ah ! chez Vanda ! Vous m'en direz des nouvelles ! — Donc, voilà qui est dit. J'écris à Vanda que son hôtel est loué et bien loué. Embrassez-moi et filez ! J'entends Adolphe qui arrive. Il n'aime pas à voir de nouveaux visages ! — Et le vôtre est trop joli ! dit-elle d'un ton singulier.

Elle fit reconduire vivement Marianne par la vieille femme de chambre, comme si elle eût tremblé que l'*époux* aperçût la jolie fille. Claire Dujarrier devait être jalouse.

— Ce n'est pourtant pas moi qui lui prendrai son portefaix ! pensait Marianne en s'éloignant de la rue La Fontaine.

Le soir maintenant tombait sur les rues grises. Un petit brouillard bleuté montait, comme une haleine, au-dessus du fleuve, sur les quais. Au loin, Marianne apercevait Paris, et cette visite lui semblait une sorte de rêve ; elle fermait les yeux, et tandis qu'une voix en elle répétait ces noms confusément : Rosas, Vaudrey, Vanda, la rue Prony, elle se voyait étendue sur quelque chaise longue, dans l'hôtel luxueux d'une fille, et elle regardait à ses pieds cet homme — un ministre — qui, d'un air suppliant, implorait, tandis qu'au loin, un homme, qui ressemblait à Rosas, voyageait, s'éloignait, disparaissait...

— Allons, se disait la superstitieuse, c'était l'un ou l'autre ! Le duc ou le ministre ! Ce n'est pas moi qui ai choisi !

Et, se regardant au fond de la vitre où, confusément, son joli visage pâle apparaissait, elle s'envoya un baiser à elle-même, toute joyeuse d'une joie d'enfant, et elle cria tout haut, en riant beaucoup :

— Bonjour, Vanda !... Mademoiselle Vanda, je vous salue !

DEUXIÈME PARTIE

La plaine Monceau est le quartier des coups de fortune et des coups de dés. Une ville entière toute de luxe, née comme en un soir, brusquement. Une improvisation à coups de millions. Au lieu de l'échoppe du savetier, du cabaret barbouillé de rouge du marchand de vins, du débraillé d'un boulevard extérieur, soudain ce coin de terre a vu le fleurissement de tous les styles, les disparates des fantaisies, le château écrasant le cottage anglais, le logis Louis XIII coudoyant la maison flamande, la salamandre de François Ier accolée à la demeure bourgeoise, le portail gothique s'ouvrant pour les équipages de la fille. Une ville dans une ville. Quelque chose de neuf, de blanc, d'insensé, de voulu : du colossal à côté du coquet, l'énormité d'un grand hôtel américain projetant son ombre sur quelque loggia italienne. Du Parisien et du Yankee. Le château de Blois abritant un chocolatier, et l'atelier de l'artiste devenu le salon d'un coulissier enrichi.

Le petit hôtel de Vanda, — *une de nos jolies fugitives*, disaient parfois dans leurs articles les chroni-

queurs qui se souvenaient d'elle encore, — hôtel élégant, d'aspect sévère à l'extérieur, tout rempli et bibeloté d'élégances, très moderne à l'intérieur, passait pour l'un des plus coquets de la rue Prony. Il portait un triste écriteau : *Hôtel à louer*, depuis la fugue de la jolie fille. Ses volets fermés lui donnaient l'aspect morne d'un boudoir déserté. Tant de silence après tant de tapage ! Vanda était une bruyante, une affolée, une gâcheuse. Il s'échappait jadis, par ces fenêtres aux vitraux anciens, des refrains de chansons, des accords de valses, des bouffées de quadrilles. Les chevaux de Vanda piaffaient gaiement en sortant à l'heure du Bois, par le grand portail menant aux écuries. Et depuis des mois il y avait un coin de la rue Prony devenu silencieux, comme assoupi dans la tristesse des choses abandonnées.

C'était là que Marianne, jouant la partie décisive, était entrée la tête haute, résolue à secouer la misère noire ou à sombrer, la partie perdue. La Dujarrier l'avait fort aidée dans son installation, plaçant des espoirs sur la beauté de Mlle Kayser comme à la petite semaine. En la regardant, la vieille femme hochait la tête. Marianne avait à se hâter. Elle était pâle, déjà lasse, et sa beauté, d'autant plus aiguisée par cette langueur « battait son plein », comme disait l'ancienne cabotine, en connaisseuse.

— Après ça, ajoutait Dujarrier à elle-même, c'est le bon moment pour réussir. On ne passe *générale* qu'à l'ancienneté.

Marianne éprouvait d'ailleurs les mêmes sensattion que la Dujarrier. Elle se sentait arrivée au moment critique de son existence; c'était comme une

partie de baccarat qu'elle jouait avec le sort. Elle en pouvait sortir ou riche, assurée de n'aller pas mourir dans un hôpital ou un taudis après avoir traîné par les rues ses jupes effiloquées, ou couverte de dettes, perdue à jamais, étranglée par un passif. Ce terme de négoce la faisait, quand elle y songeait, ironiquement sourire. Elle avait déjà contre elle son passé, cette vie d'aventure, presque une vie de fille menée au courant de ses toquades ; il ne lui manquait plus qu'un passif maintenant pour être tout à fait non seulement une déclassée, mais une enfoncée de la vie parisienne. Elle avait fait à la Dujarrier des reconnaissances pour tout ce que cette espèce de commanditaire avançait pour elle, la vieille s'excusant de ces précautions en disant tout nettement :

— De cette façon-là, on tient les gens. La reconnaissance, c'est bien ; les reconnaissances, c'est mieux !

La Dujarrier se croyait de l'esprit.

Marianne avait signé, au surplus, tout ce que l'autre avait désiré. Il lui fallait bien une mise de fonds. Et qu'importait de plonger plus avant si elle *faisait le plongeon*, comme elle disait dans son langage où se mêlait l'argot de la rue à l'élégance du salon.

— Bah ! je sais nager !

Et elle se redressait brusquement sous l'inquiétude, rassurée d'ailleurs et éperonnée par la Dujarrier elle-même, qui haussait les épaules en disant :

— Quand une femme comme vous a sous sa coupe un homme comme Vaudrey, — un ministre, — elle a son pain cuit !

Sulpice n'était pas homme à résister longtemps à une Parisienne raffinée comme Marianne. Il y avait en lui des ardeurs refoulées, des poésies de la vingtième année devenues des appétits de la quarantième. Très jeune de sens et d'âme, ce provincial affamé de parisianisme avait senti, dès qu'il s'était trouvé en présence de Marianne, des désirs fous de vie nouvelle. — L'éblouissement de son entrée au ministère se complétait par la brûlure du regard de Marianne sur son regard.

A peine installée rue Prony, elle lui avait rappelé sa promesse de venir la voir. Il était accouru avec un empressement curieux, et il était sorti plus troublé, comme s'il venait de jeter un coup d'œil sur un monde inconnu. Le luxe féminin de l'hôtel de Vanda l'avait presque subitement grisé.

Très calme, Marianne assistait aux ravages quotidiens que la passion faisait chez Sulpice. Elle en étudiait la progression rapide avec le sang-froid d'un médecin. Elle dosait, comme un toxique, le poison de ses regards, coulés savamment dans les veines de cet homme. Résolue à devenir sa maîtresse, elle voulait avoir l'air de succomber comme une affolée et non de tomber comme une fille. Avec tout autre que Vaudrey peut-être se fut-elle livrée plus vite. Mais elle traitait le ministre comme autrefois elle avait traité Rosas. Puisque ces idéalistes aiment leurs rêves, elle s'attardait au platonisme, préférant d'ailleurs être libre encore quelque temps, sans le fardeau de ces plaisirs dont elle était lasse et qui lui avaient causé toujours plus de dégoût que de griserie.

Elle se disait, au surplus, qu'avec Sulpice il fallait

avoir l'air de jouer franc-jeu, d'aimer vraiment. — Comme avec Rosas d'ailleurs. Mais, cette fois, elle ne laisserait pas s'enfuir Vaudrey comme s'était enfui le duc. Elle se donnerait, au moment voulu, certaine que le lendemain Sulpice ne partirait plus.

— Rosas serait ici, se disait-elle, sûre d'elle-même, s'il avait été mon amant !

Après une minute de regrets, elle haussait les épaules et ajoutait rapidement :

— Bah ! *Ce qui est écrit est écrit,* comme il disait. Si je n'ai pas lui, j'ai l'autre !

L'« autre » devenait évidemment chaque jour plus épris que jamais. Il accourait en hâte rendre visite à Marianne ; son fiacre de louage, où dormait parfois, en l'attendant, son portefeuille de ministre, s'arrêtant devant la petite porte de l'avenue Prony. Il était plus heureux, lorsqu'il croyait avoir fait un pas dans l'affection de Marianne, que lorsqu'il avait conquis des voix nouvelles dans la minorité. Les ambitions cédaient le pas au désir âpre qu'il avait de cette femme. Au ministère, dans le tête-à-tête des repas avec Adrienne, et jusque dans le brouhaha des réceptions intimes, des audiences du matin, il restait parfois silencieux, la pensée perdue, l'esprit sorti, et, en réalité, chez Marianne.

Doucement, avec un bon sourire qui faisait à Sulpice passer des frissons de remords, Adrienne alors le conjurait de moins travailler, de se distraire, de se moins laisser absorber par la politique.

— Je t'assure, tu es tout pâle. Tu as l'air fatigué. Tu travailles trop !

— C'est ce remaniement administratif. Tant de dossiers à examiner !

— Je sais bien. Mais M. Warcolier n'est-il pas là ? A quoi t'aide-t-il ?

— A rien, répondait, avec humeur, le ministre, qui disait vrai.

Les affaires publiques l'absorbaient en effet, et il fallait leur voler un temps précieux pour aller rue Prony hâtivement. Les vacances, il est vrai, approchaient. Avant un mois, Vaudrey serait un peu plus libre. Mais, pendant plus de trois semaines encore, le ministre devait tout modifier, tout transformer,— tout assainir, disait Warcolier — dans l'hôtel Beauvau.

Qu'importe ! Il trouvait le temps de courir incognito, laissant son coupé au ministère, dans la maison de Vanda. Marianne y était toujours pour lui Le domestique ou la femme de chambre le recevait avec la déférence des « gens » lorsqu'ils devinent que le visiteur apporte en ces logis une subvention quelconque. C'était, pour Vaudrey, une sorte de mystère que l'existence de Mademoiselle Kayser. Ramel, qui connaissait l'oncle Kayser, lui avait dit la pauvreté du peintre. Comment, l'oncle étant râpé, la nièce était-elle aussi luxueusement installée ?

Kayser, qu'il avait rencontré, une fois, chez Marianne, lui avait répondu que sa nièce était une *mâtine*, qui comprenait la vie, et qu'elle irait loin. Mais c'était tout.

— J'ai été long à me douter de ce qu'il y a de ressources dans cette petite tête-là, avait ajouté le peintre. Je la prenais pour une linote, rien de plus. Imbécile que j'étais ! C'est une rude femme une

femme forte, une vraie femme. Je ne lui reproche qu'une chose.

— Laquelle ? avait demandé Vaudrey.

— Pouvez-vous demander laquelle, Monsieur le Ministre ? Le genre de son installation. C'est clinquant, voyant, tapageur, c'est de l'art de boudoir. Ça manque de sévérité ! Ça manque de morale ! Je voudrais, là dedans, des figures qui aient du style, — de la tenue. — Je ne demande pas des peintures de sainteté, mais des allégories morales, de l'art austère. Je ne comprends que l'austérité en art. Je suis un puritain du pinceau. C'est pour ça que je n'arriverai à rien dans un temps de peintres de genre et d'aquarellistes !

Et Kayser allait, en peignant des allégories, digérer le déjeuner, le pâté de foie gras arrosé de kummel, qu'il venait de manger chez sa nièce.

Vaudrey, lui, regardait ces japonaiseries, ces écrans, ces tapis, ces gaînes supportant des terres cuites dont les nudités lui semblaient roses comme de la chair de femme, ces cartels au-dessus des portes, cette profusion de bibelots, de meubles, de pouffs, ce capitonnage qui semblait fait pour atténuer partout les chutes et poussait aux tentations rapides, aux amours de rencontre, aux caprices avec effraction ; et en sortant de l'hôtel où il n'avait rien dit à Marianne que des madrigaux cent fois rabâchés, où elle ne lui avait répété que les ironies pleines de sous-entendus caressants de la femme qui veut se donner mais ne veut pas s'offrir, il emportait dans ses narines, et comme sur ses vêtements, une pénétrante odeur féminine, qui allait maintenant le suivre partout, partout lui revenir

comme par bouffées, et le pousser à revenir vers ce logis, où il lui semblait qu'un monde nouveau s'ouvrait pour lui.

Il n'insisterait pas très longuement sur la question de savoir comment Marianne Kayser avait pu se procurer tous ces bibelots qui offusquaient si fort le puritanisme du brave homme d'oncle. Il se trouvait poussé, avec une joie profonde, dans une aventure dont tout côté mystérieux lui plaisait. Bah! ce qu'il y avait d'inexplicable dans cette existence de femme le séduisait d'autant plus. Il lui semblait non seulement qu'il se heurtait à une situation romanesque, mais qu'il était lui-même le heros d'un roman. Jamais, au temps où, roulant, étudiant anonyme, dans le flot parisien, il avait élevé ses rêves vers quelque patricienne pâle, vers quelque jolie fille entrevue au fond d'un coupé bleu sombre, ou dans l'encadrement de velours rouge d'une avant-scène, il n'avait plus idéalement incarné son désir que dans une créature aussi charmante. Rêves de pouvoir, rêves d'amour, il étendait, à quarante ans, sa main chaude de fièvre vers ces visions, devenues tangibles, de ses vingt ans.

— Est-ce que Ramel aurait raison? se disait-il, et ne serais-je qu'un provincial assoifé de parisine? Et qu'importe? Que M^lle^ Kayser soit ce qu'elle voudra et moi ce que je pourrai, il me semble que je n'ai jamais aimé personne comme j'aime cette femme!

« Pas même Adrienne... » ajoutait, tout bas, une tremblante petite voix intérieure. Mais Sulpice avait, pour l'étouffer, une raison rapide : Adrienne n'était comparable à aucune créature du monde. Adrienne était le charme, la consolation quotidienne du foyer.

C'était l'épouse, ce n'était pas « la femme ». C'était l'amie, ce n'était pas l'amour. Vaudrey se fût coupé un bras pour lui éviter un gros chagrin, mais il ne s'inquiétait pas d'Adrienne. Elle ne savait rien, elle ne saurait rien. Et quel crime, d'ailleurs, avait-il commis jusque-là ? Il y avait tout un amas de restrictions mentales dans ce *jusque-là*, que Sulpice eût volontiers biffé d'un coup d'ongle, tout prêt à s'écrier, avec la même bonne foi, — celle du mari qui trompe la femme qu'il aime :

— De quelle faute suis-je coupable ?

Une après-midi, — il n'y avait pas de Chambre ce jour-là, — Marianne était assise dans son petit salon. Chauffant au feu clair de la cheminée le bout furtif de ses mules, montrant, comme un oiseau hors du nid, son petit bec fin sous la dentelle de la jupe et la jambe droite repliée sur l'autre, elle paraissait songeuse, le menton appuyé sur sa main fine.

Elle était ennuyée. Justine, une femme de chambre engagée depuis peu et fournie par la Dujarrier, comme l'argenterie même, venait de lui répéter, avec le petit sourire discrètement railleur des domestiques, que M. Dachet, le tapissier, était venu deux fois.

— Le tapissier !

Et Marianne fronçait les sourcils imperceptiblement.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien, qu'il reviendrait demain.

— Vous appelez cela rien ! dit Marianne en riant d'un rire bref.

Elle alla, lorsque Justine fut sortie, droit à un petit cabinet italien noir à incrustations d'ivoire, et

dont un tiroir fermait à clef. En le tirant, un son de pièces d'or remuant sur du bois la fit sourire; puis, du bout de ses doigts blancs, étalant les louis au fond du tiroir, elle fit une petite moue, referma brusquement le tiroir et, croisant les bras, elle vint se rasseoir devant son feu, son pied droit battant sur la garniture de fer forgé une marche nerveuse.

— L'argent de la Dujarrier n'ira pas loin, songeait-elle. C'est fini.

Elle pensait à frapper un grand coup. Jusqu'à présent, son aventure avec Sulpice avait flotté dans les sentimentalités de roman ou de romance. Le ministre se croyait aimé pour son amour même. Il ne voyait dans Marianne qu'une fille excentrique, affranchie de tout préjugé et de tout devoir, qui disposait de sa vie comme bon lui semblait, sans avoir à en rendre compte à un mari ou à un amant. Libre, elle faisait de sa liberté du plaisir ou de la passion à sa fantaisie. Les terribles questions pratiques, les nécessités quotidiennes, échappaient à cet homme, chargé de la question gouvernementale de la France. Encore une fois, il ne se demandait pas d'où provenait le luxe de Marianne. Il s'en affolait sans penser à rien analyser, à rien savoir, naïvement. Le premier mot de M^lle^ Kayser devait brusquement l'éveiller.

Elle savait que Vaudrey devait venir, et, brusquement, quittant le coin du feu, elle s'habilla pour lui d'un peignoir de satin noir, doublé de surrah rouge, à revers de velours ouvert sur des plissés de vieilles dentelles laissant voir les blancheurs du cou et de la poitrine. Les cheveux blonds tombaient sur le col de velours, et cette tête pâle, au-dessus de ce costume

bizarre, prenait, sur le fond sombre du salon drapé de rouge, le charme inquiétant d'une apparition.

Sulpice, en la voyant, ne put s'empêcher de s'arrêter, en l'admirant, au milieu du salon où elle l'attendait, assise, rangeant des tas de paperasses dans une corbeille à pieds dorés, capitonnée de satin rose.

Elle lui tendit la main, une main pâle, tombante comme une main de morte, et languissamment lui demanda pourquoi il restait là, stupéfait, sans venir à elle.

— Je regarde, dit le ministre.

— Vous êtes toujours le plus galant des hommes ! fit Marianne. Vous n'êtes donc pas déjà las de m'avoir contemplée ? Ordinairement les caprices durent moins longtemps.

— L'affection que j'ai pour vous n'est pas un caprice.

— Qu'est-ce que c'est donc ? Je serais curieuse...

— C'est de la passion, Marianne, une passion absolue, profonde, folle...

— Oh ! laissez ! laissez ! dit Marianne. Je sais que vous parlez infiniment bien. Je vous ai entendu à la tribune. Une déclaration d'amour ne vous coûte pas plus qu'une déclaration ministérielle. Mais aujourd'hui, mon cher ministre, je ne suis pas disposée à en entendre, même de vous !

Il y avait, dans ces derniers mots, une certaine tendresse qui atténuait un peu le ton d'ennui ou de maussaderie dont Marianne parlait. Sulpice y vit comme une acceptation muette de son amour offert.

— Oui, fit brusquement Marianne ; je suis très triste, horriblement triste.

— Sans cause? demanda Vaudrey.

Elle haussa les épaules.

— Oh! moi, je ne suis pas de celles que leurs nerfs dominent. Quand je m'ennuie, il y a toujours une cause. Cela dit une fois pour toutes.

— Et cette cause? — Je serais heureux de la connaître, Marianne, car je vous jure que de vos ennuis et de vos peines je voudrais avoir toujours la moitié

— Merci!... Mais il est des peines assez vulgaires dans la vie qu'on ne pourrait confier qu'à ses amis les plus intimes.

— Vous n'avez pas d'ami plus dévoué que moi, dit Vaudrey d'un ton de conviction profonde.

Elle le savait bien. Elle lisait à nu dans cette âme.

— C'est quand on a rencontré des amis comme vous qu'on tient à les garder et à ne pas les attrister de ce qui est stupide!

— Mais enfin? demanda Vaudrey en se rapprochant de Marianne. Qu'avez-vous ? Je vous en supplie, dites-le-moi !

Il la regardait dans le fond des yeux, cherchant en ces prunelles bleues un secret ou un aveu qui lui échappait et, instinctivement, ses deux mains avaient cherché les deux mains de Marianne qu'elle abandonnait, toutes froides. En se penchant vers elle pour la supplier de parler, il sentait la douceur de cette haleine, le parfum de cette fine peau de blonde, et le satin du peignoir dessinait, sous ses plis noirs, un corps aux courbures exquises. Sur son genou, le genou de Marianne se pressait doucement, tandis que les paupières lourdes tombaient comme des voiles,

sur les yeux de la jeune femme où il semblait à Vaudrey qu'il apercevait des larmes.

— Marianne, je vous en prie, si vous avez un chagrin quelconque et que je puisse le soulager, je vous en conjure, dites-le-moi !

— Eh ! si c'était un chagrin !.... dit-elle en retirant brusquement sa main gauche des étreintes chaudes de Sulpice. Mais c'est pis : c'est un tracas d'argent, oui, d'argent, dit-elle brusquement en voyant l'expression étonnée du visage de Vaudrey.

Elle prit, comme à poignée, les papiers jetés dans la corbeille à ouvrage et dit avec une sorte de colère pleine de dégoût :

— Ça, tenez, vous voyez bien ça? Ce sont les notes de cet hôtel : notes de créanciers criards, tapissiers, serruriers, maçons, est-ce que je sais?

— Comment! votre hôtel ?

— Vous pensiez que je l'avais payé? Il est loué, mon hôtel, et rien de ce qui est dedans n'est soldé. Je dois tout cela, et à une meute.

Elle se mit à rire.

— Vous vous imaginez donc que la nièce au père Kayser pouvait mener cette vie de luxe où vous l'avez trouvée? Je n'ai pas un sou et j'aurais à moi tout ce qui est ici?... Non !... J'ai fait la folie de commander toutes ces choses, et maintenant je dois, et maintenant il faut payer ça, et maintenant on va me poursuivre. Voilà! Vous aviez bien besoin de me pousser à vous avouer tout cela !... Ce sont mes tracas, ce ne sont pas les vôtres, je vous demande pardon, mon cher Vaudrey ; voyons parlons d'autre chose. Eh bien, l'interpellation Fraynais,

comment a-t-elle tourné?... Qu'est-ce qu'il y a eu à la Chambre?

— Ne parlons que de vous, Marianne, dit le ministre, en regardant la jeune femme avec une espèce de pitié naïve, comme un médecin ami regardant une malade.

Nerveusement elle faisait craquer ses doigts et battait, de ses pieds croisés, cette marche fébrile de tout à l'heure.

Lui, se rapprochait davantage, essayant de la calmer, d'obtenir d'elle des explications, des renseignements; et Marianne, comme si elle avait cédé, en livrant tout d'abord son secret à un mouvement irréfléchi, refusait à présent de compléter sa confidence. Elle répétait que rien de ce qui pouvait être ennuyeux ou bas ne devait attrister ses amis. D'ailleurs on devait s'arrêter au secret même de sa vie. Elle avait bien le droit de se taire. Vaudrey en l'interrogeant ainsi, la faisait horriblement souffrir.

— Et vous, dit-il, vous, Marianne, vous me torturez bien plus encore en ne me répondant pas, à moi que le moindre détail de votre existence intéresse, à moi qui vous sais préoccupée, angoissée, et qui voudrais, je vous le jure, vous enlever toute tristesse.

Elle se tourna vers lui d'un mouvement brusque, et, ses yeux gris pailletés d'or jetant comme des étincelles, elle sembla obéir à un parti pris violent, soudain, presque involontaire, et dit à Sulpice :

— Alors vous voulez connaître la misère même de ma vie? Soit. Mais je vous préviens que ce n'est pas gai. Aussi bien, fit-elle, après être restée muette un moment, — Sulpice frissonnant sous son regard —

mieux vaut jouer carte sur table, et si vous m'aimez comme vous le dites, me connaître tout à fait; vous verrez ensuite ce que vous aurez à faire! Moi, je suis habituée aux déceptions.

Ah! quoi que cette femme fût prête à lui dire, Vaudrey sentait bien qu'une confidence ne pouvait qu'ajouter de l'amour à l'amour qu'il éprouvait. Elle s'était levée, les bras croisés sur sa robe noire où les velours rouges ressemblaient à des éclats de blessures, et ses yeux incendiés dans sa figure pâle, ses lèvres étrangement avivées, d'une sensualité bizarre appelant le baiser, tandis qu'une amertume colère enflait ses narines, elle se mit à conter à Vaudrey, assis devant elle et regardant d'en bas,— comme d'à-genoux, — une histoire attristée d'enfance mauvaise, d'adolescence ignorante, de jeunesse gâchée, des tristesses, des fautes, des élans de foi, des chutes, des ressauts d'amour, d'orgueil, de vertu, de rachat par le repentir, des espoirs flagellés, des confiances mortes : toute une existence déchirée de femme, laissant moins de la chair de son corps que de son cœur aux clous des calvaires, — quelque chose de banal et de déjà vu, de déjà entendu, mais de cruellement vrai, et qui allait droit au cœur de Sulpice, à ce cœur gonflé de pitié, à ce croyant attiré par tout ce qui lui semblait si douloureusement exquis et nouveau dans cette femme.

— Je vous ennuie peut-être ? dit-elle brusquement.

— Vous ! dit-il.

Il montrait ses yeux où montait une larme.

Les yeux de Marianne s'illuminèrent d'un éclair rapide.

— Eh bien, dit-elle, voilà ma vie! J'ai aimé, j'ai été trahie, j'ai cru à quelqu'un et je me suis réveillée un beau matin avec cette perspective devant moi : tomber en pleine boue ou faire comme tant d'autres, prendre un amant, et me sauver par le luxe, puisque je ne pouvais me racheter par la passion. Bah! le monde est plus clément au succès qu'au repentir ! Il ne s'agissait donc que de réussir, et ma foi... vous connaissez bien M. de Rosas?

— Non, balbutia Vaudrey, qui revit brusquement devant lui la figure rousse du duc.

— Vous l'avez entendu l'autre soir!

— Je veux dire que je ne lui ai jamais parlé. Eh bien, M. de Rosas?

— M. de Rosas m'aimait. Oh! disait-elle en arrêtant un geste de Vaudrey, attendez! Il disait qu'il m'aimait. Il est riche. Pourquoi n'aurais-je pas été la maîtresse de Rosas? Marché pour marché, celui-là était bon, du moins! « Va pour Rosas! » C'est pour le recevoir que j'ai fait cette folie de commander sans compter, sans savoir. Qu'est-ce que c'est que ça pour un Rosas? dit-elle en froissant entre ses doigts les factures amoncelées.

— Et... M. de Rosas? demanda Vaudrey, tout pâle.

— Lui?

Marianne se mit à rire.

— Eh bien, il est parti!... Je vous ai raconté ça... Il a peut-être bien fait du reste... Je l'ai regretté un moment... Mais bah! je l'aurais renvoyé... Oui!, tout

net! Comme cela! Sans lui laisser même toucher le bout de mes doigts!

— Rosas? répéta le ministre en enfonçant son regard dans le regard de Marianne.

— Rosas, dit-elle encore, baissant la voix. Et savez-vous pourquoi j'aurais fait cela?

— Non... fit Sulpice qui tremblait.

— Tout simplement parce que je ne l'aimais plus! et que j'en aimais un autre.

Elle avait prononcé lentement, d'un son chaudement vibrant, ces dernières paroles qui causaient à Sulpice une sensation de frisson délicieux.

— Ah! dit-il, en allant à elle, c'est pour cela? Vrai, Marianne, c'est pour cela?

Elle n'avait pas dit qui elle aimait, elle n'avait laissé parler que son regard. Mais Sulpice se sentait à elle, brûlé de passion, emporté, affolé par cet aveu, et ses mains cherchant les mains de Marianne, l'attirant vers lui, ses bras la serrant contre sa poitrine, grisé par la pression de ce corps collé à son corps, il ajoutait tout bas, ses doigts touchant tour à tour le satin du cou et la soie des cheveux :

— Comment ne voulez-vous pas que je vous adore, Marianne? C'est vrai, c'est bien vrai, n'est-ce pas? Vous m'aimez?... Ah! ce que le grand seigneur n'a pas fait, croyez-vous donc que je ne puis le faire, moi?... Vous êtes chez vous ici, chez vous, entendez-vous, Marianne...

Il ajouta, laissant tomber ses lèvres jusqu'à l'oreille exquise de la jeune femme:

— Chez nous... voulez-vous?... chez nous!...

Il sentait, entre ses bras, des tressaillements qui

couraient dans ce corps appuyé au sien ; sa lèvre erra de l'oreille à la joue et de la joue aux lèvres, et là, dans un baiser long, éperdu, qui lui causait la sensation alanguie d'un évanouissement, il resta, la tenant serrée jusqu'à ce qu'elle se dégageât souriante, toute rose, les yeux brillants, et qu'elle dît, avec une expression de joie étrange :

— C'est signé, maintenant !

Sulpice n'avait jamais éprouvé, même aux heures de jeunesse, une sensation aussi grisante que celle qu'il ressentait aujourd'hui. C'était un complet abandon de lui-même, un oubli de toutes choses dans une ivresse absolue. Tout ce qui était la réalité, prête à le ressaisir au sortir de ce logis, disparaissait devant ce rêve : la possession de cette femme. Il oubliait l'assemblée, le foyer, cette foule humaine qu'il dominait du haut de la tribune ; cette Adrienne, assise, là-bas, auprès d'une fenêtre, et l'attendant. Il oubliait tout. Avec la faculté singulière qu'ont les gens d'impressions faciles et fugitives, il lui semblait que son horizon s'était borné à ces murs tendus de soie, à ces tapis, à ce salon féminin, donnant sur un boudoir, sur un retrait, où des parfums de fleurs et de flacons sortaient.

Puis un sentiment de fierté spéciale lui entrait au cœur. Il éprouvait une jouissance décuplée à l'idée de se dire que lui, le petit bourgeois de Grenoble enlevait cette femme à un duc et payait en grand seigneur les dettes qu'elle avait contractées. Un instinctif mouvement de vanité lui faisait redresser la tête. Ce Rosas ! Lui, le fils des braves gens du Dauphiné, il l'écrasait de sa générosité.

— Que voulez-vous que je fasse pour que ces créan-

ciers se taisent ? dit-il à Marianne, — dont il tenait les mains, et qui, de son visage, lui frôlait le visage à le rendre fou.

— Rien, répondit-elle. Il me suffit que nous ayez promis. Maintenant je me sens sauvée. Chez nous, vous l'avez dit, nous sommes ici chez nous. Et si les créanciers ne me croient pas lorsque je leur dirai de patienter....

— Ils vous croiront, s'écria Vaudrey. Voyons, cherchons un moyen... Sur ma signature n'importe qui me prêterait de l'argent !

Il semblait que Marianne attendît ce mot, l'*argent*, brutal et éloquent, pour raconter alors à Vaudrey que Claire Dujarrier, une ancienne amie, connaissait intimement un certain Adolphe Gochard, lequel, sur l'endos d'une personne solvable, avancerait parfaitement une centaine de mille francs qu'il avait tout justement de disponibles. Il suffisait de faire à Gochard un billet de cent mille francs, payable à trois mois, avec les intérêts à cinq pour cent, pas davantage. Ce Gochard était un capitaliste fort honnête qui ne faisait point métier du prêt. Obligeance pure. C'était M^me^ Dujarrier qui l'avait présenté, et Marianne aurait eu déjà recours à son obligeance si elle avait cru pouvoir jamais payer à date fixe.

— Et où demeure ce M. Gochard ? demanda brusquement Vaudrey.

— Oh ! vous n'auriez même pas besoin de le voir, répondit Marianne. Sur un billet que je lui remettrais, M^me^ Dujarrier se ferait fort de m'avoir les cent mille francs de la main à la main !

— Cent mille francs ! — En trois mois, se disait

Vaudrey, on peut, dans un vaste placer comme Paris, — trouver bien des filons d'or.

Il avait d'ailleurs sa fortune personnelle et des terres dans le Dauphiné. Au besoin, sans qu'Adrienne même en fût avertie, il hypothéquerait les fermes de Saint-Laurent du Pont !

— M. de Rosas n'eût pas hésité. Mais il n'eût pas eu de mérite, lui ! fit Mlle Kayser.

Le nom et le souvenir de cet homme, arrivant là pour l'aiguillonner, décidèrent Sulpice. Evidemment le grand seigneur millionnaire n'eût pas attendu longtemps pour arracher cette femme aux griffes des créanciers Cent mille francs, une misère pour le comte ! Eh bien, cet argent, Vaudrey le donnerait, comme l'eût fait l'Espagnol. Il le trouverait. Avant trois mois il aurait tout réparé, il ne savait comment. Mai peu importait.

— Avez-vous une plume, Marianne ?

Le ministre n'avait pas remarqué le feuillet de papier blanc qui courait ,sur un buvard en cuir de Russie, parmi les enveloppes satinées et les couteaux d'ivoire.

— Que voulez-vous faire, mon ami ?

Elle semblait repousser le porte-plume en galuchat vert posé près de l'encrier, et le rapprochait imperceptiblement de Sulpice déjà assis, d'un mouvement brusque, devant le bureau.

— La signature d'un ministre suffira, je pense ! dit-il en souriant.

Et il se mit à écrire.

— Comment dites-vous ?... Gochard ?...

Elle regardait, toute pâle, par-dessus l'épaule de

Sulpice traçant rapidement quelques lignes sur le papier, puis elle épelait :

— Adolphe Gochard..... Go.. go... c.. h.. ar.. d!

— Voilà ! dit-il, en lui rendant le feuillet.

— Je désire savoir ce qu'il y a là-dessus et je ne consentirai pas...

Elle prenait, entre ses doigts, le papier comme pour le déchirer. Sulpice l'arrêta.

— Non, dit-il, je veux, j'exige que vous gardiez cela; c'est la meilleure réponse que vous puissiez faire à ces gens-là. — Comptez sur moi !

— Vous le voulez ? fit Marianne en hochant la tête avec une voix très douce.

— Absolument. —C'est de l'égoïsme, dit Sulpice, je tiens à être un peu chez moi ici.

Il lui saisit les mains, ces mains potelées, douces et pressantes, qu'il baisa en les serrant dans les siennes, en les portant à ses lèvres, en cherchant encore ce visage, ce cou, cette oreille, cette bouche qu'il couvrait de ses baisers; et Marianne, tenant toujours le papier satiné que le ministre venait de signer, disait, rieuse et se défendant faiblement :

— Voyons... voyons... finissez !... Oh ! le grand enfant !... Vous n'en laisserez pas pour une autre fois !...

Il sortit, la tête perdue, de cet hôtel, tout imprégné de parfums âcres. Il avait jeté au cocher une adresse à mi-chemin du ministère :

— Place de la Madeleine !

Il fermait les yeux pour revoir Marianne.

Elle, toute seule, un sourire de vanité satisfaite montant à ses lèvres et les tordant, avait commencé par regarder les lignes rapides qu'il avait écrites :

« *Je remettrai à M. Adolphe Gochard un billet à trois mois, s'il consent à avancer cette somme à M^lle Dujarrier, qui la remettra à M^lle Marianne Kayser!* »

— Allons! la Dujarrier avait raison! dit-elle; ça prend plus facilement qu'un sinapisme, les ruses de femme!

Puis, après un léger hochement de tête et le sourire ne la quittant pas, elle alla ouvrir un des tiroirs du petit cabinet italien et y glissa, soigneusement plié en quatre, le papier satiné où le ministre avait posé son nom. Elle songeait que cela valait de l'or, cet autographe, mille fois le petit tas de pièces d'or traînant encore dans le tiroir, comme des épaves de luxe. Ensuite, revenant lentement à son fauteuil, s'y laissant tomber, les deux bras repliés derrière sa tête et les yeux au plafond, perdus, elle se mit à rêver — une foule de petites pensées d'ambition lui courant par la tête comme des envolées de nuages — et, tandis que le haut de son pied, nerveux, battait toujours une marche innotée au bord de sa jupe, les lèvres, ces lèvres dont Vaudrey emportait la brûlure — gardaient, toutes froides, leur rictus bizarre d'inassouvie qui voit cependant l'occasion venir.

Elle était aussi maîtresse d'elle-même, maintenant, que Vaudrey était embarrassé et affolé. Il lui semblait que des voix riaient en lui, chantaient, que son cerveau flambait de joie. Il voyait s'ouvrir, immenses, des perspectives rêvées. C'était beau d'être tout-puissant; être aimé, c'était meilleur. Tout à la fois tourbillonnait dans sa tête : il lui semblait qu'il entendait encore Denis Ramel lui parler

et, tout aussitôt, coupant par un baiser les boutades du vieux journaliste, la figure de Marianne réapparaissait souriante, et Sulpice la revoyait, en quelque sorte à demi pâmée, dans la vitre de son fiacre, comme un pastel presque effacé sous le verre de son cadre.

Il fut tout enchanté d'aller à pied un moment, lorsque la voiture l'eut déposé sur l'asphalte qui entoure la Madeleine. La marche lui faisait du bien. Il redraissait le front instinctivement, ouvrait ses poumons à l'air, élargissait sa poitrine. Il lui semblait qu'on le regardait beaucoup. Des passants se retournaient pour le voir. Il eût été plus fier qu'on dît de lui : — C'est l'amant de M^lle^ Kayser ! — que : C'est M. Vaudrey, le ministre !

Il éprouvait un certain ennui à revenir à la place Beauvau. Il était encore avec Marianne. Il se rappelait ses attitudes, son sourire, le son de sa voix. Maintenant les affaires publiques, les signatures à donner, les rapports à lire, les dépêches, le métier, en un mot, le vulgaire métier l'allait ressaisir comme au collet. Il ne rentra pas tout de suite à son cabinet. Warcolier, le sous-secrétaire d'Etat, recevait, d'ailleurs, et expédiait les affaires courantes.

Il ressentait, par une bizarrerie singulière, comme le besoin de revoir Adrienne très vite, après Marianne, peut-être pour se rendre compte de la sensation qu'il éprouverait, et si «cela se voyait», comme on dit. Il y avait aussi du remords dans cet empressement. Il voulait se prouver à lui-même qu'Adrienne ne souffrait pas, et, comme autrefois, lui sourire, comme si un redoublement d'affection devait, à ses propres yeux, effacer sa faute.

Adrienne était dans son salon. Sulpice entendait des voix, à travers la porte. On causait.

— Madame a une visite? demande-t-il au domestique.

— Oui, Monsieur le Ministre : — M. de Lissac !

— Tiens, Guy ! Par quel hasard ! se dit Sulpice.

Il poussa la porte et entra, tendant la main à son ami.

— A la bonne heure ! Tu es bien gentil d'être venu !

Guy s'était levé, son chapeau à la main, tandis que Vaudrey s'inclinait vers Adrienne, restée assise, pour l'embrasser sur le front sans cérémonie, devant son ami.

— Oh ! dit Lissac, ce n'est pas ton Excellence que je venais saluer ! C'est sa charmante femme que je venais voir !

— Je t'en remercie, fit Sulpice. Ma pauvre Adrienne n'a pas beaucoup de visites, en dehors des relations officielles !

— Et elle ne s'amuse guère ! Aussi me suis-je promis de lui venir faire ma cour — ou la cour, comme tu voudras — de temps à autre. C'est vrai, Madame, dit Lissac gaiement, ce diable de ministre mériterait qu'on vous fît des déclarations du matin au soir, tandis qu'on lorgne, là-bas, son portefeuille. On n'a jamais vu un mari pareil !...

Adrienne, un peu rouge, regardait Vaudrey avec son expression de dévouement tendre, profond comme son âme. Sulpice essayait de rire aux plaisanteries de Lissac.

— Non, tu sais, prends garde ! ajouta Guy. Puisque

Mme Vaudrey est si souvent seule, je me permettrai quelquefois de venir lui tenir compagnie, et je ne te réponds point de n'en pas devenir amoureux.

Il se tourna respectueusement vers Adrienne, ajoutant sur le ton correct du gentleman :

— Tout cela, Madame, pour lui faire comprendre que rien au monde, pas même un lambeau de maroquin—est-il en maroquin, son portefeuille ?—ne vaut le bonheur d'avoir une femme telle que vous ! Et il ne s'en doute pas, le misérable ! Tu vois, je parle de toi comme le feraient les journaux de l'opposition !

Sulpice essayait de sourire, mais il devinait, sous les plaisanteries de Guy, un fond de sérieux et de vérité. Peut-être tout à l'heure Adrienne s'était-elle laissée aller à se plaindre des tristesses et des solitudes de sa vie. Il en était comme froissé. Après tout, il faisait, pour plaire à sa femme, tout ce qu'il pouvait ! Mais un homme comme lui n'était pas né en somme pour rester à l'attache éternellement. La femme d'un ministre devait bien avoir sa part du fardeau, puisqu'il y avait fardeau.

Et comme si Adrienne eût deviné la pensée même de Sulpice, elle ajoutait bien vite, interrompant ce railleur qui déconcertait un peu le ministre :

— N'écoute pas M. de Lissac. Telle que je suis, je suis très heureuse !

Vaudrey lui avait pris la main et la serrait entre ses doigts, un peu nerveusement. Le sourire confiant, le bon sourire honnête d'Adrienne lui rappelait l'inquiétant rictus éperdu de Marianne.

— Chère femme !

Il cherchait un mot, un cri, une consolation, une

sorte de caresse venu du cœur et allant droit au cœur. Il ne trouvait pas.

— Allons ! dit Guy, je vous laisse. Et si vous me le permettez, Madame, je viendrai vous apporter quelquefois les badauderies du dehors !

— Vous serez toujours le bienvenu, Monsieur de Lissac ! dit Adrienne en lui tendant la main.

Guy s'inclina devant Mme Vaudrey avec le respect le plus profond.

Sulpice le reconduisit à travers les salons jusqu'à l'antichambre.

— Veux-tu que je te dise ? fit de Lissac. Ta femme s'ennuie, prends garde. Ce n'est pas gai, ce grand hôtel. On doit s'y enrhumer. Et une femme toute seule là-dedans. Une variante de l'emprisonnement ! Songe à cajoler ta majorité, mon cher ministre, mais n'oublie pas ta femme ! — Tiens, je ne te prends pas en traître, je te préviens que si je la trouve souvent comme aujourd'hui, mélancolique, je lui dis que je l'adore ! Oui ! oui ! Elle est charmante, ta femme ! Je donnerais tous les ordres du jour de confiance pour une mèche de ses cheveux ! Adieu, Monsieur le ministre.

— Grand fou ! dit Vaudrey en lui donnant sur la nuque une petite tape amicale.

— Soit. Mais si tu ne l'aimes pas assez, j'en deviens amoureux. Et je te préviens que mieux vaudrait moi qu'un autre. Au revoir !

— Au revoir ! répéta Sulpice.

Il essayait maintenant de sourire, et il descendit vers son cabinet où l'attendaient, entassés, des rapports qu'il se mit à feuilleter nerveusement et à lire de mauvaise humeur.

II

Dans la banalité des visites qu'elle recevait au ministère, où le mercredi était son *jour*, Mme Vaudrey n'éprouvait de satisfaction réelle que lorsque, par hasard, Denis Ramel consentait à quitter les Batignolles pour venir place Beauvau, ou lorsque Guy apportait dans ce milieu triste des nouvelles du dehors.

Adrienne se sentait isolée affreusement ; elle ne connaissait presque personne à Paris. Elle n'avait pas eu, depuis que Vaudrey s'était installé rue de la Chaussée-d'Antin, le temps de lier connaissance avec des femmes de députés, à l'Assemblée, la plupart demeurées en province, ou habitant Versailles par économie.

Le ministère lui avait évidemment amené des relations toutes faites, mais horriblement prévues, des visiteuses qui ressemblaient à des solliciteuses ou à des clientes. Ces réceptions officielles l'attristaient. C'était toujours la même conversation banale, écœurante de flatteries ou inquiétante de sous-entendus. On parlait d'interpellation prochaine ; majorité du ministère, projets de loi ; les mêmes mots, lugubres comme des averses, tombaient avec la régularité des gouttes de pluie. Des jeunes filles mêmes, élevées dans ce milieu de politiciens enragés, parlaient de dislocation de majorité, de rapports ou de scrutins, comme des boutiquières parlent de leur métier.

La pauvre Adrienne mettait ses efforts à s'intéresser

à ces choses. Puisque c'était l'existence même de son mari, ce devait être aussi la sienne. Elle avait rêvé pourtant une autre jeunesse, et par les claires journées de soleil, elle se disait qu'il faisait bon, là bas, sur les bords de l'Isère, dans sa chère petite maison de province !

Elle ne laissait rien voir d'ailleurs de sa mélancolie. Elle savait qu'on lui reprochait déjà d'être un peu triste. Une femme de ministre devait savoir sourire. C'est ce que Mme Marsy lui répétait le plus souvent possible, lorsqu'elle venait place Beauvau. Cette femme, qui s'inquiétait à peine de son fils, le laissant grandir à la diable, déléguant toute sa maternité à la grand mère, était gaie, constamment gaie, après une vie traversée de hasards et un veuvage assez dramatique, disait-on. Elle essayait de devenir pour Adrienne une conseillère, une intime amie. Elle répétait souvent à Mme Gerson, qui la quittait fort peu, que Mme Vaudrey serait tout à fait charmante si elle avait du *chic*.

— Malheureusement elle est provinciale ; pas dans le mouvement. Elle sent toujours le Dauphiné ! Et puis, — tout ce qu'il y a de plus drôle : — elle ne connaît rien à la politique !

— Elle ne s'en occupe seulement pas, disait, en riant beaucoup, la jolie petite Mme Gerson.

Elle ne se souciait même point, au dire de ces dames, de remplir sans fausse note son rôle de femme de ministre. Ah ! si Sabine ou Blanche Gerson s'était trouvée dans la situation de cette petite bourgeoise de Grenoble ! A la bonne heure ! Paris eût vu ce que c'est qu'une république athénienne.

Sabine Marsy était tout à fait savante. Elle donnait gentiment, sans en avoir l'air, à Adrienne de petits conseils qui ressemblaient à des reproches, dissimulés sous une amabilité. Mme Vaudrey, comme le faisait remarquer aussi Mme Gerson, aurait bien pu, par exemple, en arrivant place Beauvau, étudier le *Code du Cérémonial.*

Mme Gerson était entrée, peu à peu, comme Mme Marsy, dans l'intimité d'Adrienne. Par genre, pour raconter ce qui se passait au ministère ; pour être sur la première liste des invitées, lorsque le ministre recevrait, donnerait un bal. Sabine Marsy, après avoir eu la manie d'être une artiste, patronné les peintres intransigeants et exposé au Salon, tenait à jouer à Paris un personnage politique. Mme Gerson, *Blanche,* comme l'appelait Sabine, avait aussi la même ambition, simplement par genre. Elle voulait paraître. Tout la tentait, l'attirait. Elle appartenait, corps et âme, à cette machine à multiple engrenage, brillante, tapageuse, leste, haletante comme une locomotive, qui s'appelle le *chic.* Le chic, mot indéfini, indéfinissable, variable et subtil comme un hygromètre à cheveu, tyrannie parisienne qui broie plus d'existences mondaines que le roi de Dahomey ne faisait de victimes aux jours de grandes fêtes. Tout pour Blanche, dans la vie la plus fouettée, la plus surexcitée, la plus nerveusement affolée, se réduisait à ces deux termes inévitables : ce qui était *chic* et ce qui n'était pas *chic.* Et non seulement la mode, le vêtement, le chapeau, les gants, le costume, l'étoffe le bijou, la robe qu'il fallait porter, mais le livre qu'il fallait lire, la pièce qu'il fallait écouter, la partition

d'opérette qui devait traîner sur le piano, le bonbon qu'il fallait offrir, l'opinion qu'on devait avoir, le tableau dont on devait parler, irrémédiablement tout à la fois était une question de *chic*.

Mme Gerson eût préféré être compromise dans son honneur plutôt que d'être ridicule dans ses opinions et d'émetre un avis qui n'eût pas été chic. Il en résultait que toutes les conversations de cette femme, qui venait très souvent voir Mme Vaudrey, étaient prévues ; qu'Adrienne pourrait connaître d'avance la pensée de Blanche sur tel ou tel fait, et que les idées pour Mme Gerson ne passaient que si elles étaient estampillées par le chic, comme une pièce, pour ne point paraître fausse, doit être estampillée à la Monnaie.

Blanche eût été navrée de n'être pas aperçue dans le salon du Président, un jour de grande réception à l'Elysée ; au ministère, un soir de comédie ; de ne pas être au premier rang des spectatrices, un jour d'interpellation ; de ne pas être saluée du haut de la tribune par quelque ministre, le jour du Grand Prix ; de ne pas être la première au vernissage, la première aux répétitions générales un peu *chic*, la première partout. Frêle, mince, résistante comme une Parisienne, elle traînait, de sa main de fin acier, son mari épuisé à travers les réceptions, les bals, les soirées, les salons, parlant haut, jugeant tout, jasant, caquetant et pérorant, heureuse de monter, la tête droite, le grand escalier d'un ministère, sentant une volupté à enfoncer dans la *moquette* officielle ses petits pieds, comme si ses talons eussent été faits pour les tapis de l'Etat ; toute fière lorsque

l'huissier jetait très haut, dans le brouhaha de la réception, ce nom qui voulait dire : le ménage à la mode, u ménage de toutes les fêtes :

— Monsieur et Madame Gerson !

Tandis que lui, le mari, fatigué, lassé, sorti la tête lourde de son bureau après avoir mangé en hâte, passé en hâte son habit et sa cravate blanche, montait hâtivement en voiture, hâtivement accompagnait sa femme, la quittait pour sommeiller à demi sur un fauteuil, en plein bal, se réveillait en hâte, revenait chez lui en hâte, se couchait en hâte, dormait en hâte, et se levait de même, traînant comme un boulet de bagne cette petite créature infatigable, elle souriait aux autres, séduisait les autres, valsait avec les autres, se parait pour les autres, et ne gardait pour lui que ses lassitudes, ses bâillements, ses pâleurs et ses migraines.

Et, pour ces deux forçats du *chic*, l'hiver passait ainsi, laborieux comme des mois de travaux forcés, et il était temps qu'ils allassent, lui et elle, l'été venu, respirer l'air de la mer ou prendre le soleil de la campagne pour revivifier un peu leurs corps blêmes, usés, décatis et « vannés », comme disait Sabine Marsy, lorsqu'elle se rappelait ses relations avec les peintres.

— Ah ! que j'aime mieux mon ménage ! songeait Mme Vaudrey.

Sabine et Mme Gerson étaient, avec les femmes des ministres, les femmes des chefs de bureau et les visiteuses obligées, les plus assidues auprès d'Adrienne, qu'elles trouvaient décidément *province*. Elle, stu-

péfaite, se sentait effrayée par ces Parisiennes tapageuses qui ressemblaient à des mécaniques toutes montées, parlottant comme des boîtes à musique chanteraient.

— Elles vous ennuient ? lui dit, tout nettement, un soir, Guy de Lissac, qui se sentait plein de pitié pour cette jeune femme pensive, plus jolie cent fois que la jolie Mme Gerson dont les journaux vantaient la beauté, cette femme de ministre, qui volontairement s'effaçait, timide, avec une sorte d'embarras sans gaucherie, tout à fait séduisant, surtout pour un boulevardier comme Guy.

— Elles ne m'ennuient pas, répondit Adrienne, elles me troublent.

— Ah ! elles sont dans le *mouvement*, comme on dit. Train express. Mais elles s'amusent tant qu'elles n'ont même pas le loisir de sourire. Quand la locomotive va trop vite, allez donc distinguer le paysage !

Adrienne sentait instinctivement chez ce sceptique une sorte de foi déguisée sous une ironie. L'esprit de Lissac lui plaisait. Il l'étonnait un peu quelquefois, mais les railleries peut-être affectées du jeune homme la consolaient des fadeurs niaises des propos chaque jour entendus.

Par curiosité d'abord, puis par un sentiment de respect dévoué, Guy s'était pris à étudier cette délicate nature de sensitive, toute pleine d'amour pour Sulpice et qu'une impression de vague angoisse prenait quelquefois à la gorge, comme si le vide, un vide étouffant, eût été fait autour d'elle par quelque machine pneumatique.

Il lui semblait que ce vaste hôtel, peuplé de fantômes pourtant, était vierge de souvenirs, banal et vulgaire comme une maison meublée. Rien n'y avait laissé de trace que la poussière et les lézardes. Ces salons, autrefois bâtis pour le maréchal de Beauvau, ces murailles qui avaient entendu jadis les sanglots de Mme d'Houdetot devant les derniers soupirs de Saint-Lambert, paraissaient à Adrienne suinter l'ennui, l'étouffant et l'irrésistible ennui, l'ennui solennel, officiel, absolu, l'ennui dans le décorum et l'isolement dans le pouvoir.

Elle maudissait sa solitude, se sentant comme perdue dans les salons de cet hôtel garni qui était le ministère et où elle traversait de grandes pièces froides, lugubres, avec leurs chaises rangées contre la muraille, symétriquement, et n'attendant évidemment personne : des chaises de parade, vides d'occupants, et qui — les meubles d'habitude, les meubles de famille, ont des voix, semble-t-il — ne se parlaient pas entre elles. De vastes chambres désertes, où les bibliothèques avaient, derrière leurs vitres, des rideaux verts constamment tirés, des bibliothèques sans livres, jamais ouvertes, lugubres comme des tombeaux vidés.

Oui, elle étouffait dans cet immense logis doré, tapissé de Gobelins, mais épouvantablement morne, et où rien, rien, pas un objet ne lui rappelait le délicieux *home* provincial, le logis de Grenoble, le jardin plein de lilas où elle allait parfois lire un livre, tandis que Sulpice travaillait, là-haut, courbé sur sa table chargée de papiers, devant sa fenêtre ouverte ! Ah ! les chères chambres de l'humble coin

logis de province, les blottissements heureux dans le nid paisible; et même, à l'arrivée à Paris, les bonnes journées heureuses dans l'appartement de la Chaussée-d'Antin, où Adrienne se sentait du moins chez elle, libre de venir, de penser, de parler haut sans avoir l'impression d'un regard constamment ouvert sur elle, d'oreilles toujours aux aguets dans un perpétuel espionnage de toutes ses actions, et une critique de toutes ses paroles.

Elle en venait à se demander si, pour Sulpice même, le bonheur n'eût pas été loin de cette vie qui était un esclavage, de cette fièvre politique qui, depuis quelque temps, visiblement le rendait pâle, nerveux, tout autre que jadis.

— Si tu ne m'aimais pas autant, lui disait-elle en souriant doucement, je croirais que tu ne m'aimes plus.

— Quelle folie ! tu n'as qu'une rivale, Adrienne...

— Ah ! je la connais bien. Mais elle te prend tout à moi. C'est la politique. Allons, sois glorieux, moi je serai heureuse. Ou résignée, comme tu voudras. Je t'adore tant ! Je te donnerais ma vie, je puis bien te donner mes journées d'ennui !

Elle essayait, dans ce milieu officiel, d'apporter ses habitudes d'ordre bourgeois et provincial qu'on lui avait honnêtement enseigné, quoiqu'elle fût riche. Elle trouvait que les dessertes de sa table disparaissaient effroyablement vite, qu'on emportait à la cuisine des plats à peine touchés, des bouteilles entamées. Elle voulut en faire la remarque. Le sourire un peu méprisant des domestiques lui répondit et lui fit honte.

Sans doute, M. Pichereau, le prédécesseur de M. Vaudrey, était ordonné, *serré*. Sa table était petite, mais rien d'étonnant à cela. M. Pichereau avait un mauvais estomac. A la bonne heure, les prédécesseurs de M. Pichereau! Ils avaient donné des dîners et des fêtes, ceux-là! Il est vrai que c'étaient l'un un comte, l'autre un marquis. On retrouve toujours le gentilhomme partout.

Elle avait entendu, un soir, un des domestiques du ministère dire à un autre :

— Comme si ce n'était pas notre argent que les ministres mangent! C'est l'argent des électeurs. Ils nous donnent des gages: nous leur donnons des appointements. Voilà.

Le domestique était renvoyé sur l'heure. Mais ces propos revenaient parfois à la mémoire d'Adrienne et lui donnaient l'horreur de cette valetaille qui l'entourait, la servait d'un air de déférence froide, sans attachement, comme des garçons d'hôtel ou des filles d'auberge qu'on devait quitter le lendemain, avec un pourboire.

Vaudrey s'apercevait beaucoup moins de ces petites piqûres quotidiennes. Il vivait dans une atmosphère d'éloges continuels, de sollicitations dissimulées sous des compliments. Il eût pu à loisir, calculer mathématiquement combien d'angles peut former le corps humain assoupli par les courbettes. Tout le monde, dans son administration, demandait ou faisait demander quelque chose. L'*avancement*, cette boulimie, était le rêve goulu de tout ce microcosme d'employés quémandant, intriguant, faisant ouvrir autour du

nouveau ministre comme des travaux de circonvallation autour d'une redoute.

Sulpice se sentait assiégé, visé par un tas d'ambitions avides. Les sous-chefs de service jetaient à la place de chefs les regards cuits d'envie, d'affamés hypnotisés par l'étalage de Chevet. Les lettres de recommandation pleuvaient. Le ministre éprouvait comme une nausée sous cette averse de sollicitations et il essayait d'arrêter l'ondée, faisant appeler Warcolier, le sous-secrétaire d'Etat, et lui disant de répondre aux députés, aux sénateurs, à tout le monde: qu'il n'y avait pas de protection qui tînt, que l'ère de la faveur était finie ; qu'il n'entendait, lui, Vaudrey, donner quoi que ce fût qu'au mérite. Au seul mérite. Vous entendez, monsieur Warcolier ?

Warcolier roulait de gros yeux, stupéfait, puis, avec le sourire satisfait du bellâtre, après avoir passé sa main grasse sur ses longs favoris pendant, jaunes et striés de gris, le long de ses joues roses, il faisait observer doctoralement que Monsieur le Ministre entrait là dans une voie qu'il ne redoutait point en toute conscience de qualifier de funeste. Eh! bon Dieu ! il fallait bien faire quelque chose pour ses amis !... L'avènement de Vaudrey au ministère de l'intérieur avait fait naître bien des espérances ; il fallait, de toute nécessité, les satisfaire. On ne pardonnerait pas à Vaudrey une telle déception.

— Quelle déception ? disait Sulpice. J'ai promis des réformes, je veux en faire. Mais on se moque bien de mes réformes et on me demande quoi ?... Des places!

— Dame! répondait Warcolier, tout à fait logique.

— Soit. Mais il y a place et place. Je ne peux pour-

tant pas mettre tout un personnel à la retraite pour le remplacer par un personnel nouveau. Et c'est ce qu'on voudrait simplement ! Il n'y a pas un député qui n'ait un candidat à me recommander !

— Ce qui est fort naturel, Monsieur le Ministre, puisqu'il n'y a pas un député qui ne soit candidat lui-même.

— Encore devrait-il être indépendant de ses électeurs ! Mais, en vérité, ce ne sont pas les droits de ceux qui les ont nommés que mes collègues défendent, ce sont leurs intérêts !

— Chacun pour soi, Monsieur le Ministre. Hier, pas plus tard qu'hier, un de mes électeurs, dont la femme vient d'accoucher, ne m'a-t-il pas écrit pour me demander une bonne nourrice ? C'est comme notre collègue Perraud (des Vosges). Un de ses électeurs l'a chargé de lui rapporter un parapluie à son prochain voyage Les électeurs prennent leurs députés pour des commissionnaires en marchandises.

— Et en bureaux de tabac ! Eh bien, je veux qu'il y ait plus de moralité que cela dans l'Etat. J'aime à donner, dit Vaudrey, mais je saurai refuser.

— Cela vous sera facile tant que vous serez populaire, solide au Parlement ; mais le jour où il sera bien prouvé que tel ou tel autre ministre à venir peut être plus utile que vous aux intérêts personnels de chacun... Et il y en a de ces ministres à l'horizon...

— Granet, oui, je sais ! Il promet plus de beurre que de pain, quitte à donner ensuite plus de croûtes sèches que de beurre frais. Moi, je ne veux tromper personne.

— A votre aise, Monsieur le Ministre, à votre aise, répondait Warcolier, doucereux et railleur.

Sulpice n'aimait pas cet homme. Un phraseur. Il se sentait vaguement miné par ce Warcolier qui affectait, en public, des rigidités de principes singulières, et qui, dans le privé, abandonnait tout à la faveur, pour se concilier des sympathies. Il suffisait que le ministre décourageât les ambitions brutalement gourmandes pour que le sous-secrétaire d'Etat entretînt, d'un air important, avec des sourires fins et des silences qui signifiaient tout ce qu'on voulait, des espérances avidement malsaines. Ce petit travail de taupe autour de son cabinet, Vaudrey l'ignorait; il ne savait pas que, de tous ses refusés, à lui, Sulpice, Warcolier se faisait des clients; mais il gardait contre ce républicain devenu fermement résolu depuis le triomphe de la République, une défiance éveillée. Au reste, qu'avait-il à craindre? Le président du conseil, M. Collard (de Nantes) avait l'absolue confiance du chef de l'Etat et de la Chambre; lui, était l'intime ami de Collard. La majorité du cabinet était compacte. Aucun point noir à l'horizon, accalmie parfaite. Vaudrey pouvait gouverner sans inquiétude, sans fièvre, et donner tous ses moments de liberté à cette femme dont le regard aigu, le sourire égaré, les battements de narines éperdus, les échevèlements de tresses blondes, les baisers, les affolements, les cris, la voix, le suivaient partout.

Cette Marianne! Comme il l'aimait? Et, de jour en jour, comme il en venait à l'aimer davantage, en insensé! Il lui semblait qu'il se trouvait tout à coup en face de la seule femme qui pût le comprendre et dans

le seul monde où il pût vivre ; ses ignorances de petit bourgeois sensuel s'épanouissaient dans ce petit hôtel de courtisane.

Sans doute il avait aimé ; bien souvent une fois encore il avait cru aimer ; les pauvres grisettes disparues, auxquelles il faisait des vers, comme il leur eût chanté des chansons, autrefois, lui avaient pris un peu de son cœur. Il avait adoré profondément, peut-être aimait-il toujours, aussi vivement, aussi sincèrement (le malheureux !) celle qui portait son nom. Il se rappelait, parfois, avec des larmes émues, les frémissements d'amour de tout son être devant cette jeune fille qui se donnait à lui tout entière, de toute sa foi, de toute sa confiance, de toute sa candeur et de toutes ses pudeurs ignorantes, chastement craintives. Mais l'amour d'Adrienne était fade, comparé à l'âcreté et au montant qu'avait cette femme, si adorablement femme, dans l'exquisité de son luxe, le raffinement de son charme, la grâce bizarre de ses attitudes, de son esprit, de cette causerie à bâtons rompus qui osait tout, raillait, caressait, commençait par une moue pour finir par une drôlerie, et narguait la passion en l'exaspérant par des refus et des gouailleries qui se changeaient en lascivités éperdues.

Quand elle lui tendait la main, cette main petite, chargée de bagues, paresseuse et douce, Vaudrey se sentait secoué par une commotion électrique, touché aux moelles. Cet homme de quarante ans éprouvait des enthousiasmes et des affolements de jouvenceau. Il lui semblait que c'était la seule femme qu'il eût aimée, et en effet elle était la seule qu'il eût aimée ainsi, avec ces oublis de soi-même, ces effusions de

folie, ce sentiment éperdu d'un amour pour lequel il eût tout bravé et tout risqué.

Et quand il le lui disait, naïvement, elle avait une façon de répondre sur un ton d'interrogation plein de doute, où l'on sentait la caresse d'amour-propre de la femme et le doute volontairement affiné de la coquette, un *oui* interrogatif :

— Oui,?

Tout simplement.

Et dans ce *oui*, il y avait pour Sulpice tout un monde de tendresses, d'excitations et de promesses ardentes.

Alors il l'attirait à lui :

— Oui, oui, oui, oui ! répétait-il ardent, en enfonçant sa tête entre l'épaule, sortie de la chemise brodée, et le cou de Marianne, ce cou parfumé et satiné qu'il couvrait de ses baisers précipités. .

Oui ! Et il eût crié ce *oui* devant tous comme une bravade ! *Oui !* Et c'était sa joie, de se donner tout à Marianne et de lui redire que rien, rien au monde, rien ne pouvait remplacer pour lui cette maîtresse qui lui faisait oublier tout : la politique, le foyer, l'ambition qui avait été sa vie, l'affection d'Adrienne, qui avait été sa joie.

Grâce à la Dujarrier, Marianne avait payé la location de l'hôtel, les domestiques, les dettes criardes. Claire Dujarrier avançait les cent mille francs que réclamait Mlle Kayser et les faisait, en apparence — car en réalité elle les prenait dans sa caisse — prêter par cet Adolphe Gochard, son amant, qui n'avait pas un sou, et à qui Vaudrey signait, en bonne et due forme, un billet à trois mois « *valeur reçue* en *espèces* ». La

Dujarrier retenait seulement vingt mille francs pour sa commission et n'en remettait que quatre-vingt mille à Marianne.

— Mais puisque le billet de Vaudrey à Gochard est de cent mille !

— T'es bête, ma fille ! Et si je perds le reste ? S'il ne payait pas ton ministre ?

— Comment voulez-vous ?

— On a vu plus fort que ça, ma petite

Ayant payé, donné son nom, signé ce billet, Vaudrey éprouvait la jouissance profonde des sensations brutales d'amour-propre de l'homme qui paie un belle créature et qui pourtant se croit aimé.

Dans les premiers temps, Sulpice n'allait rue Prony que dans la journée, ou le soir, après dîner, en sortant d'une réception ou du théâtre. Marianne l'attendait. Il arrivait furtif, fou de joie. Il restait là, dans la chambre close, Marianne toute fière du complet anéantissement de cette volonté d'un homme dans ses embrassements. Elle s'amusait parfois à l'appeler *Votre Excellence*, à lui lire dans un livre qui traînait le cérémonial des audiences à demander à un ministre :

— Si jamais je te demande une audience, sais-tu que je dois m'adresser au secrétariat? Ecoute ce livre, il est drôle : « Toilettes d'usage. L'étiquette pour la toilette n'est pas sévère, mais pourtant il est de bo goût de se présenter vêtu comme pour une visite de cérémonie. Pour les femmes, il faut une toilette simple et des gants frais.

Elle riait, presque nue, entre les bras de Sulpice, lui répétant, les yeux dans les yeux :

— Une toilette simple !

— Ecoute encore, disait-elle en reprenant le livre. On se sert des termes *Monseigneur* et *Votre Excellence* en parlant à un ministre, de même qu'en lui écrivant. En sortant du salon, vous faites encore une profonde révérence contre la porte... C'est drôle ! Ah ! que c'est drôle !... Alors on te respecte tant que ça? Ton Excellence !... Monseigneur !... Je serais forcée de te faire des révérences?... Tes lèvres, donne-moi tes lèvres, Monseigneur ! Je t'adore !... Tu es mon ministre à moi ; mon ministre des finances, mon amant, mon tout ! Je ne te respecte pas, va, mais je t'aime, je t'aime !

Il se sentait des frissons jusque dans la racine des cheveux lorsqu'elle lui parlait ainsi. Il éprouvait des fureurs de joie à la serrer dans ses bras, des désespoirs vrais à la quitter. La quitter ! La laisser là, sous cette lampe, seule, dans ce lit bas où il venait d'oublier qu'il y avait autre chose au monde que ce logis chaud de parfums ! Il eût voulu passer à côté d'elle la nuit tout entière, ne se séparer qu'assouvi et comme accablé de caresses. Mais comment laisser Adrienne seule, là-bas, à l'hôtel? Quelque confiance que la jeune femme eût en lui, ignorante, crédule, incapable de soupçon, une nuit passée loin d'elle l'eût effrayée et avertie.

Il inventait bien des réceptions qui duraient tard, des séances de nuit qui le retenaient jusqu'à des heures avancées.

— On dirait, remarquait Adrienne, doucement, au déjeuner, que les séances de nuit deviennent plus fréquentes qu'autrefois !

— Ne m'en parle pas, répondait Sulpice. Pour aller en vacances plus vite, les députés mettent les bouchées doubles !

Adrienne n'ouvrait jamais l'*Officiel*, que Vaudrey consignait dans son bureau personnel, prétendant que la vue d'un journal lui rappelait trop cette fatigante vie politique qui l'absorbait.

Un jour, pourtant, il permit qu'on apportât les journaux au salon, qu'on les laissât traîner dans la chambre de Madame. Il avait annoncé à Adrienne qu'il allait passer la journée en Picardie, à Guise ou à Vervins, où un député important l'avait invité à visiter son usine. Il partirait le matin, et ne pourrait revenir que le lendemain, vers midi.

— Comme c'est long ! disait Adrienne.

— Encore plus long pour moi que pour toi, puisque tu restes ici, chez nous !

— Oh ! chez nous ! Il n'y a qu'un chez nous : la Chaussée-d'Antin, ou la maison de Grenoble, tu sais !

— Chère femme ! s'écriait Vaudrey en l'embrassant tendrement — sincèrement peut-être.

Et il partait. Il allait à Guise, revenait le soir et donnait ordre au Directeur de la Presse d'envoyer à tous les journaux, par l'Agence Havas, une dépêche ainsi conçue : « *Hier, M. le ministre de l'intérieur a passé toute la journée à Guise, chez M. Delair député de l'Aisne. Il a dîné et couché chez son hôte. M. Vaudrey était de retour à Paris ce matin, à onze heures* »

Alors, en riant, il montrait la nouvelle à Adrienne et disait :

— C'est étonnant ! on ne peut faire un pas sans

que tout soit imprimé et appris aux populations tout de suite !

— Raconte-moi tout, répondait alors Adrienne, le couvant des yeux : Es-tu fatigué ? Tu as l'air pâle. Comment as-tu passé ta journée ? Tu as parlé ? T'a-t-on applaudi ?

C'était surtout par des baisers que Vaudrey répondait. Que dire à Adrienne ? Elle savait bien que toutes ces réceptions se ressemblaient, avec leurs banalités officielles. M. Delair avait été fort aimable, mais le ministre avait dû subir bien des discours, bien des importuns.

— La journée m'a paru bien longue !

— Et à moi ! disait-elle.

Sulpice revenait bien de Guise, mais le dernier train de la veille l'avait amené rue Prony, chez Marianne. Il avait donc trouvé le secret de rester à ses côtés, longuement, et le télégraphe, manœuvré par le directeur de la presse, lui permettait d'établir, de temps à autre, un *alibi* pour Adrienne. Il avait apporté à Marianne un gros bouquet de fleurs nouvelles cueillies dans le parc de Guise, pour Mme Vaudrey, par les deux filles de M. Delair. Cela lui paraissait tout simple.

Marianne, qui l'attendait, mettait les fleurs dans des vases du Japon et lui disait, en l'entourant de ses bras nus :

— A la bonne heure ! Tu as pensé à moi !...

Vaudrey sortait, le lendemain, encore affolé de ces embrassements. Parfois, il revenait seul, à pied, aspirant la fraîcheur vivifiante du matin dans les rougeurs d'aurore ou, prenant un fiacre, las, étendu

dans la voiture qui l'emportait vers le ministère et revivant ces heures qui ne dataient pas d'une heure, essayant de les ressaisir dans leur fuite pour leur demander encore leur séduction et leur joie, pour en exprimer, comme d'un beau fruit, toute la poésie sapiteuse, toute la volupté et toute l'ivresse.

Il fermait les yeux Il revoyait Marianne, les paupières closes sous ses baisers, et l'odeur de l'espèce de tapis blond de ses cheveux déroulés sur l'oreiller de dentelle lui revenait. Il lui semblait qu'il était comme pénétré de son parfum. Les narines ouvertes, il aspirait l'air pour la sentir encore, la retrouver et la garder. Il lui passait, par tout le corps, des frissons éperdus au ressouvenir de ce beau corps abandonné, blanc sur la blancheur du lit, à la lueur de la lampe filtrant à travers l'abat-jour d'opale.

Puis il se disait qu'il fallait oublier, inventer quelque histoire pour Adrienne. Alors il rouvrait les yeux et il tressaillait malgré lui, en voyant sur le trottoir, des deux côtés du fiacre qui le traînait lentement, des ouvriers, les mains dans les poches, le nez rouge, un mauvais foulard usé autour du cou et portant sous le bras le pain de la journée, ou encore, de leurs doigts gourdes d'onglée, tenant, tout en marchant vers l'ouvrage, quelque journal où ils lisaient le discours de « M. le Ministre de l'Intérieur », ce magnifique discours prononcé non pas dans la séance de nuit, comme Sulpice allait le dire à Adrienne, mais avant-hier, en plein jour et où la majorité, fidèlement groupée autour de Vaudrey, avait acclamé cette phrase : « *Moi, dont les heures sont toutes consacrées à l'amélioration du sort du pauvre, et qui puis*

dire, comme le poète, on me pardonnera ce mouvement de vanité:

Ce que j'ote à mes nuits, je l'ajoute à mes jours ! »

Et Sulpice entendait encore les bravos qui l'accueillaient ! Il voyait ces mains dévouées, tendues vers lui, lorsqu'il était descendu de la tribune; il retrouvait son impression d'orgueil, et pourtant il se sentait mécontent de lui maintenant qu'il apercevait, lui cachant les autres mains, les mains serviles des applaudisseurs, ces mains rougies de froid d'un maçon qui tenait son discours entre ses doigts pleins de calus.

Au ministère, se secouant comme pour oublier, Sulpice rentrait, affairé, ennuyé, et toujours, — éternellement, — comme postés à demeure dans une antichambre de la place Beauvau, il retrouvait les inévitables solliciteurs, les frelons de ministères.

Vaudrey faisait alors recevoir ces agaçants personnages et d'autres encore, par Warcolier, qui ne demandait qu'à se fabriquer des créatures, à semer de la graine de clients. Guy de Lissac et Ramel signalaient même à la fois à Vaudrey les empressements que mettait Warcolier à caresser la popularité.

— Il ne t'est pas du tout dévoué, tu sais, ce Monsieur qui préfère tous les gouvernements ! disait Guy.

— Il doit vous saper doucement ! ajoutait Ramel.

— J'en suis persuadé. Mais je suis tranquille : j'ai ma majorité ! Oh ! fidèle, compacte !

— Souvent femme varie, murmurait Ramel.

Guy avait pour Vaudrey une autre inquiétude. Il devinait vaguement que Sulpice délaissait un peu

Adrienne. Affaires politiques, sans doute. Assurément Vaudrey aimait sa femme, qui l'adorait et qui était adorable. Mais visiblement il la négligeait.

Lissac les trouva, un jour, discutant en souriant, après déjeuner, une question dont les gazetiers parlaient beaucoup : le Divorce. A propos de rien, à propos d'un procès en séparation qu'Adrienne venait de lire dans la *Gazette des Tribunaux*. Un mari adultère, un marchand de porcelaine de la rue Paradis, M. Vauthier, l'amant d'une chanteuse de cafés-concerts assez célèbre, nommée Léa Thibault. La femme avait demandé la séparation. Adrienne venait de lire les plaidoiries.

— Pauvre femme ! disait-elle. Elle a dû vraiment souffrir !

Sulpice ne répondait pas.

— Sais-tu que si cela m'arrivait, à moi, je ne te pardonnerais pas ?

— Tu es folle ! A quoi penses-tu là ?

— Oh ! c'est vrai, l'idée que tu pourrais toucher à une autre femme, l'embrasser comme tu m'embrasses, cela me donne plus que de la colère, de l'horreur et du dégoût. Je te le dis, je ne pardonnerais jamais!

— Qui te met ces billevesées en tête ? Allons, je ferai comme jadis, fit Vaudrey. Plus un seul journal n'entrera chez toi ! Quelle idée de lire la *Gazette des Tribunaux !*

— C'est ce nom : *Vauthier*, parce qu'il ressemble un peu au tien, qui m'a attiré. Et puis ce titre si triste : *Séparation de corps.* — J'aimerais mieux le divorce, moi. Le divorce complet qui coupe un passé comme à coups de couteau !

— Mais quelle idée ! répétait Sulpice un peu inquiet.

Vaudrey était enchanté d'entendre annoncer Guy au milieu de cette discussion. On allait donc changer de conversation ! Mais Adrienne, très frappée par sa lecture, revenait au même sujet, avec une sorte d'entêtement, et Lissac se mettait à rire.

— Voilà une plaisanterie ! Parler du divorce entre vous ! Ne craignez rien, Madame, ce n'est pas votre mari qui présentera jamais à la Chambre une loi en faveur du divorce !

— Qui sait ? répondait Sulpice. Je suis partisan du divorce, moi, oui, absolument !

— Et moi, disait Adrienne, je ne comprends pas qu'une femme puisse appartenir à deux hommes vivants !

— Tu raisonnes pour toi. Mais les malheureuses qui souffrent... et les malheureux... La loi actuelle, en somme, puisqu'elle admet la séparation, permet le divorce, mais plus cruel, plus déchirant, plus injuste. Un divorce sans liberté. Un divorce perpétuant la chaîne.

— Sulpice a raison, Madame, et, tôt ou tard, on y viendra certainement à cet affreux divorce !

— Après tout, répliquait Adrienne, que m'importe ?

Et elle jetait au panier cette maudite *Gazette des Tribunaux* avec son *Affaire Vauthier contre Vauthier*. — Nous ne sommes pas en cause, mon mari ni moi, il m'aime, je l'aime. Je suis sûre de lui comme il est sûr de moi. Il peut réclamer toutes

les lois possibles : ce n'est point par égoïsme, car il n'en profitera pas.

— Jamais ! dit alors Sulpice en riant, tout heureux d'échapper à l'inquiétude bizarre et comme magnétique d'Adrienne.

Mais il y avait quelque chose qui sonnait mal dans ce rire. Devant la confiance de sa femme, Sulpice éprouvait une petite cuisson de remords. Il songeait à Marianne. Sa passion croissait, décuplait, mais cette recrudescence même d'affolement lui faisait peur. Il avait hâte de se retrouver rue Prony. L'hôtel Beauvau lui pesait. Une prison de plus en plus. Avec ardeur il s'en échappait !

Oui, une prison pour lui, comme pour Adrienne ; une prison qu'il fuyait pour le boudoir de Marianne, pour les baisers et le rire de Marianne, tandis que, doucement, furtivement, à la même heure, sa femme, la chère créature abandonnée, dédaignée, triste sans savoir la cause de sa tristesse, effarée dans le vide de cette grande demeure ministérielle, qui « sonnait creux », comme elle disait, prenait la voiture officielle que Vaudrey lui renvoyait de la Chambre, et se faisait conduire — où ? — elle seule le savait !

— Tu devrais faire beaucoup de visites, lui répétait le ministre. Cela te distrairait, et il faut avoir l'air de connaître beaucoup de monde !

Elle n'en faisait, avec joie, qu'une seule, donnait au cocher l'adresse de l'appartement de la Chaussée-d'Antin où elle avait passé, avec Sulpice, de longues années si heureuses, douces et paisibles, sous la lampe claire. Elle rentrait dans cet appartement déserté,

froid comme un tombeau, et dont elle faisait ouvrir les volets par le concierge pour y voir pénétrer, avec de la poussière dansante d'atomes, des rayons gais de soleil ! Elle s'enfermait et restait là, heureuse, consolée, s'asseyant dans le fauteuil où s'asseyait Sulpice, le revoyant à sa table d'habitude, devant son encrier, au milieu de ses livres, ses chers livres ! Elle revivait la vie envolée. Elle disait : « Reviens ! » au rêve, à l'humble rêve enfin retrouvé. Elle parcourait ces chambres désertées où tout lui rappelait une douce joie, là un sourire, ici un baiser de chaste et éternel amour. Ah ! qu'il eût été facile pourtant de vivre là, tout seuls, heureux, toujours !

Le ministère ! La puissance ! La popularité ! La gloire ! Le pouvoir ! A quoi bon ?

Est-ce que cela valait une seule des heures bénies passées là, dans ce doux réduit où la joie eût été complète si l'épouse y eût entendu le rire clair ou le petit cri d'un enfant ?

Ce pauvre Sulpice ! Comme il s'épuisait, là-bas, à une tâche écrasante ! Il donnait sa santé et sa vie à la politique, tandis qu'ici il trouvait le calme, les caresses consolantes, l'assoupissement de toute fièvre. Il y avait encore, sur sa table de travail, des plumes, des livres feuilletés autrefois.

Adrienne sortait, les yeux rouges, de ces espèces de pèlerinages à son bonheur. Elle remontait en voiture et de son haleine chauffait son mouchoir de batiste pour s'essuyer les paupières, afin que Sulpice ne vît pas qu'elle avait pleuré. Et, dans le faubourg Saint-Honoré, lorsque sa voiture, bien connue, passait devant les boutiques, il y avait des femmes de

merciers ou de libraires, des modistes, des filiettes qui, envieuses, hochaient la tête et se disaient :

— La femme du ministre !... Ah ! elle a fait un beau rêve !... Elle est heureuse, celle-là !

III

Marianne était satisfaite. Ce n'était pas que son ambition fût complètement rassasiée ; mais après tout Sulpice, au lieu de Rosas, pouvait compter encore. Un ministre, fût-il temporaire, était un personnage. Du fond de la tourbe où elle s'agitait naguère, elle n'eût jamais osé rêver revanche si prompte.

Prompte, sans doute, mais non suffisante peut-être. L'appétit venait avec le succès à cette affamée. Elle cherchait, puisque Vaudrey était à elle, les moyens de combiner quelque affaire qui lui donnât la fortune. Que pourrait-on demander à Sulpice, exiger de lui ? Elle se rappelait les légendes de marchés fantastiques, de fournitures énormes. Elle trouverait. Elle n'avait qu'à vouloir, puisqu'il se livrait, pieds et poings liés, comme un enfant. Elle le connaissait maintenant, avec toutes ses naïvetés, toutes ses faiblesses, car devant cette femme blasée, fatiguée de l'amour, Vaudrey se laissait, avec des franchises candides, aller aux confidences, ouvrant son cœur, se découvrant, poitrine ouverte, dans ce duel avec une femme : — duel d'intérêts qu'il prenait pour de la passion.

Elle l'avait étudié, d'abord, et classé bien vite :

— Un naïf !

Elle sentait que, dans cet hôtel de la rue Pro**ny**, où elle n'était pas chez elle, mais où elle s'était installée comme en pays conquis, Sulpice avait des éblouissements. Il entrait là dans un monde nouveau en provincial, comme l'appelait si souvent Granet.

L'oncle Kayser venait assez souvent voir sa nièce. Lui, plus sévère, jetait sur les tapisseries et les bibelots de l'hôtel un long regard dédaigneux. De la pacotille, à son gre.

Du luxe de décadence.

— Ça manque d'austérité, ton installation ! rabâchait-il à Marianne, tout en fumant sa pipe sur un divan, comme dans son atelier misérable.

Puis, d'un ton dégagé, l'œil perdu au plafond, comme s'il suivait en l'air le vol d'une chimère :

— Dis donc, mais il fait bien les choses, ton ministre, saprelotte, si tout cela vient du ministère !

Marianne l'interrompait. Il n'avait pas à se mêler de ce qui ne le regardait point. Et surtout, il devait se taire. Oubliait-il que Vaudrey était marié ? La moindre indiscrétion...

— Oh ! ne t'inquiète pas ! interrompait le peintre. Moi ? Muet comme une carpe ! D'autant plus que ce n'est pas si glorieux, ton escapade !... Car enfin, tu as déserté le foyer... C'est joli ici, un peu *cocotte*, mais joli... Seulement c'est interlope, il faut bien nous l'avouer. Ce n'est pas le foyer, avec sa dignité, sa sévérité, sa... A quelle heure vient-il ton ministre ? Je voudrais lui parler !...

— Lui faire de la morale ? demanda Marianne, regardant l'oncle d'un air ironique.

— Pas du tout. Je suis censé ignorer.... Non, j'ai un projet de décoration uniformie pour toutes les mairies de Paris à lui proposer... Le *Mariage moderne*, allégorie ! .... *La Loi imposant le Devoir à l'Amour*. Quelque chose de bien, de senti, de moralisateur. Une peinture qui fasse penser, car la contemplation seule des œuvres élevées améliore les mœurs et les masses... Tu comprends ?

— Parfaitement. Une commande !

— Ah ! voilà un vilain mot, tiens ! Une commande ! Est-ce qu'on commande au véritable artiste ? Il obéit à son inspiration, il suit son idéal... Commande !... Une commande ! Pouah !... Tu casserais les ailes à la foi, ma parole !... Fifille, en as-tu encore de ton Kummel double zéro de l'autre jour ?

Marianne s'efforçait d'épargner à Sulpice les sollicitations de l'oncle. L'influence tout entière du ministre, elle la voulait garder pour elle-même.

Elle n'avait rien à craindre, d'ailleurs. Sulpice lui appartenait aussi sûrement qu'elle le pensait. Comme tant d'autres qui ont vieilli sans vivre, Sulpice ne connaissait point la *femme*, et cette Marianne était dix fois femme, femme-enfant, femme-amie, femme-courtisane, femme-fille, et, chaque jour, chaque nuit, apparaissait à son amant renouvelée, inattendue, dans un rajeunissement de passion et de plaisir. Et tout en elle, jusqu'au cadre de sa beauté, jusqu'à ce logis qui sentait l'amour chaud de parfums, affolait Sulpice. Derrière l'épaisseur de ces rideaux, dans le cabinet de toilette, capitonné comme un

salon, où le tapis était fait pour les pieds nus, comme la chaise longue recouverte d'une soierie d'Orient pour les alanguissements et les repos, Sulpice regardait, contemplait la grande armoire à triple glace reflétant l'immense marbre de la toilette aux robinets d'argent, la cuvette d'argent où l'eau pure embaumait, opalisée par les parfums, le gaz éclairant, sur la blancheur du marbre les brosses chiffrées, les trousses d'acier fin, l'écaille blonde des peignes veinés de noir, la coquette superfluité des ciseaux et des limes traînant, à côté des bibelots, des petits émaux cloisonnés, des netzkés d'ivoire japonais et, là, étendu, regardant Marianne qui allait et venait en lui souriant, les cheveux dénoués, parfois les épaules nues, Sulpice apercevait par l'entrebâillement d'une petite porte, au milieu d'une salle de bains à revêtement de carreaux bleus de Delft, la baignoire où fumait comme une vapeur embaumée, parfumée de thym, l'eau qui allait envelopper d'un baiser tiède ce corps rose étalant sous ces lumières et dans cette clarté du gaz, la nudité de sa chair sous une chemise de surah transparente, soyeuse sur de la soie vivante.

Les reflets de ces épaules semblaient lactés, et Sulpice n'oubliait plus ces visions ardentes, qui le suivaient, collées à lui, enfoncées dans son regard et ses souvenirs, et ne le quittaient jamais, ni à la Chambre, ni dans le Conseil, ni même auprès d'Adrienne. — La jeune femme le voyant absorbé ne songeait guère à interrompre ses pensees, politiques sans doute, et lui, ruminait ses heures voluptueuses, revoyant éternellement cette rondeur

juvénile des épaules, les inflexions de ce corps de femme, cette courbe ivoirine du cou et cette nuque penchée sur lui, blanche, avec des frisons échappés au retroussis superbe de la chevelure attachée haut par un peigne qui mordait dans cette masse blonde comme un tigre dans de la chair.

Il fallait que Vaudrey fût une intelligence active et de prime-saut pour oublier soudain, parfois, ces chaudes images, lorsque tout à coup il se trouvait obligé de monter à la tribune, au courant d'une discussion, ou de donner nettement son avis dans le Conseil des ministres. Il se multipliait, trouvant peut-être une excitation nouvelle, une sorte de coup de fouet nerveux dans cet amour qui le rajeunissait. A la Chambre, on ne l'avait jamais vu plus actif, plus remuant, un peu nerveux. Au ministère, il tenait décidément à se montrer, à prouver à ce phraseur de Warcolier qu'il savait agir. Le président du conseil, M. Collard (de Nantes), répétait parfois à Sulpice :

— Trop de zèle, mon cher ministre. Un homme politique doit être plus froid !

— Je serai plus froid quand je serai vieux ! répondait Sulpice en riant.

Il allait, de temps à autre, demander conseil à Ramel, comme il l'avait promis. Les petits boutiquiers et les blanchisseurs de la rue Boursault ne se doutaient guère, en voyant s'arrêter un coupé devant la porte du vieux journaliste, qu'un ministre en descendait.

Sulpice éprouvait, dans le fracas de sa vie, dans cette existence fouettée et surchauffée, le besoin de causer avec son vieil ami. D'ailleurs, la rue Bour-

sault était sur le chemin de la rue Prony. C'était souvent parce que Marianne n'était point chez elle, et en attendant qu'elle rentrât, que Sulpice allait causer avec Ramel.

— Eh bien, Ramel, êtes-vous content de moi?

— Comment ne le serais-je pas? Vous êtes un honnête homme, fidèle et dévoué à vos idées. Ce n'est pas de vous que j'ai peur, c'est de votre entourage.

— Warcolier?

— De Warcolier et de bien d'autres, de ces importants qui me demandent — quand ils daignent me parler — d'un petit air de supériorité et presque de commisération, les imbéciles : « Eh bien, vous ne faites donc plus rien! Quand ferez-vous donc quelque chose? » Comme si je n'avais pas fait trop de choses déjà, puisque je les ai faits!

Denis Ramel souriait dans sa moustache, et le ministre contemplait, avec une sorte de respect, ce combattant d'avant-garde et ce travailleur de la première heure qui n'avait pas eu son salaire, et ne le réclamait point.

— Je voudrais, lui disait Vauthier, vous voir reprendre un journal pour répéter toutes ces vérités.

— Y pensez-vous? Mais un journal qui dirait la vérité à tout le monde ne durerait pas six mois, puisque personne ne l'achèterait!

Comme Sulpice allait s'éloigner, on sonna à la porte de Ramel.

— Ah! par quel hasard! Une visite! Je vous demande pardon, mon cher Vaudrey.

Et Denis alla ouvrir.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années,

vêtu comme un ouvrier pauvre, le paletot râpé et le pantalon luisant aux genoux, qui entrait, tenant à la main son chapeau de feutre rond. Maigre, pâle, l'air fatigué, le teint noir, et la voix basse, affaiblie plutôt qu'enrouée. Il salua, d'un air timide, répétant par deux fois : « Je vous demande bien pardon »; et il restait debout sur le seuil, sans avancer, sans sortir, l'attitude embarrassée, souriant dans sa barbe noire, semée de poils blancs du sourire gauche des gens timides.

— Pardon... je vous dérange... je reviendrai. .

— Entrez donc, Garnier! dit Ramel.

L'homme entra, saluant Vaudrey qu'il ne connaissait pas, et sur un signe de Denis, il prit place sur le rebord d'une chaise, s'asseyant à peine et tournant toujours son chapeau melon entre ses doigts maigres. Parfois, il portait sa main gauche à sa bouche pour arrêter, sur ses lèvres, une toux sèche qui montait dans sa gorge sinueuse, qu'on devinait dévorée par une laryngite.

— Vous demandez la vérité ?... Ecoutez un peu! Une minute seulement! dit tout bas Ramel à l'oreille du ministre.

Et il se mit, sans nommer Sulpice, à interroger Garnier qui, peu à peu enhardi, causait, bavardait, de furtives petites couleurs rouges avivant maintenant les pommettes de ses joues.

— Eh bien, Garnier, et l'ouvrage ?... Oh! vous pouvez parler devant Monsieur, ça l'intéresse!

L'homme alors haussait les épaules, avec un triste sourire un peu amer, résigné pourtant, en fin de compte. Il confessait très doucement, sans plainte

aucune, tout ce qu'il souffrait. Ça n'allait pas. Il paraît que c'était comme ça partout en Europe, c'est vrai. Mais enfin, ça ne donnait pas de l'ouvrage, à l'atelier. Le patron, un bon homme, ma foi, devenu vieux, avait cherché à vendre son atelier de serrurerie d'art. Il n'avait point trouvé d'acheteur. Alors il avait tout bonnement fermé boutique, étant trop malade pour continuer à bûcher, et les quatre ou cinq ouvriers qu'il occupait se trouvaient sur le pavé. Voilà. Heureusement que, lui, Garnier, n'avait ni femme ni enfant. Rien que sa carcasse. On se tire toujours d'affaire. Mais les autres, qui avaient un ménage, des mioches ! Rousselet qui en avait cinq. Ça ne devait pas être gai à la maison. Il devrait y avoir des caisses de secours, de crédit, il ne savait pas quoi, mais quelque chose pour empêcher ces misères-là, des vraies misères et très tristes, puisqu'on ne les méritait pas !

— Vous vous occupez de politique ? demanda Vaudrey, curieux, devinant une intelligence ferme et vive chez cet homme usé, abattu, dont la toux coupait parfois les paroles.

Garnier regarda Ramel avant de répondre, puis doucement :

— Oh ! plus maintenant ! C'est fini. Je vote comme tout le monde, mais je laisse passer les autres. J'ai eu mon compte.

Il avait dit cela d'un ton bas, sans rancune, mais comme plein de ressouvenirs navrés.

— C'est pourtant drôle, tout de même, ajouta l'ouvrier, de voir que plus ça change, les choses, plus ça se ressemble. Au lieu de s'occuper de s'interpeller-là,

bas, et de renverser ou de consolider des ministères, est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de s'occuper un peu de ceux qui crèvent la faim, car il y en a, faut bien se l'avouer, il n'en manque pas ? Qu'est-ce que ça me fait à moi que Pichereau ou Vaudrey soit ministre, du moment que je ne sais pas où j'irai coucher quand j'aurai mangé mes économies et si le boulanger me fera crédit maintenant que je n'ai plus d'atelier !

Ramel, au nom de Vaudrey, avait voulu faire un signe à cet homme, mais brusquement, Sulpice venait de prendre la main de son vieil ami. la serrant comme pour le prier de laisser tout dire. C'était une voix qu'il n'entendait pas tous les jours, cette voix entrecoupée de toux du travailleur.

— Notez bien qu'on n'est pas un tapageur, ni un trouble-fête, n'est-ce pas, Monsieur Ramel ? J'ai toujours été content de mon sort, moi... On a des commandes, on les exécute, on est satisfait. Tout va bien... Ma politique à présent, c'est mon ouvrage ; lorsque je me serai fait casser les reins pour amener des journalistes au pouvoir — je vous demande pardon, Monsieur Ramel, vous savez bien que c'est pas pour vous que je dis ça — je n'en serai pas plus gras, je suppose. Seulement je voudrais bien vivoter tout simplement, si ça se peut. Vous ne pourriez pas me trouver une place, Monsieur Ramel ? Je ferais de tout, des gros ouvrages, s'il le fallait, des écritures, si on voulait. J'aimerais autant çà, les écritures, quoique ça ne soit pas ma partie, parce que, voilà, le feu de la forge, le charbon, la chaleur, ça me prend là maintenant (il se touchait le cou), ça me cuit, ça m'étrangle et ça m'*avance* trop... Il est vrai que pour ce que je fais au monde !

Vaudrey se sentait remué jusqu'aux os par cette voix dolente et musicale de phthisique et cette misère vraie, cette pauvreté sans phrases, cette revendication du labeur. Tout ce qui s'agitait *là-bas*, comme disait Garnier, dans ces commissions et sous-commissions, à la tribune et dans les couloirs, de discussions, de compétitions, de questions de personnes masquées sous les apparences de questions générales, lui paraissait subitement petit et vain, étroit et égoïste, à côté de la redoutable question du pain que posait là, très doucement, cet homme du peuple, qui n'était pas le révolté des jours d'orage, mais le frère disgracié, l'éternel Lazare disant, sans menace, simplement, tristement: « Et moi? »

Il aurait voulu, sans se nommer, donner quelque chose à ce souffrant, lui promettre une place. Il n'osait ni offrir, ni dire son nom. L'homme eût refusé un secours et le ministre, dans tout ce personnel d'employés tourbillonnant, inutiles souvent, autour du ministère, n'avait pas un emploi à donner, un seul, à cet ouvrier, la poitrine brûlée, la gorge prise.

— Je reviendrai et nous causerons de lui, dit-il, en se levant, à Ramel, et en désignant Garnier d'un signe de tête. — Ne lui apprenez pas qui je suis. Ma parole, j'aurais honte !... Pauvre diable!

— Multipliez ça par trois ou quatre cent mille et faites de la politique ! dit Ramel.

Vaudrey salua l'ouvrier qui lui rendit, en se redressant très vite, ce salut, avec un empressement timide, et le ministre descendit rapidement les escaliers du petit logis, sautant dans sa voiture avec une hâte de partir.

Il emportait de là, très sincèrement, comme un remords, et il avait encore dans l'oreille cette pauvre voix de poitrinaire disant :

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi qui souffre, que Pichereau ou Vaudrey soit ministre ?

En arrivant à la place Beauvau, il trouva une dépêche qui le mandait à l'Elysée, sur-le-champ.

On lui apprit, au Palais, une nouvelle qui le surprit comme un coup de foudre. M. Collard (de Nantes) venait d'être frappé, dans un couloir du ministère, d'une attaque d'apoplexie. Le Président du Conseil était mort, et c'était sur lui, Vaudrey, que le chef de l'Etat avait jeté les yeux pour occuper la haute situation qui appartenait encore deux heures auparavant à M. Collard !

Président du Conseil ! Lui, Vaudrey ! Chef du ministère ! Le premier, dans son pays, après le chef suprême ! L'étonnement joyeux que lui causait une telle proposition ne lui laissait pas une liberté d'esprit assez profonde pour s'attendrir sur la perte de Collard (de Nantes). Sulpice n'avait d'ailleurs jamais profondément aimé, quoiqu'il l'eût beaucoup fréquenté — affection politique — cet avocat un peu sévère, apportant au Conseil des opinions d'autrefois et des idées toutes faites. L'offre du Président lui prouvait que sa popularité, à lui, et son influence sur le Parlement n'avaient fait que grandir depuis sa récente entrée aux affaires. Il allait donc pouvoir affirmer mieux encore sa personnalité ! Comme on allait être glorieux à Grenoble ! Et quelle grimace ferait Granet !

Sulpice avait hâte d'annoncer à Adrienne cette nouvelle qui ne deviendrait officielle qu'après les funé-

railles de Collard. Il rentra, presque triomphant, à l'hôtel Beauvau. Une pensée seule, une image sombre attristait sa joie : non pas le souvenir de Collard, mais celui de l'homme rencontré chez Ramel et qui, lorsque l'*Officiel* aurait parlé, hausserait encore les épaules et dirait, ironiquement :

— Eh ! bien ! Après ?

Il eut à peine jeté à l'oreille d'Adrienne ces mots : « — Président du Conseil ! Je suis Président du Conseil ! » — que, sans s'étonner du pâle sourire presque indifférent de la jeune femme, il se dit, tout à coup, qu'une visite personnelle au ministère de la justice où Collard était mort, était strictement obligatoire.

Il se fit conduire place Vendôme, lestement.

Des équipages amenaient, à toute minute, devant l'hôtel du ministère, des hommes, à l'aspect grave, décorés de rosettes rouges, qui entraient en prenant des airs de circonstance, et, silencieusement, inscrivaient leurs noms sur un registre en se passant la plume les uns aux autres, comme on se passe le goupillon, à l'église. Tous s'écartèrent en apercevant Vaudrey. Il lui sembla qu'ils devinaient instinctivement que, Collard disparu, c'était lui qui devenait l'homme de la situation, l'homme nécessaire, le Président du Conseil désigné d'avance, le chef du *Ministère* à venir !

— Pauvre Collard ! songeait Sulpice en inscrivant son nom sur le registre. On ne pourra pas dire : le *Ministère Collard*. Mais ce serait beau, si l'histoire disait, un jour : le *Ministère Vaudrey !*

Il rentra à l'hôtel Beauvau tout gonflé de cette idée. Dans l'antichambre, il y avait, plus nombreux que

d'habitude, des solliciteurs qui attendaient. En apercevant Vaudrey, l'un d'eux se leva, courant à lui, et, sans que Sulpice s'arrêtât, lui disait très vite :

— Ah ! Monsieur le Ministre !... Quel malheur !... M. Collard !... S'il n'y avait pas, pour le remplacer, des hommes éminents, comme Votre Excellence !...

Vaudrey saluait, sans répondre.

— Comment s'appelle donc ce monsieur ? dit-il, une fois entré dans son cabinet, à l'huissier qui l'avait suivi, je le retrouve toujours et je ne le reconnais jamais !

— Lui, Monsieur le Ministre ? Mais c'est *Monsieur Eugène !*

— Ah ! très bien !... C'est juste !... Inamovible, M. Eugène !

Warcolier ouvrait, tout justement, la porte, l'air maussade plutôt qu'attristé, et tenant à la main une lettre qu'il froissait, tout en faisant à Vaudrey nombre de phrases à grandes périodes sur la mort brutale, inattendue, soudaine, inopinée, foudroyante (il ne choisissait pas les épithètes, il les laissait couler comme d'un tonneau débondé) sur le trépas dramatique de Collard (de Nantes). De temps à autre, tandis qu'il parlait, Warcolier jetait involontairement sur le papier qu'il tordait entre ses doigts un coup d'œil colère, si bien que Vaudrey, à la fin, un peu intrigué, lui demanda ce que c'était que cette lettre.

— Ne m'en parlez pas ! dit le gros homme. Un imbécile !

— Quel imbécile ?

— Un imbécile que j'aurai reçu médiocrement bien,

l'autre matin,... moi qui me donne pourtant la peine d'être assez aimable !

— Et ce n'est pas une sinécure !... Eh bien, l'imbécile en question ?

— Est sorti, furieux sans doute, de la réception que je lui avais faite.., et..., à moi, à moi, sous-secrétaire d'Etat, voici la lettre qu'il écrit, qu'il ose écrire ! Tenez, Monsieur le Ministre, écoutez ! A-t-on jamais vu pareille sottise ! « *Monsieur le secrétaire d'Etat, vous avez sous vos ordres un sous-secrétaire d'Etat fort mal élevé et qui vous fera beaucoup d'ennemis, je vous en préviens. Comme vous êtes son supérieur direct, je me permets de vous signaler sa conduite....* etc., etc.... » Vous riez ? dit Warcolier en voyant le sourire de Vaudrey s'épanouir sous sa barbe blonde.

— Oui, c'est si drôle !... Votre correspondant ignore évidemment qu'il n'y a que des sous-secrétaires d'Etat dans l'administration !... A moins que ce naïf ne soit tout bonnement un insolent !

— Si je le croyais ! dit Warcolier, furieux. Non, mais, c'est vrai, fit-il avec une étonnante candeur, un épanouissement complet de son égoïsme satisfait, il y a un tas de gens qui demandent tout et qui ne sont bons à rien !... Des mécontents !... Je voudrais bien savoir pourquoi ils sont mécontents !... Qu'est-ce qu'ils rêvent donc ? Qu'est ce-qu'ils veulent? Je me le demande depuis que je suis au pouvoir : qu'est-ce qu'ils veulent? Est-ce que le ministère actuel ne comble pas les vœux de la majorité ? ... C'est comme ces journalistes avec leurs articles hargneux !... Ils piaillent, ils gouaillent !... Ce qu'ils impriment est

dégoûtant ! Nous avons réclamé la liberté, soit, mais non pas la licence !

Et tandis que Warcolier, tout plein de lui-même, la tête haute, le geste tribunitien, parlait comme devant deux mille personnes, Sulpice Vaudrey revoyait, encore triste, malade, la figure noire et creuse et les oreilles transparentes de ce Garnier qu'il avait coudoyé chez Ramel, spectre des dolents, antithèse navrante de ce satisfait.

Il avait hâte de se retrouver avec Adrienne, et surtout avec Marianne. Que lui dirait sa maîtresse lorsqu'elle apprendrait son avènement à la présidence du Conseil ?

Adrienne avait décidement reçu la nouvelle assez froidement.

— Si tu es heureux !... avait-elle dit, tout simplement, avec un soupir.

C'était le même mot, qu'elle répondait lorsque son mari était venu, au moment de la formation du « cabinet Collard », lui crier : — Je suis ministre !

Une impassible, cette Adrienne.

Sulpice commençait même, en vérité, à la trouver trop indifférente aux choses sérieuses de sa vie. Les douces joies de l'intimité, d'ailleurs escomptées maintenant, ne devaient pas faire oublier à la femme les triomphes publics du mari. Instinctivement, comparant à cette petite blonde douce, résignée et pensive, cette Marianne, aux cheveux et aux ardeurs fauves, qu'il adorait plus violemment chaque jour, Vaudrey se disait qu'un homme de sa situation, de son ambition, de sa valeur, eût été bien vaillamment servi et comme doublé dans sa puissance et son succès

par une créature aussi intelligemment vaillante, aussi énergique et étonnante que Mlle Kayser.

Il avait encore devant les yeux le sourire d'indéfinissable supériorité avec lequel, un soir, au théâtre, il avait senti que sa maîtresse regardait sa femme. Le lendemain, Marianne, avec une grâce exquise, fine comme une aiguille empoisonnée, — lui avait dit :

— Savez vous, mon cher, que Mme Vaudrey est charmante ?

Il s'était senti devenir tout rouge sous ces paroles jetées à brûle-pourpoint, puis ses joues étaient devenues froides. Jamais, jusqu'alors, Mlle Kayser n'avait prononcé le nom d'Adrienne.

— Vous aimez les blondes, je vois ! dit Marianne. J'ai presque envie d'être jalouse !

— Voulez-vous me faire grand plaisir ? interrompit alors Sulpice. Ne parlons jamais d'elle. Parlons de nous !

— Oui, continuait d'un petit ton de protection perfide Marianne, comme si elle n'avait pas entendu, certainement, elle est charmante ! Un peu... un peu bourgeoise... Mais charmante ! Certainement charmante !

Elle savait bien, connaissant Vaudrey, quelle lame aiguë elle lui enfonçait, tout droit. Un peu *bourgeoise !* Ce verdict rendu, en souriant, par la Parisienne, hantait maintenant Sulpice irrité contre lui-même et cherchant dans sa femme, cette chère créature qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, des raisons pour s'expliquer, excuser à ses propres yeux, sa passion et son adultère.

— Bah ! se disait-il. Est-ce que c'est un adultère,

ça ? Il n'y a d'adultère que pour la femme ! L'adultère du mari se nomme caprice, aventure, besoin ou folie des sens. La femme seule est adultère.

Quelle faute commettait-il, franchement ? Adrienne était-elle moins aimée ? Il eût donné sa vie pour elle. Il la comblait de cadeaux, inventait des surprises qui la trouvaient indifférente, et lui faisaient dire simplement d'un ton dolent :

— Que tu es bon, mon ami !

Il ne ruinait ni elle, ni ses enfants. Ah ! s'il avait eu des enfants ! Pourquoi Adrienne n'avait-elle pas d'enfants ? Une femme doit être mère ! C'est la maternité qui, dans le mariage, légitime l'abandon que l'homme fait de sa liberté et la femme de sa pudeur.

Mère ! Et Marianne était-elle mère ?

Non, mais Marianne était Marianne. Marianne n'était pas née pour le foyer et le berceau. Ses flancs de statue insolemment belle ne voulaient que les spasmes du plaisir et non les déchirements de la maternité. Adrienne, au contraire, était l'épouse, et l'épouse sans enfant prenait bien vite un autre nom : l'amie ! Non, il ne lui dérobait rien, à Adrienne, rien de son affection, ni de sa fortune. L'argent gâché rue Prony, c'était Vaudrey qui le gagnait; c'était aussi les vieilles économies des braves gens de Saint-Laurent-du Pont, les parents, les *vieux*, qu'il jetait — comme à la fonte, — au creuset de l'hôtel de la fille.

Adrienne n'ayant pas un désir qui ne fût exaucé, confiante d'ailleurs et assoupie dans sa quiétude, Sulpice ne ressentait donc aucun remords. Il ne se demandait point si sa passion pour Marianne devait

durer. Il se jetait sur cet amour comme sur une proie; ce n'était plus seulement le désir maintenant qui l'accrochait à cette femme, c'était l'admiration qu'il éprouvait pour ces hardiesses d'esprit, ces originalités de jugements, ces mots échevelés, cette verve d'enfer qu'avait Marianne, ce piment et ce montant qui l'étonnaient et l'entraînaient...

Quelle conseillère et quelle alliée, qu'une telle femme!

A la bonne heure! Lorsque Vaudrey lui annonça qu'il allait être premier ministre, présider le Conseil, donner sa mesure — c'était son mot d'ordre éternel — Marianne comprit tout de suite quelle situation nouvelle, quel grandissement d'influence une telle fortune lui donnait sur le pays.

Il vit avec plaisir quelque chose comme une flamme joyeuse passer dans les yeux gris de M^lle^ Kayser.

Elle aussi se disait sans doute qu'il fallait profiter de l'heure, accrocher l'occasion et prendre!

— Alors, c'est officiel? demanda-t-elle.

— Pas encore. Mais c'est certain!

Que pouvait bien espérer Marianne? Elle n'avait, encore une fois, point de but bien défini, mais elle guettait l'occasion et, puisque la puissance de Vaudrey augmentait, eh bien, elle en profiterait. Claire Dujarrier, qui l'avait déjà bien servie, pouvait de nouveau lui être utile, lui donner un bon avis. On verrait.

— Etes-vous curieuse d'assister à l'enterrement de Collard? demanda Vaudrey à Marianne.

Elle se mit à rire.

— Eh! que voulez-vous que cela me fasse?

— Ce sera fort beau. Toutes les autorités, les magistrats, l'Institut, la garnison de Paris !

— Alors, ça vous semble drôle de voir défiler des soldats ? Moi je ne suis pas curieuse ! — Vous me raconterez tout, ça me suffira !

Vaudrey marchait en tête du cortège qui conduisait, à travers la place Vendôme et la rue de la Paix, noire de monde, le convoi de Collard (de Nantes) à la Madeleine. Des troupes de ligne, en grande tenue, formaient la haie. On entendait, de temps à autre, des roulements sourds de tambours voilés de crêpes. Le char mortuaire était immense, avec des monceaux de couronnes. Tout en suivant, tête baissée, le convoi de son collègue, presque son ami, — mais, bah ! des amitiés de *commissions* et de *sous-commissions !* — Sulpice était assez artiste pour que l'antithèse de ce déploiement de pompe officielle couronnant la vie assez obscure de l'avocat nantais le frappât un peu. Il revoyait toujours, invinciblement, comme hanté par cette apparition du Pauvre devant Don Juan, le visage maigre de Garnier et les moustaches blanches de Ramel. Qui des deux avait le mieux servi sa cause, Ramel vaincu ou Collard (de Nantes) mourant en plein triomphe ?

Il y songea pendant toute la cérémonie. Il y pensait tandis que les orgues de l'église jouaient, que les flammes vertes dansaient sur les brûle-parfums, et que, de temps à autre, sur les dalles résonnaient les crosses des soldats entourant le catafalque et à qui, d'une voix claire, un officier commandait.

A la sortie de la cérémonie, Granet, caressant ses moustaches cirées, vint à Sulpice et lui dit, avec une expression d'ironie :

— Savez-vous qu'il est question d'élever une statue à Collard ?

— Vraiment ?

— Oui, parce qu'on trouve qu'il a donné un grand exemple !

Lequel ?

— C'est un des rares ministres qui soient morts au ministère ! Imitez-le, mon cher ministre..., le plus tard possible !

Sulpice essaya de rire de la plaisanterie de Granet. Ce narquois lui déplaisait décidément ; mais il n'y avait pas à se fâcher, c'était de la plaisanterie diplomatique, tout à fait polie.

Avant de rentrer au ministère, Vaudrey se fit conduire rue Prony. Jean, le domestique lui répondit que Madame était sortie ; elle avait besoin de passer chez son oncle. Après tout, Sulpice trouvait la chose toute simple ; mais il tenait à voir Marianne et se fit conduire à l'atelier du peintre. L'oncle Kayser vint ouvrir, ébloui d'apercevoir chez lui le ministre, mais en même temps l'air un peu inquiet et toussant très haut, comme étranglé d'émotion, ou peut être pour avertir quelqu'un.

— Mlle Kayser est chez vous ? demanda Sulpice.

— Oui... Ah ! c'est drôle !... Le hasard veut justement qu'un de nos amis... un amateur de tableaux...

Vaudrey avait déjà poussé la porte de l'atelier et il aperçut assis près de Marianne et tenant son chapeau à la main, un homme jeune, le teint pâle et la barbe rousse, que Mlle Kayser, se levant très vite sans paraître surprise, lui présenta vivement :

— Monsieur José de Rosas !

Elle avait mis, dans la simple façon dont elle prononçait ce nom, une telle expression victorieuse, un si vif éclat de fanfare, que Vaudrey, brusquement, se sentit blessé, mordu au cœur.

Il se rappelait tout ce que Marianne lui avait dit de cet homme

Il salua Rosas avec une politesse un peu froide, et au ton dont se mit à lui parler Marianne, il comprit tout de suite que, devant l'Espagnol, elle avait un intérêt quelconque à ne rien laisser deviner. Elle appuyait plus que de raison sur le titre qu'elle lui donnait, en le répétant un peu trop souvent : « *Monsieur le Ministre...* » Elle avait des façons singulières de détourner les regards lorsque Vaudrey cherchait ses yeux, des manières d'éviter avec Sulpice une conversation suivie. Au contraire, elle s'adressait complaisamment à Rosas, lui demandait ce qu'il avait fait à Londres, ce qu'il était devenu, ce qu'il rapportait de nouveau.

— Rien, dit José avec une expression singulière qui déplut à Vaudrey. La persuasion qu'on ne vit décidément qu'à Paris auprès de certains êtres qu'on essaie vainement de fuir et vers qui on revient toujours... en dépit de soi-même, parfois.

Vaudrey remarquait l'expression de triomphe presque hautain qui allumait les yeux de Marianne. Il saisissait vaguement, dans cette banalité dite par Rosas, un aveu détourné. La voix de l'Espagnol tremblait légèrement tandis qu'il parlait.

Marianne écoutait avec un sourire.

— Vous avez fait un nouveau voyage, Monsieur?

demanda Sulpice, embarrassé de la contenance à prendre.

— Oh ! une simple absence ! Une visite à Londres !...

— Il y a longtemps que vous êtes de retour ?

— Depuis ce matin !

Et sa première sortie avait été pour le logis de Simon Kayser, chez qui peut-être il espérait rencontrer Marianne. Et la preuve...

Instinctivement, Vaudrey se disait que c'était se précipiter bien vite chez l'oncle Kayser. Cet homme faisait sa première visite non à l'atelier du peintre, mais en réalité à cette femme qui, — Sulpice entendait encore Marianne lui conter cela, — n'avait pas voulu être sa maîtresse. Il y avait là quelque chose de bizarre. Eh ! parbleu ! c'était peut-être M. Rosas qui avait envoyé chercher Marianne.

Elle donnait bien à entendre que le hasard seul les réunissait ici, mais Sulpice doutait, inquiet et colère.

Il avait presque envie d'affirmer, ne fût-ce que par un mot, la prise de possession, la conquête de cette femme, qu'il sentait que Rosas venait lui disputer.

Elle devinait tout, interrompait Sulpice avant même qu'il n'eût parlé et, avec une sorte de respect factice, étalait devant Rosas l'amitié, que voulait bien lui porter Monsieur le Ministre et dont elle était fière.

— A propos, mon cher ministre, votre nomination de président du conseil ?

Vaudrey fronçait les sourcils.

— C'est juste, je vous demande pardon, je trahis là un secret d'Etat. M. de Rosas n'en abusera point. N'est-ce pas, Monsieur le duc ?

Rosas s'inclinait. Vaudrey se sentait devenir impatient.

— Madame Vaudrey, reprit Marianne, devra être enchantée de cette nomination, Monsieur le Ministre?

Elle souriait à Sulpice, très étonné d'entendre là le nom d'Adrienne ; puis, se tournant vers Rosas, elle faisait, avec beaucoup de charme, une peinture quasi-idyllique de l'affection qu'avait « Monsieur le Ministre » pour Mme Vaudrey. Un ménage modèle. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs. « Monsieur le Ministre » était si aimable — oui, vraiment aimable, sans flatterie ,— et Madame Vaudrey si charmante!

Très nerveux, et devenu pâle légèrement, Sulpice cherchait le mot de l'énigme. Il se demandait à quoi pensait Marianne, ce qu'elle entendait dire, ou dissimuler.

M. de Rosas restait immobile sur sa chaise, très froid, l'œil sans éclat, ne disant pas un mot.

Il semblait attendre l'occasion de sortir de l'atelier et, depuis que Vaudrey était entré, il n'avait laissé tomber que quelques brèves paroles, très correctes.

Marianne, souriante, heureuse, avec des rayonnements dans le regard, questionnait Vaudrey, tâchait de donner à cette entrevue inattendue des deux hommes un aliment de causerie. La foule était-elle grande aux funérailles de Collard? Qui avait chanté à la cérémonie? Vaudrey répondait rapidement à ces

questions, en homme que d'autres pensées absorbent.

Au bout d'un moment, M. de Rosas se leva, saluant Marianne avec sa correction de gentleman.

— Vous partez, mon cher duc ?

— Oui, je vous ai revue. Vous allez bien, je suis satisfait.

— Au moins, vous reviendrez ? Mon oncle a des compositions nouvelles à vous offrir.

— Oh ! de grandes idées, commençait Kayser. Des choses qui feraient de fameuses fresques !... Pour un palais... ou pour le Panthéon !... au choix !

Il avait tour à tour regardé le duc et Vaudrey.

Rosas saluait le ministre et se retirait, sans répondre, suivi par Kayser et par Marianne qui, dès le seuil du salon, lui saisit la main, la serra nerveusement dans sa main douce et lui dit très vite :

— Vous reviendrez, je vous en conjure ! Ah ! c'est trop méchant, c'est trop mal d'avoir fui ! Vous reviendrez !

Elle suppliait et ordonnait à la fois. Rosas ne répondit pas, mais elle sentit, au tressaillement de sa main qui serrait la sienne, à l'éclair vif du regard, qu'elle le reverrait maintenant. Et puisqu'il était revenu à Paris, seul, las d'être loin d'elle peut-être, puisqu'il accourait après avoir voulu s'affranchir, est-ce qu'il n'était pas repris tout entier, cette fois ?

Tout cela fut dit, dans une pression de doigts, dans un regard, dans un souffle.

Rosas s'éloignait rapidement, comme éperdu. Marianne, qui fit à l'oncle Kayser signe de s'éloigner, reparut dans l'atelier, très froide.

Vaudrey s'était levé du divan, où il s'était assis.

Il attendait, debout.

— Vous m'aviez dit que vous aviez chassé M. de Rosas ?

— Je l'ai dit, et c'est vrai !

— Vous lui souriiez cependant tout à l'heure, là !

— Oui !

— Un homme qui vous a supplié d'être sa maîtresse !

— Et que j'ai repoussé, oui !

Elle regardait Sulpice avec son joli sourire de travers, tordant ses jolies lèvres rouges qu'il avait baisées tant de fois.

— Alors vous l'aimez, cet homme ?

— Moi ? Pas du tout. Seulement, ça me flatte qu'il revienne comme cela, comme un petit garçon en pénitence !

— Je ne comprends pas...

— Parbleu, vous n'êtes pas femme, voilà tout ce que ça prouve !... C'est agaçant pour notre amour-propre de voir des gens qui prennent trop vite leur parti du congé qu'on leur donne ! Comment ! ils n'en souffraient point ? Ils ne disaient rien ? Ils ne se plaignaient pas ? M. de Rosas me revient, cela prouve qu'il a été blessé, et je triomphe. Comprenez-vous maintenant ?

— Et..., cette joie que je remarquais tout à l'heure, c'est ?...

— C'est parce que M. de Rosas est à Paris !

— Et vous ne l'aimez pas ? Et tu ne l'aimes pas ? dit Vaudrey en prenant les deux mains de Marianne dans les siennes.

Elle riait.

— Je ne l'aime pas le moins du monde.

— Et tu m'aimes, moi ?

— Et toi, je t'aime, oui !

— Marianne, vois-tu, dit Vaudrey, ce serait méchant et mal de mentir ! Il ne fallait pas m'aimer du tout si tu devais cesser de m'aimer !

— Autrement dit, il ne faut jamais prêter d'argent si l'on ne doit pas donner toute sa fortune !

Il se sentait mécontent de cette ironie de Marianne. Elle le regardait avec un air bizarre, d'autant plus troublant et fait pour griser.

— Ne parlons plus de ça voulez-vous ? dit-elle. Je vous répète que je suis contente d'avoir revu M. de Rosas, parce que c'est, pour moi, une revanche d'amour-propre. Maintenant, qu'il revienne ou ne revienne pas, peu m'importe. Il a fait amende honorable, voilà le principal ! Et vous, mon ami, point de jalousie ; je trouve le rôle d'Othello ennuyeux, oh ! ennuyeux !... D'autant plus que vous n'auriez pas le droit de me traiter en Desdémone. Le Code s'y oppose.

— Vous allez encore me rappeler que je suis marié ? Tout à l'heure, vous m'enfonciez des coups d'épingle.

— En parlant de votre foyer ? Alors dites donc des coups de canif !

— Pourquoi nommer ma femme devant M. de Rosas ?

— Ah ! ça, mais fit Marianne, vous ne comprenez donc rien ! C'était pour vous, pour vous seul, pour expliquer la présence chez Marianne Kayser d'un

ministre qui est censé vivre en puritain. Rien de plus simple!... Vouliez-vous donc que je lui disse que vous abandonnez votre femme et que vous êtes mon amant? Vous auriez peut-être mieux aimé cela!

— Oui, peut-être! dit Vaudrey avec passion.

— Vaniteux! fit la jolie fille en lui mettant sur la bouche sa petite main qu'il garda sur ses lèvres. Alors vous voudriez que je crie partout nos secrets et que je fasse afficher notre bonheur?

— Je voudrais, dit-il en ôtant ses lèvres de la paume douce de cette main, que tout le monde sût que tu es à moi, à moi seul — tout seul, n'est-ce pas, Marianne?... Cet homme?

Ses yeux suppliaient, devenus lâches.

Marianne haussa les épaules.

— Laissez donc M. de Rosas tranquille et rentrons chez moi, *chez nous*, dit-elle avec une caresse des yeux.

— Tu ne l'aimes pas?

— Non.

— Et tu m'aimes?

— Je vous l'ai dit.

— Tu m'aimes? Tu m'aimes?

— Je t'aime!... Ah! que vous seriez malheureux pourtant si je vous le disais tout haut. un jour, dans un couloir de l'Assemblée, ce que vous me demandez de vous répéter là, tout bas!

— J'aimerais encore mieux cela que de te perdre et de savoir que tu ne m'aimes pas!

— C'est qu'il dit la vérité pourtant, ce grand fou! s'écria Marianne en riant.

— La vérité vraie, sincère, profonde!

Il l'attirait à lui, assis sur ce divan banal où Simon Kayser étalait ses paradoxes, et, entourant de ses deux bras sa taille qu'il sentait plier sous le satin de la robe, il voulait la faire incliner sa tête blonde sur ses lèvres qui quémandaient un baiser.

Marianne lui prit la tête entre ses deux mains douces, et le contemplant avec un sourire bizarre, ce grand fou caressant et ironique, d'une tendresse qui raillait :

— Etes-vous assez Sulpice ! lui dit-elle en se penchant vers lui, gentiment, et riant beaucoup, tandis qu'il l'embrassait.

V

Jose de Rosas s'était cru beaucoup plus maître de lui-même qu'il ne l'était en réalité.

Cet homme énergique, solide comme une lame d'acier très fin, avait espéré que l'éloignement lui ferait oublier Marianne ou le rendrait fort contre elle. Il revenait, au contraire, plus épris, mordu en plein cœur et torturé par l'image troublante de la jolie fille. Il avait emporté, à Londres, comme partout, le sourire énigmatique, le pétillement des yeux gris de cette femme, revue sans cesse, éternellement réapparue à son chevet, à ses côtés, à toute heure, comme un fantôme.

Le fantôme d'un être vivant, dont le baiser lui brûlait encore la lèvre comme un charbon de feu ! Un fantôme qu'il pouvait serrer entre ses bras, em-

porter et posséder ! Toutes les virginités de sensations de cet homme, habitué à une vie quasi-farouche de trappeur, de savant ou d'errant, se tournaient vers Marianne comme vers un espoir en chair et en os, une chimère palpitante.

Jose sentait bien que, s'il revenait à Paris, c'en était fait de lui et qu'il donnait sa vie à cette femme. Et il revenait. Et, à bout de luttes, contre lui-même, sa première visite, encore une fois, était pour l'espèce de bouge où il savait bien retrouver la piste de Marianne. Il allait à elle comme à un abîme. Violemment passionné sous son air froid de castillan du temps passé, il ne voulait plus réfléchir ni résister. Il avait éprouvé cette délicieuse sensation d'entraînement, lorsque, sur les *rapides*, au bout du monde, l'eau du fleuve emportait, dans un vertige, sa barque près d'être engloutie.

Il eût été sans doute stupéfait de retrouver Marianne installée dans un petit hôtel à la mode. Elle s'était dit qu'elle lui expliquerait cela, quand elle le reverrait, en lui apprenant tout aussitôt qu'elle y campait. Une fantaisie. M^lle^ Vanda étant partie, elle avait eu ce caprice de dormir dans les rideaux d'une fille. « Je lui dirai que ce luxe passager me rappelle mes folies d'autrefois — lorsque je lui faisais croire que je gâchais l'héritage de ma grand'mère... »

Elle lui avait, en effet, menti déjà ; en réalité, l'argent dévoré jadis venait de Lissac ; mais pour Rosas, il fallait, même alors, — car le duc était un espoir — en dissimuler l'origine. Elle connaissait trop bien Jose : soupçonneux et jaloux. De là cet héritage qui n'avait jamais existé.

Mais elle sentit bien, tout de suite, que le cadre qui lui convenait pour que le duc l'aimât, ce n'était pas la chambre à coucher ou le cabinet de toilette de Mlle Vanda. Quelle différence eût trouvée Rosas avec les filles à la mode qu'il avait aimées ou plutôt enrichies, en passant ? Il n'eût pas cru, cette fois, à ce mensonge nouveau.

Ce luxe pouvait griser Sulpice Vaudrey ; il eût écœuré Jose. Ce qui, pour le petit bourgeois parvenu, était l'appétit, devenait la nausée pour le gentilhomme.

Dès que Rosas revint à elle, à la fois stupéfaite et heureuse, heureuse d'un joie insensée, son plan de campagne fut bientôt combiné. Elle ne voulait pas le recevoir dans l'hôtel banal où tous les gens des clubs avaient essuyé leurs talons sur les tapis. Elle le suppliait, puisqu'il voulait la revoir, de la voir « chez elle », oui, vraiment chez elle, dans cette chambre ignorée de la rue Cuvier, loin du bruit de Paris, près du Jardin des Plantes, espèce de cellule perdue où personne n'était entré.

— Personne que moi ! disait-elle.

Le mot d'ordre avait été, d'avance, donné à l'oncle : si Rosas reparaissait, Simon avertissait rapidement sa nièce et empêchait le duc de découvrir l'adresse nouvelle de Marianne. Ce qui avait été fait.

Le duc n'allait donc revoir Mlle Kayser que rue Cuvier, après l'avoir retrouvée chez l'oncle Simon.

Il éprouvait par avance une sorte de reconnaissance pour cette créature qui livrait ainsi le secret de son âme, lui disait que c'était là qu'elle venait, morte vivante, ensevelie dans ses souvenirs, rêver

aux années défuntes, à ce qui avait été, à ce qui aurait pu être...

Marianne avait bien deviné. Le mystère ajoutait, pour cette âme profonde, une séduction nouvelle au sentiment qu'éprouvait Rosas. La première fois qu'il avait pénétré dans ce petit logis où la nièce de Simon Kayser l'attendait, il s'était senti violemment ému, comme s'il eût pénétré dans la chambre virginale d'une jeune fille. C'était, là-bas, dans ce quartier perdu le retrait paisible d'une blessée de la vie, affamée de solitude et vivant là des heures furtives, parmi des livres aimés, l'appartement discret d'une institutrice pauvre, ayant glané, avec goût, quelques bibelots rencontrés par hasard. Rosas se sentait là environné d'une honnêteté profonde parmi les débris d'un passé plus heureux. Marianne devenait ainsi telle qu'il se l'imaginait, supérieure à sa destinée, vivant d'une vie intellectuelle, se consolant des déboires de l'existence et des hideurs de la vie avec les rêves des poètes, s'étant bâti elle-même, au milieu de Paris, une sorte de Thébaïde où elle était libre enfin et maîtresse d'elle-même, sans masques, sans faux sourire, sans hypocrisie de gaîté, quand elle était triste. Et elle était triste si souvent!

Elle avait dit à Rosas le nom sous lequel elle vivait là, parfois.

— Mademoiselle Robert!

Il avait paru étonné.

— Oui, je veux qu'on n'y connaisse rien de moi-même, pas même mon nom. Vous devez comprendre le besoin d'oubli et de repos qu'ont certaines âmes. Il y a un de vos souverains qui s'est couché vivant,

dans sa bière, n'est-ce pas? Eh bien, je l'envie, moi, et quand j'ai poussé sur moi le verrou de ma petite chambre de la rue Cuvier, j'ai des frissons de volupté comme si je sentais mon cœur battre dans un cercueil. Ne le dites à personne. On voudrait savoir et voir. Le monde est si curieux! Et si bête!

Marianne, maintenant, semblait d'autant plus étrange et d'autant plus séduisante à Rosas. Tout ce romanesque, si banal pourtant, dont elle s'enveloppait, la grandissait aux yeux du duc. Dans cette petite chambre où elle n'était plus que Mlle Robert, elle devenait, pour lui, cent fois plus charmante, attirante comme un problème : — un sphinx parisien.

Elle n'était pas sa maîtresse. Il l'aimait trop profondément, d'une passion toute de respect, pour la prendre comme au hasard, brusquement, et Marianne, très habile, ne risquait aucune imprudence, sachant fort bien que si elle se donnait trop vite, ce n'était pas une femme qui tomberait dans les bras du duc, c'était une idole qui descendrait de son piédestal.

Ils avaient là, dans le silence de la vieille maison du quartier désert, des causeries où Rosas se livrait et où chaque jour, plus avant, elle pénétrait le caractère de cet homme, si différent de ceux qui, jusqu'alors, ne lui avaient demandé que du plaisir.

Elle en venait à l'aimer, par ce respect même qu'instinctivement il ressentait pour elle.

Elle n'y était pas habituée. Chaque regard masculin qu'elle avait senti, depuis sa puberté, rivé sur elle, lui avait dit, avant les lèvres : « Vous êtes belle! Vous me plaisez! Voulez-vous? » Rosas, du moins, disait: « Je vous aime! » avant: « Je vous désire! »

Souillée dans sa chair qu'elle avait donnée, offerte, livrée, vendue, elle se sentait par lui respectée jusque dans cette chair même et, tout en le trouvant niais, elle le trouvait supérieur aux autres, différent du moins, et c'était assez pour l'aimer.

Un jour, elle lui dit, d'un ton bizarre, avec son inquiétant sourire :

— Savez-vous une chose à laquelle je n'aurais pas cru, mon cher Jose ? Vous êtes timide !

Il devint légèrement pâle.

— L'amour sincère est toujours timide et maladroit. C'est à cela qu'on le reconnaît.

— Peut-être ! fit Marianne.

Leurs causeries pourtant n'étaient que des propos d'amour, que Rosas lui parlât de sa passion ou de ses souvenirs.

Elle lui demanda, une fois, s'il mépriserait une femme qui serait sa maîtresse.

— Non, dit-il en souriant dans sa barbe rousse. Il n'y a que le Français qui ait le mépris de la femme qui se donne. Les autres peuples traitent l'amour plus sérieusement. Ils ne regardent pas le don de soi-même comme une chute.

Marianne le regarda bien en face, étrangement.

— Alors, si je vous aimais assez pour devenir votre maîtresse ?

— Je vous estimerais encore assez pour devenir votre mari !

Elle se sentit changer de couleur.

Etait-ce un jeu de M. de Rosas ? Pourquoi lui parlait-il ainsi ? Avait-il réfléchi à ce qu'il venait de dire ?

Jose continua d'un ton très doux :

— Me permettez-vous une question, Marianne?

— Vous pouvez m'interroger sur toutes choses. Sur toutes choses je répondrai à cœur ouvert !

— Qu'est-ce que M. Sulpice Vaudrey venait faire, l'autre jour, chez votre oncle ? Vous voir ?

Marianne sourit.

— Mais le ministre venait parler d'affaires d'intérêt, tout simplement. Je ne le vois guère que pour mon oncle Kayser qui sollicite une commande officielle, vous l'avez entendu...

— M. Vaudrey vous fait la cour?

— Nécessairement. Oh ! par pure galanterie française. Une politesse. Il aime sa femme et il sait bien que je n'aime personne.

— Personne ? demanda Rosas.

— Je n'aime encore personne, répéta Marianne en ouvrant, tout grands, ses yeux gris sous le regard inquiet de l'Espagnol.

Elle eut, dès ce jour, une idée nouvelle qui s'empara de son esprit avec une violence impérieuse. Lorsque Rosas avait reparu, elle n'avait vu en lui qu'un amant possible, riche et charmant. Maîtresse d'un ministre, elle devenait la maîtresse d'un duc. Un duc millionnaire. Elle gagnait au change, en supposant qu'elle ne pût conserver l'un et l'autre. Son calcul avait été bientôt établi. Elle ne voulait que faire payer plus cher à Rosas cette résistance qu'il avait mise à se livrer.

Mais voilà que, brusquement, sans qu'elle y eût pensé, avec une imprudence d'homme d'épée montrant son jeu et se découvrant devant le spadassin

qui songe à le provoquer, le duc laissait voir, dans un mot qui la troublait et lui donnait la fièvre, toute la violence de sa passion.

Sa maîtresse ! Et pourquoi sa maîtresse, puisqu'il avait laissé voir que peut-être ?...

— Imbécile que je suis ! se dit Marianne. Si je jouais la carte du mariage?

Elle haussa les épaules.

— Ça ne coûte pas plus !

Mariée ! Duchesse ! Et duchesse de Rosas ! Elle se mit d'abord à rire. Duchesse ! Je vous demande un peu ! La maîtresse de Pierre Méran, le rapin, qui l'enlevait et la débauchait, le misérable ! ajoutant sa dépravation à celle de cette fille, et mourait, tout jeune, phtisique, après avoir jeté au vice cette Marianne Kayser, née et pétrie pour le vice : duchesse !

— Ce serait trop drôle, mes enfants, songeait-elle.

Jamais Vaudrey, qu'elle vit le soir, rue Prony, ne lui sembla si provincial et, comme elle disait, si *Sulpice*. Il était d'ailleurs assombri, ne s'expliquant pas très nettement d'abord, et finalement arrivant à avouer à Marianne qu'il était embarrassé pour l'échéance de ce billet... elle savait bien...

— Non, je ne sais pas !

— Le billet souscrit à ce M. Gochard !

— Ah ! c'est juste ! Eh bien, si vous ne pouvez pas le payer, mon cher, j'aviserai.... je chercherai...

Il n'y avait pas à chercher. Evidemment Vaudrey se tirerait d'affaire. Mais l'échéance tombait mal. Il n'osait pas hypothéquer la Saulière, sa ferme de Saint-

Laurent du Pont. Il avait réfléchi qu'Adrienne pouvait tout apprendre. Et alors...

Marianne interrompit ces confidences.

— Ne me parlez pas de ces affaires d'argent, mon ami, vous savez, cela me dégoûte... !

— Je comprends, je vous demande pardon.

Ils devaient se revoir le lendemain. Le Parlement chômait.

— Quelle joie ! ne pas te quitter de tout un jour ! répétait Vaudrey.

— Soit, à demain !

Elle éprouvait une jouissance profonde à se sentir seule et coulée dans ses draps, sous la lumière de cette lampe qui éclairait d'ordinaire ses amours avec Sulpice, de rêver en liberté à ce grand d'Espagne qui lui avait dit comme cela — simplement avec le frémissement de la passion sur les lèvres : « — Je vous estimerais assez pour faire de vous ma femme ! »

Elle fit des rêves toute la nuit.

Vaudrey, lui, en dépit de cette joie du lendemain — un long tête-à-tête avec sa maîtresse, — songeait avec ennui grandissant à l'approche de cette date, qui viendrait avant deux mois, et où il lui faudrait payer les cent mille francs souscrits au créancier de Marianne.

— C'est étonnant comme le temps passe vite !

Adrienne, au déjeuner, le lendemain, trouva son mari plus préoccupé que de coutume.

— Est-ce que les affaires politiques vont mal ?

— Non... au contraire...

— Alors, pourquoi es-tu triste ?

— Un peu de fatigue !

— Alors, dit M^me^ Vaudrey, tu vas me gronder.

— Pourquoi ?

— J'ai fait espérer à Mme Gerson... tu sais bien, l'amie de Mme Marsy... je lui ai presque promis que tu consentirais à accepter une invitation chez elle ! Un dîner !

Vaudrey eut un moment de mauvaise humeur.

Encore une soirée prise ! Des heures de joie volées à Marianne !

— J'ai mal fait ? demanda Adrienne en posant sa jolie tête un peu triste sur la poitrine de son mari. C'est que, pense donc, c'est un si grand plaisir pour moi d'avoir une soirée entière à passer avec toi, même chez les autres ! Tu as tant de dîners officiels, de banquets, d'invitations où tu vas tout seul ! Quand on invite la ministresse avec le ministre, c'est jour de fête pour sa pauvre petite abandonnée. Je ne t'ai pas beaucoup, c'est vrai, mais je te regarde, je t'entends causer, je suis toute contente. Ne me gronde pas d'avoir dit que nous irions chez Mme Gerson. D'autant plus qu'elle est charmante. Ah ! quand elle parle de toi ! « Un si grand ministre !... » Tu ne sais pas comment elle t'appelle ? — « Un Colbert ! »

Vaudrey ne put s'empêcher de rire.

— Allons, après cela, on ne pouvait pas refuser son invitation. C'est le *monseigneur* du mendiant ! dit-il en embrassant au front Adrienne. Et nous dînons quand, chez Mme Gerson ?

— Lundi prochain, j'aurai, du moins, une bonne soirée à te voir ! dit la jeune femme doucement.

Le ministre passa dans son cabinet. Un huissier lui remit presque aussitôt une carte « *Molina, banquier.* »

— Comme c'est drôle !... songea Sulpice. J'ai pensé à lui !

Dans les réflexions ennuyées qu'il avait faites à propos de ce billet souscrit à Gochard, Vaudrey revoyait, avec une persistance singulière, ce gros homme omnipotent qui riait et pérorait tout haut dans le foyer de la danse, en touchant de ses gros doigts gras le fin menton de la petite Marie Launai.

S'il voulait pourtant, ce Molina, Molina le Tombeur ! Quelle bagatelle, pour lui, cent mille francs !

Salomon Molina entrait d'ailleurs dans le cabinet du ministre comme il entrait au foyer de l'Opéra, le torse élargi, le menton haut, le ventre en avant.

— Monsieur le Ministre, dit-il, la voix claire, en s'évasant dans le fauteuil que lui désignait Vaudrey, je vous préviens que vous avez la virginité de mes démarches !... C'est toujours une virginité ! Ma parole, voici la première fois que je mets le pied dans un ministère !...

Il mettait à affirmer son indépendance — née de sa colossale puissance — une affectation de satisfait et de parvenu. L'ancien marchand d'habits marseillais raccrochant, au passage, dans sa jeunesse, les matelots du port, les ouvriers maltais, les levantins, pour leur *couler* un paletot d'occasion ou un pantalon de hasard, comme les revendeuses du Temple harponnent le passant, Salomon Molina, qui avait promené, sur la Canebière, sa gueuserie et ses espérances, rêvant, du fond de sa boutique noire, les triomphes, les joies, les débauches, les indigestions que donne l'argent, avait d'ailleurs toujours conservé la rancœur

de ces journées mauvaises et, sur sa rouge lèvre de juif, l'amertume de ces souvenirs.

Son premier mot en entrant dans le cabinet de Vaudrey, cette constatation de sa *virginité* en fait de sollicitations décelait ses rancunes.

Maintenant, triomphant, puissant, enchanté, choyé, obèse, il étalait sur Paris sa corpulence énorme, sa chair et son argent. Il remplissait de son ventre, soulevé par de gros rires, les avant-scènes des théâtres. Il épanouissait sa carrure dans la calèche qui le déposait, aux jours de Courses, à l'entrée de l'enceinte du pesage. Il tenait comme par le cou tout ce qui, dans la curée parisienne, jappe et bondit autour de l'argent et des sacs éventrés, les émissions, les mangeailles de la fortune publique : banquiers, coulissiers, tripoteurs d'affaires, journalistes de finance, de politique ou de chantage, hères en quête de cent sous, hommes d'état en passe de fortune, et il distribuait à ce petit monde, comme pâtée au chenil, les escomptes et les rognures de ses tripotages, en se donnant le malin plaisir, la jouissance insolente de parvenu heureux, de feindre, par exemple, aux heures d'émissions, des maladies qui n'existaient pas, pour avoir le droit de garder la chambre, d'entendre sonner à sa porte des gens portant des noms célèbres, et de faire faire antichambre, lui, le *brocanteur* et le *chineur* marseillais, à des puissants et à des illustres.

Alors, il savourait la joie de la toute-puissance, cette joie qui lui donnait jusqu'aux moelles des titillations de jouissance, et, après être resté, tout le jour, en proie à des névralgies de commande, il

éprouvait le ravissement infini de la force humiliant l'esprit, du coup de poing écrasant une faiblesse, en apparaissant cravaté de blanc dans un salon, dans le foyer de la danse ou dans les coulisses d'une première, et en disant, avec le sourire railleur du triomphe gavé :

—J'étais malade aujourd'hui. J'avais ma névralgie ! Le ministre des finances est venu me voir !... Le baron Nathan est venu prendre de mes nouvelles !

De toutes les jouissances que cet homme avait éprouvées, ce n'était pas celle des virginités féminimes achetées parfois à prix d'or, c'était ces virginités d'âmes, d'honnêteté et de vertu qu'il parvenait souvent à humilier devant lui, à courber comme de l'osier, et à souffleter de son ironie, lorsque la misère jetait à sa merci de ces puritains qui avaient passé quelquefois, le front hautain, devant les millions de l'homme d'argent. Alors le marchand d'habits prenait hideusement ses revanches. Il n'y avait pas de pitié à attendre de ce gros homme rieur et bon enfant d'allures. Ses doigts gras vous étranglaient plus sûrement que les maigres mains d'un usurier. Molina ne pardonnait pas.

Ah ! s'il venait voir le ministre, celui-là, c'était assurément qu'il avait quelque chose à lui demander !

Mais quoi ?

Chose extraordinaire, devant Vaudrey, Molina, qui cependant avait joué sous jambe bien des malins parmi les malins, se trouvait comme mal à l'aise. Il y avait dans le regard franc de ce *bêta*, comme Molina le *Tombeur* l'avait appelé, un soir, en causant politique, une honnêteté si droite, que le ban-

quier, habitué aux coquins et aux faiseurs, ne savait trop comment aborder la question. Il s'agissait pourtant d'une grosse affaire.

— Une fameuse poire! songeait Molina.

Une affaire de chemins de fer. Une concession à obtenir. Une affaire d'intérêts privés dissimulée sous les grands mots d'intérêt public, de besoins nationaux. Des millions à gagner. Molina s'était chargé de tâter le président du Conseil et le Ministre des travaux publics. Deux honnêtetés. Le *truc*, comme disait le *Tombeur*, c'était de leur faire avaler la chose sous couleur de patriotisme. Chemin de fer stratégique. Moyen de locomotion rapide, en cas de mobilisation. Avec des mots bien sonnants, comme *stratégie, frontières, sécurité*, on enlèverait bien des choses.

Par malheur, Vaudrey était chatouilleux sur ces questions spéciales ; de plus il était renseigné. Il se sentit passer un petit frisson sur la peau tandis que Molina parlait. Tout à l'heure, lorsqu'il avait vu la carte du banquier, l'idée soudaine de l'argent dont le gros homme était une des incarnations lui était venue comme un espoir. Qui sait ! il pouvait peut-être, à l'aide de Molina, se débarrasser du billet Gochard !... Mais dès les premiers mots du ministre et quoique le banquier, brusquement intimidé par le regard droit de Sulpice, ne sût comment arriver au fait, Vaudrey devinait des sous-entendus repoussants dans les paroles hésitantes de cet homme.

Comment ! Molina hésitait ? Il n'allait pas au fait, *carrément*, selon son habitude, le *Tombeur* illustre ? Eh ! non ! L'attitude volontairement froide du minis-

tre le mettait mal à l'aise, décidément. L'œil de Vaudrey ne quittait pas son œil. Lorsque le lanceur d'affaires avait prononcé le mot de *Bourse*, un rictus dédaigneux était monté aux lèvres de Sulpice. Mais pas une parole. Molina s'entendait parler lui-même dans le grand silence du cabinet ministériel, et il se sentait *patauger*. Il venait proposer une combinaison, un pot-de-vin, et il ne doutait pas que Vaudrey ne se laissât « mettre dedans ». Et voilà que ce diable de ministre paraissait ne pas comprendre, ne comprenait peut-être pas ou comprenait trop. Ah ! Molina n'était pas habitué à ces duretés d'oreilles ! Il avait, de sa grosse main, mis dans la main de sénateurs et d'Excellences de l'ancien régime plus d'une somme dont un sourire seul était le reçu, il avait l'habitude de ces conversations à mots couverts qui se terminent, entre gens d'esprit, par un *skake of the hand* où il reste quelques chiffons de papier au bout : billets de banque ou actions libérées. Et ce Vaudrey n'entendait pas ! Et il lui imposait de s'expliquer nettement, de mettre brutalement les points sur les *i*, quitte à risquer d'être reconduit jusqu'à la porte.

Molina était trop malin pour courir ce risque. Il reviendrait une autre fois, puisque le ministre faisait la sourde oreille. Mais d'habitude pécaïre ! il en suait à grosses gouttes, de chercher des circonlocutions, lui qui ne mâchait pas ses mots, d'habitude, et appelait les choses par leur nom ! A-t-on jamais vu ! Un avocat de Grenoble *rouler* Salomon Molina !

— J'en ai chaud, se disait le boursier en sortant du cabinet. Mais, tonnerre de chien, j'aurai ma revanche ! On n'est pas toujours ministre. Tu me le

paieras cher, mon drôle, ce petit quart d'heure-là !

Vaudrey avait tout compris, mais il n'avait pas voulu laisser voir qu'il comprenait. C'était plus simple. Il n'avait pas eu à chasser l'acheteur de consciences : il avait joui de son embarras. Cela lui suffisait.

— Si pourtant, se disait-il, je lui avais parlé d'argent avant qu'il ne se fût laissé deviner ! Si j'avais accepté de lui...

Il en avait, comme tout à l'heure, le frisson. Une imprudence, une confidence l'aurait mis facilement entre les pattes de ce gros homme. Il fallait pourtant se décider à une solution. Les jours passaient et les billets souscrits pour Marianne arriveraient à présentation avant peu.

— Quand je pense que ce Molina pouvait, en un jour, me faire gagner le triple de cette somme !

Salomon le lui avait dit, tout à l'heure : « La primeur d'une nouvelle, à la Bourse, ça vaut quelquefois de l'or en barre ! » Une *primeur !* — Autant valait dire la révélation d'un secret d'Etat, la spéculation vile, presqu'une trahison ! — Et à ces paroles, qui dissimulaient une insulte, il n'avait pas même, en s'efforçant de ne rien comprendre, sonné l'huissier pour faire reconduire Molina !

Il lui restait de cet entretien une sensation de malaise. L'homme avait laissé derrière lui comme une odeur de corruption.

Vaudrey devait être bientôt rassuré sur le billet Gochard. Il s'aperçut, en allant voir Marianne, que sa maîtresse était une « femme de tête ». Elle lui annonça tout de suite que Claire Dujarrier, qu'elle

avait vue, obtiendrait de ce Gochard, que Vaudrey ne connaissait pas, le renouvellement du billet de trois en trois mois, jusqu'à concurrence de six mois, moyennant une augmentation de vingt mille francs pour chaque période de quatre-vingt-dix jours.

— Je n'ai pas très bien compris tout d'abord, commença Marianne.

— Oh ! fit Sulpice, je comprends parfaitement, c'est de l'usure complète. Mais le temps est de l'argent liquide, et dans six mois, il me sera plus facile de payer cent quarante mille francs que cent mille aujourd'hui. J'ai des projets.

— Lesquels ?

— Très confus à expliquer, très nets dans ma pensée ! Je te les dirai ! L'important est de n'avoir pas d'échéance au 1er juin, mais au 1er décembre.

— Alors rien de plus simple. Mme Dujarrier s'en chargera.

— C'est donc une providence, Mme Dujarrier ?

— A peu près, dit froidement Marianne.

Sulpice fut ivre de joie, se sentant devant lui tout le temps voulu pour se tirer d'embarras, lorsque Marianne lui eut remis, contre un nouveau billet de cent quarante mille francs, son premier billet de cent mille. Il respirait. Du 26 avril au 1er décembre il avait près de sept mois pour s'acquitter. Il refaisait le même calcul qu'auparavant lorsqu'il se disait : — J'ai bien le temps !

Il rentra, joyeux, à l'hôtel Beauvau. Adrienne était enchantée. Elle redoutait de le voir revenir attristé, nerveux.

— Alors tu seras brillant chez Mme Gerson, tout à l'heure ?

— Tiens, c'est vrai, au fait, c'est ce soir !...

Il l'avait oublié.

Marianne justement n'était pas libre. Elle allait, disait-elle, à Auteuil, pour ce billet. Vaudrey ne regrettait donc plus sa soirée. Cela lui était indifférent maintenant d'aller chez Mme Gerson.

— Moi, je suis si heureuse, si heureuse ! disait Adrienne, frappant dans ses petites mains, comme une enfant.

En se déshabillant, Vaudrey retrouva par bonheur ce billet qu'il avait plié en quatre et laissé dans la poche de son gilet :

Au 1er juin prochain, je paierai à l'ordre de M. Adolphe Gochard, demeurant rue Albony, n° 9, la somme de cent mille francs, valeur reçue en espèces. »

Sulpice VAUDREY,
rue de la Chaussée-d'Antin, 37.

Il devint blême en le lisant. Si Adrienne l'avait vu pourtant !...

Il brûla le papier à une bougie.

— Je suis imprudent, se disait-il. Pauvre Adrienne ! Je ne voudrais pas lui faire de peine.

Elle fut toute joyeuse, dans la voiture du ministère, pendant le trajet de la place Beauvau à l'hôtel des Gerson. Enfin, elle avait donc une minute, rapide, furtive, mais où elle pût retrouver cette impression de solitude heureuse, pleine de trouble exquis d'autre fois !

— Te rappelles-tu quand tu m'as emportée comme ça, le soir de notre mariage ? lui disait-elle tout bas, pendant que la voiture galopait.

Il lui prenait les mains et les serrait.

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas, Sulpice?... Tu crois bien aussi que je t'aime plus que tout au monde ?

— Oui, je le crois !

— Tu me tuerais si je te trompais ?... Moi, ah ! si tu me trompais, je ne sais pas ce que je ferais... Quand je pense que toi qui es là, que je tiens, que j'aime, tu pourrais être à une autre femme...

— Encore ! Tu m'as déjà répété cela ! Es-tu folle ? dit Sulpice. Tiens, nous voici arrivés !

Mme Gerson avait criblé de lumières, empli de fleurs, tendu de tapis, pour recevoir le président du Conseil, l'hôtel qu'elle habitait, rue de Boulogne. Hôtel trop petit, où tous ses invités allaient étouffer. Elle les encaquait dans sa salle à manger. Elle avait, pour la soirée qui devait suivre, battu le rappel de tous ses amis. Il s'agissait de fonder un salon nouveau, de montrer à Mme Marsy qu'elle n'était pas seule à rivaliser avec Mme Evan.

Mme Gerson était en froid avec Sabine Marsy. On ne savait pas pourquoi. Adrienne, fort peu au courant de ces petites brouilles, fut très étonnée d'apprendre celle-là.

— Elle prétend que nous lui prenons tout son personnel !.... dit Mme Gerson. Ce n'est pas ma faute si l'on s'amuse chez nous ! — J'espère que vous vous y plairez, Monsieur le Président !

Vaudrey s'inclinait. « Mme Gerson n'en doutait pas. »

On se mit à table. Mme Gerson s'épanouissait au bras du ministre. Guy de Lissac, Warcolier, des sénateurs, des députés étaient du repas. M. et Mme Gerson ne les appelaient jamais par leur nom, mais : *Monsieur le sénateur, Monsieur le député !* Ils se gargarisaient avec ces titres, pareils à ces bourgeois frottés aux Altesses qui s'enflent en disant à un prince *Monseigneur*, absolument comme s'ils se le disaient à eux-mêmes.

Sulpice éprouvait, comme toujours, dans ce milieu où tout était sacrifié au *chic*, cette sensation pénible de l'homme en continuelle représentation. Il n'allait pas dîner en ville sans se heurter au même menu, à la même timbale et à la même conversation.

M. Gerson tâchait d'amener le président du Conseil à parler politique. Il voulait connaître l'avis de Vaudrey sur le scrutin uninominal. Sulpice se mettait à rire.

— Grâce ! disait-il. Nous sortons d'en prendre ! Je préfère ces truffes. C'est plus parfumé.

Adrienne regardait son mari, qu'elle apercevait à travers les fleurs de la corbeille, là, devant elle, assis à côté de Mme Gerson. Elle ne causait guère qu'avec Guy de Lissac, placé à sa droite, quoique toutes les convenances eussent voulu qu'on y mît M. le sénateur Crépeau et M. de Prangins, le député. Mais Mme Gerson avait dit avec un petit sourire que Mme Vaudrey ne serait point fâchée d'avoir M. de Lissac pour voisin. — J'ai souvent rencontré M. de Lissac au ministère ; on l'accueille particulièrement bien.

Ne connaissant personne parmi ces conviés, Adrienne était, en effet, charmée de se trouver à côté de Guy. Il lui plaisait d'ailleurs, avec son esprit paradoxal, ses boutades, son espèce de scepticisme recouvrant plus de foi qu'il n'en voulait laisser paraître. Et lui, depuis longtemps, se sentait tout à fait conquis par cette honnêteté souriante, cette grâce d'exquise candeur. Elle était si profondément différente de toutes les femmes qu'il avait connues ! Comment, diable, Vaudrey pouvait-il faire pour négliger une créature aussi parfaite, plus savoureuse dans son appétissante vertu que toutes les donzelles rencontrées de par le monde, le demi-monde et le quart de monde ? Car Vaudrey demeurait froid avec Adrienne. Encore un coup, c'était visible. Un observateur, *spécialiste* comme Guy, ne s'y trompait point. Mme Vaudrey ne se plaignait pas encore, mais elle souffrait déjà. Etait-ce la politique seule ou une femme quelconque qui enlevait à Adrienne son mari ? Guy ne le savait pas, mais il le saurait. Elle l'intéressait, cette jolie Mme Vaudrey.

— Cet imbécile de Sulpice ne serait pas mon ami, que je lui ferais la cour ! — D'ailleurs, se disait-il en regardant les beaux yeux limpides d'Adrienne, j'échouerais ; il y a des lacs qu'on ne peut pas troubler !

Adrienne, enchantée de l'avoir auprès d'elle, lui demandait les noms des convives. Il y avait, à la gauche de Mme Gerson, un homme petit, râblé, les cheveux noirs collés aux tempes, de longs favoris en côtelette des deux côtés de ses joues fraîches, l'œil

très vif : — un avocat, M. Jouvenet, aujourd'hui Préfet de Police.

Plus loin, M. le sénateur Crépeau. Un gros industriel qui débitait des pâtes alimentaires et de la politique. Dans la *Table analytique des comptes-rendus des Séances du Sénat*, son nom figurait avec éclat, ainsi suivi de ses faits et gestes : « Crépeau (de l'Ain), *Inamovible*. — S'excuse de son absence (8 janvier). — S'excuse de son absence (20 février). — Membre d'une commission (*Journal officiel*, page 1441). — S'excuse de ne pouvoir prendre part aux travaux de la commission (4 mars). — S'excuse de son absence (20 mars). — Demande un congé (5 avril) ». C'était son œuvre durant le service ordinaire de cette année-là. M. Crépeau (de l'Ain) avait le droit de se reposer.

— Il mange beaucoup, disait Lissac. Son appétit va mieux que son éloquence.

Auprès de Crépeau, un autre législateur, Henri de Prangins, un publiciste, vieux, ridé, courbé, mécontent, grommelant.

— Ah ! c'est M. de Prangins ? dit Adrienne, j'en ai entendu beaucoup parler !

— C'est un type, fit Lissac en souriant. Vous connaissez Granet, le *Monsieur qui sera ministre*, eh bien, Prangins, c'est le Monsieur qui a voulu l'être et qui ne le sera jamais ! D'ailleurs, cinq cents fois plus remarquable que cent autres qui l'ont été dix fois on ne sait pourquoi !

Il y avait près d'un demi-siècle en effet que Prangins, ce vieux routier de la politique, brassait et maquignonnait des affaires, bâtissait et démolissait des ministères, entassait articles de revue

sur articles de journaux, contradictions sur contradictions, feuillets sur feuillets, ayant noirci des tombereaux de papier à ce métier de hurleur quotidien ou de quinzaine, acclamé d'ailleurs, populaire, riche, illustre et entouré de flatteurs, de commensaux, sans amis mais non sans clients, ayant fait et défait des réputations, des ministres, des gouvernements, en connaissant la vanité et la nullité, et pourtant n'aspirant qu'à cette vaine proie, la puissance, répétant avec d'âpres envies d'autorité et des impatiences de tyrannie, qu'une existence de popularité ne vaut pas un quart d'heure de pouvoir, s'approchant, avec des avidités âpres, de la part souhaitée et la voyant éternellement, inévitablement, implacablement fuir, s'éloigner, arrachée de ses ongles ou de ses dents comme un lambeau de chair de la mâchoire d'un molosse. Et alors, dans l'éternelle concupiscence de ce pouvoir, dans son entassement de combinaisons et de déceptions, cet homme se lassait, écœuré et irrité, se croyant vaincu et ayant de sourdes rages de battu, dans l'isolement luxueux de sa richesse. Ni officiellement puissant, ni aimé. Redouté peut-être, jalousé comme un heureux, salué comme *une force*, mais s'agitant dans le tourbillon de ses idées et se débattant dans le vide de ses rêves. Après avoir tout sacrifié, jeunesse, famille, amitiés, amours, à cette chimère : le pouvoir, il se réveillait vieux, éreinté, épuisé de luttes devant l'inanité de ses espoirs et l'impuissance de sa volonté. Jamais sa main nerveuse n'avait pu saisir, au passage, le morceau de cuir d'un portefeuille, et ce n'était pas maintenant qu'ils tremblaient, séniles, et affaiblis, que ses doigts parcheminés s'accrocheraient

jamais à ce lambeau de pouvoir ! Et alors il se vengeait, ce Prangins, du dédain ou de l'injustice de ses collègues et de la bêtise des événements, en critiquant, narguant, raillant, niant et disant tout haut :

« Le défaut de tous les gouvernants est de vouloir jouer des airs nouveaux sur un vieux violon ! Votre violon est fêlé, Monsieur Vaudrey ! Et je ne vous en fais point un reproche, ce n'est pas vous qui l'avez fabriqué ! »

Vaudrey riait de la boutade, mais Warcolier était suffoqué. Comment le ministre laissait-il, à table, attaquer ainsi sa politique ? Ah ! comme Warcolier lui eût rivé son clou, à ce Prangins !

Mme Gerson était enchantée. Le dîner, luxueusement servi, marchait bien, sans une faute. Le maître d'hôtel dirigeait le service admirablement. La soirée qui suivrait, tout à l'heure, serait superbe. On en parlerait dans les journaux, certainement. Gerson avait invité un reporter, quoiqu'il détestât les journalistes. Ah ! ces cancaniers et ces indiscrets, qui n'oubliaient jamais de décrire les toilettes que portait aux *premières*, à l'Elysée ou aux ventes de charité, « la jolie Madame Gerson ! » Parfois, le mari avait des colères feintes contre les succès de sa femme :

— Ces journalistes ! Concevez-vous, ces journalistes ! Ils parlent de ma femme comme ils parleraient d'une actrice ! « La belle Mme Gerson avec sa robe de crêpe de chine ! » La belle Mme Gerson ! Qu'est-ce que ça leur fait, la beauté de ma femme et la toilette de ma femme ?

Au fond il était flatté. Il n'était furieux sincèrement

que lorsqu'on respectait ce diable de mur de la vie privée dont il eût effrité lui-même le ciment, pour laisser voir la beauté de sa femme. Être cité dans les gazettes, c'est *chic*.

Adrienne se sentait un peu étourdie par le tapage des causeries qui montaient de ton à mesure que le dîner avançait. Elle avait été fort étonnée aussi et comme attristée lorsque, brusquement, Mme Gerson s'était mise à parler très haut, là, devant tout le monde, de Mme Marsy, chez qui justement elle avait fait la connaissance de Vaudrey. Mme Gerson mordillait très agréablement, à jolies dents, son ancienne amie Sabine. Elle racontait, d'un ton doucement indulgent, d'autant plus terrible, des histoires qui avaient autrefois couru : la mort désolée de Philippe Marsy, le peintre de la *Charité*, et une escapade certaine de Sabine avec Emile Cordier, un des chefs de l'école *intransigeante* en peinture.

— Comment, vous ne saviez pas ça ? disait la jolie Mme Gerson, stupéfaite.

Adrienne ne savait rien. Elle était heureuse de ne rien savoir. Elle entendait raconter par cette ancienne amie que Sabine avait exposé, jadis, au Salon. Oh ! des toiles d'écolières, des horreurs ! Des natures morte qui pouvaient passer pour des natures enterrées ! Encore était-ce peut-être Cordier qui les retouchait !

— Je croyais Mme Gerson au mieux avec Mme Marsy, disait alors, tout bas, Adrienne à Lissac, qui répondait :

— Elles ont été au mieux ! Elles le redeviendront

peut-être encore ! Ça n'a pas d'importance. Entre femmes, on se déchire et on se fréquente !

Adrienne prenait le parti de ne plus écouter. Elle connaissait fort peu Sabine Marsy, et ce n'était point son amie ; mais cette petite exécution souriante faite là par une femme qui, naguère, faisait les honneurs du salon du boulevard Malesherbes, lui semblait lâche comme une trahison. C'était donc cela le monde ! Et comme elle avait raison de lui préférer sa solitude !

Alors, pour ne pas entendre ces médisances qu'applaudissaient ceux-là mêmes qui assiégeaient hier le buffet de Mme Marsy et qui iraient demain faire leur cour à cette femme, elle causait avec Lissac. Elle lui disait, naïvement, ce qu'elle souffrait, place Beauvau. Elle parlait de Sulpice, puisque Sulpice était ce qu'elle aimait par-dessus tout au monde !

— Je ne le vois pas, figurez-vous ! Presque jamais ! L'autre semaine, il a passé deux jours à Laon, où il y a une exposition, à ce qu'il paraît !

— Une exposition à Laon ? demanda Lissac étonné. Quelle exposition ?

— Je ne sais pas. Je ne sais rien, moi. J'ai peut-être tort de ne pas me tenir au courant des choses, mais cela m'ennuie ! Je déteste la politique, les journaux... On me les raconte bien assez ! La politique ! Elle qui me prend mon mari ! Mon oncle, le docteur Reboux, me disait souvent : « N'épouse jamais un médecin ; ce n'est qu'un demi-mari ! » Vaudrey est comme un médecin. Toujours absent, avec ces éternelles séances de nuit !

— Des séances de nuit ? répéta Lissac.

— Oui, à la Chambre !.... Sans cesse...

Guy prit sur lui de ne rien laisser paraître de son étonnement ; mais il savait maintenant, aussi sûrement que s'il eût tout appris, pourquoi Sulpice négligeait Adrienne. L'imbécile ! Quelque fille d'Opéra ! Quelque solliciteuse de ministère engluant habilement Son Excellence ! Cela tenait donc à la fonction ? Il était furieux contre Vaudrey et regardait tour à tour Sulpice et Adrienne. Une femme si complète ! Ravissante Quel joli profil, fin, un nez droit, une bouche adorable ! Vaudrey était donc fou ?

On se leva de table, et, selon l'usage, les hommes passèrent au fumoir, laissant le salon à demi vide. Mme Gerson en profitait pour continuer, en riant beaucoup, à distiller de petites historiettes sur Sabine. Au fumoir, dans la vapeur des londrès, les hommes causaient. On entendait, par-dessus toutes les voix, le clairon de Warcolier.

Guy, assis dans un coin, sur le divan, et songeant encore à Adrienne, à ces *séances de nuit*, à ces expositions, à ces concours agricoles inventés par Sulpice, entendait des bouts de conversation, des plaisanteries, des racontars dont les collègues à la Chambre, les amis politiques, faisaient les frais :

— Vous savez comment Badiche a appris, aux dernières élections, qu'il n'était pas élu ?

— Non, comment ?

— Il rentre chez lui, anxieux du résultat du scrutin. Et il entend qui ? — ses enfants, un petit garçon et une petite fille — qui, au reçu de la dépêche attendue par le papa et décachetée par la mère

toute fiévreuse, avaient déjà inventé une chanson sur l'air du *Jeune homme empoisonné:*

Résultat très négatif,
Ballottage positif !
Badiche est ballo-
Baté,
Est ballotté !
Oui, Badiche est ballotté
C'est papa qu'est ballotté !

Heureuse précocité ! — De vrais gamins terribles !

— Du Gavarni !

— A propos, sur combien de voix de majorité comptez-vous, Monsieur le Président ?

— Sur 139 !

— C'est beaucoup,

— Moi ! mon cher — c'était le vieux Prangins qui parlait au sénateur Crépeau — je ne compte pas être du prochain ministère, non ! Je ne m'illusionne pas ! Mais je serai du second... ou plutôt du troisième... Non... du quatrième... Oui, du quatrième ministère... Certainement !

Une toux asthmatique, une toux de vieux, lui coupait la parole.

Guy entendait Warcolier dire en riant, un petit verre de kirsch à la main :

— J'ai un moyen de tenir en laisse mes électeurs. Non seulement, quand je vais les visiter, je les appelle *mon ami*, *mon brave*, ce qui les flatte, mais je leur adresse de temps à autre des lettres autographiées. Ils prennent ça pour de l'argent comptant. Les uns, les bons enfants, sont flattés · « Il m'a écrit, il n'est

pas fier ! » Les autres, les soupçonneux, sont rassurés : « Maintenant, j'ai sa signature, je le tiens ! » Et voilà !

On riait beaucoup.

— Comme on se moque, *après*, des électeurs dont on cirerait les bottes *avant !* songeait Lissac.

— La marche que j'ai suivie est bien simple, disait un autre, j'ai voulu être sous-préfet pour être préfet, préfet pour être député, député pour être receveur général ! Les appointements assurés, voilà le couronnement d'une carrière !

— Celui-là *joue la série*, pensait encore Guy, mais il est franc !

— Je lis fort peu, répondait maintenant Crépeau à Warcolier... Je n'aime pas beaucoup la littérature pure... Nous autres, hommes politiques, nous avons besoin de lectures substantielles, qui nous apprennent à penser !

— Je te crois !... murmurait ce Parisien de Guy, fumant et écoutant toujours. A l'école, mon bon homme !

Les propos se croisaient, se confondaient ainsi, donnant à ce blasé l'horreur et l'irritation de ces gravités et de ces égoïsmes. Il recomposait tout un caractère avec une seule phrase, et il hochait la tête en se disant très narquois : — Si le Suffrage Universel entendait ?

Lissac ne se mêlait en rien à ces conversations. Il observait. C'était sa joie. De toutes ces banalités assommantes, il faisait de l'amusement, selon son habitude de curieux et de spectateur.

Il allait pourtant se lever et s'approcher de Vau-

drey qui, instinctivement, venait à lui, lorsque le préfet de police, M. Jouvenet, se mit, sans y prendre garde, entre le ministre et son ami.

Jouvenet parlait bas à Vaudrey, en accompagnant ses paroles d'un sourire bizarre, tout en se passant les doigts dans ses favoris. Quelque discrétion qu'y mît le préfet, Guy était assez rapproché de lui pour entendre, stupéfait, le nom de Mlle Kayser.

Marianne ! Comment était-il, entre ces deux hommes, question de Marianne ?

Lissac remarqua que Vaudrey était subitement devenu assez pâle.

Il se rapprocha encore, tout en ayant l'air d'achever, debout, une tasse de café.

Il entendit alors ces mots, très distinctement:

— Un reporter vous a vu, l'autre nuit, sortir de chez elle !

Guy s'éloigna très vivement. Il éprouvait, tout à coup, une sorte d'hébétement, comme si les quelques mots du préfet de police eussent été la suite naturelle de sa conversation avec Adrienne, une sorte de réponse rapide.

— Il serait étonnant que Marianne... pensait Lissac.

Au reste, il le saurait bientôt. Il interrogerait tout simplement Vaudrey.

C'est ce qu'il fit lorsque Jouvenet, toujours correct, grave et froid, eut laissé « Monsieur le Ministre » visiblement nerveux, presque inquiet.

— Tu connais donc intimement Mlle Kayser ? demanda-t-il à Vaudrey qui, surpris tout à coup, le regarda un moment, sans répondre, essayant de comprendre d'abord ce que lui voulait Lissac.

— Est-ce que je suis indiscret ? ajouta Guy.

— Non, mais qui t'a dit... ?

— Rien. Il parle un peu trop haut, seulement, ton préfet de police. Il m'a semblé entendre.

La main de Vaudrey saisit rapidement le poignet de Lissac.

— Chut ! tais-toi !

— Très bien ! Parfait ! se dit Lissac. Pauvre petite Adrienne !

— Je te raconterai tout cela plus tard. Oh ! rien de plus simple !... Ce n'est pas ce que tu crois !

— J'en suis persuadé, fit encore Lissac, qui souriait.

Machinalement, et comme pour échapper à son ami, Sulpice quitta le fumoir pour le salon, en disant cette banalité : « Il faut bien rejoindre ces dames... le cigare tue la causerie... » Il se sentait mal à l'aise. C'était la première fois que Jouvenet lui apprenait qu'il est des agents pour savoir ce que font les ministres. Le préfet de police avait, par hasard, en causant à dîner avec le rédacteur en chef d'un journal très parisien, empêché de passer un écho où l'on racontait qu'un ministre jetait, rue de Prony, son portefeuille *par-dessus les moulins de Grenoble.* Autant valait imprimer le nom de Vaudrey.

Jusqu'à présent, il avait pu aimer Marianne sans scandale et comme dans l'ombre. Son secret maintenant appartenait à la police, à tout le monde, à un reporter qui s'était heurté à lui en sortant de souper chez une fille du voisinage.

Le ministre était agacé profondément. Le petit hurrah féminin, très flatteur, qui l'accueillit à sa

rentrée au salon, ne put dissiper sa mauvaise humeur. Il essaya de causer, de répondre aux galanteries de Mme Gerson, aux sourires des femmes, mais il était contraint, nerveux. Adrienne lui trouvait l'air malade.

On parlait de tout sur ce ton léger, prétentieux et facile à la fois, des propos de ces salons de second ordre où l'on ne fait ni les idées ni les hommes, où on les accepte, au contraire, tout fabriqués et en bloc. On avait, sur toutes les questions, sur le tableau en vogue, le livre à la mode, l'homme à l'ordre du jour, le même mot stéréotypé, attendu, emprunté aux rabâchages de la polémique courante. Rien de neuf. Des propos usés comme des vieux liards. Adrienne souffrait à voir un homme de l'intelligence de Vaudrey s'attarder à ces *tuisms*, et se demandait s'il ne lui reprocherait pas, tout à l'heure, de l'avoir amené dans le vide étouffant de cette maison parisienne où tout était de surface, de clinquant et de chic.

Elle avait hâte de s'éloigner. Elle voyait bien que Sulpice s'ennuyait. Elle profita de la première occasion offerte pour lui demander très bas :

— Veux-tu t'en aller ?

Elle était heureuse de lui dire *tu*, contrainte, par l'usage, de dire *vous* tout haut quand on écoutait.

— Oui, partons ! fit-il.

Il chercha Lissac, lui répéta qu'il aurait à lui parler, et Guy s'inclinait en voyant partir, un peu trop tôt au gré des Gerson, le ministre et Mme Vaudrey.

Elle avait soif, cette Adrienne écœurée par les banalités et les médisances, de se retrouver avec son mari,

de lui dire que rien ne valait pour elle la joie profonde du tête-à-tête, des soirées passées ensemble comme jadis — il s'en souvenait bien, — lorsqu'il lui lisait des livres, des poètes aimés.

— Des poésies ! dit Vaudrey, veux-tu te taire ! Les Gerson me trouveraient aussi *mil-huit-cent-trente* que Ramel. C'est le *vieux jeu !*

— Je ne m'étonne plus, maintenant, répétait la jeune femme, d'être si peu mondaine. On étouffe, au moral, dans ces serres chaudes de la platitude. Ne crains rien, va, Sulpice, ce n'est pas moi qui te traînerai jamais dans les salons ! Tu t'es ennuyé ?

— Non, je pensais à autre chose, répondit Vaudrey, qui en effet pensait à Marianne.

Mme Vaudrey n'avait pas quitté le salon de Mme Gerson, que la jolie petite Parisienne, se penchant à l'oreille d'une amie, disait assez imprudemment :

— Elles sont toujours de Carpentras, de Pont-à-Mousson ou de Moulins, nos ministresses, n'est-ce pas votre avis ?

— Et que voulez-vous ! fit Lissac qui, décidément, entendait, ce soir-là, tout ce qu'il ne devait pas entendre, — cela vaut bien autant que d'être du *Moulin-Rouge !*

Mme Gerson sourit, trouva le mot charmant, ravissant, très réussi, mais réfléchit encore une fois à cela que de Lissac était tout à fait clément pour Adrienne, et Mme Vaudrey un peu bien indulgente pour M. de Lissac.

V

Depuis qu'elle avait cru deviner qu'il pouvait y avoir pour elle chez M. de Rosas autre chose qu'un amant, Marianne était assez perplexe. Elle jouait gros jeu. Entre le ministre et le duc, il fallait choisir.

Elle n'aimait pas Vaudrey. Elle lui trouvait même des naïvetés ridicules. « C'est un candide ! » disait-elle à Claire Dujarrier. Mais elle avait l'amour-propre de le garder, et elle sentait bien que Sulpice était assez faible pour lui obéir en tout et pour tout. Un tel personnage n'était pas à dédaigner. Quant à Rosas, elle éprouvait pour lui un sentiment qui n'était point de l'amour sans doute, mais qui ressemblait à de l'étonnement, à une affection particulière. Rosas la respectait, et la timidité de cet homme, qui avait dans les veines du sang de héros, la flattait. Il lui parlait presque uniquement de son amour, sans lui proposer de le lui prouver, et ce platonisme, qu'elle eût trouvé *godiche* chez Vaudrey, lui paraissait « avoir de l'allure » chez ce grand seigneur. Le duc la relevait à ses propres yeux.

Il n'avait d'ailleurs jamais reparlé de ce mot, prononcé par lui, par hasard sans doute : le mariage, et Marianne était trop prudente et trop fine pour sembler l'avoir pris en note. Elle n'y faisait même pas allusion. Elle attendait. Plus le temps passait, se disait-elle, et plus Rosas lui appartiendrait sûrement. En attendant, comme il fallait vivre et qu'elle tenait à conserver son train de maison, elle gardait Vaudrey, dont elle pouvait avoir besoin à un moment donné.

C'était à elle de mener de front ces deux intrigues et de faire croire à Rosas que le ministre était pour elle

un ami, rien de plus, un protecteur de l'oncle Kayser, et à Vaudrey que, depuis qu'elle l'avait congédié, le duc avait pris son parti et s'était résigné à « rentrer ses soupirs ». Elle eût pu jurer, en toute vérité, que Jose n'était pas son amant.

A tromper Vaudrey, elle n'avait pas grand mérite. Sulpice était aveuglé littéralement par cet amour. — Il avait été, un moment, sur le qui-vive, lorsque Jouvenet lui avait conté que son secret ne lui appartenait plus. Pendant quelque temps, il semblait alors se détacher de Marianne; mais, après de nouvelles précautions prises, il revenait avec des frémissements ardents vers cet hôtel de Mlle Vanda où l'attendaient les baisers, un peu las, de sa maîtresse.

Des mois passaient ainsi, tout l'été, les vacances de la Chambre, la saison morte de Paris. Adrienne partait, un moment, pour le Dauphiné où Vaudrey allait présider le conseil général, et elle retrouvait avec des joies d'enfant la vieille maison de Grenoble où elle avait autrefois vécu si heureuse! Et même sous ce toit, entre ces murs témoins de ses amours honnêtes, surtout devant eux, Vaudrey pensait à Marianne, n'avait d'autre idée que de la revoir, de la tenir dans ses bras, et, chaque jour, il lui écrivait des lettres éperdues qu'elle parcourait à peine du regard en haussant les épaules, et qu'elle brûlait sans y attacher d'importance.

Lui, au fond de sa provinces s'ennuyait, s'ennuyait, dans le continuel fracas de fêtes, de réceptions en son honneur, de discours à prononcer, de cérémonies à présider, de députations à recevoir, de statues à inaugurer. Des statues! toujours des statues! Et on le traînait, dans les petites villes, à Allevard

ou à Marestel, de la mairie à la grand'place, entre des haies de pompiers, dans des cortèges bruyants, où les cuivres lui crevaient les oreilles, sous des tentes rayées de rose, tapissées de drapeaux tricolores, devant des défilés interminables de Sociétés de gymnastique, d'orphéons, de corporations, d'associations, d'Amis de la Paix ou d'Amis de la Guerre ! Et c'était des harangues éperdues, des dévidages de lieux communs, des discours émaillés de latin de professeurs de rhétorique, des professions de foi politiques de conseillers municipaux éloquents, tout satisfaits de happer un ministre au passage. Ce que Vaudrey en entendait de ces harangues ! Plus qu'à la Chambre. Plus drues, plus serrées, plus implacables qu'à la Chambre. Et des avis et des considérations politiques et les remontrances qui se terminaient en demandes de places ! Des cantates qui sollicitaient des subventions ! Partout des demandes : demandes de subsides, demandes d'allocations, demandes de secours, demandes de croix ! C'était le harassement, l'énervement, la courbature, l'assourdissement. Ils voulaient le tuer en criant *Vive Vaudrey* !

Le préfet et le général commandant la division, flanquaient éternellement Vaudrey, ce supplicié traîné entre ces deux habits brodés. Sulpice entendait, des lèvres du préfet, tomber la même harangue banale : le progrès, l'avenir, la fusion des partis et des intérêts, la grandeur du département, les cotonnades et les tanneries, la splendeur du ministre qui... du ministre que... de l'enfant glorieux du pays... de l'aigle du Dauphiné (*Vive Vaudrey ! Vive*

Vaudrey! Le général du moins variait ses effets, grondait, serrait les poings, et Vaudrey, le jour de l'ignauguration de la statue d'un certain M. Valbonnans, ancien député et notable fabricant de gants, — gloire du pays, lui aussi — avait entendu le guerrier murmurer, du matin au soir, dans un mouvement de machoire qui faisait sauter sa barbiche : — *J'aime le bronze!... J'aime le bronze!...* avec une persistance qui stupéfiait le ministre.

C'était peut-être le seul souvenir un peu gai des tournées de Vaudrey dans l'Isère. Ce couronnement éternel du général : *J'aime le bronze! J'aime le bronze!* l'avait mis en éveil, et il se demandait gaiement quel diable d'appétit avait là ce militaire qui répétait son mot d'un ton goulu. Assis à côté de lui, sur l'estrade tandis que les orphéons chantaient un hymne en l'honneur de feu M. Valbonnans composé pour la circonstance par un amateur de la ville :

Chantons, oui, chantons M. Valbonnans,
Le meilleur fabricant de gants
Élégants !

Tandis que les fanfares reprenaient au refrain et que les pompiers découvraient, dans une immense acclamation, la statue de M. Valbonnans, portant ces mots sur son socle : *A l'inventeur, au patriote, au négociant*; tandis encore qu'à son oreille gauche le préfet reprenait son éternel discours : la ganterie, gloire de l'Isère, le progrès, les intérêts, la grandeur du département, le ministre qui... le ministre que... *(Vive Vaudrey!)* Sulpice entendait toujours, même au milieu des acclamations, le grondement de machine du général répétant, ressassant, remâchant : — *J'aime le bronze! J'aime le bronze!*

Le soir du banquet, le ministre avait enfin l'explication de cet amour farouche. Le général se levait, serrait son verre à le briser, et pendant que le *parfait* fondait dans les assiettes, il s'écriait, de sa grosse voix, comme sur le front de sa division.

— J'aime le bronze !... J'aime le bronze, parce qu'il sert à la fois à élever des statues et à fondre des canons ! J'aime le bronze dont la voix gagne les batailles, l'artillerie étant aujourd'hui l'arme supérieure, quoique la cavalerie soit la plus chevaleresque ! J'aime le bronze qui est l'image du cœur du soldat et je voudrais voir à notre pays une armée d'hommes de bronze qui... que...

Il s'embarrassait, s'embrouillait, roulait des yeux blancs dans une face pourprée et, pour en finir, brandissait son verre comme il l'eût fait de son bancal et, aux applaudissements frénétiques des convives, hurlait vaillamment : — J'aime le bronze ! J'aime le bronze !

Vaudrey avait failli éclater d'un fou rire, malgré toute sa dignité ministérielle, et quand il était rentré à Grenoble, sa voiture pleine des fleurs qu'on lui avait lancées, il n'avait, à Adrienne lui demandant s'il avait bien parlé, si cela avait été beau, rien répondu, en jetant à terre ses bouquets, que :

— J'ai beaucoup ri ! Mais je suis écrasé, abruti ! Quelle migraine !...

C'était tout cela que Sulpice écrivait, racontait à Marianne, en lui disant, le naïf : « Ah ! toutes ces voix qui m'acclament ne valent pas une parole de la tienne ! Quand te reverrai-je, Marianne, chère âme ?

— Le plus tard possible ! disait la *chère âme*.

Elle voyait même avec un ennui profond l'été finir,

l'automne commencer et venir l'approche de la saison parlementaire qui ramènerait Vaudrey et lui infligerait la présence de son amant. Sulpice lui donnait largement ce qu'il fallait à ses appétits de luxe et c'était bien pourquoi elle ne se décidait pas à rompre, quoique depuis longtemps cet homme fût sacrifié dans son esprit. « Ah ! quand je pourrai le balancer ! » disait-elle avec son ton de fille. De Rosas elle ne voulait, elle ne pouvait rien accepter. La partie, de ce côté-là, était trop belle pour la compromettre. Avec Vaudrey, elle pouvait être impunément une femme entretenue. Avec Jose, il lui fallait avoir l'air de garder, comme une auréole, des pudeurs, des virginités qu'elle n'avait pas.

Il se produisait en effet — et elle s'en rendait très bien compte — dans l'esprit de l'Espagnol des cristallisations singulières : il se forgeait, à mesure qu'il coudoyait plus fréquemment la Marianne réelle, une Marianne idéale, bonne, spirituelle, peut-être ignorante, et pourtant affinée et corrompue d'esprit, qui l'amusait et le déconcertait à la fois. Il avait quitté l'Hôtel Continental, loué aux Champs-Elysées un hôtel, avenue Montaigne, et il recevait là parfois Marianne, comme il y eût donné l'hospitalité à une princesse. Elle divaguait alors tout en fumant du tabac turc. Cette grâce parisienne, ce pétillement de mousse de champagne boulevardier, séduisaient et chatouillaient ce voyageur grave et pâle, dont le sourire même semblait un peu mélancolique.

Il adorait absolument cette femme et n'essayait plus même de résister. Il oubliait totalement que c'était avec Guy qu'il l'avait connue. Il lui semblait que c'était lui qui l'avait découverte, et d'ailleurs elle ne l'avait jamais aimé, ce Guy. Non, certes. Elle était assez

franche pour tout avouer. Puisqu'elle niait, c'est que jamais Lissac... Et puis, quoi ! Quand ce serait vrai ? Mais non, non ! Marianne niait. Il croyait éperdument en Marianne.

Tous ces chocs de raisonnements insensés des gens qui vont faire une folie se heurtaient dans la tête de Jose. Aussi bien, il n'essayait pas d'analyser ses sensations. Il passait, aux côtés de cette jolie fille dont il baisait à peine le bout des doigts, l'été le plus délicieux de sa vie. Une fois pourtant, sortant avec Marianne dans les Champs-Elysées, il avait rencontré la vieille Dujarrier, aux paupières bouffies et aux cheveux jaunes, qu'il avait connue autrefois. Un de ses amis, le marquis Vergano, s'était tué, à vingt ans, pour cette femme qui eût été sa mère. La Dujarrier s'était arrêtée, saluant Marianne, et elle avait eu beau lui faire mille *salamaleks,* comme elle avait dit elle-même, Rosas l'avait saluée à peine d'un air glacé.

— Pourquoi saluez-vous cette femme ? avait-il ensuite demandé à Marianne.

— J'en ai besoin. Elle m'a rendu des services.

— C'est étonnant ! Je crovais qu'elle n'était capable que de faire du mal.

Il ne s'imaginait pas M^lle^ Kayser frayant avec des filles. Dans la petite chambre modeste de la rue Cuvier, il semblait à Jose que Marianne était dans son véritable milieu. Souvent Marianne se mettait au piano, — un des rares meubles de ce logis, — et elle jouait à Rosas des airs d'Orient qui l'emportaient très loin, dans ses souvenirs, en plein désert, au bercement lent de la *Caravane* de David, puis tout à coup elle revenait à cet air de revue, à ce rondeau des Variétés qu'il fredonnait, là-bas, sur son fumier, abandonné...

Voyez-vous, là-bas,
Cette maison blanche...

— Je l'adore cet air de bouisbouis ! disait-elle.

Il ne songeait plus à se remettre en chemin maintenant, à quitter Paris. Mlle Kayser s'emparait chaque jour de lui plus sûrement. L'espèce de mystère bizarre qui entourait cette fille augmentait sa passion.

Il lui demandait parfois ce que faisait son oncle.

— Lui ? Il a obtenu, grâce à M. Vaudrey, la décoration d'un établissement hydrothérapique, *les Thermes des Batignolles*. Il a commencé le carton d'une fresque : *Le Massage moralisant le Peuple*. Nous irons voir ça dans son atelier !

— Savez-vous, continuait Marianne, ce que je voudrais voir, moi ?

— Et quoi donc ?

— L'Espagne, votre pays. Où êtes-vous né, Rosas ?

— A Tolède. J'ai là le château de ma famille.

— Avec des portraits, des armures ?

— Avec des armures et des portraits, oui !

— Eh bien ! je voudrais aller à Tolède, voir ce château ! Ce doit être superbe !

— C'est lugubre, tout simplement. Une forteresse sur un roc Des pierres grises, un rocher roux, brûlé du soleil. De grandes salles à demi moresques. Des murs épais comme ceux d'une prison. Des chevaliers de fer, debout, leur lance au poing, comme dans *Evirad-nus !* De vieux portraits rébarbatifs d'aïeux corsetés dans leurs pourpoints, ou de duchesses de Rosas, toutes pâles, l'air triste, enfoncées dans leurs collerettes dont Claude Coëllo ou Velazquez ont peint les guipures. D'immenses salles froides, où les talons des visiteurs résonnent comme sur des tombeaux vides. Une splen-

deur qui sent le caveau. Vous y mourriez d'ennui au bout de deux heures et de froid au bout de huit jours !

—Mourir de froid en Espagne ?...

— Il y a aussi le froid de l'âme, répondait le duc avec un singulier sourire. C'est peut-être pour le fuir, celui-là, que j'ai tant voyagé !... Mais, vous, à Tolède, à Fuentecarral, — c'est le nom du château, — une Parisienne comme vous ! Ce serait brutal ! Autant enfermer un colibri dans une fosse aux ours ! Non, Dieu merci, j'ai d'autres coins de terre en Espagne où nous abriter, mon cher passereau du boulevard ! Et sous les jasmins andaloux, sous les lauriers-roses de Cordoue ou de Séville, sous les jets d'eau des bassins garnis d'azulejos, où se baignaient les sultanes, mes jasmins n'embaumeront jamais assez, mes fontaines ne soupireront jamais assez harmonieusement pour fêter votre bienvenue..., quand vous irez... si vous y allez... Mais Tolède ! Mon affreux château de Fuentecarral ! J'ai beau être un romantique impénitent, je ne voudrais pour rien au monde vous y conduire. Ce serait de la glace qui tomberait sur vos épaules. Fuentecarral? Brr !... cela sent la mort.

Tandis qu'il parlait, Marianne le contemplant avec des flammes dans les yeux, se promenait, en pensée, dans ces jardins qui sentaient bon, et elle avait des appétits de se voir passant dans cette espèce de citadelle sépulcrale de Fuentecarral, devant les blêmes aïeules de Rosas toutes stupéfaites du frou frou de *la Parisienne.*

Cette flamme du regard de Marianne, Jose la prenait pour de l'amour.

Ah ! comme ces six mois de Paris l'avaient, tout

entier, rivé à cette femme qui était la maîtresse d'un autre! Un jour,— Vaudrey venait justement de quitter Marianne au rond-point des Champs-Elysées,— le duc dit brusquement en la voyant entrer chez lui :

— J'allais vous écrire, Marianne !

— Pourquoi, mon cher duc ?

— Pour vous demander un rendez-vous.

— Toujours le bienvenu, mon ami, dans notre cher petit retrait !

Il la fit asseoir, lui prit les deux mains, la regarda bien en face et lui dit :

— Jurez-moi que vous n'avez jamais été la maîtresse de Lissac !

Elle ne tressaillit même pas, comme si elle se fût attendue depuis longtemps à cette question.

Elle brava hardiment l'œil de Jose, et dit :

— Est-ce qu'on demande ces choses-là à une femme qu'on aime ?

— Supposez que j'adresse cette question à la duchesse de Rosas ! dit l'Espagnol, dont la lèvre tremblait.

Elle devint aussi blême que lui.

— Je ne comprends pas... fit-elle.

Le duc resta muet un moment ; puis, toute son âme passant dans sa voix :

— Je n'ai pas de famille, Marianne. Je m'appartiens tout entier et je vous aime. Si vous me jurez que vous n'avez pas été la maîtresse de Guy...

— Personne n'a le droit de dire qu'il a seulement effleuré mes lèvres, répondit Marianne, fermement. Un seul, celui qui m'a prise, ignorante, et m'a laissée navrée, écœurée, croyant ne plus aimer jamais,

avant de vous avoir rencontré. Celui-là est mort.

— Je sais, dit Rosas, vous m'aviez confié cela autrefois... Veuve sans nom, je vous offre, moi, mon nom, mon amour, toute ma vie, voulez-vous ?

— Eh ! tu sais bien que je t'aime ! s'écria-t-elle en lui donnant, éperdue, ce baiser brûlant et âcre qu'il avait encore sur les lèvres, depuis la soirée chez Sabine.

— Alors, personne.... personne ? répéta Jose.

— Personne !

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur !

— Ah ! que je t'aime ! fit-il, affolé, toute sa passion brisant sa froideur comme le soleil fond une neige. Si tu savais comme je suis jaloux et fou de toi !... Je te veux, je t'adore et je me condamne à rester, devant toi, glacé, sous ces yeux-là qui me brûlent le sang... Je t'aime, et le souvenir de Guy m'empêchait de te dire que tout ce qui est à moi est ton bien... Je suis un farouche, tu sais, capable de fureurs, de colères absurdes, de fuites insensées... Oui, j'ai voulu te fuir encore. Eh bien ! non, je te reste, je t'aime, je t'aime !... Tu seras ma femme, entends-tu ? Ma femme !... Ah ! quelle minute de joie ! Il y a des années que je t'aime ! Tu ne l'avais donc pas vu, dis, Marianne ?

— Je l'avais vu et je t'aimais ! Et je me taisais aussi ! Je devinais bien que tu croyais que je m'étais donnée à un autre... Non, non, je suis à toi, rien qu'à toi ! Tout mon amour, tout mon moi, tiens, je te l'ai gardé, car je hais le passé, pis que cela, je ne sais même pas qu'il existe... C'est du dédain, de l'oubli, rien ! Mais toi, ah ! toi, tu es ma vie !

Elle sortit de l'hôtel de Jose, rajeunie, fière, grise de joie. Elle marchait, seule, dans les allées des Champs-Elysées dont les feuilles rouillées pleuvaient sous le vent déjà frais, et elle frappait de ses talons l'asphalte humide. Elle allait droit devant elle, toute sa pensée embrasée d'ivresse. Il lui semblait que Paris lui appartenait.

Le soir, elle devait aller au théâtre. Il était convenu que Vaudrey l'attendrait à la sortie, dans une voiture de remise, et la reconduirait rue Prony. Elle lui écrivit qu'elle ne pouvait sortir. Un peu de migraine. Ce fut l'oncle Kayser qui se chargea de faire porter la lettre par un commissionnaire.

— A moins que tu ne préfères que je passe moi-même au ministère !

— Es-tu fou ? dit Marianne.

— C'est vrai, ça serait immoral !

Elle voulait avoir sa soirée à elle, toute seule, pour mieux donner le vol à ses rêves.

Des rêves ? Allons donc ! C'était, au contraire, une réalité éblouissante : — une fortune, un titre, la sortie absolue de la bourbe et des misères. Quelle revanche !

— C'est à en devenir folle !

Il lui prenait des frayeurs subites, des terreurs de joueur trop heureux. Si tout s'écroulait brusquement comme tombe un château de cartes ! Elle souhaitait d'être plus vieille de quelques semaines.

— Le temps passe si vite, et on a encore la tentation de l'éperonner !

Maintenant, dans la solitude de son hôtel, elle s'ennuyait. Elle ne pouvait ni lire ni penser. La fièvre la prenait. Elle regrettait d'avoir écrit à Vaudrey. Elle

voulait aller au théâtre. Une opérette nouvelle, cela la distrairait. Et pourquoi n'irait-elle pas ? Elle avait le coupon de sa loge sous la main. Elle dirait ensuite à Vaudrey que la migraine était partie.

— Et puis il m'ennuie, Vaudrey !... Surtout à présent !

Il ne fallait pourtant pas brusquer les choses. Si Rosas, avec ses coups de tête, s'envolait encore ? Elle avait d'ailleurs, avec le ministre, des intérêts communs, un compte à régler.

— Le billet Gochard ?.... Bah ! Il paiera ! Je n'y suis pour rien, d'ailleurs !

Elle se dit, brusquement, qu'elle serait bien niaise de ne pas aller où bon lui plaisait. Sulpice en penserait ce qu'il voudrait. Elle se fit coiffer par sa femme de chambre.

— Madame va au théâtre ?

— Oui, Justine. A la Renaissance !

Elle s'amusa infiniment au théâtre. Elle rayonnait. On la regardait beaucoup. Elle était toute joyeuse d'être seule. Il y avait, dans l'opérette écoutée, une duchesse dont les aventures divertissaient le public. Elle se mettait alors à rêver, sa pensée fuyait ce théâtre, cette rampe, ces acteurs fardés, et allait très loin, sous les orangers, là-bas...

Pendant un entr'acte on frappa à la porte de sa loge. Elle se retourna, étonnée. C'était Jouvenet, le préfet de police, qui venait la saluer, très galamment. Le préfet, avec ses airs caressants et insinuants, — on l'avait, jadis, au palais, surnommé l'*Avocat Pathelin*, — s'empressait de faire un doigt de cour à Marianne quand il la rencontrait. Elle n'avait pas à beaucoup poser avec

lui. Il connaissait tous ses secrets. Un tel homme était d'ailleurs de ceux qu'on ménage, pouvant être utile. Jamais Jouvenet ne lui parlait de Vaudrey. Discrétion d'Etat. Mais, en homme qui sait bien que rien n'est durable en ce monde, il se mettait habilement sur les rangs, un préfet de police pouvant fort bien succéder à un président du conseil.

Marianne le laissait dire, recevait ses galanteries comme elle eût accepté des bonbons, et le tenait à distance sans blesser son amour-propre, en femme d'esprit.

Jouvenet, simplement pour montrer à Marianne qu'il était bien renseigné, lui demanda, tout en caressant ses favoris, si elle voyait souvent le duc de Rosas. Quel charmant homme, le duc ! Et il souriait tandis que la jeune femme le regardait, pour deviner sa pensée.

Le préfet, ne voulant pas avoir l'air de trop insister, détourna la conversation en disant :

— Ah ! voici un de nos anciens amis qui vous lorgne !

— Un ancien ami ?

C'était Guy de Lissac qui, debout au balcon, braquait, en effet, sa jumelle sur la loge.

Marianne n'avait rencontré que rarement Lissac, mais elle sentait, depuis quelque temps, en lui une espèce d'hostilité sourde. Guy lui en voulait beaucoup d'avoir arraché Sulpice à Adrienne. Il plaignait Mme Vaudrey, et peut-être à cette sensation de pitié profonde se joignait-il en lui un autre sentiment où l'attendrissement devenait de la tendresse. Il s'irritait trop contre ce mari aveugle pour ne pas apercevoir le charme complet de cette fine créature à l'âme timide

et profonde. Cette irritation, qu'il n'avait pas le droit de montrer à Vaudrey, il l'avait laissée paraître déjà à Marianne sous forme de railleries. Marianne en avait été froissée violemment. De quoi se mêlait cet homme qui n'avait pas su la comprendre, et qui ajoutait à la blessure d'autrefois les ironies d'aujourd'hui ?

— Il est peut-être jaloux, après tout, se disait-elle. L'imbécile !

Guy ne cessait de la lorgner.

— Cela paraît vous être désagréable ? dit Jouvenet.

— Pas du tout. Qu'est-ce que cela me fait ?

— Il vous a beaucoup aimée, ce Lissac !

— Ah ! Monsieur le Préfet, dit vivement Marianne. Je sais bien que votre métier est d'être quelque peu inquisiteur. Mais que vous seriez aimable de laisser dormir mon passé dans vos dossiers ! Ce sont de bons linceuls !

Jouvenet se mordit les lèvres et lorgna Lissac à son tour.

— Tiens, dit-il, il s'acharne donc à porter la croix du Christ de Portugal ? C'est de bien mauvais goût ! Je le croyais plus spirituel !

— L'ordre du Christ est donc mal famé ?

— Au contraire, mais comme il est de la couleur de la Légion d'honneur, il est interdit de le mettre à sa boutonnière sans l'étoiler d'une petite croix d'or !... Et je ne vois que du rouge à cette boutonnière...

— Je vous demande pardon, Monsieur le Préfet, il y en a une !

— Oh ! ma lorgnette est si mauvaise !... Et puis je ne crois vraiment pas que M. de Lissac soit autorisé à porter sa décoration par la Grande Chan-

cellerie..... Facile à savoir !... Je n'en ferai pas moins insérer à l'*Officiel* de demain une note relative au port illégal de certaines décorations étrangères...

— Contre Lissac cette note ?

— Pas du tout. Mais c'est lui qui me fait songer à une mesure que je voulais prendre depuis longtemps : appliquer la loi.

L'entr'acte finissait. Jouvenet se retira, en répétant à Marianne, avec toutes sortes de sous-entendus qui étaient de véritables déclarations d'amour, qu'il se mettait, le cas échéant, tout à sa disposition, et qu'elle serait peut-être bien aise de le rencontrer un jour...

— Je vous remercie, Monsieur le Préfet, et j'userai de votre bienveillance, répondit Marianne, par politesse.

Quelque chose lui disait que Guy, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de la railler un peu sur la présence de Jouvenet, qui passait pour compromettant, viendrait la saluer à l'entr'acte suivant. Lissac n'y manqua pas.

Il avait, derrière le verre de son monocle, un regard aiguisé qui gouaillait, comme son sourire.

— Eh bien, dit-il, quasi brusquement, en s'asseyant auprès de Marianne, je vous félicite, chère amie !

— Et de quoi ? fit-elle, étonnée.

— De la grande nouvelle, parbleu ! Votre mariage.

Elle pâlit légèrement.

— Comment savez-vous ?...

— J'ai vu le duc. Il est venu chez moi.

— Chez vous ? Quoi faire ?

— Vous ne vous en doutez pas un peu... tout petit peu... ?

— Vous demander si j'avais été votre maîtresse ? Lissac, vous êtes très impertinent.

— Oh ! ma chère Marianne, préparez-vous donc un peu à être duchesse. Un gentilhomme, à qui vous aviez juré que je n'avais pas été votre amant, ne pouvait douter de votre parole !... Jose ne m'a rien demandé. Il m'a simplement annoncé sa détermination pour voir ce que je lui dirais, ou, au fond de mon regard, deviner ce que j'en pensais !

— Et vous lui avez dit ?

— Ce que j'avais à lui dire : je l'ai félicité !

Marianne leva ses yeux gris sur Lissac.

— Félicité ? dit-elle lentement.

— La femme qu'il épouse est assez jolie, je pense !

— Ah ! mon cher, trêve de petites insolences !... Qu'est-ce qui vous a pris depuis quelque temps ?

— Rien, mais vous m'avez pris quelque chose, vous.... ou quelqu'un.

— Rosas ?

— Non, Vaudrey !

— Je vous le rendrai. Oh ! oh ! vous vous intéressez étonnamment à Vaudrey. A Vaudrey ou à sa femme ? dit-elle.

Elle avait son méchant sourire.

— Duchesse, fit Lissac, habituez-vous donc à respecter les honnêtes femmes !

— C'est pour me dire ces aménités-là que vous vous êtes fait ouvrir la porte de ma loge ?

— Non ; c'est pour vous demander un renseignement.

— Lequel ?

— Est-ce vrai, dit-il d'un ton presque cordial, est-ce bien vrai que vous allez épouser Rosas ?

— Et pourquoi pas ? répondit-elle, relevant le front.

— C'est que—je vais être franc—je vous ai toujours regardée comme une honnête femme ! Vous vous êtes vous-même donné ce nom, un jour. Folle, fantasque, souvent ; charmante, toujours ; malhonnête, jamais. Prendre à Rosas son amour, sa fortune même, ce serait naturel. Lui prendre son nom, cela a quelque chose de douteux et d'une habileté qui manque de franchise.

— C'est-à-dire que je puis le gruger comme une fille, et non l'épouser comme...

— Comme une jeune fille, non, vous ne le pouvez pas. Et vous me mettez, moi — je tiens à vous le dire, et j'en profite, tandis que l'entr'acte n'est pas fini — dans une position délicate. Si je dis à Rosas la vérité, je me conduis avec vous comme un goujat. Si je la tais, à lui, mon ami, et un ami véritable, je me conduis à peu près comme un coquin.

— Vous demande-t-il de parler ?

— Non, mais il y a une petite bête en moi qui me chatouille et qui me répète qu'en vous laissant épouser le duc, je me mêle à une assez méchante affaire... Savez-vous ce qu'il m'a demandé, le duc ?... D'être son témoin !

Marianne eût beaucoup ri, si elle eût été d'humeur à rire.

— C'est absurde, fit-elle. Vous n'avez pas accepté :

— Si fait, j'ai accepté. Parce que j'espérais bien que vous me relèveriez d'une telle corvée, un peu trop louche.

— Vous voulez ?... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux.... non, je voudrais que vous n'épousassiez pas M. de Rosas !

Marianne haussa les épaules.

Elle sentait bien qu'il y avait une menace dans les paroles de Lissac, mais elle voulait dès le premier moment avoir l'air de la dédaigner. De quel droit, après tout, ce passant intervenait-il dans sa vie ? Parce qu'elle lui avait fait, un jour, l'aumône de sa jeunesse et de son corps ! Les devoirs de l'amitié ! Les droits de l'amitié ! Protéger Vaudrey ! Défendre Rosas ! Des mots, des palabres !

— Et si je veux l'épouser, moi ?... Est-ce que vous m'en empêcheriez ?

— Oui, si je le pouvais ! dit-il fermement. Il serait temps qu'à la franc-maçonnerie des femmes, nous opposions la franc-maçonnerie des hommes !

— Vous êtes assez cruellement lâches quand vous êtes seuls, qu'est-ce que vous seriez donc quand vous seriez associés ? fit Marianne, l'expression haineuse.

— Enfin, dit-elle au bout d'un moment, que voulez vous ? Quoi ? Concluez !... Vous enverriez mes lettres au duc peut-être ?

— C'est un moyen, dit Lissac doucement. Il est très *femme*, ce moyen-là !

— Vous les avez toujours, mes lettres ?

— Précieusement gardées.

Il ne songeait pas à l'en menacer, mais elle entrevit là, brusquement, un danger.

— Si je vous les redemandais cependant, ces lettres, vous me les rendriez pourtant ?

— Probablement, dit-il.

— Si je vous disais de me les rapporter, vous savez,

dans cette petite chambre ignorée dont je vous parlais, un jour ?

Elle s'était penchée doucement vers Lissac et les coudes de ses bras touchaient les genoux de son ancien amant.

— Je mettrais, ce jour-là, un de ces toquets de loutre que vous n'avez pas oubliés !

Elle remarqua qu'il frémissait, comme s'il y avait encore en lui quelque désir inassouvi pour elle. Elle se sentit rassurée.

— Allons, dit-elle, très souriante, vous n'êtes pas aussi mauvais que vous voulez en avoir l'air !

Le régisseur frappait les trois coups derrière la toile. L'orchestre attaquait le prélude du troisième acte.

— A bientôt, mon ennemi ! dit Marianne, la main tendue.

Il hésita à la prendre, cette main. Enfin, y mettant la sienne :

— Laissez-moi Rosas ! dit-il.

— Fi ! le jaloux ! Puisque je vous laisse Vaudrey !

Elle se mit à rire. Lissac sortit mécontent.

— J'aurai toujours mes lettres, à tout hasard, songea Marianne, quand il fut parti. C'est plus prudent.

Elle dormit mal, cette nuit-là, et se réveilla de méchante humeur, le lendemain. Le visage fatigué, avec des yeux battus, chauds de fièvre, elle était plus jolie encore. Elle se demanda, toute la matinée, ce qu'elle allait faire, décidée enfin à écrire à Guy, lorsque Sulpice Vaudrey arriva, tout rayonnant, annonçant à Marianne qu'il avait sa journée à lui, une journée entière.

— J'ai su par Jouvenet, ce matin, que tu avais

pu aller au théâtre. Méchante qui m'a volé une soirée ! Mais j'ai tout ce jour, du moins !

Et il s'asseyait, dans le salon, comme un homme s'étalant chez lui. Marianne cherchait un prétexte pour le congédier, lorsque la femme de chambre entra, présentant un billet sur un plateau.

— Qu'est cela ?

— Un commissionnaire, Madame, qui a apporté cette lettre !

Marianne lut le papier, très vite.

Vaudrey la vit devenir un peu rouge.

— Est-ce que ce commissionnaire est encore là, Justine ?

— Non, Madame. Il est parti. Il a dit qu'il n'y avait pas de réponse !

Marianne avait rapidement déchiré en petits morceaux le billet qu'elle venait de lire.

— Un ennui ? demanda Vaudrey.

— Oui, justement.

— Et, puis-je savoir ?

— Non, ça ne vous intéresse pas. Affaire de famille.

— Ah ! votre oncle ? fit Vaudrey, souriant.

— Mon oncle, oui !

— Il m'a demandé de lui laisser exposer, au Trocadéro, les cartons qu'il achève : *la Mission de l'Artiste, l'Hydrothérapie civilisatrice*, je ne sais quoi, une suite de compositions symboliques...

— Avec des devises de mirliton au-dessous ?... Oui, je sais, dit Marianne.

Elle faisait claquer ses doigts avec impatience.

Cette lettre déchirée, c'était Rosas qui l'avait écrite et l'oncle Kayser qui, l'ayant reçue à son atelier,

la renvoyait, en effet, à sa nièce. Le duc annonçait à Marianne qu'il l'attendrait, à cinq heures, avenue Montaigne. Il avait à lui parler. Toute la nuit il avait réfléchi, songé. Elle se souvenait de ses rêves, fous. Rosas avait-il saisi sa pensée, voltigeant, comme un atome, dans le vent de la nuit ?

A cinq heures ! Elle serait exacte. Mais comment échapper à Vaudrey ? Elle n'avait plus à feindre une maladie, puisqu'elle l'avait reçu. Il s'installerait d'ailleurs auprès d'elle, la bombarderait de ses soins. Inventer maintenant un prétexte, une sortie, était-ce possible ? Son amant avait l'épanouissement béat de l'homme aimé qui compte sur un long tête-à-tête avec sa maîtresse. Il la regardait avec des yeux doux.

— Le sot !... Et tenace ! songeait Marianne. Il ne s'en irait pas !

Le mieux était de sortir. Elle le perdrait en chemin.

— Quelle heure avez-vous, mon cher ministre ?

— Une heure !

— Alors j'ai le temps ! fit-elle.

Vaudrey paraissait surpris. Marianne lui annonçait, en effet, brusquement qu'elle avait des courses, des emplettes à faire.

— Comme c'est désagréable !

— Oui, pour moi !

— Je vous demande pardon, faisait Sulpice, en se reprenant.

Elle envoyait chercher un coupé et par un temps aigre, déjà humide, elle remplaçait la bonne journée de bonheur bien clos que s'était promise Vaudrey, par de longues heures de courses, dans le courant d'air des vitres mal fermées, et elle se demandait comment

elle pouvait laisser en chemin son amant, ou tout au moins avertir Rosas.

Avertir Lissac surtout ! C'était Lissac qu'elle tenait à voir ! Oui, absolument, tout de suite. Plus elle y songeait, plus elle entrevoyait un danger.

Sulpice ne lui avait pas laissé la liberté d'écrire quelques lignes, chez elle. Il eût pu questionner. C'était imprudent.

— Je veux pourtant dire à Guy qu'il m'attende !.... Où ?... Rue Cuvier ? Il ne viendrait pas !.... Non, chez lui !

Elle trouva le moyen en route.

Evidemment, Vaudrey, libre de sa journée, maître de lui, ne la quitterait pas. Il le lui répétait à chaque tour de roue. Elle se fit conduire *au Louvre*.

— J'ai des achats à faire !

Sulpice ne pouvait la suivre. Il l'attendit dans le coupé, à la porte, sur la place du Palais-Royal, s'enfonçant dans l'angle de la voiture, les stores baissés pour qu'on ne le vît pas. Il avait très froid.

Marianne avait traversé lestement les magasins du rez-de-chaussée, regardant à peine les étalages des japonoiseries, des gants, des fleurs artificielles. Elle monta un escalier tendu de tapisseries, à rampe de fer tournant, où ses petits pieds s'enfonçaient dans la moquette, et elle entra dans un salon silencieux où des hommes et des femmes, silencieusement aussi, lisaient ou écrivaient, devant trois tables, comme dans le *drawing-room* d'un hôtel. Devant une large table ronde, de vieilles dames et des jeunes filles regardaient les images de l'*Illustration*, les caricatures du *Journal amusant*, les croquis de la *Vie Parisienne*. D'autres,

sur la seconde table, lisaient les journaux quotidiens, quelques-uns enroulés autour de leur manche comme un drapeau autour de sa hampe, ou bien la *Revue des deux Mondes*. Un peu plus loin, sur une table à tapis rouge, avec des buvards de cuir et des encriers de verre rond, où l'encre dansait avec des reflets violacés, des gens écrivaient, assis sur des sièges de velours grenat passé, à dossiers d'acajou. Des plantes au large feuillage vert égayaient cette pièce triste, éclairée d'en haut par un jour tombant des verrières plates.

Marianne se croyait soudainement transportée bien loin de ce grand bazar qu'elle venait de traverser. Elle alla droit à la table où du papier était rangé symétriquement, dans une papeterie, et elle s'assit rapidement, posant son manchon avant d'écrire, relevant à demi sa voilette, battant, de sa main gantée, une marche sur le cuir noir d'un petit buvard placé devant elle, puis ôtant ses gants et prenant au hasard une ramette et des enveloppes de ce papier qui portait, imprimée, dans un angle, l'adresse du magasin. Marianne souriait, tout en cherchant des yeux un porte-plume, et elle songeait à ce pauvre Sulpice, resté en bas, dans la voiture, et qui grelottait peut-être, dans les vents coulis des portières disjointes. Un ministre.

— Voilà l'adultère, à Paris! se disait-elle heureuse de le faire souffrir.

Elle n'était pas pressée. Elle s'amusait à regarder ce qui l'entourait. Un homme, décoré, se promenait dans ce salon, surveillant le papier de la papeterie et le remplaçant dès qu'il était usé. Au besoin, il vendait des timbres à quelqu'un de ces gens qui étaient là. Une boîte aux lettres était

clouée tout près de la cheminée haute, avec les heures des levées.

A côté de Marianne, coude à coude, et devant elle, il y avait surtout des femmes, écrivant les unes fébrilement, d'autres, deux filles assises en face de Marianne, se passant l'une à l'autre, en riant tout bas, les lettres qu'elles achevaient en ricanant, mordillant leur porte-plume écossais et se disant :

— C'est un peu froid, hein? Il va se dire : *Eh! bien, vrai, alors!*

Un peu plus loin, dans une autre salle, Marianne apercevait un coin de buffet où un garçon cravaté de blanc servait à des consommateurs qui se bousculaient des sirops roses, des orangeades ou des liqueurs, rangés sur les tablettes de marbre. Au-dessus du défilé incessant des consommateurs, on voyait flotter les larges rubans rouges du bonnet d'une nourrice ou un ballon d'enfant se dandinant sur les chapeaux de femmes. Des tableaux avec des étiquettes vieillies, collées sur leurs cadres, toiles venues des expositions de province, restaient pendues là à regarder ou à vendre. Des cris de babys se mêlaient au bruit des bouteilles remuées, des verres vides posés sur le marbre. Une double lumière bizarre, la lumière rouge du gaz et la lueur blanche du gaz oxhydrique, donnaient à cette cohue quelque chose de vaguement fantastique. Il semblait à Marianne qu'elle n'était plus à Paris, qu'on l'avait transportée dans quelque dock d'Amérique, ou qu'elle faisait une traversée, à bord d'un steamer transatlantique.

A côté d'elle, derrière une sorte de haut paravent de glaces, elle percevait des bruits de pas, des chocs de cristal et de porcelaine, des tintements d'argenterie

et de fourchettes. En regardant le plafond, lourdement chargé d'or, de pendeloques richement barbares, Marianne devina la salle à manger du grand Hôtel du Louvre, et, dans l'odeur de cuisine et de desserte qui arrivait par-dessus la cloison de verre, elle éprouvait, de plus en plus, la sensation d'un voyage en paquebot.

Et ce défilé éternel des bébés et des mamans l'intéressait. Elle regardait ces modes nouvelles, les peluches, les velours, curieusement, comme si elle eût été au spectacle. Les deux jolies filles, devant elle, gaies toujours, s'amusaient à gâcher le papier, l'une écrivant, l'autre lisant par-dessus l'épaule de sa camarade et pouffant de rire sous sa toque hongroise, un grand col de quakeresse couvrant presque ses épaules et son veston à larges boutons d'acier. Cette toque féminine fit songer Marianne à Guy. Il y eut, dans ses yeux de chatte, un éclair méchant.

Elle prit du papier, cherchant pour cet homme des amabilités de tentatrice, quelque chose de troublant et de vague qu'elle ne trouvait pas.

— Ce que je voudrais lui écrire, c'est qu'il est un misérable et que je le hais ! pensait-elle.

Alors, elle s'arrêtait, et elle regardait, encore oubliant Vaudrey. Le contraste de cette salle de lecture silencieuse avec le bruissement et la cohue multicolore de cet immense bazar d'Orient, dont le murmure de foule montait jusqu'à elle comme un mugissement de mer lointaine, et dont elle n'apercevait qu'un coin, nettement découpé par l'encadrement des portes, amusait Marianne, qui, le rictus aux lèvres, se donnait le malin plaisir de faire *poser* un président du Conseil.

— Au moins ça me venge des lâchetés que me fait commettre l'*autre !*

Des espèces d'ombres noires apparaissaient, dans ce coloriage, comme des silhouettes découpées sur un tableau peint : des commis aperçus, à mi-corps, dans l'entassement du linge. Et encore une fois, cette odeur de desserte mêlée aux parfums d'opoponax des voisines, ce luxe banal des crépines d'or des rideaux brochés à fleurs, à grappes de fruits, tombant droit devant les fenêtres immenses et faisant antithèse à ces tons riches des tapis de Perse ou de ce plafond orné, troué, çà et là, d'un œil de bœuf doré, semblable à celui d'un Versailles américanisé, ce bruit d'assiettes et cette clameur de vente, ce vide-bouteille dans un Louvre bourgeois, ce mélange de bazar turc et de grand hôtel américain, ce caravansérail du Kaire donnant sur un bar yankee, ce quelque chose de colossal et de criard, ces courants d'air à travers ces galeries, ces couloirs, cette cohue ruisselant à travers ces docks où il y avait de tout, de quoi tenter et dégoûter à la fois tout un monde, cet écrasement, cet entassement lui semblait comique, tout drôle, nouveau, point parisien, non, mais bien moderne.

— Et si commode ! disait-elle en entendant rire les fillettes qui achevaient leurs lettres d'amour.

Elle se mit alors à écrire, ayant décidément trouvé. Elle envoyait à Rosas une lettre d'excuses : elle serait chez lui demain, à la même heure. Aujourd'hui, son oncle lui prenait sa journée, la forçait à aller voir ses peintures, à entrer au Louvre, acheter des tentures pour une scène d'Orient qu'il voulait peindre. Si Rosas ne recevait pas la lettre à temps, peu importait ! — A Lis

sac, — c'était là le point capital — elle annonçait qu'elle serait chez lui le lendemain matin, à dix heures.

— Boîte aux rendez-vous ! dit-elle en glissant les deux billets dans la boîte aux lettres. C'est très farce, l'extrême comfort !

Elle se prit à sourire en se disant qu'on mettrait longtemps à compter le nombre de petites mains, tremblantes ou hardies, qui avaient glissé dans la bouche rectiligne de la boîte quelque petit billet, tour à tour l'avant-goût ou le post-scriptum de l'adultère.

Puis elle descendit, retrouvant dans son fiacre Vaudrey qui battait nerveusement la semelle sur le fond de bois du coupé.

— Je suis restée là longtemps, je vous demande pardon, dit Marianne.

— Au moins as-tu acheté quelque chose qui te plaise ? demanda Vaudrey, qui semblait comme vaguement enrhumé.

— Rien du tout. Il n'y a rien dans ce magasin !

Vaudrey fut effrayé. Allait-on visiter tous les magasins de nouveautés les uns après les autres ?

Marianne eut pitié de lui.

— Rentrons, voulez-vous ? dit-elle.

Elle cria au cocher : « Rue Prony » ! tandis que Sulpice, qu'elle traînait là avec des bâillements lassés, lui prenait la main et disait, en éternuant :

— Ah ! que tu es bonne !

Le lendemain, Marianne sonnait, rue d'Aumale, un peu avant l'heure dite, chez Lissac.

— Exacte comme un créancier ! pensait-elle.

Elle arriva chez Guy, très pâle, résolue à tout, charmante dans une délicieuse toilette claire et elle entra

là comme on monte à l'assaut, tête haute. Elle n'en sortirait pas avant qu'elle n'eût reconquis ses lettres.

Ce n'était que pour ces bouts de papier qu'elle était encore comme enfermée et empaquetée dans son passé; elle voulait s'en affranchir et les déchirer de ses dents. Mais si Guy refusait pourtant de les lui livrer? Pas possible, quoiqu'il aimât vraiment Rosas. Mais entre la reconnaissance envers une femme et le devoir envers un ami, on peut hésiter, quand on est un Parisien corrompu, comme Lissac.

— Son affection pour Jose n'ira pas jusqu'à oublier tout ce que je lui ai donné de moi-même ! pensait Marianne.

Puis, haussant les épaules :

— Après tout, ces hommes ont entre eux une telle franc-maçonnerie, comme *il* disait!... Et on parle de notre fraternité, à nous autres, femmes!... Elle n'est rien, comparée à la leur!

Guy ne parut pas mécontent en entendant annoncer chez lui Mlle Kayser. Il l'attendait. Ne pouvant se sentir libre tant qu'il aurait en mains une preuve de ses folies, Marianne devait aller un jour ou l'autre vers Guy, fatalement le supplier ou le menacer. La lettre reçue la veille lui avait appris que ce serait ce matin.

Il achevait sa toilette quand elle entra. Les gants de Suède étaient étalés à plat, sur un petit guéridon, à côté de son chapeau, de son stick et d'une petite coupe en vieux cloisonné où traînaient les rosettes multicolores d'ordres étrangers, quelques-unes rouges, avec une petite croix d'or scintillant au milieu comme un scarabée luisant dans une rose pourprée.

— Je parie, dit brusquement Marianne, que vous sortiez?... Vous n'avez pas reçu ma lettre?

— Ma chère Marianne, répondit-il en achevant lentement son nœud de cravate, c'est là précisément la même question que vous m'avez faite lorsque vous avez daigné réapparaître chez moi après des années!.. Vous avez une façon de vous annoncer qui est trop modeste; je vous assure que, pour ma part, je vous attends toujours — et toujours avec impatience. Mais aujourd'hui plus spécialement que les autres jours, à cause de votre charmant billet.

Elle connaissait assez Guy pour deviner, sous la politesse exquise, l'ironie armée en guerre. Elle ne répondit pas, sourit, et, debout, devant la cheminée, elle chauffa, un moment, le bout de ses pieds au petit feu clair qui sautillait autour des bûches.

— Vous êtes tout à fait gentil, vous, dit-elle enfin. Parole, je vous aime beaucoup... Vous riez?... Je dis beaucoup... Oui, malgré... Dans tous les cas, vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi!

Elle se retournait à demi, la main gauche appuyée au rebord garni de velours de la cheminée, et elle glissait à Lissac un regard doux, chargé de ressouvenirs heureux.

— Je ne me suis jamais plaint, dit le jeune homme, et j'ai souvent remercié!

Marianne se mit à rire devant l'air discret que prenait Lissac cérémonieusement.

— Tu es bête, va!... Nous nous sommes beaucoup aimés, et c'est au nom de cet amour-là que je viens te demander un service.

— Vous n'avez qu'à parler, ma chère Marianne,

répondit Lissac, comme s'il ne se fût pas aperçu du tutoiement.

Il affectait une politesse froide ; Marianne y répondit par une affectation de tendresse rajeunie. Elle le regardait longuement, comme si elle eût hésité, intimidée, ses yeux cherchant le fond du regard de Lissac et le suppliant, dans un éplorement qui voulait attiser une flamme.

— C'est bien long ce que j'aurais à vous dire ! J'ai peur...

— Et de quoi ? fit-il.

— Je ne sais pas. Vous êtes pressé ? Je vous dérange peut-être !

— Pas le moins du monde. Je déjeune au Cercle, je vais faire un tour au Bois, et je vais aux *Mirlitons* voir l'Ouverture. Vous voyez que je vous sacrifierais sans grand mérite une journée parfaitement inutilisée.

— Est-ce qu'on en dit du bien, cette fois, de l'exposition des *Mirlitons ?* demanda Marianne, d'un air indifférent.

— Beaucoup. C'est une collection de choses qu'on va vendre au profit d'un artiste mort. Voulez-vous y venir à quatre heures ?

— Non merci ! — Et, je vous le répète, que je ne vous gêne pas, mon cher Guy; vous savez si je suis indiscrète en vous donnant des rendez-vous !...

Elle jouait, presque machinalement, avec les rosettes de soie dans la petite coupe ; elle les prenait et les laissait retomber, à travers ses doigts, comme égrenées.

— C'est à vous, ça ? dit-elle... Approchez-vous, que je vous décore !

Elle s'avança, souriante, vers Guy et, son corps

allongé contre lui, elle resta une minute, le tenant par le revers de son veston et, de bas en haut, lui injectant un regard chargé d'effluves qui le fit devenir un peu pâle.

— Quelle idée, Marianne ! Je ne porte pas toujours tes rubans !

— Un enfantillage. Je me rappelle que, la première, j'ai mis à cette boutonnière je ne sais quelle décoration étrangère que vous avait rapportée M. de Rosas...

Elle avait prononcé ce nom hardiment, comme allant au-devant de la bataille.

— Cela vous allait bien ! dit-elle encore. Les décorations à vos paletots, ce sont les diamants à nos oreilles... ça ne sert à rien, mais c'est gentil !

Elle avait passé à la boutonnière une rosette rouge et, baissant la tête, Guy voyait ce front, ces cheveux blonds, à portée de ses lèvres. Un parfum en sortait, — ce parfum de foin coupé qu'elle aimait — et ces doigts de femme sur sa poitrine, de cette femme qu'il raillait l'avant-veille, au théâtre, lui causaient une sensation irritante. Il se dégagea doucement, tandis que Marianne lui répétait : « Cela vous va bien... » Et elle laissa alors glisser ses mains jusqu'aux mains de cet homme dont elle pétrit les doigts dans sa paume fiévreuse et douce, puis, coulant à demi vers lui sa tête :

— Sais-tu pourquoi je suis venue ? dit-elle. Tu sais que je suis folle. Eh bien, l'autre soir, méchant, tout mon amour pour toi me revenait quand tu me souffletais de ton ironie, dans cette loge !... Ah ! que nous sommes bêtes, nous autres !... Tu te rappelles les beaux jours que nous avons vécus, dis, Guy ? Ça tient

au cœur, ces souvenirs-là ! Est-ce qu'il ne t'est jamais venu à l'idée de le revivre, ce temps disparu ? C'était si bon !

Lissac eut un petit rire nerveux et frissonna légèrement, essayant de plaisanter et se sentant faiblir tout à coup devant cette femme dont il aimait mieux la colère ou le rictus hautain.

Il retrouvait en elle des parfums envolés. Des sensations lui revenaient de joies nerveuses, emportées par les années. Ces pressions de mains muettes lui rappelaient des nuits éperdues. Il fermait les yeux à demi, une folie soudaine lui montant au front, et pourtant il lui restait encore du sang-froid pour se dire qu'elle avait un but, cette femme, en venant à lui, sans amour lui parler d'amour, sans emportement des sens réveiller les sensations évanouies, s'offrir avec cette science irrésistible du désir : — passion morte qui renaît caprice.

— C'est cependant toi qui m'as quittée, assouvi, ayant tout pris de moi ce que tu pouvais aimer, disait-elle. Sais-tu pourtant une chose, Guy ? C'est qu'il n'y a pas qu'une seule femme dans une femme. Il y en a autant que la femme a de fièvres ou de joies, et elle est si différente, la Marianne d'aujourd'hui, de celle qui a été ta maîtresse autrefois ! — Tu ne me quitterais plus, va, si tu étais mon amant à présent !

Elle tentait, prenait par la curiosité, cet homme, habitué aux occasions et aux amours faciles. Il prévoyait un danger, mais il trouvait là, à la portée de sa lèvre, des baisers savants, une ardeur suppliante, une volupté qui s'offrait, chaude de promesses. Il saisit, avec une sorte de colère, cette femme qui lui rappelait toutes les joies pas-

sées, lui criait les cris entendus et qui, brusquement, arrachait comme dans une crise nerveuse, en délire, le corsage de sa poitrine, mettait à nu, avec l'insolence de la beauté qui se sait irrésistible, les blancheurs de ses bras, l'éclat lacté de ses seins, la splendeur lumineuse de sa chair dans l'échevellement d'or de ses cheveux où elle apparaissait, telle que jadis, couchée dans cet oreiller de soie blonde, pâmée, jetant à travers ses baisers, durs comme des morsures, des : « Je t'aime... A toi... Je t'adore... » Et la belle fille impérieuse redevenait, brusquement, presque sans qu'ils se fussent parlé, la femme soumise, entraînée comme par une fureur lascive; et Guy, la tête perdue, ne raisonnant plus, muet, ne savait pas si c'était Marianne qui lui appartenait, ou si c'était lui qui appartenait à la maîtresse d'autrefois redevenue la maîtresse d'aujourd'hui.

Il la tenait serrée contre lui, sa main soulevant cette tête pâle, alanguie dans les blondes tresses éparses; il la contemplait, comme sommeillant, ses narines toutes roses agitées encore par un mouvement de spasme, et il lui semblait qu'il venait de subir le conact affolant d'une courtisane, au fond d'un bouge uxueux.

C'était un réveil immédiat, énervé et furieux. Elle s'était donnée brusquement. Il se reprenait de même. Contact rapide de deux chairs, recul immédiat de deux êtres.

Il avait, avec plus de honte amère, eu de ces réveils maussades, aux matins des nuits gâchées, son cœur, son vaillant cœur battant contre le flanc avide, souvent maigre et jaune, de quelque fille repue, affreusement lasse.

Et quelle lâcheté commise ! Etait-ce la maîtresse de Vaudrey ou la future femme de Rosas qui s'était pendue à ses lèvres ?

Il se sentait au cœur comme du dégoût.

Et pourtant elle était adorable, belle et toujours jeune, cette Marianne !

Mais, avec une netteté atroce, il prévoyait déjà quelque lâcheté à commettre pour payer cette faiblesse soudaine et, honteux de lui-même, il se dégagea de l'étreinte pâmée, tandis qu'accroupie sur son lit, rejetant ses cheveux des deux côtés de son visage, Marianne le regardait, souriante encore et lui demandait :

— Eh bien... quoi ?... qu'as-tu donc ?...

Elle se leva doucement, se laissant glisser sur le tapis, pendant qu'il allait à la fenêtre, regarder machinalement dans la cour. Entre ces deux êtres tout à l'heure embrassés, une soudaine froideur de neige s'élevait comme s'ils devinaient, l'un et l'autre, que la minute allait sonner, brutale comme un glas, du règlement de compte. Cela se paie, les baisers d'amour !

Marianne, devant la glace, demi-nue et debout, arrangeait sa chevelure. Ses épaules blanches, son sein soulevé encore et comme oppressé, se montraient dans l'encadrement fin de la chemisette. Elle cherchait instinctivement, à ses poignets, des bracelets, et regardait machinalement, vers le lit, pour voir si quelque porte-bonheur n'y avait pas glissé.

— Guy ! dit-elle tout à coup, avec une sorte de brusquerie qu'elle essayait de rendre caressante, jurez-moi que vous ne me refuserez pas ce que je vais vous demander.

— Je vous le jure !

Ils se disaient « vous », l'un à l'autre, tout naturellement, avec cet instinct secret qu'après l'entrelacement de leurs êtres, leurs individualités réelles, indépendantes des surprises ou des appétits des sens, se retrouvaient comme face à face.

— Je voudrais que notre affection qui est profonde, n'est-ce pas, Guy ? — ne datât que de la minute que nous venons de vivre !

— Je ne regrette point le passé, dit-il.

— Ni moi ! Et pourtant je voudrais l'effacer — oui, d'un trait !

Elle avait, entre ses doigts blancs, pris et tordu quelques petits cheveux rebelles, enroulés et tombés, et, les jetant à la flamme claire :

— Tiens, le brûler comme cela !... Pft !...

— Le brûler ? répéta Lissac.

Il avait quitté la fenêtre, revenait à Marianne, et, souriant à son tour :

— Pourquoi le brûler ?... Parce qu'il est un ennui ou un danger ?

— L'un et l'autre ! répondit-elle

Elle resta, un moment, sans ajouter un mot, remontant sur ses bras les dentelles de sa chemisette, puis, la tête inclinée à demi, et regardant Guy comme une créancière d'amour :

— Vous avez toujours mes lettres, mon ami ?

— Vos lettres ?

— Celles d'autrefois ?

— C'est juste, fit-il. Le passé !

Il comprenait tout à présent.

— Vous veniez me les redemander ?

— Et j'ai été, vous l'avouerez, bien gentille, ne pas vous les réclamer. . avant !

— Vous avez été... généreuse ! répondit Lissac avec un charmant sourire.

Il ouvrit, dans un secrétaire, un tiroir où de petits paquets pliés et empaquetés dans des rubans de soie dormaient du triste sommeil des choses oubliées.

— Voici vos lettres, ma chère Marianne ! Mais vous n'aviez rien à craindre. Elles ne seraient jamais sorties d'ici !

Les yeux de la jeune femme se pailletèrent de clartés joyeuses. Elle avança doucement, comme si elle eût redouté que Guy ne le lui donnât pas, son bras nu vers le paquet de lettres et le saisit vivement.

— Mes lettres !

— C'est tout un roman, dit Lissac.

— Moins l'épilogue ! fit-elle en l'enveloppant encore de son regard chaud.

Elle posa le paquet sur la tablette veloutée de la cheminée et acheva de se rhabiller en hâte. Puis, prenant entre ses doigts ces petites lettres aux enveloppes de forme ancienne, à son chiffre, et qui sentaient encore un vague parfum de femme, elle le contempla un moment et dit à Lissac :

— Vous les avez relues quelquefois ?

— Je les sais par cœur !

— Mes pauvres lettres !... J'étais très sincère, savez-vous bien, quand je vous les écrivais ? — Elles doivent être naïves ! Les vôtres, que j'ai brûlées, étaient trop spirituelles. Je me rappelle qu'un jour, vous m'écriviez, de Hollande : « Je passe ma vie parmi les chefs-d'œuvre, mais ma pensée en est loin. J'ai Rembrandt,

Ruysdaël ; mais le moindre grain de mil ferait bien mieux mon affaire. Je crois bien : le mil est *blond !* » Eh bien, c'était fort joli, mais c'était trop fin ! L'amour vrai n'a pas d'esprit, — Tout cela pour vous dire que la littérature ne perdra pas grand'chose à la disparition de mes pattes de mouche !

Elle jeta brusquement le paquet dans le feu et regarda les lettres, qui se tordirent légèrement, tachetées d'abord de plaques blondes, enveloppées d'une fumée légère, puis vivement se mirent à flamber, leur flamme claire envoyant au visage de Marianne un joli reflet rose. Et, peu à peu il n'y eut plus là, sur les bûches du foyer, qu'un peu de poudre noire qui dansait comme un voile mortuaire agité par le vent et s'envolait ensuite par la cheminée : — poussière d'amours défunts, cendre de serments, toute noire, comme un crêpe de deuil.

Marianne regardait brûler ces lettres, le front penché, un sourire bizarre sur la lèvre et quelque chose comme une triomphante joie dans les yeux.

Quand ce fut fini, elle redressa la tête, se retourna vers Guy, et d'une voix qui vibrait, altière et insolente :

— *Requiescat !* Voilà comment tout finit ! Il y a longtemps que les amoureux qui n'aiment plus ont inventé la crémation ! Rien n'est nouveau sous le soleil.

Ce n'était plus la même femme. Elle avait tout à l'heure une sorte d'humilité caressante, maintenant changée en une bravade ironique, regardant Lissac de l'air d'une victorieuse contemplant une dupe. Il se mordit les lèvres très légèrement, frottant ses mains l'une contre l'autre en l'examinant, de côté, sans affec-

tation. L'expression ironique du sourire de Marianne lui annonçait d'avance tout ce qu'elle allait lui dire à présent.

Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à ce changement de physionomie d'un visage féminin avant et après la lettre rendue. Guy ne s'étonnait plus de rien, depuis longtemps, avec les femmes.

— Maintenant, mon cher, dit Marianne, j'espère que vous me ferez l'amitié de me laisser aller droit devant moi, dans ma vie, et que je n'aurai pas le désagrément de vous retrouver entre mon but et moi.

— J'avoue, répondit Lissac, que je serais le dernier des ingrats si je n'oubliais pas bien des choses en souvenir de ce que je vous dois, dans le présent, et dans le passé ! Elles embaument encore, vos lettres brûlées !

Marianne donna, du bout de son pied, un petit coup sec sur les bûches à demi consumées, et les débris du papier voltigèrent, autour de sa bottine, comme de petits papillons noirs.

— Je voudrais avoir détruit le passé comme j'ai fait flamber ces lettres ! Il me pesait ! Il m'étouffait ! Ah ! ça, dit-elle, vous ne vous imaginez pas peut-être que je vous ai pardonné votre fuite et tout ce qui a suivi ?... Si j'ai, un moment, failli rouler dans la boue, la faute en était à vous, car je vous avais aimé, et vous m'aviez quittée comme on lâche une fille... Ça, voyez-vous, mon cher, une femme ne l'oublie jamais, et je vous l'eusse crié, depuis longtemps, là, face à face, comme je vous le dis maintenant, si je m'étais sentie libre, libre comme je le suis maintenant que ces lettres sont brûlées, mes pauvres lettres de maîtresse stupide, se fiant à son amant pris de lassitude et ne songeant

qu'à fuir, lui, quand elle était encore ivre de se donner !... Et parce que je vous avais adoré ! — oh ! là, vraiment — parce que j'avais été votre maîtresse, vous vous arrogez le droit de m'empêcher d'épouser qui je veux, moi, et de me tirer de la tourbe où, par votre égoïsme peut-être, je suis tombée ? Ah ! par exemple, mon cher, je vous trouve un peu étonnant, je vous jure ! — Je ne disais rien parce qu'il y avait ça, ces chiffons de papier, que vous auriez été assez lâche, ma parole, pour montrer à Rosas, et dont chaque ligne disait que j'avais eu la bêtise de vous aimer !

— Jamais M. de Rosas ne les aurait vues ! dit froidement Lissac.

Elle semblait ne pas entendre.

— Mais maintenant, quoi ! Dieu merci, continuait-elle il n'y a plus rien, et vous me les avez livrées, ces lettres, que vous ne deviez jamais me rendre ! Et je vous les ai payées, payées de nouvelles caresses et d'une prostitution dernière ! Eh bien, tout est dit, n'est-ce pas ? Il n'y a plus rien de commun entre nous, rien, rien, rien ! — Et ces deux êtres qui ont échangé là des baisers sans amour, des baisers de débauché à courtisane, ne se reconnaîtront jamais, j'espère, — vous entendez, ne se reconnaîtront plus — lorsqu'ils se rencontreront dans la vie... Au reste, je prendrai soin d'éviter ces rencontres !

Guy ne disait rien.

Il tordait légèrement sa moustache et continuait à regarder Marianne sans lui répondre, l'œil de côté.

Ce flegme, sans doute factice, irritait pourtant la jeune femme.

— Allez trouver M. de Rosas, à présent, dit-elle. Dites-lui que vous avez été mon amant. Il ne vous croira pas.

— J'en suis persuadé, répondit Lissac très froidement.

Elle sentit, dans ce calme même, une menace. Mais qu'avait-elle à craindre à présent ?

Son regard ironique chercha les yeux de Guy, pour le mieux braver, jouir de sa défaite.

Les mains étendues, il frappait doucement, sans faire de bruit, les bouts de ses doigts l'un contre l'autre, — geste de quelqu'un qui attend, sûr de lui-même, et dont le silence est railleur.

— Alors, dit-elle brusquement, adieu ! J'espère que nous ne nous reverrons même jamais !

— Comment voulez-vous ? fit Lissac en souriant. A Paris !

Il prit une chaise et s'assit, tandis que, debout, Marianne mettait ses gants.

— Ma chère Marianne, ma parole, pour une femme forte, vous êtes prodigieusement confiante !

— Moi ?

— Et crédule ! Vous me croyez donc d'une simplicité digne de l'âge d'or ?... Est-ce possible ?... Un Parisien gangrené comme moi se laisserait donc jouer comme un collégien par une femme, fût-elle aussi séduisante que vous, qui l'êtes infiniment ? Mais, chère amie, la première règle en pareille matière est de ne se dessaisir complètement de ses armes que lorsqu'il est constant que la paix est bien dûment signée et qu'on n'a plus à craindre un retour offensif ! Vous avez trop lestement montré vos petits ongles roses,

Marianne. Trop vite et trop tôt. Il y a ici, dans un de ces tiroirs, une ou deux lettres encore, j'allais dire, qui traînent, je me trompe, des lettres qui sommeillent : exquises, parfumées, éloquentes, tracées de cette jolie écriturette fine et ferme que vous venez de jeter au feu, et ces lettres, je ne vous les eusse données que si vous aviez continué à montrer patte blanche. C'était ma réserve. C'est élémentaire : on ne noie pas ses poudres d'un seul coup, et l'on ne brûle pas en bloc d'aussi délicats autographes. Trop précieux ! Dites, est-ce que vous daignerez me reconnaître, quand vous me rencontrerez, Miss Marianne?

Elle était demeurée immobile, comme glacée, toute pâle.

— Alors, dit-elle, vous avez gardé... ?

— Un post-scriptum, oui, si vous voulez !

— Est-ce maintenant que vous mentez, ou m'avez-vous menti en me donnant ce paquet brûlé ?

— Je ne vous ai pas dit que le paquet fût entier, et ce que je vous dis à présent est la vérité pure ! Je le regrette. Mais vous m'avez forcé de conserver mes batteries en démasquant trop tôt les vôtres !

Marianne arracha ses gants, avec colère.

— Si vous ne me donnez pas tout ce qui est à moi ici, vous êtes un lâche, Monsieur de Lissac, vous entendez, un lâche !

— Oh ! vos injures n'ont pas plus d'importance que vos baisers !... Mais elles sont moins agréables !

Elle sentait bien qu'elle avait trop tôt levé le masque, et que Lissac maintenant ne se laisserait plus ni eprendre à ses caresses ni désarmer par ses menaces. C'était une partie perdue.

Perdue ou seulement compromise?

Elle regardait autour d'elle avec une sorte de rage impuissante, comme une fauve, très élégante, enfermée entre des barreaux. Ses lettres, ses dernières lettres devaient être là, dans un de ces meubles dont elle eût ouvert les tiroirs avec ses ongles !

Elle avait jeté ses gants à terre et machinalement elle déchirait par bribes — comme en toutes ses colères — déchiquetait entre ses doigts nerveux son fin mouchoir de batiste, réduit en charpie.

— Prenez bien garde à ce que vous faites, Guy, dit-elle enfin en jetant à Lissac un regard mauvais. Ces lettres, je vous les ai achetées, car je vous hais, je vous le répète, et ces lettres, vous me les devez comme vous devriez des louis promis à une fille. Si vous ne me les donnez pas, je les aurai pourtant !

— Vraiment ?

— Je vous le promets.

— Et si je les ai brûlées ?

— Vous mentez, vous les avez ici, vous les avez gardées. Vous vous êtes conduit avec moi comme un voleur !

— Allons, Marianne, dit Lissac froidement, je vois que j'ai fort bien fait, ma foi ! de conserver contre vous une arme quelconque. Vous êtes décidement fort dangereuse !

— Plus que vous ne croyez ! dit-elle.

Il s'effaça à demi, voyant qu'elle voulait passer pour regagner la porte.

— Vous ne voulez pas me rendre mes lettres? dit-elle, au seuil de cette chambre, la voix sèche et menaçante.

Guy se pencha légèrement vers le tapis, ramassa les gants qui traînaient et les tendit à la jeune femme :

— Ceci est à vous, je crois ?

Le ton était d'une politesse insolemment exquise.

Marianne prit les gants et, comme une dernière injure, comme un soufflet sur une joue, elle les jeta à la face de Guy, qui se détourna, les gants allant tomber sur le lit où tout à l'heure ces deux haines s'étaien heurtées en des baisers d'amour.

— Misérable lâche ! dit Marianne enveloppant dans un regard de mépris toute la personne de Lissac debout, pâle, mais narquois, son monocle dansant sur sa poitrine, au bout d'un fil de caoutchouc, près de la boutonnière de son veston, décorée d'une rosette rouge.

Et cette rosette de soie, piquée là comme une note de vermillon sur un fond sombre, pénétra comme une vrille lumineuse dans le regard de Marianne qui, blême, le frémissement sur la lèvre, passa, le front haut, devant le domestique empressé à lui ouvrir la porte, et descendit l'escalier en se répétant à elle-même, avec la fureur éperdue de l'idée fixe :

— Me venger ! Me venger ! Ah ! me venger !

Elle se jeta dans un fiacre.

— Eh bien ?... dit le cocher, regardant en clignant de l'œil cette femme, l'air égaré, très pâle.

Elle restait là, comme cherchant une idée, un but.

— Où allons-nous ? répéta le cocher.

Le visage de Marianne tressaillit tout entier d'une joie soudaine, et brusquement elle jeta cette adresse :

— A la Préfecture de Police !

VI

Il y avait foule à l'exposition des *Mirlitons*.

Une longue file de voitures de maîtres attendait le long du trottoir de la place Vendôme. Sous la voûte et par le portail des groupes élégants se coudoyaient entrant ou sortant, échangeant des saluts corrects d'amitié, les femmes lorgnant les chapeaux nouveaux, petites capotes de pluche ou grand feutre rembranesques, où les petits visages parisiens semblaient noyés dans une pénombre de cabriolet. Les laquais en livrée jetaient pour la forme un coup d'œil vague aux cartes d'entrée qu'on leur présentait à peine. Un autre, assis devant une table, distribuait des catalogues machinalement. On apercevait, par la porte ouverte de la salle de théâtre du club, des bordures d'or accrochées à la muraille, des terres cuites et des marbres posés sur leurs gaînes, et autour des peintures et des sculptures une foule pressée, des tas de chapeaux noirs penchés vers les tableaux, tout à côté des visages féminins coiffés de Gainsboroughs empanachés de plumes. Impossible de voir de près les morceaux donnés pour la vente qui était, ce jour-là, la conversation très fugitive du *tout Paris*.

— Un vrai Salon en miniature ! disait, tout haut, Guy de Lissac à un critique d'art qui prenait des notes. Mais il faudrait être tout seul pour regarder à son aise. Il y a une heure que je cherche à voir le Meissonier sans y parvenir. On étouffe. Je reviendrai une autre fois !

Il serra lestement la main, garnie d'un crayon, qu'on

lui tendait et, à travers la foule qui grossissait, il essaya de se frayer un chemin vers la sortie. Poussé, poussant, il souriait et s'excusait de ne pouvoir dégager ses bras, pris dans la cohue comme dans un étau, pour saluer les amis aperçus. Il arriva enfin, avec un ouf de satisfaction, jusqu'à l'antichambre où, sur les divans, des visiteurs moins avides ou rassasiés de tableaux se reposaient, tout en causant. Là, Guy regarda instinctivement son nœud de cravate, dans une glace. Il ne remarqua point qu'en l'apercevant, un monsieur, très boutonné dans sa redingote, s'était levé doucement du divan où il se tenait assis, et s'approcha de lui, tout en tirant machinalement les pans de son vêtement pour en corriger les plis.

Très simplement, il toucha alors M. de Lissac du bout des doigts, sur l'épaule.

Guy se retourna, s'attendant à reconnaître un ami.

— Vous êtes bien M. de Lissac ? lui dit alors l'homme en redingote avec la parfaite politesse d'un gentleman.

— Oui ! fit Lissac, assez étonné du ton froid.

— Veuillez me suivre, Monsieur, je suis commissaire aux délégations judiciaires !

Lissac croyait avoir mal entendu.

— Je vous avoue que je ne comprends pas très bien, commença-t-il avec un sourire un peu narquois.

— Je suis commissaire de police, reprit l'autre, et chargé de vous arrêter.

Il laissa, très vivement, apercevoir comme un bout d'écharpe, ses insignes, et son geste, tout à fait courtois, montrait la porte de sortie, du côté de la voûte de l'hôtel, avec une aimable expression engageante.

— J'ai deux de mes hommes là-bas, Monsieur, mais vous ne me mettrez pas dans la nécessité de...

— Comment donc, Monsieur ! fit Lissac. Je vous avoue franchement que je n'entends rien à ce rébus. Vous allez, j'espère, me l'expliquer !

Le tout, sur le ton d'une causerie, *mezzo voce*, avec des sourires. On n'eût jamais deviné ce que se disaient ces deux hommes. Seulement Guy était fort pâle et son regard, un peu hautain, semblait, autour de lui, chercher comme un appui ou comme un témoin.

Il poussa une légère exclamation satisfaite en apercevant le journaliste à qui il avait dit, tout à l'heure, un mot devant un petit panneau de Meissonier.

— Mon cher Brévans, dit-il tout haut, une nouvelle inédite pour votre journal. Monsieur me met la main au collet !

Il désignait, d'un air narquois, le commissaire de police qui ne bougeait pas.

— Comment, mon cher ?

— On m'arrête, tout bonnement ! fit Lissac.

— Monsieur, interrompit le commissaire vivement, et à voix basse, pas de scandale, je vous prie ! Pour moi... et pour vous.

Il effleura lestement du bout de l'ongle la boutonnière de Lissac, comme pour donner à entendre que la cause de l'arrestation était là, et Guy, tout à coup, devint très rouge et frappa du pied.

— Imbécile que je suis ! — A vos ordres, Monsieur ! dit-il en faisant au commissaire signe de passer.

Il salua encore le journaliste stupéfait et, le commissaire s'inclinant devant Guy, par politesse — ou par

prudence — il passa devant, se tordant la moustache avec colère.

Personne, excepté Brévans, dans cette foule, ne s'était douté qu'on venait, en pleine exposition des *Mirlitons*, d'arrêter un homme. Il fallut que le journaliste allât colporter la nouvelle de groupe en groupe pour qu'on s'en doutât.

Lissac avait trouvé, à la porte du Cercle, sur la place, un coupé de louage qui s'était avancé lorsque le cocher avait aperçu le commissaire. Deux agents à tournure de bons bourgeois paisibles se promenaient tout en causant, comme en faction, sur le trottoir. Le commissaire dit à l'un d'eux :

— Je n'ai plus besoin de vous. Crabot suffira.

Crabot, petit homme roux à profil de fouine, monta lestement sur le siège, à côté du cocher, et le commissaire de police s'assit à côté de Lissac, qui avait arraché nerveusement de sa boutonnière sa rosette de l'Ordre du Christ portugais.

— Comment ! dit-il alors, en vérité, c'est pour ça ? Parce que je porte ce ruban sans avoir versé cinq ou six louis à la Chancellerie ?... J'ai toujours voulu le faire et n'en ai, ma parole, jamais eu le temps. Mais une question de fisc ne doit pas faire qu'on insulte publiquement...

— Je ne sais si c'est pour cela, interrompit le commissaire, mais il est évident qu'une note récente vise justement, dans l'*Officiel*, le port illégal des décorations étrangères. Vous ne lisez pas l'*Officiel*, monsieur de Lissac.

Guy haussait les épaules, comme s'il eût trouvé la question parfaitement ridicule. Il lui semblait qu'il y

avait, derrière le prétexte invoqué, une cause secrète, quelque chose comme une machination féminine. Il se rappelait vaguement maintenant avoir vu Marianne Kayser sourire, chez Mme Marsy, au préfet de police, à ce Jouvenet qui *flirtait* si agréablement dans un coin du salon avec la jolie fille. Cette idée que Marianne pouvait être pour quelque chose dans cette arrestation lui avait, dès la première minute, sauté brusquement à l'esprit. Il la revoyait debout devant lui, posant sa petite main nerveuse crispée sur sa poitrine, à la place même de cette rosette, avec son sourire énigmatique, accompagnant une caresse qui semblait vouloir finir en égratignure.

Est-ce que vraiment Marianne était assez audacieusement forte pour avoir combiné ce coup de théâtre? Non, il y avait une erreur quelconque. Le zèle maladroit de quelque subalterne se traduisait par cette brutalité. Une dénonciation lâche était peut-être venue contre lui à la Préfecture. Tout homme qui traverse une rue a tant d'ennemis le regardant passer comme ils le guetteraient! Il y a tant de haines anonymes rampant dans la pourriture de ce grand marais parisien! On se sent, un beau matin, piqué au talon. Ce n'est rien : c'est de la bave anonyme; c'est un inconnu qui se venge!

A la Préfecture, on apprendrait sans doute à Guy d'où venait le coup. En l'interrogeant, lui, on lui permettrait, certainement, d'interroger. Il fut stupéfait en voyant qu'au greffe on prenait son signalement comme celui d'un malfaiteur vulgaire, un rôdeur de nuit ou un scélérat. Il voulait protester. Il s'irritait. Un moment il s'emporta, puis il réfléchit qu'il n'y avait rien à faire qu'à subir la morsure des dents de fer de ces en-

grenages de la police auxquels on le jetait brusquement. On fouilla ses poches, il sentit des mains viles effleurer sa peau. Il éprouvait un sentiment de révolte violente, et malgré le calme qu'il s'imposait à présent, de temps à autre il demandait à voir le préfet de police, chef de la police municipale, un juge d'instruction, il ne savait qui, mais du moins quelqu'un de responsable.

— Vous avez ma carte, faites passer ma carte à M. Jouvenet ! Il me connaît !

On ne lui répondait pas.

Le commissaire qui l'avait arrêté n'était pas là. Guy se trouvait devant des espèces de machines humaines qui fonctionnaient à la muette, sans bruit dans les rouages, et sans plus se soucier de ses protestations que du vent qui sifflait dans les corridors.

— Voyons, sur ma foi, je ne suis pas un coquin ! disait-il. Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai niaisement passé à ma boutonnière ce bout de ruban rouge. Eh bien ! mais c'est un délit, ce n'est pas un crime. On n'arrête pas les gens pour ça ! Je paierai l'amende, s'il y a amende ! Vous n'allez pas me retenir ici avec les voleurs ?

Il tâchait de rester encore, dans cette geôle, le mondain élégant et le boulevardier ironique qu'il était, traitant sa mésaventure avec une sorte de mépris hautain ; mais ses nerfs tendus le poussaient à une espèce de rage froide qui lui donnait des envies de résister ouvertement, comme dans un duel, avec des adversaires multiples.

— Je vous engage à être calme, lui répétait, de temps à autre, un de ces hommes, froidement.

— Eh ! cela vous est facile à dire, à vous ! s'écria

Lissac. Où est M. Jouvenet, encore une fois ?... J veux voir M. Jouvenet !

— On ne voit pas ainsi M. le préfet, lui répondit-on. Et d'ailleurs vous n'avez à voir personne. Vous n'avez qu'à attendre.

Attendre, quoi ? — On conduisit Guy de Lissac, à travers les couloirs, jusqu'à la porte d'une cellule neuve qu'on ouvrit devant lui.

— Alors, dit-il, en essayant de rire nerveusement, me voilà détenu ? Très sérieusement ? Comme dans les mélodrames ? C'est d'un haut comique !

Il demanda si, du moins, on l'interrogerait bientôt. On ne savait pas. On lui répondait à peine. Au moins pouvait-il écrire ? Avertir quelqu'un ? Protester ? Que faire ? Il entendit, des lèvres d'un gardien, qui avait l'air d'un fort brave homme, tomber ce renseignement, accablant comme une sentence : — Vous êtes au secret, comme on dit !

Au secret ? Se moquait-on de lui ? Au secret, lui, Lissac ? Evidemment on voulait rire, c'était absurde, c'était improbable, cela n'arrivait que dans les opérettes. Il s'en amuserait fort tout à l'heure au Café Riche, en allant dîner ! *Au secret ?* Il ne s'irritait même plus de la plaisanterie, tant elle devenait drôle. Pour un vieux Parisien comme lui, c'était une facétie romanesque et presque divertissante.

— Un comble !

La soirée se passa, la nuit vint. On apporta un repas à Lissac, et la *plaisanterie,* comme il disait, ne cessait aucunement. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Il étouffait et s'exaspérait, dans la cage étroite où on l'enfermait. Il lui passait par le cerveau toutes sortes de

projets de vengeance affolée. Il enverrait des témoins à M. Jouvenet, il protesterait dans les journaux. Il aurait pour lui l'opinion.

Puis son scepticisme lui rendait de l'esprit, et il haussait les épaules :

— Bah ! l'opinion ! Elle se moquera de moi, voilà tout ! Elle m'accusera de vouloir faire du bruit, couper la queue de mon chien ! Aujourd'hui, Alcibiade émonderait ainsi le sien, que la société protectrice des animaux lui ferait un procès !

Il attendait le lendemain matin avec cette anxiété fiévreuse des insomnies. Evidemment, on l'interrogerait dès la première heure. On en agissait bien de la sorte avec les vagabonds ramassés dans la nuit et poussés au bas de la *fosse aux lions*. Toute la journée s'écoula pourtant sans que Lissac aperçût autre visage humain que celui de ses gardiens, à peu près muets. Son irritation lui revenait alors. Il tournait sur lui-même, dans une colère impuissante, ne pouvant insulter que des murs.

La nuit revint, il dormit un peu, sur le grabat de la prison, malgré lui. Il commençait maintenant à trouver que la facétie durait trop et devenait lugubre. On l'amena fort à point, le surlendemain de son arrestation, devant une façon de juge d'instruction ou de commissaire qui, après lui avoir rappelé que la loi était formelle relativement au port des décorations étrangères, lui annonça que l'affaire se terminait cependant par une ordonnance de non-lieu.

— C'est-à-dire, fit Lissac, irrité, qu'on regarde comme une peine suffisante les deux nuits que j'ai passées au secret ? Si je suis coupable d'un forfait, je

mérite pourtant mieux que cela. Mais si je n'ai qu'une peccadille à mon compte, je trouve que c'est trop, je vous jure, et j'entends, à mon tour, citer devant la justice pour arrestation illégale...

— Tenez-vous coi, interrompit nettement le magistrat. C'est tout ce que vous avez de mieux à faire !

Lissac, en attendant, éprouvait, à sortir de ces couloirs froids, ce logis de pierre, une impression de joie physique. Le vent frais d'un jour gris de novembre lui sembla doux comme un printemps. Il lui semblait qu'il avait vécu des semaines dans cet antre. Il se jeta dans une voiture, se fit conduire chez lui et trouva son concierge stupéfait.

— Vous, Monsieur ? dit-il. Déjà !

Ce *déjà*, gros de sous-entendus, intrigua Lissac. Le bruit s'était, en effet, répandu dans le quartier, et peut-être le portier avait-il contribué à le répandre, que Guy avait été arrêté comme impliqué dans un complot politique, on ne savait trop lequel. Toujours est-il que, la veille, des agents de police étaient venus dans l'appartement de la rue d'Aumale et y avaient tout examiné, remué, sondé, tout fouillé. Ils cherchaient des papiers évidemment.

— Des papiers ? s'écria Lissac. Sa lettre, parbleu !

Il ne doutait plus maintenant. La fine main redoutable de Marianne était au fond de tout cela. Elle avait fait avec M. Jouvenet quelque marché de femme à débauché ! Le préfet de police n'y perdait pas: Marianne Kayser avait de quoi payer.

— La misérable fille ! répétait Lissac en montant à son appartement.

Il sonna, son domestique accourut, aussi stupéfait que le portier.

L'appartement était encore en désordre. Le valet de chambre n'avait pas osé ranger, comme s'il y avait eu, dans l'éparpillement des paperasses et le bâillement des tiroirs ouverts, une majesté de scellés fermés.

On avait tout interrogé, forcé des serrures, pris des tas de lettres.

Le petit cabinet italien, où se trouvait la lettre de Marianne, avait ses tiroirs renversés, comme des poches retournées. Le billet de Marianne à Lissac, ce bout de papier à qui, sans savoir à qui ils obéissaient, des gens de police avaient fait la chasse, cette confession d'une maîtresse affolée à un amant pris jusqu'aux moelles, n'était plus là !

— Ah ! je veux voir Vaudrey ! Je vais le voir et lui parler ! dit Lissac tout haut.

— Monsieur déjeunera-t-il ?

— Oui, rapidement. Deux œufs, du thé, je suis pressé.

Il avait hâte de courir au ministère. Y avait-il Chambre aujourd'hui ? Non. Il trouverait donc peut-être Sulpice dès la première visite. Les huissiers le connaissaient.

Il se précipita vivement vers la place Bréda, cherchant une voiture. En chemin, il se heurta presque à un homme qui descendait de ce côté, fumant un cigare.

— Tiens, monsieur de Lissac !

Guy fit instinctivement un pas en arrière : il reconnaissait l'oncle Kayser.

Puis, tout à coup, sa colère, concentrée jusqu'à la

souffrance, jaillit brusquement, et il dit, en peu de mots, énergiquement rapides, à Simon stupéfait, un peu pâle, comme si on lui eût cherché querelle, ce qu'il pensait de l'infamie de Marianne.

L'oncle ne disait rien, regrettait d'avoir abordé Lissac et se contentait de balbutier, de temps à autre:

— Elle a fait ça?... Comment, elle a fait ça?... Ah! la mâtine!

— Et qu'est-ce que vous en dites, vous, Simon Kayser?

— Moi?... Ce que j'en dis?... Mais...

Il reprenait, peu à peu, son sang-froid, jugeant les choses du haut de sa philosophie d'artiste :

— C'est raide, qu'est-ce que vous voulez?... Ce n'est même pas moral... Mais, ç'a du *caractère !* Et, en art, après l'idée morale, le *caractère,* ah! dame, le *caractère,* c'est quelque chose !... Je désapprouve d'ailleurs. C'est brutal, c'est vulgaire, ça manque d'idéal ! Je vous défie de symboliser ça ! *L'Amour se vengeant de l'Amour !... La Jalousie appelant la Police à son aide pour triompher de l'Amour défunt !* C'est vieux, c'est poncif, c'est du Prudhon !... Le Corrége du décolleté !... C'est du Tassaert, c'est de l'égrillard !... Je ne peindrais jamais ça, voilà ce que j'en dis!

Guy n'avait rien à répondre à ce moraliste imperturbable, et il regrettait d'avoir perdu son temps à lui adresser la parole. Mais sa rage nerveuse l'étouffait. Il lui en restait encore assez pour montrer toute sa colère à Vaudrey.

Le ministre n'était pas dans son cabinet. Un huissier demanda à Lissac s'il voulait parler à M. Warcolier, le sous-secrétaire d'État.

— Moi, moi, dit alors en se levant un homme assis sur un fauteuil de l'antichambre, je parlerai volontiers à M. Warcolier... Monsieur Eugène, vous savez ?

— Bien, monsieur Eugène ! Je vais vous annoncer!

Lissac expliquait qu'il ne s'agissait point d'une audience officielle, mais d'une affaire personnelle.

— Le ministre est-il dans ses appartements ?

— Oui, Monsieur, mais vous savez, aujourd'hui...

Qu'y avait-il donc aujourd'hui ? Lissac n'avait pas remarqué, en effet, qu'on tendait d'une marquise rayée de rose l'entrée de l'hôtel, et que les tapissiers apportaient dans des voitures des banquettes de velours rouge dont ils encombraient le péristyle. Il y avait réception au ministère.

— Ce n'est pas cela, dit-il, qui empêchera M. Vandrey de me recevoir !

Un des huissiers le conduisit alors, en ouvrant les portes devant lui, jusqu'à l'étage supérieur, où Monsieur le Ministre se reposait justement, auprès du feu, en feuilletant les journaux après déjeuner.

Il parut joyeux, et un peu étonné, en apercevant Lissac.

— Eh ! mon cher Guy, voilà une bonne pensée !... Est-ce que tu arrives déjà pour la soirée ! Tu as reçu ta carte ?

— Non, dit Lissac, je n'ai rien reçu, ou si la carte est arrivée, les agents de M. Jouvenet l'ont emportée avec bien d'autres choses !

— Les agents ? Quels agents ? demanda le ministre.

Il s'était levé pour recevoir Guy et se tenait devant la cheminée, debout, regardant son ami qui l'interro-

geait des yeux pour savoir si vraiment, lui, Vaudrey, pouvait ignorer une telle affaire.

— Ah ! ça, mais, dit Lissac, la voix vibrante, d'un ton d'amertume irrité, tu ne sais donc point ce qui se passe à Paris, toi ?

— Et que se passe-t-il ? fit Sulpice, devenu pâle, légèrement.

— On y arrête des hommes à propos de rien, et on les laisse au secret pendant deux jours pour avoir le temps de chercher, dans leur correspondance, telle ou telle pièce qui compromet certaines gens. C'est fort commode, sans doute, mais cela sent un peu son romantisme et son Pont des Soupirs. C'est vieux, c'est usé ! Je ne t'engage pas à employer longtemps un pareil moyen de gouvernement.

— Es-tu fou, voyons ? Qu'est-ce que cela signifie ? dit le ministre, stupéfait.

Il avait réellement l'air de ne pas comprendre. Visiblement, il ne savait pas ce que Guy voulait lui dire.

— Tu ne lis donc pas les journaux ? lui demanda Lissac.

— Je lis les rapports de la Direction de la Presse !

— Eh bien, si ces rapports ne t'ont pas dit que j'avais été arrêté, moi, en pleine Exposition des Mirlitons, mercredi, ils ne t'ont rien dit !...

— Arrêté ! toi ?

— Par les agents de M. Jouvenet, ton préfet de police, pour faire plaisir à M^lle^ Kayser, ta maîtresse !

— Ah ! mon cher Guy ! fit le ministre, dont la joue se marbra de rouge. Je te saurais gré...

Il cherchait une phrase nette et brève qui imposât silence à Lissac et ne la trouvait pas. Il recevait là

comme un coup violent et brusque sur la tête. Assurément non, il ne savait pas un mot de ce que lui annonçait là Lissac. Et c'était le bruit de Paris depuis deux jours ! Et, soit en nommant Guy en toutes lettres, soit en le désignant assez clairement, les journaux de renseignements avaient conté l'aventure en première page. On avait même beaucoup remarqué et colporté, dans un journal où Lucien Granet passait pour avoir des accointances, un article fort joliment tourné, et très perfide, où il était question d'un certain Alkibiades (Lissac avait deviné qu'on lui donnerait ce surnom) arrêté par les ordres de l'archonte Sulpicios, poussé par une certaine Basiléïa, une des hétaïres les plus charmantes de la république de Périklés. Et sous cette mascarade gréco-parisienne il était facile, à tout le monde, de deviner les noms et d'apercevoir, derrière les masques, les visages.

Au moment même où Lissac venait demander compte au ministre des actes du préfet Jouvenet. Mme Vaudrey dépliait tout justement un numéro de journal où ces noms, travestis par un helléniste de boulevard, étaient soulignés au crayon rouge. L'article, intitulé *la Maîtresse d'un Archonte*, lui avait été spécialement adressé, sous bande portant une adresse écrite par une main de femme, Sabine Marsy ou Mme Gerson ! Quelque amie. On en a toujours.

C'était justement à Adrienne que Vaudrey songea, devant cette plainte brutalement ironique de Lissac. Etait-il fou ce Guy, de parler ainsi, tout haut, de Marianne, dans cet hôtel, à quelques pas de sa femme qui pouvait entendre tout ? Oui, Lissac était exalté, furieux et comme affolé, évidemment. Il ne

baïssa point le ton, malgré la terreur soudaine de Vaudrey. qui lui prit la main et lui dit vivement · — Mais tais-toi donc ! Si l'on écoutait ?

Il éprouvait d'ailleurs, lui aussi, un sentiment de colère violente. Si ce que Guy disait là était exact, Marianne s'était servie de lui, de ce titre de maîtresse qu'elle devait cacher. Elle en avait joué pour contraindre Jouvenet à une infamie.

— Allons donc ! fit Lissac en ricanant, tu crois naïvement que c'est en lui disant qu'elle était ta maîtresse qu'elle a séduit ton préfet de police ? Tu ne la connais pas. C'est en devenant la sienne !

Sulpice était maintenant livide, et il regarda Lissac avec une rapide expression de haine, comme si cet homme eût été un ennemi. Guy le frappait là en pleine vanité et en plein cœur, d'un coup de couteau, sans prendre souci de son amour-propre ou de sa passion.

— Ah ! oui, fit Lissac, je sais bien, ça t'ennuie ; mais c'est comme ça ! Je la connais avant toi, cette demoiselle ! Qu'elle fasse avec d'autres toutes les folies qu'elle voudra et qu'au besoin elle me joue par-dessous jambe comme elle m'a joué, moi, il y a trois jours, tout est pour le mieux. Elle est dans son rôle. Je ne suis qu'un imbécile et j'en suis puni, c'est bien ; mais que pour m'atteindre, moi, pour m'enlever un petit papier, tout petit, qui la mettait fort gentiment à ma merci, elle te fasse commettre à toi, puisque tu répond s de ton personnel administratif, des violences brutales et sottes, voilà ce que je ne lui pardonne pas ! Elle croyait donc que je ferais usage contre elle de ce billet ? Elle me prend donc pour un coquin ? A l'heure qu'il est, si je voulais commettre une lâcheté, est-ce que, même sans

cette arme que les agents de ce Jouvenet m'ont arrachée, je ne pourrais pas aller trouver tout droit son Rosas ?

— Rosas ? demanda Sulpice, dont le visage se crispait et qui tordait fébrilement sa barbe blonde.

— Eh ! parbleu, oui, Rosas ! Ma parole d'honneur, tu as l'air d'être le ministre de l'intérieur de la lune ! Rosas, qui est peut-être son amant, mais qui sera son mari, si elle le veut ! Et elle le veut !

Le pauvre Sulpice regardait Lissac d'un air effaré qui eût été comique, s'il n'y eût pas eu, au fond de ce regard, une douleur vraie. Il oubliait tout à présent, et où il se trouvait, et si Guy parlait trop haut et si Adrienne pouvait entendre. Il n'y avait plus, en lui, qu'une effroyable tension d'esprit vers cette révélation brusque qui lui coupait les reins comme la lanière d'un fouet. Il voulait savoir. Il interrogeait, poussait dans ses retranchements et ses hésitations Lissac, qui avait peur maintenant d'en trop dire, et se contentait de réclamer le châtiment de Jouvenet.

— Pour Marianne, on verra ensuite ! disait-il.

Ah ! oui, certes, Jouvenet serait châtié ! Comment ? Vaudrey n'en savait rien. Mais, dès à présent, le Préfet de Police était condamné ! Cette arrestation de Guy, brutale comme une agression, équivalait à une destitution, signée par le Préfet lui-même. Et cette Marianne ! Elle se moquait donc de lui, Sulpice, elle le prenait donc pour un enfant ou pour un niais ?

— Pas du tout. Pour un homme qui aime. Ça suffit, répondait Lissac.

Vaudrey s'était jeté sur un fauteuil, frappant du poing la petite table où traînaient les journeaux qu'il ouvrait à peine, distraitement, et se laissant aller à des menaces

pleines de violences, comme en ont les faibles.

— Veux-tu mon avis, toi ? lui dit brusquement Lissac. Tu n'as que ce que tu mérites. Ah ! oui, c'est comme ça ! Je te dis la vérité vraie. On n'abandonne pas une femme comme la tienne pour une fille comme Marianne !

— J'aime profondément Adrienne ! répondit Vaudrey avec vivacité.

— Et tu la trompes radicalement. C'est stupide. Tu mériterais que Mlle Kayser t'eût ridiculisé à jamais, trompé, ruiné, et qu'on ne parlât plus de toi jamais ! Quand on a la chance d'avoir une femme comme la tienne, on l'adore à genoux, tu m'entends, et on ne gâche pas son bonheur vrai pour en faire du plaisir au as. Et quel plaisir ! Jouvenet en a eu la même dose pour moins cher !

— Tu abuses un peu de ton amitié, toi ! dit Sulpice en se levant tout d'un coup. Je fais ce qui me plaît, comme il me plaît, et je ne dois de compte à personne, je pense !

Il s'arrêta brusquement, les pieds cloués au tapis et la bouche close. Sa main saisit celle de Guy, et il sentit un frisson lui courir sur la peau en apercevant Adrienne, toute pâle, qui s'appuyait au chambranle de la porte, comme si elle n'eût pas eu la force d'avancer, les yeux agrandis, pareils à ceux d'une malade.

Assurément — sans nul doute possible — elle venait de tout entendre.

Elle était là ! Elle écoutait.

Elle ne dit rien, mais elle avança d'un pas, roidie par un effort terrible.

Son regard d'enfant battue, de pauvre être effaré et

désespéré, disait, non pas une colère, mais un effondrement. Elle était si blême, elle avait l'air si triste, que ni Lissac, ni Vaudrey n'osait parler.

Un silence froid tombait entre ces trois êtres.

Le premier, tandis qu'Adrienne avançait vers la table où les journaux s'entassaient, Guy essaya de sourire pour donner le change; elle l'arrêta d'un geste comme si, essayer de la détromper, c'est-à-dire de la tromper à nouveau, eût été plus lâche encore. Elle prit, parmi les journaux, celui qu'elle venait de lire, sans le bien comprendre tout d'abord, celui qu'on lui avait envoyé, souligné comme d'un coup d'ongle venimeux, et montrant à Vaudrey l'article où l'on parlait de Sulpicios et de Basiléïa, elle dit doucement, la voix faible, toute brisée sous cet écroulement :

— Ça se savait donc, cette chose-là !

Puis, comme à bout de forces, elle tomba sur ce fauteuil où s'était assis Sulpice, et un grand sanglot, affreux comme un déchirement, lui souleva la poitrine.

Sulpice regarda Lissac qui, debout, à demi incliné comme devant un malheur, prit instinctivement le ministre par l'épaule, et le poussant doucement vers Adrienne, lui dit tout bas, la voix mal assurée, lui aussi :

— Embrasse-la donc ! On pardonne quand on aime !

Sulpice, avec un cri suppliant, se jeta aux pieds d'Adrienne, tandis que Lissac, vivement, ouvrait la porte et s'éloignait, sentant bien qu'il n'avait pas un mot à dire, et que Vaudrey seul pouvait obtenir le pardon de Vaudrey.

— Moi avec ma colère, se disait-il, lui avec sa jalou-

sie, nous nous sommes laissés emporter. C'est stupide. On parle plus bas !

Il s'en allait très mécontent de lui, mécontent de Vaudrey. Encore une fois, il trouvait stupide ce homme, adoré d'une telle femme, et qui la trompait ! Il n'était point certain de ne pas éprouver, au fond du cœur, un peu d'amour pour Adrienne. Ah ! lui ! aimé d'une semblable créature, il eût été capable de grandes choses!... Il eût organisé et utilisé sa vie au lieu de la gâcher! Au lieu d'amours banales, il eût, du mariage à la tombe, gardé intact cet unique amour !

Pâle, toute chancelante, redevenue enfant sous la douleur comme il venait de la voir, elle était si adorablement jolie qu'il avait ressenti une impression toute nouvelle, presque de la jalousie contre Sulpice, et c'est pourquoi, surmontant brusquement cette émotion bizarre, malsaine, il avait poussé lui-même Vaudrey vers sa femme et s'était éloigné vite, comme s'il eût éprouvé de la hâte à ne plus les voir. Et, s'éloignant, il la revoyait, au contraire, avec son pauvre regard triste de souffrante, et la voix dolente de la jeune femme le suivait encore répétant avec une tristesse navrée :

— Ça se savait donc !

— Ah ! le malheureux garçon que ce Vaudrey ! songeait Guy.

En sortant il lui fallut attendre un moment, dans l'antichambre, pour laisser passer des vases de fleurs des arbustes verts, des plantes au feuillage coloré qu'on apportait pour la décoration des salons. Une fête ! Ce soir ! Il y avait, dans cette révélation soudaine arrivant là, foudroyante, par une maladresse ou une méchanceté du hasard, et de l'antithèse de ces fleurs appor-

tées comme une parure, une telle ironie, que Guy ne put s'empêcher de les regarder, un moment, les trouvant presque insultantes dans leur beauté et leur épanouissement de serre chaude.

Est-ce qu'Adrienne aurait le courage ou la force de présider ce soir, dans quelques heures, à cette réception ?

Guy était irrité d'être venu.

— J'aurais bien pu attendre, garder pour moi mes petites colères ! La malheureuse femme n'aurait rien appris !

— Bah ! ajoutait-il, elle est bonne, elle adore Sulpice, c'est un orage passager. Elle pardonnera !

Il se promettait d'ailleurs de revenir, le soir, s'excuser auprès d'Adrienne, la consoler s'il le pouvait.

— J'y ai quelque mérite après tout, se disait-il encore. Ma parole ! Je crois que je l'aime, et j'en veux pourtant à cet animal de Vaudrey de ne pas l'aimer assez !

Elle pardonnera ! — Lissac, qui connaissait les filles, ne connaissait pas cette femme, énergique sous son aspect frêle, une enfant, une petite provinciale égarée dans cette vie de Paris, perdue et comme absorbée dans le fracas de ce monde politique, éprisée de son mari, qui réalisait pour elle toutes les supériorités et les séductions, s'étant donnée tout entière, mais voulant tout entier l'être élu qui la possédait, à qui elle se fiait et se donnait corps et âme, dans toutes ses confidences, ses ignorances et ses pudeurs. Il ne savait pas ce que pouvait ressentir une telle nature de sensitive, d'une gracilité nerveuse, aux premiers mouvements redoutables, pleine d'élan sous ses froideurs, de résolution sous ses timidités, capable de folie, éperdue, malgré sa raison et son calme ; cette candeur de pensée, d'éducation et de souvenirs qui faisait d'elle, dans sa sé-

duction profonde l'honnête femme, avec tout son charme.

Adrienne avait d'abord lu le journal qu'on lui envoyait sans y rien comprendre. Alkibiade, Basiléïa, la *Maîtresse* de l'*Archonte*, que lui importait ? Que signifiait cela ? Puis, tout à coup, sa pensée s'arrêtait sur ce nom de Sulpice, travesti en grec de parodie, Sulpicios ! Etait-ce de son mari qu'on voulait parler ? Elle éprouvait aussitôt, sur le cœur, comme une angoisse. Mais il s'agissait bien de se laisser impressionner par une plaisanterie de journal, aussi méprisable qu'une lettre anonyme ! Elle ne voulait plus y penser. Il ne fallait songer qu'à la réception du soir. Il y avait dîner officiel, suivi d'une soirée. Du dîner, elle n'avait pas à s'occuper. Chevet s'en chargeait. C'était, dans ces dîners de ministère, un prix fait, comme dans les restaurants. Hôtes et convives vivent au cabaret. On dîne à tant par tête. Et Adrienne cherchait à s'occuper de la soirée musicale, de ces programmes qu'on lui apportait, avec les noms de comédiens et de chanteuses imprimés sur vélin, de ces bouquets dont on décorait les vases de son petit salon. Ah ! bien, oui ! En dépit de cette fièvre de mouvements, elle ne pensait qu'à cet article de journal, ce misérable article dont chaque ligne flamboyait devant ses yeux, comme lorsqu'on a regardé un brasier trop longuement.

La tentation l'avait prise alors de demander tout franchement à Sulpice ce que signifiaient ces sous-entendus.

— J'espère bien, se disait-elle avec son mépris de tout mensonge, qu'il ne m'accusera pas de le soupçonner. Non, certes, je ne le soupçonne pas !

Elle alla vers le petit cabinet où Sulpice travaillait

ou lisait parfois, après déjeuner, et, là, comme si elle se fût jetée elle-même sur un couteau tendu, elle entendait tout à coup des paroles sinistres lui entrer en pleine chair, comme des lames pointues.

On parlait d'une autre femme. Lissac disait tout haut : Ta maîtresse ! et Vaudrey laissait dire !...

Une maîtresse ! Quelle maîtresse ? Marianne Kayser ! Oh ! cette femme dont Sulpice parlait si souvent d'un air indifférent, cette jolie fille aperçue tant de fois, séduisante, admirablement belle, d'une beauté effrayante, c'était elle ! Ta maîtresse ! Il avait une maîtresse, Sulpice ! Il mentait, il trompait. Lui ? Elle était trahie ! C'était possible ? Si c'était possible ? Mais c'était vrai ! Eh ! parbleu, oui, c'était vrai... Et voilà donc pourquoi on lui envoyait ce hideux article ! Elle comprenait maintenant !

Elle avait eu la tentation d'entrer brusquement, de se jeter entre ces deux hommes et d'interrompre leur conversation. Elle n'en avait pas eu la force. Et puis ce que disait Lissac lui faisait l'effet d'une consolation !... Les reproches de Guy à Sulpice, c'était ceux qu'elle eût voulu lui jeter, si elle eût trouvé quelque parole maintenant. Mais pas un mot ne lui venait aux lèvres. C'était l'étourdissement muet d'un être écrasé. Elle ne savait bien qu'une chose, c'est qu'elle souffrait horriblement, comme elle n'avait jamais souffert.

Elle avait d'abord laissé à Vaudrey, agenouillé devant elle, comme le lui avait dit Lissac en s'éloignant, prendre sa main qui pendait, toute froide. Puis, doucement, elle l'avait ramenée à elle, comme si elle se fût reprise, dans un mouvement instinctif de pudeur insultée.

Vaudrey essayait de parler. Et, tout d'abord, des

mots confus, des excuses niaises, des mensonges maladroits, des mots absurdement cruels — *caprice, rien de grave, fantaisie, folie* — autant d'aveux, autant d'injures, lui venaient aux lèvres. Puis même, devant le silence d'Adrienne, il ne trouvait plus rien, se taisait, restait accablé, cherchait une main qu'on lui refusait.

— Tu ne me pardonneras jamais? dit-il enfin, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Jamais! fit-elle froidement.

Elle s'était levée et, aussi énergique tout à coup qu'elle avait été faible un moment auparavant, elle traversa la chambre.

— Tu t'en vas ? balbutia Sulpice.

— Oui ! j'ai besoin d'être seule... Ah ! toute seule, dit-elle avec une espèce de mouvement de dégoût, voyant que son mari venait à elle.

Il s'arrêta, et dit, comme au hasard :

— Tu sais que... ce soir...

— Oui, oui, fit-elle, ne vous inquiétez de rien ! Je suis encore la femme du ministre, si je ne suis plus M^me^ Vaudrey !

Il cherchait une réponse, sans rien trouver.

Adrienne avait disparu déjà.

— Voilà mon bonheur fini ! balbutia Sulpice, se trouvant brusquement devant une situation inconnue, noire comme un gouffre. Ah ! que je suis malheureux ! Bien malheureux ! A qui la faute, misérable ?

Il s'enfonça volontairement dans des dossiers, des rapports de préfets, les compulsant fiévreusement pour s'assourdir et s'aveugler, et pris, à chaque instant, de la tentation d'aller supplier Adrienne ou insulter Marianne. Oh ! dire à Marianne surtout qu'elle l'avait

trahi, que c'était une misérable, qu'elle était la maîtresse de Rosas, la maîtresse de Jouvenet, une fille comme une autre, une fille, oui, une fille !

Et, dans l'effarement de cette journée de malheur brutal, c'était peut-être à Marianne perdue qu'il songeait plus qu'à Adrienne outragée ; tandis que la femme, automatiquement, se demandant à elle-même si c'était bien elle qui allait et venait, essayait sa toilette de bal, abandonnait sa tête au coiffeur, s'était, dans deux heures, condamnée à sourire aux invités du ministre, aux sénateurs, aux députés, et se faisait l'effet d'un spectre marchant dans une atmosphère de rêve, dans un cauchemar qui l'étouffait, la prenait au cœur et à la gorge, lui donnait des envies de crier et de pleurer, tous ses pauvres nerfs horriblement tendus, malades, domptés par une énergie de crucifiée, s'imposant de ne point paraître souffrir et — chose plus atroce encore — de ne pas même souffrir, en réalité, et d'attendre, oui, d'attendre pour sangloter.

Le soir, tout flambait à la façade du ministère. Les traînées de gaz donnaient à l'hôtel Beauvau un air de fête publique. Des majuscules enflammées découpaient leur R. F. sur le fond sombre du ciel. Les trois couleurs des drapeaux s'égayaient à la rougeur du gaz. Sur le sable fin de la cour, les équipages roulaient, déversant au seuil de l'hôtel tendu de tapisseries, des invités en toilette correcte, les femmes enveloppées de grands manteaux à galons d'or ou garnis de fourrure, et tout ce monde s'engouffrait dans l'antichambre, frôlant les gardes de Paris culottés de blanc qui se tenaient l'arme au pied, formant haie et se détachant comme des cariatides sur les fleurs vertes aux larges feuilles luisantes

où leurs casques blancs flambaient aux feux des lustres. Au vestiaire, les vêtements s'entassaient, ficelés en hâte; vite, on traversait l'antichambre, les femmes donnant en passant, un coup d'œil rapide aux glaces immenses ; un laquais demandait le nom de chaque invité, le répétait à un huissier qui, annonçant d'une voix forte, jetait à ces salons qui avaient entendu depuis des années tant de noms divers, de tous les partis, sous tous les régimes, des noms proclamés avec la banalité habituelle et les écorchements des plus illustres. Alors, sur le seuil du salon plein de monde et illuminé d'une lumière intense, on apercevait le ministre debout, recevant, saluant, s'inclinant depuis le début de la soirée devant chacun de ces arrivants qu'il ne connaissait pas tous. Derrière lui, empressés, cravatés de blanc, ses secrétaires, les jeunes gens de son cabinet prenant leur part des saluts donnés à l'Excellence et, à côté, pâle et souriant comme à des visions de l'autre monde, Mme Vaudrey qui s'inclinait aussi, tendait çà et là machinalement sa main gantée, et, pâle dans toilette de satin blanc décolletée, retenue, aux épaules, par deux agrafes de perles, un bouquet de roses naturelles au corsage, semblait là, debout, une apparition mélancolique, au seuil même de ces salons de fête.

Lorsqu'elle aperçut Guy, qui entrait, elle eut pour lui un sourire triste, et Vaudrey donna la main à son ami avec une sorte de hâte, comme s'il comptait beaucoup sur lui pour arranger bien des choses.

La douleur contrainte d'Adrienne avait fait peine à Lissac. Où les autres invités ne pouvaient voir, peut-être, qu'un peu de fatigue, il apercevait la plaie vive et la douleur. Il s'enfonça dans la cohue des salons. Sous

le ruissellement de lumières, les diamants scintillaient sur les épaules des femmes comme les cristaux aux lustres. Dans un encadrement de tapisseries des Gobelins et de Beauvais, empruntées au Garde-Meuble, une petite scène improvisée apparaissait, comme en un nid vert et rose de camellias, de dracœnas et de palmiers. Les toilettes claires des femmes, déjà assises devant cette sorte de théâtre, faisaient comme un amas de soies bleu pâle, blanches ou rose thé, avec des blancheurs d'épaules, des croissants de diamants, des touffes de roses poudrées de plumes blanches dans les chevelures. Guy reconnaissait, au premier rang, Mme Marsy, en satin vert d'eau, très décolletée, et un bouquet de fleurs à l'échancrure de l'épaule, qui regardait avec une hauteur impertinente, tout en s'éventant, la jolie Mme Gerson, son ancienne amie. On entourait beaucoup Mme Evan, la plus charmante des femmes à la mode et celle que toutes ces femmes avaient la prétention d'imiter.

Derrière cette espèce de parterre féminin, les habits noirs s'entassaient, leur note sombre tranchée, çà et là, par quelque uniforme d'officier français ou d'attaché militaire étranger. Il y avait là des profusions de décorations, des brochettes de croix, des têtes étranges de vieux savants, le cordon rouge au cou, de députés visiblement *habillés*, de jeunes attachés de ministère ou d'ambassade, corrects et empressés, leur claque sous le bras, tenant à la main le programme satiné de la soirée musicale, des morceaux qu'on allait réciter. Sous les plafonds pommelés de nuages peints, dans ce cadre de lumières crues et de fleurs à profusion, cette cohue avait à la fois quelque chose de luxueux et de comique,

avecces antithèses vivantes de vieux parlementaires et de jeunes stagiaires des Assemblées.

On entendait, mêlés à des bouffées de musique, des chuchotements, le bruissement confus des causeries.

Guy regardait curieusement ce personnel d'invités, en homme qui a beaucoup vu et qui compare. Il saluait, de temps à autre, un visage de connaissance. Rarement. Il fut tout enchanté d'apercevoir Ramel, qu'il avait bien souvent rencontré aux *Mercredis* d'Adrienne, et qui lui plaisait. Il lui trouva l'air fatigué, malade.

— Je ne vais pas bien, en effet, dit Ramel. Si je suis venu, c'est que j'avais à parler à Vaudrey, sérieusement.

— Quoi donc ? demanda Lissac.

— Oh ! rien. Un avis sur la conduite à suivre. On le mine décidément beaucoup auprès du Président.

— Qui cela ?

— Mais, la plupart de ceux qui sont ici !

— Ses invités ?

— Vous concevez bien que lorsqu'on invite tous ses amis, il s'y trouve les trois quarts d'ennemis !

— Au moins, dit Lissac.

Il continuait à aller, par les salons, revenant toujours, instinctivement, vers cette porte où se tenait Adrienne, pâle, le regard perdu et n'entendant guère, la pauvre femme, ces noms inconnus que l'huissier etait à intervalles égaux, comme une machine parlante.

— Monsieur Durosoi !... Monsieur et Madame Bréchet !... M. le Ministre des Travaux Publics !... M. le préfet de l'Aube !... M. le comte de Grigny !... M. Henri de Prangins !... M. le général d'Herbecourt !... M. le docteur Vilandry !... M. et Mme Tochard !

Elle avait juré d'être forte, de ne rien laisser paraître de ce désespoir qui lui tordait le cœur. Elle s'imposait de sourire. Elle avait ressenti, dans des cauchemars, aux heures de fièvre, l'impression de vague morbide où elle se trouvait. Il lui semblait que rien n'existait de ce qui se passait autour d'elle. Ces hommes cravatés de blanc, ces femmes parées, ce défilé d'invités la saluant ainsi, au même endroit du salon, avec la même expression de respect affecté et de politesse banale, lui faisaient l'effet d'une succession de fantômes. Elle ne mettait ni un nom ni un souvenir sur ces visages qui lui souriaient d'un sourire officiel ou qui affectaient lourdement une gravité correcte. Elle éprouvait une lassitude, un accablement profond, une lourdeur de tête violente, à voir ce continuel arrivage de gens ignorés à qui il fallait sourire, devant qui elle devait s'incliner, par politesse, par ce devoir d'état qu'elle voulait remplir jusqu'au bout, pauvre femme !

La musique lointaine des polkas de Fanrbach ou des valses de Strauss ajoutait comme un accompagnement railleur à cette tristesse de rêve malsain.

— Et, dans ce tas de femmes qui la saluent, pensait Guy de Lissac qui regardait, il y en a qui la jalousent ! Beaucoup l'envient !

Adrienne ne regardait pas Vaudrey. Elle avait peur, en rencontrant les yeux de son mari fixés sur les siens,

de perdre son sang-froid, d'éclater en sanglots, tout à coup, là, devant tout ce monde. C'eût été ridicule. Elle s'isolait donc, avec une volonté étonnante chez cette blonde aux douceurs frêles, et ne semblait rien voir que sa propre pensée, cette pensée unique : « Sois forte. Tu pleureras à ton aise quand tu seras seule, loin de ces gens, loin de cette foule, seule, bien à toi, toute seule, toute seule! »

Vaudrey, très pâle, mais emporté comme malgré lui par cette joie qu'il éprouvait de recevoir ainsi tout ce que l'Etat comptait d'illustrations ou de puissances, les ambassadeurs étrangers, le Président du Sénat et celui de la Chambre, les ministres, ses collègues, les députés, les financiers qui sont la fortune, les publicistes qui sont la renommée, tout ce qui se chiffre et tout ce qui se nomme, à Paris, — ce ministre heureux de cette foule accourue vers lui, chez lui, s'inclinant, lui rendant hommage, oubliait, un moment, l'écrasement de cette journée, ce brusque coup de tonnerre tombant chez lui et brisant peut-être, comme il l'avait dit, la pierre de son foyer.

Il ne pensait plus à rien qu'à ce qu'il voyait : à ces saluts, à ces têtes inclinées, à ces courbettes qui se succédaient avec une régularité d'horloge, à ce défilé d'hommages, devant le petit avocat de Grenoble devenu premier ministre!

Et tout à coup, comme si, dans l'oubli de toutes choses, il avait perdu le souvenir de sa maîtresse, il devint livide et regarda instinctivement, avec effroi, Adrienne, blanche comme une morte. — L'huissier venait de jeter un nom de sa voix de cuivre, et ce nom, qu'il criait machinalement comme il avait crié les autres, retentissait brusquement, là, comme une injure.

Guy de Lissac tressaillit tout entier, en l'entendant aussi.

— Monsieur Simon Kayser ! criait l'huissier. Mlle Kayser !

Un autre nom tombait encore, jeté par cette voix de clairon :

— Monsieur le duc de Rosas !

Mais celui-là, ni Vaudrey, ni Adrienne ne l'entendaient. Sulpice avait envie de se précipiter vers Marianne, qui arrivait, pour la supplier de sortir. Il l'avait invitée, c'est vrai ! Elle avait voulu venir là, se montrer à tous, dans cette fête au ministère, malgré Jouvenet, qui savait tout, malgré tant d'autres qui soupçonnaient la vérité. Vaudrey l'avait avertie pourtant ! Il lui avait écrit, quelques heures auparavant, la suppliant, lui ordonnant presque de ne point venir. Et elle était là ! Elle entrait ! Elle s'avançait, tête haute, au bras de son oncle, qui promenait sur sa cravate blanche son rictus dédaigneux d'artiste barbu !

Cette fois, Adrienne se demandait vraiment si elle rêvait. Elle voyait venir à elle, traversant le salon d'un pas de reine, cette belle fille insolente, traînant une longue jupe de satin noir, sa poitrine superbe enfermée dans un corsage brodé de jais traversé, comme d'une large raie saignante, d'un cordon de roses rouges. La tête d'un blond roux de Marianne semblait braver, de loin, impérieusement, la femme debout, pâle, dont les deux bras tombaient le long de son corps, comme accablés.

La vision, car c'était une vision, approchait, comme ces cauchemars des songes de malades. Adrienne avait, sur le regard, le regard droit des yeux gris de Ma-

rianne. Derrière Mlle Kayser, sa figure de castillan roux pensive d'ordinaire, rayonnante aujourd'hui et éclairée par un sourire heureux, venait M. de Rosas que Mme Vaudrey n'apercevait pas. Elle ne voyait que cette femme, cette femme qui venait à elle, chez elle, insolemment, impudemment, pour la braver après l'avoir outragée, l'insulter après l'avoir trompée !

Adrienne sentit en elle une colère violente, et, subitement, tout son être sembla vouloir bondir vers cette Marianne pour la chasser, après lui avoir jeté son nom à la face !

Elle tourna son regard autour d'elle, instinctivement, son regard effaré de pauvre femme qui ne sait plus que faire, comme pour chercher un appui ou un conseil.

La pâleur blafarde de Vaudrey, le geste suppliant de Lissac qu'elle aperçut, la ramenèrent à elle subitement. C'est vrai ! Elle n'avait pas le droit de faire un scandale ! Elle n'était pas chez elle. Elle était au ministère, dans un salon banal où cette fille avait presque le droit de passer comme tant d'autres perdues dans la cohue des invités. Ce n'était pas seulement pour Adrienne sa vanité ou son honneur de femme, c'était la réputation de Vaudrey qui était en jeu. Elle se trouvait en *représentation*, ah ! quel mot : — en représentation, c'est-à-dire pareille à une comédienne à qui n'est permis ni un faux pas, ni une fausse note ! Contrainte à sourire avec la mort dans l'âme, à parader avec les entrailles tordues par la douleur, forcée de feindre, de mettre un masque pour tout ce monde qui était là, de mentir, de mentir à ce public d'invités, d'indifférents, d'ennemis, disait Ramel, et qui regardaient, prêts à ricaner et à siffler.

Elle prit encore sur elle, par un effort qui lui gonfla le cœur, la force de ne rien laisser éclater du sentiment de révolte indignée qui l'étouffait.

Elle ferma les yeux.

Marianne Kayser était passée, s'enfonçant avec Simon et Rosas dans un sillage humain ouvert devant elle et refermé aussitôt, avec un grand murmure admiratif.

Adrienne n'avait pas vu du moins ce pâle visage insolent de la jeune femme se rapprocher si près de sa figure désolée de souffrance. Elle n'avait pas vu surtout l'éclair de jalousie rapide, instinctivement jailli des yeux de Vaudrey, lorsque, derrière Marianne impérieuse, il avait aperçu Jose de Rosas triomphant Ah ! ce regard de colère jalouse, c'est celui-là qui se fût enfoncé droit dans la poitrine d'Adrienne, comme un fer rouge ! Il disait, ce regard, que Guy surprit au passage, tout l'amour meurtri, toute la vanité froissée de cet homme qui, entre ces deux femmes, là, placé entre sa maîtresse et l'autre, souffrait moins de la douleur causée à Adrienne que de la trahison de Marianne le trompant pour cet Espagnol !

Lissac était exaspéré. Il avait envie de se précipiter entre Marianne et Rosas et de lui dire :

— Vous êtes fou d'accompagner cette femme ! Fou et ridicule ! Elle vous trompe comme elle a trompé Vaudrey, comme elle m'a trompé, comme elle trompera tout le monde !

Il s'était placé tout exprès sur le passage de Mlle Kayser. Elle avait à peine semblé le reconnaître et elle l'avait frôlé sans en paraître émue, la moue dédaigneuse. Son bras avait cherché celui de Rosas, comme si maintenant elle eût été bien sûre de son duc.

Lui, non plus, Guy, ne pouvait, dans ce bal, faire un éclat qui eût rejailli sur Vaudrey en scandale. Il avait répété, tout à l'heure, à Adrienne : « Courage ! » C'est aussi son mot d'ordre, à lui.. Et pourtant il cherchait Jouvenet, pour dire tout bas à ce préfet de police ce qu'il pensait de ses façons d'agir. Jouvenet était venu et avait disparu. Granet, comme s'il eût deviné la préoccupation de Lissac, le regardait en ricanant et en murmurant au gros Molina, assis près de lui :

— Alkibiadès !

Cette soirée paraissait d'ailleurs assommante à Lissac. Il allait, de groupe en groupe, cherchant quelqu'un avec qui échanger des idées, et ne trouvait guère que Denis Ramel. Les mêmes propos de la politique banale, traînant partout, chez Mme Gerson ou Mme Marsy, comme dans les couloirs de la Chambre, se brassaient et se ressassaient encore, dans les coins de salon du ministère, auprès du buffet envahi, assiégé par des gloutonneries féroces. « *Interpellation, Majorité, Cabinet nouveau. Homogène. Ministère des Elections, Scrutin de liste, Scrutin uninominal.* » Guy allait, de guerre lasse, près de la salle où se donnait le concert ; il écoutait quelque morceau d'opéra, entrevoyait, à travers les têtes, le profil perdu d'une chanteuse ou d'un comédien, entendait des éclats de rire accueillir le monologue nouveau, le *Téléphone*, débité d'une voix claire, avec un sang-froid de clown anglais, par un monsieur en habit noir : « *Voilà ! je suis M. Durand... vous « savez bien, Durand (de Meaux) ?... Justement... « Une femme me trompe... Comment l'ai-je appri ? « Par le Téléphone. Mon ami Durand.. Durand*

« *(d'Etampes)... Nous ne sommes pas parents...* « *Emile Durand m'avait dit : Durand, pourquoi* « *n'avez-vous pas de Téléphone ?... C'est vrai, je n'en* « *avais pas... Durand... l'autre Durand... Durand* « *(d'Etampes) en a un...* Alors... » — Et Lissac, un peu énervé, quittait ce coin de salon, et se heurtait à un groupe d'hommes entourant un vieux monsieur, très chamarré, le grand cordon rouge en sautoir, un cordon jaune au cou, et qui, de l'air grave d'un homme d'Etat anglais, disait, en avançant un peu la langue pour assurer son râtelier qui tombait :

— J'aime moins les monologues que les chansonnettes !... Moi qui vous parle, j'ai pris des leçons de Levassor.

— De Levassor, ¡Votre Excellence ? répondait un chœur de petits jeunes gens chauves : — des diplomates.

— De Levassor, répliquait le vieux Monsieur, qui était l'ambassadeur très célèbre d'une grande puissance étrangère. Oh ! j'étais fameux pour chanter *l'Anglais qui a le mal de mer !*

Et, tandis que les petits jeunes gens souriaient, approuvaient, applaudissaient beaucoup, le vieil ambassadeur, à qui étaient confiés tous les intérêts d'un peuple, fredonnait tout bas, dans le brouhaha de la réception :

« Aoh ! aoh ! Je suis *méléde,*
Bien *méléde !* Très *méléde !* »

Guy de Lissac haussa les épaules. Il avait beaucoup entendu parler de cet homme. Ce diplomate de chansonnette lui faisait pitié. Mais où se trouvait-il donc ? A Paris ou à Brives-la-Gaillarde ? Dans un bal à l'hôtel

Beauvau ou dans une sous-préfecture de province?

Il avait entendu, tout à l'heure, Warcolier dire cette phrase épique :

— Si j'étais ministre, je donnerais des feux d'artifice. Cela est à la fois martial et inoffensif !...

La voix d'un jeune homme à l'accent russe, qui parlait politique dans un coin, lui fit plaisir :

— Je suis, disait tout haut celui-là, d'un pays singulier : les Provinces Baltiques, où le monde est gouverné par des députés apportant en naissant le droit de faire les lois, et j'estime que la politique est une besogne si abominablement ennuyeuse, fatigante, irritante, pleine de lassitudes et de dégoûts, qu'on doit s'estimer bien heureux qu'il y ait des gens condamnés à mettre la main à cette pâte rance, tandis que les autres passent leur vie à lire, à causer, à penser et à s'aimer !

— A la bonne heure ! songeait Lissac. Voilà du moins qui n'est pas si bête ! C'est peut-être, il est vrai, parce que je pense exactement ainsi !...

Mais il allait, écoutait, se mêlait à la foule, par hasard. Sa préoccupation n'était point là. En réalité, il ne songeait qu'à Adrienne. Comme la pauvre femme devait souffrir !

Elle avait quitté, avec le sentiment d'une courbature physique et morale, le seuil de ce salon où elle se tenait, depuis le début de la soirée. Elle s'était mêlée à cette cohue, elle avait voulu oublier, dans l'étourdissement de ce bruit, de cette musique, de ces chansons, de ces rires, de ce grand murmure de cohue qui emplissait ses salons. Elle avait pris, à côté de toutes ces femmes qui détaillaient sa toilette, scrutaient sa pâleur,

l'analysaient et la dépeçaient toute, corps et âme, sa place devant le petit théâtre improvisé. Mais là, assise auprès de l'estrade, elle avait, tout juste devant elle, montrant comme à l'étal sa beauté de blonde, rayonnante comme un Titien, cette Marianne dont les épaules sortaient, toutes blanches, du corsage de satin noir. Elle la revoyait, comme tout à l'heure, inévitable, hautaine et hardie dans l'insolence de son sourire.

Elle était, à chaque minute, attirée par un mouvement de tête ou d'éventail, un rire de cette jolie créature qui se penchait vers Sabine Marsy, puis redressait le front et se montrait, dans un éclat de beauté fatale, la poitrine noire rayée de ces belles roses rouges. Et maintenant la colère d'Adrienne, cette douleur refoulée depuis des heures, croissait d'instant en instant, avivée et aiguillonnée par la vue de cette créature, par toutes sortes de pensées lancinantes, par des images de trahison et d'amour bafoué. Elle se sentait devenir folle, littéralement folle, à cette idée que sur ces lèvres rouges et peintes Sulpice avait posé ses lèvres; que ses mains avaient caressé ces épaules, dénoué ces cheveux, que ce corps de femme avait plié entre ses bras. Ah! c'était à se lever, et à crier à cette fille: — Vous êtes une misérable! Allez-vous-en! Allez-vous-en donc!

Et si elle faisait cela?

Pourquoi pas? Est-ce qu'on avait le droit de la bafouer ainsi, en public, parce qu'elle avait un titre et un poste officiels? Ce n'était donc pas *son* salon, ce salon banal d'hôtel garni?

Il lui semblait maintenant qu'on chuchotait autour d'elle, qu'on ricanait derrière les éventails, que toutes

ces femmes connaissaient son secret et savaient l'histoire.

Pourquoi ne la connaîtraient-elles pas ? Tout Paris avait dû le lire, cet article railleur, blessant et drôle, *la Maîtresse d'un Archonte !* Tout ce monde l'avait peut-être appris par cœur ! Il y avait là des gens qui se promenaient dans les salons, et qui le gardaient dans leur poche !

Oui, c'était à faire une folie, à tout braver et à tout briser !

Il ne la connaissait donc pas, ce Sulpice, qui la croyait insignifiante parce qu'elle était douce, résignée à tout parce qu'elle était dévouée à son amour et à sa gloire ?... Ah ! dévouée jusqu'à se tuer ! Dévouée à mourir, à vivre pauvre, à travailler de ses mains, pourvu qu'il l'aimât, lui, pourvu qu'il ne mentît jamais !

— Et voilà sa maîtresse !

Sa maîtresse ! sa maîtresse !

Elle se répétait ce nom avec une rage croissante, le redisant et le remâchant intérieurement comme quelque chose d'épouvantablement amer. Sa maîtresse, cette belle fille insolente ! Oui, très belle, mais terrible évidemment, mais capable de pousser à toutes les sottises, puisque cela, à des infamies, un être faible comme Vaudrey.

— Et ce sont ces femmes-là qu'on aime ! Ah ! imbéciles ! Imbéciles que nous sommes !

La première partie du concert finissait. Heureusement. Adrienne étouffait. Il fallait, par politesse, que le ministre allât remercier les chanteuses de l'Opéra, les actrices de la Comédie-Française, les artistes dont les noms figuraient sur son programme. Vaudrey était

obligé de traverser les rangées de chaises pour aller au petit salon qui, derrière l'estrade, servait de foyer. Adrienne l'aperçut, qui, très pâle, venait de son côté, essayant de sourire. Il était contraint et inquiet. En passant devant Marianne, il essaya de détourner la tête, mais Mlle Kayser l'arrêta malgré lui, étendant légèrement ses jambes et lui souriant, quand il se tourna vers elle, d'un long sourire profond et bizarre.

Adrienne se sentit près de s'évanouir. Elle fit quelques pas, hors du salon, en chancelant. Puis elle s'arrêta, comme si sa tête tournait. Quelqu'un se trouva là pour la soutenir. Elle sentit qu'une main lui prenait le bras, elle entendit qu'on lui disait, tout bas, à l'oreille :

— C'est trop, n'est-ce pas ?...

Elle reconnut la voix de Lissac.

Guy la regardait, depuis un moment, se doutant bien de ce grandissement de souffrance.

— Emmenez-moi ! murmura-t-elle. Je ne peux plus !... Je ne peux plus !...

Elle avait hâte de fuir tout ce bruit, cette atmosphère où l'air lui manquait, ce regard de Marianne, ce sourire qui la poignardait. Elle allait comme au hasard, guidant instinctivement Lissac, entraînée par lui jusqu'à un petit salon, loin des salles de réception, qu'elle s'était réservé pour elle et qu'une porte défendait, surveillée par une domestique. On eût dit qu'elle avait deviné que cette solitude lui serait nécessaire, dans l'épouvante de cette réception où ses nerfs malades, trop tendus, la trahissaient.

En passant, Lissac avait murmuré à Ramel, qu'il coudoyait :

— Dites à Sulpice que Mme Vaudrey est souffrante !

— Malade ?

— Vous le voyez bien !

Adrienne, dans le petit salon tendu de soie grenat où des bougies brûlaient dans les candélabres et les appliques, se laissa tomber sur un fauteuil, comme à bout de forces, écrasée par la résistance atroce opposée à son émotion Elle restait là, sans mouvement, l'œil fixe, les deux mains appuyées aux bras du fauteuil, regardant les dessins du tapis, toute pâle.

Guy, debout, se mordant la lèvre, songeait à cet insensé de Vaudrey et à cette misérable Marianne.

— Elle, en somme, obéit à ses instincts ! Mais lui !

— Ah ! c'est trop, oui, c'est trop, répéta Adrienne, comme si Lissac lui disait encore ce mot de tout à l'heure.

Il lui semblait qu'elle était submergée de lâcheté, qu'elle venait de subir une pluie sale ! C'était hideux, c'était répugnant. Elle apercevait maintenant, au fond de sa vie, des choses qu'elle n'avait jamais vues ; tout d'un coup elle voyait clair. Elle s'expliquait des détails iucompréhensibles. Les mensonges de Vaudrey lui sautaient au visage.

— Il mentait ! Ah ! comme il avait menti !

Elle se rappelait son souci de lui cacher les journaux, ses recommandations répétées, ses précautions, ces séances de nuit qui se multipliaient, le rendaient pâle. Pâle de débauche ! Et elle le plaignait ! Et elle lui disait de ne pas se tuer pour cette politique qui rongeait sa vie ! Elle revoyait, sur les lèvres des visiteuses

qui venaient à ses *Mercredis* des sourires furtifs, dissimulés dans la fourrure des manchons, lorsqu'elle en parlait, de ces séances nocturnes de la Chambre qui étaient des nuits passées dans le lit de Marianne! Comme elles avaient dû rire d'elle, ces Parisiennes, rire de sa crédulité de femme qui se croit aimée et qu'on trompe, et qu'on bafoue! Mme Gerson, Sabine! Quelles gorges chaudes elles devaient faire, dans leurs salons de la petite provinciale stupide qui ne connaissait rien à ces ruses!

Elle se sentait ridiculisée et torturée, plus torturée que bafouée, car ce n'était rien, sa vanité, à côté de son amour, son pauvre naïf et confiant amour!

— Sulpice! je n'aurais jamais cru... Jamais!...

Pourquoi avaient-ils quitté Grenoble, la petite maison des bords de l'Isère? On s'y aimait! C'était Paris qui le lui avait pris! Paris! Elle le haïssait maintenant. Elle haïssait cette réputation qui avait jeté Vaudrey au pouvoir, cette politique qui lui avait pris un mari aimant et bon, — car il l'avait aimée, oh! cela, elle en était sûre, — et qui en avait fait l'amant d'une fille, le menteur et le lâche qu'il était!

— Voyez-vous, dit-elle brusquement à Lissac, c'est cela, ce sont ces murailles que je déteste!...

Elle montrait les lambris dorés avec un geste de colère.

— Depuis que je suis entrée ici, ma vie a été finie!... C'est cela, c'est cela qui me l'a pris!... Ah! ce monde, cette politique, ces vilenies, cette vie ouverte à tous et à tout, à la tentation et à la chute, j'en ai la nausée, j'en ai le dégoût! Qu'on m'arrache à ça! Qu'on m'em-

porte ! On dirait qu'il y a partout, ici, des odeurs de mensonges !

— Entendez-vous ? Elle rit ! Elle est heureuse, elle ! Et moi, ah ! moi !

Elle s'était levée, toute droite, reprenant soudainement son énergie, comme fouettée par un air de danse hongroise qui arrivait, lointain, à demi perdu, des salons chauds où Marianne étalait sa beauté...

— Ah ! cet hôtel, ce bruit, ces femmes, dit Adrienne, c'est ma haine ! Cette cohue au buffet, ce salon devenu restaurant, ces saluts faux, ces protestations banales, ce monde, tout ce monde, je le déteste !... Je n'en veux plus !... Il me semble que tout ça se moque de moi et n'a de sourires que pour cette courtisane !... Si je l'avais chassée pourtant ?... Qui l'a amenée ?

— Son oncle... Et M. de Rosas !

— M. de Rosas ?

— Qui l'épouse !

Adrienne, nerveusement, partit d'un grand éclat de rire strident, douloureux comme le cri d'un spasme.

— Qui l'épouse !... Alors, on les épouse, ces filles ?... Ah ! on les épouse !... Et on les honore, n'est-ce pas ? Et parce qu'elles sont plus faciles, on les trouve plus belles et plus amusantes que celles qui ne sont rien que des honnêtes femmes ?... Ah ! c'est trop bête !... Rosas ! Je le prenais pour un homme d'esprit !... Et si j'allais lui dire, moi, qu'elle est la maîtresse de mon mari, qu'est-ce qu'il répondrait, ce duc ?

— Il ne vous croirait pas ! Et vous ne feriez pas cela, Madame ! dit Lissac.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait une lâcheté et que vous êtes la meilleure et la plus noble des femmes !

Il se rapprochait d'elle, instinctivement, baissant la voix, enveloppant du regard cette fine beauté faite de charme que la douleur avivait d'un éclat ardent.

Elle leva ses beaux yeux clairs sur Lissac, troublé sous ce regard, et dit :

— A quoi cela m'a-t-il servi ?... La bonté, duperie !... Duperie, l'honnêteté !... Demandez à tous ces hommes ! Tous, tous iront à Mlle Kayser, et non à moi !

— A vous, Madame, murmura Guy, tout ce qu'il y a de dévoué et de profond, oui, tout ira à vous comme un respectueux hommage, dans ce qu'il a de plus tendre et de plus vrai.

— Le respect ?... Oui, le respect à nous !... Et le foyer avec le respect ! Mais à elle ! Ah ! à elle, l'amour !... Et si je voulais être aimée, moi ?

— Aimée de lui ! dit tout bas M. de Lissac, comme s'il ne savait pas ce qu'il disait ; et, instinctivement, ses mains cherchaient les mains d'Adrienne ; elles tremblaient.

Un parfum de femme et quelque chose comme l'âcre odeur des fleurs montait à lui. Il n'avait jamais éprouvé cette impression de pitié ardente qui l'eût fait, sur un signe de cette Sainte, tenter l'impossible, affronter cette foule qui bruissait, là-bas.

— Aimée de lui, oui, de lui ! répondit Adrienne avec le hochement de tête navré d'un être qui voit, au loin, disparaître sa joie comme un bateau qui s'efface.

Elle avait été si heureuse ! Elle s'était crue si aimée ! Ah ! tous ces lâches mensonges de Sulpice !

— Ne me parlez pas de lui ! dit-elle tout à coup. Je

le hais aussi !... Je fais pis que cela ! je le méprise ! Je ne veux plus le revoir !... jamais ! Vous entendez ! Jamais !

— Que ferez-vous ?... dit Lissac.

— Je n'en sais rien !... Je veux partir !... ! Maintenant, je n'ai plus à parader dans ce bal, je pense, je n'ai plus à recevoir ces invités dont j'ai là les sourires insultants comme des soufflets ! Je veux partir ! partir !

— Adrienne !

— Partir tout de suite !

Elle ne s'était pas étonnée de ce nom d'Adrienne que laissait échapper, tout à coup, instinctivement Guy de Lissac.

Elle le regarda, ne sachant pas ce qu'elle disait, d'un regard fou, jusqu'à l'âme.

— Partir maintenant ! Pendant ce bal ! Lui laisser la solitude, brusquement... là ! Et cette femme, s'il la veut, et si l'autre, qui l'épouse, la lui cède !...

Elle s'exaltait, l'esprit perdu maintenant, comme affolée de douleur, tous ses efforts sur elle-même aboutissant à une détente maladive de ses nerfs tordus.

— Je veux partir !... Je ne veux pas le revoir !

— Partir, cette nuit ?

— Pour Grenoble... Je ne sais où !... Mais le fuir, ah ! oui, le fuir !... Emmenez-moi, monsieur de Lissac ! dit-elle, affolée, en lui prenant la main. Je deviendrais folle ici !

Elle s'était comme réfugiée, inconsciente, entre les bras de cet homme qui l'aimait, et Lissac sentait les gracilités exquises de ce corps s'abandonner à lui, sans que cette femme y songeât, sans qu'elle l'aimât, perdue...

Il était bien certain que, dans cet état de névrose, le

cœur broyé, Adrienne ne calculait pas si son affection à lui était de l'amitié ou de l'amour.

Ce grand sceptique de Guy eut, pendant une minute, la sensation de faire la plus grande folie de sa vie.

La jeune femme ne comprenait pas, mais lui sentait bien que, même sans amour, cette honnêteté et cette grâce, tout ce qu'il y avait en elle de séduction exquise, lui appartenait — s'il osait...

— Vous avez la fièvre, Adrienne! dit-il en lui prenant les mains, comme à un enfant.

— J'étouffe ici!... Je veux partir!... Emmenez-moi!

— Allons donc! fit Lissac. Y pensez-vous?... On vous appelle, là-bas!

— C'est parce qu'on m'appelle que je veux fuir! Vous ne voyez donc pas que j'ai le dégoût de tous ces gens, que je les déteste comme je le méprise?... Emmenez-moi!

Lissac, devenu très pâle, regarda longuement Adrienne et lui dit, tout bas :

— Savez-vous bien, Madame, que vous n'auriez pas fait deux pas dans la rue, à mon bras, que vous seriez une femme perdue?

— Eh bien, dit-elle, puisque c'est celles-là qu'on aime!....

— Non, Madame, répondit Guy. Je vous aime, moi, je puis vous le dire, parce que vous êtes une honnête femme, et je n'ai pas le droit de vous emmener, comprenez-vous? parce que je vous aime!

Il avait, lui aussi, appelé toute sa force pour donner à cet aveu qui voulait ardemment s'échapper de ses lèvres, le ton froid d'une sentence.

Mais c'était assez. Devant cet aveu, Adrienne recula.

Il l'aimait ! Il le lui disait !

C'est vrai, elle ne pouvait sortir de l'hôtel à son bras

Elle regarda longuement Lissac, toujours très blême et lui tendit la main en lui disant, tout à coup rappelée à elle :

— Vous êtes un honnête homme !

— A mes heures, fit Guy avec un sourire triste.

La porte du petit salon s'ouvrait, et Ramel entra.

— J'ai appelé un médecin ! dit-il.

— Pour moi ?... fit Adrienne. Merci ! Je suis forte !

Et, hardiment, allant à Ramel :

— Voulez-vous me conduire jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin, monsieur Ramel ?

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas rester une heure de plus dans une maison où mon mari a le droit de recevoir sa maîtresse !... M. de Lissac refuse de m'accompagner. Votre bras, Ramel !

— Madame, dit Ramel doucement, je savais que M. de Lissac était un homme d'esprit. Il me paraît que c'est un homme de cœur. Vous devez rester ici, pour vous, pour votre nom, pour votre mari. C'est votre devoir. Et quant à M^lle^ Kayser, vous pouvez rentrer dans les salons, elle vient de partir avec M. de Rosas !

Adrienne demeura, un moment, ses yeux tristes fixés sur Ramel, puis, hochant la tête :

— Vous le saviez aussi, vous ?.. Tout le monde le savait donc ?... Excepté moi ?...

— Eh bien, dit Ramel, avec son bon sourire dans sa moustache blanche, maintenant il faut oublier !

— Cela, jamais ! répondit Adrienne.

Elle se redressa, prit le bras de Denis et, sans même donner un coup d'œil à son miroir, elle allait rentrer dans les salons.

— Votre bouquet, Madame ! dit Lissac, toujours pâle, et dont la voix tremblait.

— C'est vrai ! dit Adrienne.

Elle repiqua à son corsage son bouquet de roses qui tombait et, sans plus oser regarder Lissac, elle rentra, au bras de Ramel.

Seul dans le salon, Guy resta un moment à hocher la tête.

— Pauvre chère créature ! dit-il. Si j'avais été assez jeune pour ne point comprendre où me menait sa folie ou assez corrompu pour en profiter, quelle jolie petite préface à une grosse sottise elle allait faire, ce soir !... Allons ! cet accès de morale me sera peut-être compté, quelque jour !...

Il se baissa vers le tapis où traînait une petite rose détachée du bouquet d'Adrienne.

En riant, il prit la fleur et la regarda.

— On est collégien à tout âge ! songeait-il en la glissant dans son habit. Et voilà du moins un souvenir d'amour qu'on n'enverra pas reprendre chez moi par la police !

VII

En se levant, le lendemain matin, après une nuit de fièvre, Sulpice éprouva un sentiment absolu de délabrement moral. Il lui semblait qu'il avait perdu un être cher. Dans ce grand hôtel silencieux, on eût dit qu'il y avait un mort. Il n'osait point se présenter à Adrienne. Il ne savait que lui dire. Il descendit lentement, à travers les salons encore décorés de fleurs déjà fanées, jusqu'à son cabinet. Des feuilles cassées de dracœnas, des pétales tombés d'azalées traînaient sur les tapis, dans un morne abandon de lendemain de fête. Les meubles, dépouillés de leurs housses, avaient des tons fanés de vieille fille au réveil. Il s'assit devant son bureau, la tête lourde, regardant les papiers entassés, d'un air vague. C'était toujours l'éternel amas des dépêches, des rapports optimistes, des résumés banals de la presse quotidienne. Rien de nouveau. Rien d'intéressant. Tout allait bien. Ce monde fatigué n'avait pas d'histoire.

Le ministre restait là, absorbé, comme après une insomnie maladive, lorsque Warcolier entra, toujours solennel, avec ses belles phrases redondantes et son attitude de rhéteur doctrinaire. Il venait annoncer à Monsieur le Ministre qu'il y avait, à l'horizon, quelque chose d'important, d'inquiétant peut-être. Granet préparait une interpellation. Oh ! sur un fait sans importance ! Une affaire de procession qui avait eu lieu à Tarbes, avec un peu de tapage. Ce n'était qu'un prétexte, mais il suffisait pour rallier peut-être une

majorité autour du *ministre de demain.* Le vieil Henri de Prangins, guettant un portefeuille, affamé de pouvoir toujours, faisait campagne avec Granet : — l'homme qui ne sera jamais ministre avec le ministre inévitable !

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ? dit Vaudrey, d'un ton indifférent.

Granet ! Prangins ! Il songeait bien à autre chose ! Adrienne savait tout et Marianne le trompait ! Elle épousait Rosas !

Warcolier, très grave, se montra fort surpris du peu d'énergie de Monsieur le Ministre. Il s'attendait à le voir bondir, pour rebondir, comme il disait, se croyant de l'esprit. Est-ce que Vaudrey abandonnait lui-même la partie ? Granet était donc bien sûr du succès ? Il s'en doutait, Warcolier, et il avait déjà pris ses précautions de ce côté-là. Mais vraiment, si Granet était le soleil levant, Vaudrey abdiquait lui-même son personnage de soleil couchant. Il ne se couchait point, il tombait. Un souverain mépris pour cet homme entrait dans l'âme haute de Warcolier, ami du succès.

— Alors, Monsieur le Président, vous ne comprenez pas ?...

Vaudrey se redressa brusquement, dans un de ces éclats soudains qui lui étaient familiers. Il frappa sur la table, où se trouvait son portefeuille ouvert, et dit :

— Je comprends que Granet veut ce portefeuille-là !... Eh bien, soit !... Je n'y tiens pas du tout, mais il ne le tient pas encore !

— A la bonne heure ! Il est digne d'un vaillant de montrer un front résolu à ses adversaires ! C'est dans la

lutte que se retrempent les talents, comme dans les ondes du Styx se trempaient jadis...

— Je sais ! dit Sulpice.

Le sourire informé de Warcolier ne fut pas compris du ministre.

Sulpice, désespéré de cet écroulement de ses joies privées, ne voulait essayer de lutter que pour réagir contre lui-même. Tenir tête à Granet, c'était faire une diversion à sa tristesse actuelle.

— C'est bien, dit-il à Warcolier. Que Granet nous interpelle quand il voudra... Dans huit jours, demain, aujourd'hui même, je suis prêt !

— *Nous* interpelle !... songeait Warcolier. C'est *vous* interpelle qu'il faudrait dire.

Il avait déjà tiré du jeu son épingle.

Vaudrey se demandait s'il allait chercher à voir Adrienne. Non ? Que lui dire ? Mieux valait sur la blessure laisser couler un peu de temps. Et puis, s'il voulait couper net le passage à Granet, il n'avait point trop d'heures devant lui. Le malin personnage devait agir vite.

— Je le verrai à la Commission du budget ! pensait Vaudrey.

Il lui fallait maintenant se contraindre pour s'intéresser à ce duel qui l'eût passionné, quelques mois auparavant. La lune de miel de son amour pour le pouvoir était passée. Il avait trop ressenti, un à un, les écœurements de cette situation qu'il enviait afin de *faire le bien*, de réformer, d'agir, et où il se heurtait, depuis les premières heures, à la Routine, aux vieilles idées, aux petites ambitions, à tous les intérêts, à tous les égoïsmes. Il avait rêvé une sorte de Chimère empor-

tant le pays vers le Progrès sur ses ailes étendues : il s'était trouvé pris dans l'engrenage poudreux d'une machine usée, et sentant l'huile rance qui traînait l'Etat comme l'eût fait quelque cheval poussif. Alors, peu à peu, la lassitude et le dégoût étaient entrés dans le cœur de ce croyant qui voulait vivre, s'affirmer, en finir avec tant d'abus, et à qui ses collègues, ses chefs de division, ses chefs de service, le chef de l'Etat lui-même, répétaient prudemment : — N'innovez pas ! Laissez aller ! Cela a marché ainsi pendant si longtemps ! A quoi bon changer ? Cela marchera bien encore !

Ah ! c'était à secouer le joug et à tenter l'impossible ! Vaudrey se trouvait placé entre ses rêves les plus chers et la plus écœurante des réalités. Ce n'était pas des réformes qu'on lui demandait, c'était des places. Ce n'était pas le progrès que poursuivaient ces hommes chargés du sort du pays, c'était leurs intérêts propres, leurs intérêts de boutique et de terroir. Il en avait comme la nausée. Il les prenait en mépris, ces députés qui assiégeaient son cabinet et emplissaient son antichambre pour demander, réclamer et quémander. Tous, étranglés eux-mêmes de sollicitations par leurs électeurs, sollicitaient quelque chose. Ils apparaissaient à Sulpice non comme les serviteurs, mais comme les domestiques du suffrage universel. Cet abaissement devant les manieurs de bulletins indignait Vaudrey. Il sentait avec effroi que la France devenait peu à peu un vaste marché aux promesses, une nation où tout le monde demandait des places à quelques-uns qui, pour garder la leur, les promettaient toutes. Les ministres, cramponnés à leur situation, devenaient les domesti-

ques des députés, domestiques eux-mêmes de leurs électeurs. Tout se tenait dans un vaste réseau de sollicitations et de marchandages. — Et dans tout cela, la haine du talent vrai, l'âpre égoïsme, l'étroitesse navrante des idées !

Sous l'empire, au temps où l'empereur, effaré, se sentant isolé, demandait, cherchait un homme, Vaudrey se rappelait qu'on lui avait conté l'histoire de cette sonnette des Tuileries spécialement destinée à avertir les chambellans de l'entrée au château d'un visage nouveau, de la visite d'un inconnu, afin que la camarilla, prévenue par ce timbre particulier, eût le temps de se mettre sur ses gardes et d'éconduire le nouveau venu qui pouvait devenir un appui pour le maître, mais un danger pour les serviteurs. Eh bien, Sulpice ne l'entendait pas, cette sonnette invisible et sourde, mais il la devinait, il la devinait autour de lui, avertissant les intéressés, toujours prêts à chasser l'inconnu ; il sentait que son fil secret était partout établi autour des puissants, puissants de quatre jours ou d'un quart de siècle, et que, tant qu'il y aurait au monde un pouvoir, il aurait des courtisans, et que ces courtisans, âpres au morceau, empêcheraient l'inconnu, c'est-à-dire la vérité, d'arriver jusqu'à la lumière, de crainte qu'il ne se fît, cet inconnu, la part du lion, et ne chassât les mouches du gâteau de miel.

Aussi comme il en avait, de ce pouvoir passager, inutilisé malgré lui, la nausée et le mépris ! Un pouvoir qui le mettait à la merci de la criaillerie d'un collègue, d'un ennemi, à la merci lui-même de ce maître tout-puissant, et si facilement mécontent : — Tout le monde. Il avait vu de trop près les intrigues

basses, les tripotages attristants, la triture de cette cuisine politique dont tant de gens, ce Warcolier, avec sa faconde rhétoricienne, ce Granet, avec son petit sourire de supériorité, étaient avides de tenir la queue de la casserole. Il se rappelait un mot que Denis Ramel lui avait souvent répété : « A quoi bon se démener pour avoir une place au soleil ? Les meilleures sont à l'ombre ! » Il lui prenait des colères contre ses propres ambitions, contre son manque d'énergie qui l'empêchait de balayer les obstacles — hommes et idées de routine, — et il se rappelait avec une amertume navrée cette entrée aux affaires, dans une clarté d'apothéose, et ses rêves, ses pauvres beaux rêves ! « Un grand ministre ! Je veux être un grand ministre ! »

— Ah ! bien oui ! On est ministre, voilà tout ! Et c'est assez ! Et c'est souvent trop ! Nous verrons bien ce qu'il fera, lui, ce Granet, qui doit faire tant de choses !

Vaudrey riait nerveusement.

— Ce qu'il fera ? Rien ! Rien ! Et rien ! C'est bien simple ! Pour faire quelque chose il faut être un grand homme et non un politicien tout étourdi de se trouver au sommet du pouvoir. — Ah ! parbleu ! Etre un grand homme ! *That is the question !*

Il s'exaltait ainsi, dans une révolte altière de sa vieille foi, de ses espoirs cassés, contre le négatif résultat obtenu. Ce n'était pas d'ailleurs une raison pour ne point lutter. Il y avait conseil à l'Elysée. Il y alla. Mais, comme le reste, en cette heure de dégoût, de dégoût de toutes choses et de lui-même, ce palais lui sembla lugubre et mesquin. Un huissier en habit

noir, cravaté de blanc, la chaîne au cou, se promenait, comme d'habitude, dans l'antichambre, ses souliers poudrés de la poussière de ces tapis foulés par tant de gens, solliciteurs ou fonctionnaires. Du gaz, allumé en plein jour comme dans les *offices* de Londres se reflétait sur les murs froids et luisants comme un marbre. Des portes battaient, sans serrures, rouges à clous dorés et à poignées rondes, en ivoire, sans faire de bruit. Il y avait des visages fatigués et des corps tassés de solliciteurs étalés sur les meubles de velours grenat, pareils à ceux d'un hôtel garni, très bourgeois.

De temps à autre, des bruits de sonnettes électriques, lointains ou proches, rompaient le silence ennuyé. Vaudrey, arrivé le premier, avant ses collègues, étudiait et regardait tout cela ironiquement. Une estafette, un gendarme, arrivait, remettait une dépêche, l'huissier donnait un reçu. C'était toute la vie de ce palais silencieux. Un homme à tournure militaire, grand, beau, serré dans sa redingote, passait, saluait le président du conseil ; puis Jouvenet, le préfet de police, avec son air de premier clerc de notaire, les cheveux noirs collés abondamment sur le crâne, une large serviette noire sous le bras, s'avançait vers le ministre et le saluait. Vaudrey lui rendait ce salut froidement, en songeant à Lissac.

— Je vous parlerai, tout à l'heure, Monsieur le Préfet

— Bien, Monsieur le Ministre !

Malgré le lignard et le garde de Paris qui veillaient à la porte du palais, tout cela semblait maintenant à Vaudrey n'avoir pas un air solennellement officiel, ressemblait à une mélancolique installation provisoire.

— Bah ! Et quand je ne remettrais plus les pieds ici songeait-il en pensant à l'interpellation Granet, que m'importerait ?

On lui apprit, au Conseil, puis à la Chambre, que Granet ne ferait son interpellation que le lendemain. Vaudrey avait le temps voulu pour se préparer. A la commission du budget, où il rencontra Granet, tout justement, le *ministre de demain* lui posa une question déplacée, relative à certaines dépenses du ministère. Vaudrey, irrité, eut envie d'en faire une question personnelle. Il ne manquait plus maintenant que ses compétiteurs se missent à le soupçonner ! En avoir l'air était déjà trop. Sulpice releva très hautement Granet, qui assura que « *son collègue et ami Monsieur le Président du Conseil* » s'était tout à fait mépris sur le sens de ses paroles.

— A la bonne heure ! dit Vaudrey.

Il n'était point fâché que l'interpellation n'eût pas lieu sur-le-champ. Avant demain, il aurait placé ses batteries. Et puis il pouvait songer à calmer Adrienne, à la reconquérir peut-être. Il fit demander, en rentrant au ministère, si Madame n'était point malade. Madame était sortie. Elle était allée, comme à un pèlerinage au cimetière, à cet appartement de la rue de la Chaussée-d'Antin où l'on eût pu écrire : *Ci-gît*. — C'était comme la tombe d'un bonheur.

Elle ne voulait pas revoir Sulpice. Le soir pourtant, elle consentit à lui parler.

Sa pauvre figure douce était très pâle et comme convulsée par une douleur violente.

— Vous allez trouver un prétexte, dit-elle, annoncer que je suis souffrante. Je pars pour Grenoble. J'ai écrit

à mon oncle. Le docteur m'attend, et une place dans sa maison, c'est tout ce qui me reste maintenant.

— Adrienne ! murmura Sulpice.

Elle ferma les yeux, cette voix suppliante lui causait peut-être une douleur nouvelle, mais elle ne fit pas un mouvement, et n'ajouta pas un mot. C'était un automate qui marchait. Ses yeux mêmes n'avaient ni reproche, ni colère. Ils semblaient éteints.

Il y avait en elle quelque chose de mort.

— J'espère, dit-elle au bout d'un moment, que ma résolution ne vous causera aucun préjudice dans votre situation politique. Sur ce point-là, je ferai encore mon devoir jusqu'au bout de mes forces. Mais on ne s'inquiétera pas de savoir si je suis à Grenoble où à Paris. On s'est si peu inquiété de moi !

Il voulut, d'un geste, la retenir. Elle était déjà rentrée dans sa chambre, et Vaudrey sentait qu'entre cette femme et lui, maintenant quelque chose comme une muraille se dressait. Il n'avait plus qu'à aimer Marianne.

Aimer Marianne ? Eh ! oui, le malheureux, il l'aimait toujours ! Il avait plus de pitié quand il pensait à Adrienne, plus de colère quand il songeait à Marianne ; mais certainement la résolution de sa femme quittant Paris lui causait une émotion moins grande que la pensée de sa maîtresse épousant Rosas.

Il irait chez Marianne ce soir même.

On lui répondit, là, que Madame était au théâtre. Où ? Avec qui ! ni Jean ni Justine ne le savaient.

Vaudrey se méprisait à s'entendre lui-même interroger jalousement des domestiques qui devaient, ensemble, pouffer de rire en parlant de lui.

— Oh! misérable sot! se disait-il. Il n'y avait qu'une femme qui t'aimait, c'est Adrienne!

Il revoyait pourtant Marianne, dans ces heures d'amour envolé dont les baisers et les sanglots nerveux lui faisaient courir encore un frisson sur la peau. Les reflets fauves des cheveux dénoués sur l'oreiller, les caresses enveloppantes de ces bras nus, il voulait les revoir et les sentir encore! Il calculait, avec un égoïsme féroce, que la colère d'Adrienne lui rendait, pour un moment, une liberté plus complète, et qu'il pourrait avoir Marianne plus à lui, si Marianne voulait.

Il avait écrit à Mlle Kayser. La lettre était demeurée sans réponse. Il lui disait qu'il irait à l'hôtel de Mlle Vanda, le lendemain, après la Chambre. Fort tard, ajoutait-il, la séance devant être longue. Longue et décisive, puisque le sort de son ministère s'y jouait.

Cette interpellation de Granet ne l'inquiétait pas outre mesure. Il avait pris connaissance, le matin, du résumé des journaux. L'opinion semblait favorable au ministère Vaudrey, « *sauf quelques organes, d'une intolérance intransigeante, et dont il ne doit aucunement se préoccuper...* », disait le rapport. Vaudrey ne se rappelait pas que c'était à peu près dans les mêmes termes qu'à la veille de la chute de Pichereau; le résumé quotidien de la presse au ministère de l'intérieur parlait du ministère Pichereau.

— J'aurai soixante voix de majorité! se disait-il. Et tout sera gagné... fors l'honneur!

Il songeait à Adrienne en soupirant ainsi.

La séance de la Chambre allait lui ménager la déception la plus cruelle. Granet avait fort habilement pré-

paré son terrain d'attaque. Le ministère Vaudrey était de toutes parts menacé par des travaux d'approche exécutés sans que Sulpice s'en fût aperçu. Granet avait promis, çà et là, des situations nouvelles ou s'était engagé à consolider les anciennes. Il arrivait à l'assaut du ministère avec un bataillon compacte de clients tout dévoués à sa fortune, qui était la leur. Ils ne reprochaient trop rien à Vaudrey, ces impatients, sinon d'avoir donné tout ce qu'il pouvait donner, préfectures, sous-préfectures, places de conseillers, croix de la Légion d'honneur, et surtout d'avoir trop duré. Vaudrey devait tomber moins parce qu'il avait démérité que parce que d'autres étaient impatients de lui succéder. Granet était las de n'être jamais que le *ministre de demain*. Il voulait avoir son jour. Il venait affirmer sa politique, il assurait que le pays tout entier, las des atermoiements de Vaudrey, réclamait un ministère plus homogène. L'homogénéité ! Il n'y avait rien à dire contre un tel mot, Granet était pour la politique d'homogénéité. Ce vocable composait tout son programme. Le cabinet Vaudrey manquait d'homogénéité ! Le président de la République devait former décidément un cabinet homogène.

— Il est donc homogène, Granet ? disait, en essayant de rire, Sulpice, assis au banc des ministres, tandis que Lucien Granet parlait à la tribune, la main droite dans sa redingote.

Au bon mot du président du conseil, jeté assez haut, personne d'ailleurs ne se déridait, ni ses collègues qui se sentaient menacés, ni ses *claqueurs* d'habitude, qui le sentaient vaincu. Navarrot, le claqueur du ministère, applaudissait déjà Granet à tout rompre. *Monsieur le*

Ministre se sentait devenir un *ex-ministre*. Il sentait vaguement autour de lui, comme un vide de machine pneumatique.

L'ordre du jour de défiance, enveloppé par Granet dans des formules d'une politesse perfide — de l'huile de ricin dans du jus d'orange, disait Sulpice lui-même en essayant de faire bon cœur et bel esprit contre fortune,—cet ordre du jour, que n'acceptait pas le cabinet Vaudrey, fut adopté à une majorité considérable : 122 voix !

C'était, pour Sulpice, un écrasement.

— Cent vingt-deux députés, disait-il, tout haut encore, dans les couloirs, à qui j'aurai refusé la nomination de quelque maire ou la destitution de quelque garde champêtre !

Warcolier, toujours digne, lui fit observer, dans son style, que cette façon de se défendre manquait peut-être un peu de cette noblesse qui sied à la défaite noblement supportée.

Vaudrey n'avait plus qu'une chose à faire, donner sa démission. Il était battu, bien battu. Il rentra à l'hôtel Beauveau et, après avoir rédigé sa lettre, il alla lui-même la porter au Président, à l'Elysée. Le Président l'accepta sans émotion, comme un employé de l'enregistrement prend acte d'une déclaration quelconque. Deux ou trois phrases de regret banal, une poignée de mains diplomatique et officiellement sympathique, ce fut tout. Vaudrey revint au ministère et donna ordre à ses domestiques de tout préparer pour quitter l'hôtel.

— Quand cela, Monsieur le Ministre ?

— Dès demain, fit Vaudrey, à qui ce titre parut ironique et donna sur les nerfs.

Il se fit annoncer chez Adrienne.

Assise devant un petit bureau, Adrienne écrivait, l'air très las, toujours blanche comme une morte sous ses cheveux cendrés.

— Il y a du nouveau, lui dit Vaudrey, brusquement. Je ne suis plus ministre !

— Ah ! dit-elle.

Pas un tressaillement, pas un mot de consolation. Elle lui eût sauté au cou trois jours auparavant, en lui disant : « Comme nous allons être heureux ! Je te reprends, je te retrouve ! Quelle joie ! »

Ou encore elle eût essayé de le consoler, s'il souffrait.

Maintenant, elle restait impassible, indifférente à cette nouvelle, glacée.

— Nous allons quitter l'hôtel Beauvau ! dit Sulpice.

— Je me préparais déjà à partir, répondit-elle. Mes malles sont achevées.

— Vous me ferez bien l'amitié de sortir d'ici avec moi et, avec moi, de rentrer rue de la Chaussée-d'Antin ?... Puis vous partirez ensuite pour Grenoble. Mais, pas d'apparence de scandale. Il y a le monde !

Elle l'avait écouté froidement, insensible au tremblement de cette voix.

— C'est juste ! fit-elle avec ironie. Il y a le monde ! J'attendrai donc avant de partir.

Il était stupéfait de rencontrer tant de froideur et une résolution si implacable chez cette femme, douce comme une enfant — ma *femme-enfant*, lui disait-il

autrefois, si souvent. Il se sentait, devant elle, mal à l'aise, mécontent, hésitant à se jeter à ses pieds pour lui arracher un pardon ou à fuir et à retrouver, pour toujours peut-être, Marianne. Mais non, c'était Adrienne, sa pauvre, sa chère Adrienne qu'il voulait garder, aimer. Ah ! si elle pardonnait ! S'il avait osé s'agenouiller, supplier, pleurer ! Mais ce cadavre vivant le glaçait. Il avait peur. Peur d'elle, de cette douce et de cette dévouée !

Il redescendit, se disant tout justement qu'il allait dîner en hâte, puis aller rue Prony. Il lui fallait cependant s'occuper d'expédier les dernières affaires courantes, il fallait remettre les *services* à son successeur. Il trouvait une expression narquoise à ce mot: *Son successeur !*

— Après tout, celui-là en aura un aussi !

Il éprouvait encore des crève-cœur inattendus. Des gens à qui il avait promis des places ou des croix venaient, tout à coup, presque essoufflés, éperonnés par la nouvelle, le supplier de signer les nominations et de préparer le décret, tandis qu'il était *encore* ministre ! Il y avait des corbeaux autour de ce mort. *Monsieur Eugène*, saluant toujours beaucoup, quoique moins bas, essayait de dépecer le ministre Vaudrey. Un petit lambeau, un seul lambeau ! Une sous-préfecture ! De troisième classe !

On lui apprenait déjà qu'à l'Elysée, pour successeur on lui donnait Granet. Parbleu ! il s'y attendait ! Mais la réalisation de ses craintes l'irritait. Et Granet conservait pour son secrétaire d'État qui ? Warcolier, oui, Warcolier, avec promesse faite du premier portefeuille vacant !

— Comme Ramel avait raison ! pensait Sulpice.

Tout de suite, avec une sorte de rage, Vaudrey tint à s'occuper de cette chose lugubre comme un convoi : le déménagement. Il lui semblait maintenant qu'il venait de subir un effondrement. On encaissait dans des paniers des papiers et des livres. Enchanté, croyait-il, avant la certitude de la chute, d'échapper à tant de stupides tiraillements quotidiens, il avait l'impression d'un découronnement et d'une ruine. La ruine ! Elle le menaçait d'ailleurs vraiment et le tenait à la gorge. Il avait réalisé bien des coins de terre depuis un an, pour Marianne !

Adrienne, au contraire, sortait de ce grand hôtel froid de la place Beauvau, comme elle fût sortie d'une prison, avec un soulagement de délivrance. Un mauvais rêve finissait. Elle pouvait déposer son masque officiel, pleurer à son aise, se plaindre à son aise, fuir, fuir vers ce Dauphiné où sa jeunesse était restée ! Elle partirait demain. Le docteur Reboux l'attendait, sans comprendre.

Après avoir donné les premiers ordres, rangé ses dossiers les plus importants, Sulpice sortit à pied pour aller chez Marianne. Il erra d'abord machinalement, sans savoir, jusqu'aux quais, redoutant presque cette entrevue avec sa maîtresse, maintenant qu'il n'était plus rien qu'un homme tombé ! Il était arrivé ainsi jusqu'à la Seine sans savoir. Il regarda sa montre.

Onze heures !

Marianne l'attendait, depuis longtemps,

Il suivait maintenant, avec la lenteur des êtres traînant une lassitude, ces quais déserts, cette terrasse du bord de l'eau dont les balustrades laissaient voir des silhouettes

d'arbres grêles. Il ne rencontrait personne. Sur la place de la Concorde, humide de la pluie mal essuyée de cette nuit de novembre, tiède comme une nuit de printemps, pleine d'une buée chaude, il regarda, un moment, le palais du Corps Législatif, sombre, découpant ses arêtes sur le ciel brouillé d'où tombait la lueur qui bleutait l'horizon, tandis que, sur les larges trottoirs, les becs de gaz élargissaient les reflets sanglants, de leurs reflets rouges. Il n'y avait plus, dans la grande avenue des Champs-Elysées, que deux immenses files de becs de gaz parallèles, et, ça et là, des points lumineux, mouvants, semblables à des lampyrrhes. Vaudrey machinalement s'arrêta, un moment, pour regarder cela.

Cela ne l'intéressait pas, mais il y avait en lui quelque chose d'involontaire. Il continua machinalement sa marche vers le parc Monceau. Cette solitude des Champs-Elysées lui plaisait. En passant devant un grand cercle aux fenêtres éclairées, il eut un frisson instinctif. — Il regardait, à travers la dentelle des arbres, ces abat-jour verts, ces lustres, aux boules dépolies, avec des fonds de tentures rouges et des ors de grands cadres, et il s'imagina qu'on y discutait les causes de son échec et de l'avènement de Granet.

— On parle de moi là dedans ! On s'entretient de ma chute ! Il est tombé ! tombé ! Battu !... On rit, on fait des mots ! — Il y en a qui, hier, me demandaient des places !

Il continuait son chemin, sans se hâter : les cafés-concerts désertés, tristes comme des tréteaux vides, les guirlandes de perles allumées, aux mois d'été, maintenant pâles, lui semblaient ironiques, au milieu des

touffes d'arbres dénudés, lugubres comme des ifs de cimetière, suintant une impression d'abandon sinistre, comme si cette solitude eût été pleine de chansons éteintes, de grâces défuntes, de fantômes, de gaîtés d'antan. Et c'était pour Vaudrey une sensation étrangement délicieuse dans son amertume même, que cette impression de solitude, comme s'il eût été perdu, oublié à jamais, dans le vide même de ce coin de terre silencieux.

En avançant, il passa devant l'Elysée.

Un sergent de ville qui se promenait lentement devant une guérite vide, les deux mains croisées dans les larges manches de son caban dont il avait relevé le burnous, jeta sur lui un regard de côté, presque soupçonneux, comme se demandant ce qu'un rôdeur pouvait venir faire par là, à une telle heure.

— Il ne sait pas qui il a regardé ! fit-il. Et, hier ! Hier il m'eût salué bien bas !

Des fenêtres étaient éclairées encore, à l'Elysée, du côté de la rue, et il semblait à Sulpice que des ombres passaient derrière les rideaux blancs.

— Le Président n'est pas couché !... Il a probablement reçu Granet... et Warcolier !... Warcolier !...

Devant la large porte, du côté du faubourg Saint-Honoré, quatre lanternes brûlaient au-dessus d'un garde de Paris en faction, son fusil sur l'épaule, la lumière faisant reluire le cuir de son schako. Des gardiens de la paix causaient, l'air ennuyé. Au fond de la cour, devant le perron, un petit tapis de couleur rouge était étendu sur les marches et, au fronton de la marquise, de maigres lumières brillaient.

Vaudrey se rappela ce matin joyeux où il entrait là,

descendant de voiture, son portefeuille sous le bras !... Il pressa le pas et se trouva place Beauvau, le regard attiré par la grille, l'hôtel, la grande cour au bout de l'avenue... Sulpice éprouva une sorte de colère violente en passant devant ce ministère de l'intérieur dont il avait tant de fois franchi, étendu dans son coupé, cette haute grille maintenant fermée. Il se revoyait entrant là où il n'entrerait plus qu'en solliciteur comme ces quémandeurs éternels qui encombraient ses antichambres. Il entendait encore l'appel du laquais, lorsque le cocher faisait crier sous les roues le sable de la cour : La voiture de Monsieur le Ministre !... Il montait. Les laquais saluaient. Le coupé roulait vers le Bois.

Maintenant, là, dans cet hôtel banal, un autre s'étalait, assis sur les mêmes sièges, mangeant à la même table, dormant dans le même lit, commandant aux mêmes gens !

Il éprouvait la bizarre impression d'un vol commis, de la captation, la dépossession d'un bien personnel par un étranger, et ce Granet, cet homme, envoyé là, comme il l'avait été, par un vote, lui semblait un habile, un flibustier et un intrus.

— Comme on s'habitue à se croire chez soi partout ! songea Vaudrey.

Il oublia un peu cette blessure vive, en plein amour-propre, lorsqu'il se trouva, près du parc Monceau, vers la rue Prony. Il y avait de la lumière derrière les vitraux de Marianne. Revoir cette femme et la tenir encore dans ses bras, pâmée, cette joie le consolerait de tous ses déboires. L'amour de Marianne valait cent fois toutes les jouissances du pouvoir.

Evidemment Marianne Kayser attendait Sulpice.

Elle le reçut dans son petit salon, très éclairé, superbe au milieu de ces lumières, dans une robe de chambre de satin rouge qui donnait à ses bras et à son cou nus, qui en sortaient pâles et nacrés par la lumière, une séduction bizarre.

Vaudrey éprouva la sensation de trouble infini, presque douloureux, délicieusement ému, qu'il ressentait toujours auprès de cette belle fille.

Elle lui tendit la main, en lui disant d'un ton singulier, qui l'étonna :

— Bonjour, vous !

— Eh bien, fit-elle aussitôt en lui montrant un journal qui traînait sur le tapis de la salle, il y a du nouveau ?

— Oui, dit-il. Mais que m'importe ? Je ne songe pas à cela quand je suis auprès de vous !

— Oh ! d'ailleurs, mon cher, reprit Marianne, votre péché mignon n'a pas été de songer à deux choses à la fois ! Je n'entends rien à la politique qui m'assomme. M'est avis pourtant que vous vous êtes fait rouler par ce Granet !

— Rouler, oui, dit Sulpice en souriant. Vous avez des mots !...

— Topiques. Je suis de mon temps ! Mais il paraît qu'il fallait lire les journaux pour apprendre de vos nouvelles ! Moi, je vais vous en dire une avant qu'on ne l'ait imprimée.

— Une nouvelle qui m'intéresse ?

— Peut-être, mais qui, à coup sûr, m'intéresse moi !

— Une grande nouvelle ? demanda Sulpice.

— Grande ou grosse, comme vous voudrez !

Il mordillait ses moustaches blondes, nerveusement.

Guy ne l'avait pas trompé.

— Alors, ma chère Marianne, votre nouvelle, je crois que je la connais !

— Dites ! fit-elle en s'étendant sur un divan, les bras croisés, belle à ravir dans sa robe rouge.

Il cherchait à l'écraser sous quelque phrase brutale qu'il ne trouvait pas. Sa seule tentation était de prendre entre ses mains cette tête blonde et d'y coller sa bouche.

Marianne souriait, méchamment.

— C'est donc vrai, s'écria Vaudrey, que vous aimez M. de Rosas ?

— Tiens ! Vous êtes bien renseigné ! C'est drôle ! C'est peut-être parce que vous n'êtes plus ministre !

— Vous aimez Rosas ?

— Et je l'épouse. J'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec M. le duc Jose de Rosas, marquis de Fuentecarral. Ça m'étonne, mais c'est comme ça !... J'ai vu des jours où je n'avais pas six sous pour prendre l'omnibus, et je serai duchesse ! — Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir ? Vous êtes donc égoïste, vous ?

Allongée sur son divan, son col et ses bras étincelant sous les lumières des appliques, elle semblait se moquer de la stupéfaction de Vaudrey qui la regardait presque avec effroi.

— Maintenant, mon cher, dit-elle d'un ton net mais gentiment, en jouant avec un anneau qu'elle avait à son doigt, voici pourquoi j'ai voulu vous voir aujourd'hui. C'est pour vous dire que s'il vous plaisait de

rester bons amis, spirituellement, ce qui n'est pas désagréable en mettant un cadenas sur le passé, vous pouviez revenir tout à votre aise chez la duchesse de Rosas comme chez Mlle Kayser. Mais si vous teniez encore à retrouver chez la duchesse la bonne fille que j'ai été avec vous, et vous en êtes très capable, vous êtes un sentimental, vous, alors il serait inutile de paraître même nous avoir jamais connus. Je donne un tour de clef à ma vie. Crac ! Bonsoir, Sulpice !

Le malheureux ! Il croyait encore venir chez sa maîtresse, et il trouvait là, évidemment implacable dans son charme narquois, une créature inattendue, toute nouvelle, qui lui parlait un langage ironique, stupéfiant.

— Vous voulez donc que je devienne fou, Marianne ?

— En voilà, une idée !... Et c'est du romantisme cette phrase-là !... Corrigez-vous donc du bleu en amour et de l'exagération en politique !

— Marianne, dit brusquement Vaudrey, savez-vous bien que pour vous j'ai brisé mon foyer, blessé à mort ma femme ?

— Eh bien, fit-elle, est-ce que je vous avais demandé ça, moi ? Je vous plaisais, vous me plaisiez, c'était bien assez. Je ne voulais la mort de personne, et si vous avez laissé tout deviner, c'est que vous avez été imprudent ou niais ! Mais, moi, qui ne veux pas blesser à mort (elle appuyait sur les mots en souriant) mon mari, j'entends qu'il ne soupçonne rien, ne sache rien, et comme vous êtes incapable d'avoir assez d'esprit pour ne pas jouer à l'Antony avec lui, restons-en là. Et adieu, mon cher Vaudrey !

Elle lui tendait la main, cette main douce qui avait des effluves électriques lorsqu'il la touchait.

— Eh bien, quoi !... Vous boudez ?

— Je vous aime, répondit-il éperdu. Tu entends, je t'aime et je veux te garder !

— Ah non ! non ! pas de brutalité ! dit-elle en riant tandis qu'il voulait, s'asseyant auprès d'elle, l'attirer à lui, dans ses bras.

— Te garder, même étant à un autre ! dit tout bas Vaudrey, lâchement.

— Pour qui me prenez-vous ? fit Marianne en se redressant. Si j'ai un mari, je veux qu'on le respecte. Un homme qui vous donne son nom a bien le droit qu'on ne lui mente pas !

— Alors, balbutia Sulpice, quoi ?... Nous ne nous reverrons plus ?

— Nous nous apercevrons !

— Vous me chassez ?

— En ami !

— Ah ! tenez ! dit Vaudrey en se levant, blême et marchant à travers le salon avec colère, vous êtes une misérable femme, une fille, vous entendez, une fille !... Guy m'avait dit !... Vous vous êtes donnée à Jouvenet pour vous venger de Lissac, vous vous moquiez de moi, vous vous moquez de Rosas qui vous épouse ! — Que n'aurais-je pas fait pour vous ?... Je me suis ruiné ! Oui, ruiné ;

— Mon cher, interrompit froidement Marianne voilà la différence qu'il y a entre un gentilhomme comme M. de Rosas et un petit bourgeois comme vous. Le duc aurait pu se ruiner pour moi qu'il ne me l'aurait jamais reproché. On ne parle jamais d'argent à une femme. Vous êtes un très honnête homme de

foyer et vous étiez né pour adorer votre femme ! Il fallait rester auprès d'elle ! Vous n'avez pas l'étoffe d'un amant de race ! Ce que vous venez de me dire est d'un goujat !

— Ah ! si je vous avais connue !

— Avec ça que vous connaissez quelque chose !... Mais je vaux mieux que vous, tenez, moi, je suis plus avisée que vous ! Ce billet que vous devez à la Dujarrier ou à Gochard, comme vous voudrez... il vous gêne, je le sais !

— Oui, dit Vaudrey, mais...

— Vous ne voulez point, je pense, que je le solde, moi, avec l'argent du duc, et que M. de Rosas paye vos dettes ?

— Marianne ! s'écria Sulpice, pourpre de colère.

— Dame ! Vous me parlez d'argent ! Vous me chantez votre ruine ! Le *De profundis* de votre tirelire, est-ce que je sais ? Je me demande ce que ça veut dire !... D'ailleurs, vous sachant obéré, je vous ai trouvé un appui, moi !... Oui, j'ai dit à quelqu'un, qui s'entend à tirer les gens d'affaires, que vous étiez gêné !

— Moi ?

— Il n'y a pas à en rougir. Je l'ai dit à Molina le *Tombeur*... Vous le connaissez ?

S'il le connaissait ! Il revoyait, en ce moment même, dans l'épanouissement de sa chair luisante, cette lune d'or rouge qui était la face du banquier. Il en eut une sorte de frémissement, comme devant une tentation.

— Molina est un homme de ressources, dit Marianne. S'il vous faut de l'argent, vous en avez là ! Et maintenant, encore une fois, laissez-moi à ma vie nouvelle !

Non avenu, le passé!... Bonjour, bonsoir! — Et adieu, va! — Votre main!

Elle souriait si étrangement, à demi couchée sur ce divan, en lui tendant cette main blanche, qu'il la couvrit de baisers et dit tout bas :

— Eh bien, oui, adieu!... Oui, adieu... Mais une fois encore... une fois!... ce soir... Je t'aime tant!... Veux-tu ?

Elle étendit doucement son bras nu vers un cordon de soie qu'elle tira d'un geste bref, et Vaudrey se releva, humilié et furieux.

— Reconduisez M. Vaudrey, dit Marianne à Justine qui se montra sur le seuil. Et vous pourrez vous coucher, ma fille!

Vaudrey sortait furieux de chez cette femme. Elle venait de le traiter, lui qui avait payé ce divan sur lequel elle était couchée, comme une duchesse authentique eût traité un insolent lui manquant de respect. Il avait presque envie d'en rire.

— C'est bien fait! bien fait pour toi! Ah! le niais! Se fier à une fille! Se fier à Warcolier, se fier à tout le monde! A tout le monde excepté à Adrienne!...

Il reprenait machinalement, sans y songer, le chemin de la place Beauvau, oubliant que le ministère ne lui appartenait plus. Le portier — qui sait ? ne lui eût pas ouvert la grille. Les laquais l'eussent chassé comme le chassait cette fille qu'il avait payée, oui, payée, payée! Car c'était une courtisane, rien de plus!

Et, peu à peu, la pensée, presque oubliée, depuis ces derniers jours de fièvre, de cette dette, grossie par les billets successifs, qu'il devait acquitter au 1er dé-

cembre, dans cinq jours, lui revenait, inquiétante comme un péril. Cette perspective l'avait souvent troublé, depuis des semaines. Il voyait passer les mois, filer les jours avec une rapidité fantastique, l'échéance, l'inévitable échéance, se rapprochant, d'un mouvement mathématique d'horloge. Tant qu'il avait eu devant lui des mois, il ne s'était soucié de rien. Il comptait sur l'imprévu, comme les joueurs. Il avait d'ailleurs des fermes encore dans le Dauphiné. Un mot à son notaire, en définitive, et il sortirait bien vite des hasards. Et puis l'échéance était éloignée ! Il calculait qu'avec des économies, sur sa fortune personnelle et ses appointements de ministre, il pourrait solder ce billet Gochard, dont le nom parfois le faisait rire. Puis les exigences de Marianne, l'entraînement des hasards, le *coulage* éternel de la vie parisienne, empêchaient toute économie, lui prenaient, par mille ruisselets, cet argent qu'il voulait donner en bloc, Décembre venu. Il s'effrayait bientôt, peu à peu, de l'approche de cette date. Il avait écrit à son notaire, et, de Grenoble, le vieil ami répondait qu'une à une, hypothéquées et dépecées, les fermes de Saint Laurent du Pont ne représentaient plus qu'une valeur dérisoire, mais qu'après tout Vaudrey n'avait à se préoccuper de rien, puisque la fortune de M^me^ Vaudrey était intacte.

La fortune d'Adrienne ! C'était donc cela seulement qui restait à Sulpice, et ce pouvait être le salut. Fortune, non pas immense, cependant solide et respectable. Mais, fût-il étranglé par la dette, talonné, poussé à bout, Vaudrey pouvait-il faire payer par sa femme les dettes contractées pour sa maîtresse ? Il s'en indignait lui-même. C'était impossible.

Vaudrey sentait sa tête se perdre à présent dans l'humiliation de cette double défaite, la défiance du Parlement, le rire insultant de Marianne, et, dans l'inquiétude de cette dette à payer dans huit jours, il eut, affolé, l'idée d'écrire à Gochard, rue des Marais, lui demandant du temps. Ce Gochard devait être un demi-usurier. Certain d'être payé, un jour, il serait peut-être enchanté encore de renouveler le billet en grossissant le total, hors de proportions. La lettre écrite, Vaudrey la jeta à la poste lui-même le lendemain matin.

Le soir même Adrienne devait partir. Il essaya de la détourner de ce projet. Elle ne répondit même pas. Elle regardait sur sa cheminée, dans un vase de cristal, un bouquet de ces roses d'hiver, des roses de Noël, fraîches, lactées, envoyées du Dauphiné comme un souvenir de là-bas. Et le regard fixe d'Adrienne s'arrêtait sur cette touffe claire, pareille à une explosion de blancheurs.

— Alors, dit Vaudrey, c'est décidé... bien décidé... vous partez ?

— Je pars.

— Dans trois heures ?

— Dans trois heures !

— Je sais où ces roses ont été cueillies, fit Sulpice doucement. C'est au bas de la fenêtre où nous nous tenions accoudés et songeant.

— Oui, dit Adrienne, dont la voix brisée avait les sons qu'eût rendus ce vase si on l'eût heurté et cassé. Nous faisions de beaux rêves ! La réalité a bien menti !

— Adrienne ! murmura-t-il.

Elle ne répondait pas.

Il essaya de se rapprocher d'elle, se faisant honte à

lui-même en se disant qu'il avait voulu s'approcher aussi de Marianne.

Elle se recula instinctivement.

— Vous rappelez-vous, dit-elle froidement, qu'un jour où nous parlions du divorce, je vous ai dit qu'il y avait un moyen de divorcer bien simple ? C'était de ne plus se revoir, jamais, de ne plus être rien l'un à l'autre le jour où la confiance serait morte ? — Vous m'avez trompée, c'est fini. Je suis pour vous une étrangère ! Si j'étais mère, j'aurais des devoirs à remplir. Je n'y faillirais pas. Pour un fils, j'aurais tout supporté !... Il ne me reste rien. Je n'ai pas même la joie d'embrasser un enfant qui me consolerait. Je suis veuve vous vivant. Et bien, soit. Vous l'avez voulu, le voilà, le divorce !

C'était, depuis qu'Adrienne savait tout, la troisième fois qu'il essayait de balbutier le mot de *pardon*. Il sentait que c'était inutile. Cette sensitive s'était refermée s'enveloppant, comme d'un voile, de toutes ses pudeurs froissées. Il ne pouvait que s'humilier sans l'attendrir. Toute la foi bafouée, tout l'amour insulté d'Adrienne se roidissaient en une résistance qui ne pardonnait pas.

Elle partirait.

Vaudrey rentra désespéré dans son cabinet de travail, où les livres rapportés du ministère s'empilaient sur le tapis, dans le désordre d'une réinstallation. Le domestique qui lui apporta bientôt sa lampe lui remit un paquet de cartes sous enveloppe, des cartes de condoléance comme pour un deuil — et une large carte en disant : — Ce Monsieur est là !

— Molina ! dit Vaudrey, très pâle. Faites entrer !

Le gros Salomon entra, en riant et en soufflant, et s'étala sur un fauteuil en disant à l'ancien ministre :

— Eh bien, comment ça va ?... Pas trop démoli, hein ?... Bah ! qu'est-ce que c'est qu'une sortie du ministère ?... Une manière d'y rentrer parfois !

— C'est égal, dit-il, avec son ricanement qui tintait comme une sacoche, on en change un peu trop de ministre ! On en change comme de chemises ! Moi, ça me gêne. Je m'habitue à une Excellence et on me la confisque ! Aussi, c'est arrêté, dorénavant je ne dirai plus Excellence qu'à l'huissier et au garçon de bureau !

Il accompagna d'un rire sonore sa lourde plaisanterie, puis, changeant de ton :

— Voyons, ce n'est pas tout cela. Je viens vous parler d'affaires !

Il regarda, de son œil qui faisait trou, Vaudrey en plein visage, prit dans son carnet de poche une feuille imprimée et dit nettement :

— Voilà une occasion où votre titre d'ancien ministre vous servira mieux que le ministère lui-même. On parle tant de l'Algérie, de ses mines et de son alfa. Eh bien, lisez ça !

Vaudrey prit le papier. C'était le prospectus, très habilement fait, d'une société fondée pour l'exploitation du gaz en Algérie, presque jusqu'au Sahara. On promettait aux souscripteurs monts et merveilles : des hectares de terre comme prime. Une fortune à faire. En attendant, on émettait six mille actions de cinq cents francs. C'était trois millions qu'on demandait au public. Un bagatelle.

— On pourrait lui en demander dix, disait Molina en riant. Il les donnerait !

— Et vous voulez que je souscrive à votre gaz algérien ? demanda Vaudrey.

Le gros Molina, cette fois, éclata de rire, largement.

— Moi ? Je veux tout simplement vous fournir l'occasion de faire fortune !

— Comment ?

— Voilà une affaire. Je vous en apporterai quatre, cinq, dix ! J'en ai une autre, la houille luxembourgeoise. Un bassin qui vaut celui de Charleroi. Et vous n'aurez qu'à me laisser imprimer dans le Conseil d'administration : M. Sulpice Vaudrey, ancien Président du Conseil.

Vaudrey regarda le gros homme dans les yeux.

— Vous serez d'ailleurs en bonne compagnie ! dit le banquier en lisant à Sulpice des noms de députés, de sénateurs, d'hommes d'Etat doublés d'hommes de finance.

Sulpice les connaissait, pour la plupart.

Il les méprisait presque tous. C'était cela que Molina appelait la *bonne compagnie !*

— Et ces Mines, vous êtes certain qu'elles rapporteront ce que vous promettez ?

— Ah ! dit Salomon, c'est affaire aux ingénieurs ! Voici le rapport d'un ingénieur des mines, qui fait peut-être un peu l'article et bat la grosse caisse ! Mais à la guerre comme à la guerre ! Qui ne risque rien n'a rien. A la guerre, on risque sa peau. Dans les affaires, on risque son argent. C'est la bataille.

Vaudrey se demandait s'il allait déchirer le prospectus et en jeter les morceaux à la face du gros homme.

— Mon cher Vaudrey, dit le *Tombeur*, vous avez un filon, vous, qui est bien à vous. Un ancien ministre

reste toujours un ancien ministre. Eh ! bien ça se met en valeur, un titre comme ça ! ça se cote comme autre chose. Vous n'êtes pas riche, et ça prouve votre honnêteté, quoique en Amérique, et nous nous américanisons diantrement, çà prouverait votre bêtise. Riche, vous pouvez le devenir, j'ai le moyen de vous être agréable, et vous avez l'occasion de nous être utile.

— En un mot, vous m'achetez mon nom ?

— Je vous le loue ! Très cher, dit Molina riant toujours.

— Décidément, dit Vaudrey, vous n'avez pas compris que, lorsque vous êtes venu la première fois me parler d'argent, je me suis demandé si je n'allais pas vous prier de ne jamais reparaître...

Molina l'interrompit vivement en se levant. Il sentait venir l'injure. Il la parait, en la devançant.

— Des bêtises ! fit-il. Voici le prospectus. Voilà la liste des membres du Conseil d'administration. Vous réfléchirez. Ça n'a jamais nui à personne de tirer parti de sa situation. Les puritains, en temps de roublardice, sont des imbéciles, c'est moi qui vous le dis. Ça vous paraît étonnant ce que je vous propose là ! Mettre votre nom sur une affiche, à côté de celui de M. Pichereau ou de M. Numa de Baranville ! C'est simple comme bonjour. Mais vous croyez donc que vous serez le seul ? Ils le font tous ! Tous ceux qui sont des mangeurs et des habiles. Il s'agit bien de minauder devant la pièce de cent sous, par le temps qui court ! M. de Montyon, tenez, je parie que M. de Montyon ne ferait pas la petite bouche... surtout s'il avait en circulation des billets à ordre !

— Vous savez ? dit Vaudrey, tout pâle.

— Ah ! J'en sais bien d'autres ! Voyons, pas de fausse honte ! C'est une affaire, ça ! — J'en ai d'autres encore, je vous le répète. Tout ça pour le simple plaisir de vous offrir des jetons de présence. Je vous ouvrirai un crédit de deux cent mille francs, quand il vous plaira. Nous réglerons ensuite !

— Je vous laisse ces professions de foi ! ajouta Molina en montrant le prospectus du Gaz Algérien. Ne craignez rien ! Elles ne sont pas plus menteuses que les autres ! — Inutile de me reconduire. *A la révista !*

Il avait disparu, brusquement, Vaudrey entendant le parquet de l'antichambre crier sous ses pieds d'hippopotame, et cet homme, ce malheureux Sulpice, qui s'était forgé tant de rêves, de si beaux, de si grands rêves, songes de liberté, d'affranchissement, de vertu, de régénération civique, refonte des mœurs nationales et des caractères, sainteté du foyer, éducation des consciences ; ce Vaudrey, broyé par la vie, roulé par ses vices, se trouvait là, écrasé sous la clarté chaude de sa lampe, regardant, l'œil agrandi, comme au bord d'un gouffre un vivant qui veut mourir, ce papier imprimé faisant appel à des souscriptions, battant la grosse caisse du *faiseur* sur le dos toujours tendu de l'immense et crédule foule !

Son nom ! Mettre son nom là, ce nom de Vaudrey qu'il avait rêvé de lire au bas de tant de nobles lois, éternelles et réformatrices, l'inscrire sur ce papier, au bas d'autres noms d'habiles, de jongleurs, de pompeurs attitrés de l'épargne publique ! Faire cela ! Tomber à cela !

Se prêter ?

— Se vendre !

Et comment ne pas se vendre ? Qui paierait ce billet ? Le billet Gochard ! La dette du passé ! Le prix des nuits de Marianne Kayser ! Les cent mille francs des baisers de la fille !

Sulpice sentait, dans un énervement qui augmentait une fièvre grandissante, son sang-froid lui manquer. Toutes ses idées se heurtaient confusément. Une seule perception réelle, dans ce chaos, lui restait : il y avait cent soixante mille francs à trouver. Et où les trouver ? Où ? Chez Molina qui en offrait deux cent mille ! Ce crédit ouvert semblait là comme un placer éventré où Vaudrey n'avait qu'à creuser avec ses ongles ! La voix grasse et narquoise du banquier juif répétait aux oreilles de Sulpice ce : « Ils le font tous ! » Ce n'était pas si difficile de donner son nom, de le *louer*, comme disait Salomon. Qui diable y ferait attention, dans un temps où l'indifférence passe sur les scandales comme la mer sur les pourritures de la grève et les laves de ses crachats mêmes ?

— Ils le font tous !

Non, malgré l'ironie du manieur d'argent, non, il y a des consciences qui résistent : et puis, quand même ! — Vaudrey avait souhaité d'autres honnêtetés et d'autres mœurs ! Ah ! comme il s'était laissé gagner par le venin jusqu'aux os ! Comme elle l'avait pétri et déformé à sa guise, cette Marianne, à laquelle il ne songeait encore qu'avec des appétits de baisers et des ardeurs d'inassouvi ! Ah ! les femmes ! La femme ! Oui, certes, oui, la femme était le grand agent d'affaiblissement et d'anémie morale. Elle faisait de la politique à sa manière, en annihilant les hommes politiques. Encore s'il sortait du pouvoir le front haut, n'ayant

pas à son pied le boulet de la dette ! — Mais ce billet ! — Qui le paierait, ce billet ?

— Eh ! Molina, parbleu ! Molina ! Molina

Il avait raison, ce gros juif triomphant avec sa bonne humeur insolente. C'est un ridicule, après tout, d'être bégueule et de repousser le plat qu'on vous tend ! Etre riche, après tout, quoi ! cela valait bien d'être puissant ! L'argent reste ! Il n'y a que cela de vrai au monde ! Il ferait beau voir qu'on proposât à un homme une occasion de fortune et qu'il la refusât — pourquoi ? pour le niais scrupule de conscience ! Et, après tout, les affaires, c'était la vie même du monde moderne. Ce Molina en remuant des capitaux était aussi utile que bien d'autres en remuant des idées.

— Son Gaz Algérien est une œuvre de civilisation comme une autre !

Et, peu à peu, poussé par le besoin d'échapper à cette dette, qui l'étranglait comme un nœud coulant, Sulpice Vaudrey en arrivait à ces sophismes du raisonnement qui sont des capitulations devant sa propre honnêteté, des accommodements lâches avec la conscience. Son nom ? Eh bien, il le monnaierait son nom, puisqu'il valait un lingot ! Le journaliste qui vend sa pensée, l'artiste qui vend son marbre, le conteur qui vend ses sensations et ses souvenirs, vendent bien aussi leur nom et pour de l'argent, la chair de leur chair. Il apercevait bien, comme une vivante réponse et comme un remords, le maigre visage aux moustaches blanches de Ramel assis, près de la fenêtre, buvant un rayon de soleil dans la petite chambre de la rue Boursault ; mais il répondait, se parlant tout haut :

— Eh bien, quoi ?... Ramel est un saint, un héros,

lui !... Moi, je ne suis pas un saint ! Je suis un homme et je veux vivre !

Il prit, avec une sorte de colère, le prospectus que lui avait laissé Molina et, le relisant, le relisant encore, il retomba assis, ses yeux hagards cherchant, dans les lignes à fracas de cette annonce industrielle, un prétexte pour motiver son acceptation. Car il acceptait, c'était fini. Tout était dit. Sa conscience glissait. Il avait des envies de rire.

— Encore un qu'il décrochait et qu'il *tombait*, Molina le *Tombeur !*

Il restait là, effaré lui-même devant cette quasi-association maintenant décidée, devant cette complicité avec un tripoteur d'affaires louches.

Et, l'œil sur cet appel de fonds, où des mots qui lui eussent répugné jadis : « *société anonyme, capital social, souscription publique, bulletin de souscription* », et en tête duquel, dans le conseil d'administration, il allait inscrire son nom, comme au bas d'une capitulation, Sulpice ne voyait pas, sur le seuil du cabinet à demi éclairé, une femme, en costume de voyage, qui, un moment, s'arrêta pour regarder le malheureux écrasé sous l'abat-jour de cette lampe qui faisait paraître son front plus chauve, puis s'avança doucement vers lui, et toussant légèrement — car elle n'osait l'appeler par son nom ni le toucher de sa main gantée — pour l'avertir qu'elle était là.

Vaudrey se retourna brusquement, repoussant, d'un mouvement instinctif, le prospectus de Molina, comme s'il y avait eu déjà quelque honte à le tenir entre les doigts.

Il devint rouge en apercevant Adrienne.

Dans la froide attitude de la jeune femme il y avait une résolution absolue. Elle venait lui dire adieu. Elle partait.

Il n'avait même plus l'énergie de la retenir. Il avait peur d'une réponse inflexible qui fût comme un outrage.

— Est-ce que vous allez accepter de devenir l'associé de Molina ? demanda Adrienne, d'une voix nette, en regardant Sulpice qui s'était levé.

— Comment ! Molina ? balbutia-t-il.

— Oui, oh ! il entend les affaires. En vous quittant, il s'est fait annoncer chez moi. Il a cru que j'avais encore assez d'influence sur vous pour vous pousser à faire, comme il dit, votre fortune. Il m'a appris que vous aviez besoin d'argent, et après avoir eu l'habileté de tenter le mari, il m'a offert, comme on donnerait un pot-de-vin à une fille, je ne sais quelle parure d'émeraude, si je vous conseillais d'accepter ses offres !... Il ne connaît pas son monde, ce monsieur !

— Le misérable ! dit Vaudrey. Il a fait cela ?

— Et je l'ai remercié, répondit froidement Adrienne. J'ignorais que vous eussiez des dettes et que, pour les payer, vous fussiez, vous, si près d'accepter la protection d'un tel homme. Il me l'apprenait. C'était un service qu'il me rendait et qu'il vous rendait.

— A moi ?

Vaudrey avait pris brusquement le prospectus du *Gaz Algérien* et le déchirait entre ses doigts avec colère.

— Nous ne nous reverrons probablement plus, dit Adrienne, d'une voix brève qui contrastait étrangement avec sa grâce douce, mais je n'oublierai jamais

que je porte votre nom, et ce nom, qui est le mien, je le veux honoré, toujours.

Elle tendit un papier à Sulpice.

— Voici une délégation sur M. Beauvais, mon notaire ! Tout ce qui vous sera utile, sur ma dot, pour vous affranchir et vous reprendre vous appartient. Je ne veux pas savoir pourquoi vous avez contracté des dettes, je tiens à apprendre que vous les avez payées, et ma signature vous donne les moyens de les payer.

Oppressé, la poitrine en feu, sentant les sanglots lui venir, Sulpice poussa un grand cri en se précipitant vers elle :

— Adrienne !

Elle retira sa main, lentement, tandis qu'il cherchait à la saisir.

— Vous n'avez pas à me remercier, dit-elle. Je suis une associée qui sauve comme elle peut l'honneur de la maison. Mieux vaut cette association-là que celle de Molina.

— Adieu, ajouta-t-elle vivement.

— Vous partez...?... Tu t'en vas ?... dit Sulpice, essayant de mettre comme un écho de l'amour passé dans sa supplication.

— A qui la faute ? répliqua la voix de la jeune femme, aussi cruelle que de l'acier.

Ce n'était plus l'Adrienne d'autrefois, cette petite provinciale hésitante, la joue rouge et le geste tremblant. La douleur, la plus épouvantable désillusion, l'avait trempée et comme pétrifiée. Vaudrey sentait que lui demander grâce, c'était supplier vainement. Le temps seul pouvait attendrir cette pauvre femme

volontairement raidie dans sa souffrance. L'attitude seule et cette voix devenue tranchante d'Adrienne le disaient assez.

— Il est bien convenu, reprit-elle, traitant cette question de son bonheur comme elle eût, en pleine chair, coupé les fibres les plus sensibles de son être, mais sans trembler, avec un sang-froid de chirurgien qui taille une plaie, — il est bien convenu, n'est-ce pas, que nous ne ferons ni drame ni scandale ? Nous ne sommes ni séparés judiciairement, ni même séparés en apparence. Dans notre volonté commune nous vivons loin l'un de l'autre, sans que rien soit connu au dehors de cette rupture complète.

— Adrienne! répéta Sulpice, c'est impossible, vous ne partirez pas!

— Oh! fit-elle. Je m'étais donnée, je me suis reprise. Maintenant vos prières ne modifieront pas ma résolution. J'ai hâte de quitter Paris. Il me semble que je me reconquiers et que j'échappe à la fausseté, au mensonge, à l'infamie, à un tas de larves qui me couraient sur le corps! — Je vous dis adieu, c'est adieu!

— Eh bien, soit, s'écria Vaudrey. Partez. Mais si c'est une étrangère qui s'en va, je n'accepterai rien d'elle. Voici ma procuration. Reprenez-la!

— Moi? non, je ne la reprendrai pas. Si vous voulez que je sois digne du nom que vous m'avez donné, gardez-le honoré, au moins pour le monde, puisque trahir une femme, la bafouer et l'insulter, cela ne déshonore pas. Seule j'ai encore le droit de vous sauver de la honte. Laissez-moi ce privilège que je réclame. Je ne veux pas que celui qui a été mon mari tombe dans les tripotages véreux d'un Molina. Vous

m'avez assez outragée, vous ne me ferez pas ce dernier affront !

— Pour la dernière fois, adieu !

Elle sortit et il la laissa disparaître, accablé devant ce deuil vivant d'une foi. Elle s'enfuit et il la laissa descendre l'escalier, suivie de sa femme de chambre. Elle monta dans le fiacre qui l'attendait, en bas, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, et il n'eut pas le courage, n'ayant plus un espoir, de courir après cette voiture, qu'il entendit, dans le brouhaha de la rue, rouler plus vite que les autres et plus lourdement, comme si ses roues lui eussent broyé la poitrine.

— Ah ! que j'ai été misérable ! dit-il, frappant son genou de son poing fermé. Que je suis malheureux ! Adrienne !

Et se levant brusquement, comme poussé par un ressort, bondissant par la fenêtre qu'il ouvrit toute grande au vent froid de ce soir de novembre, il essaya, dans toutes ces voitures qui passaient, dans la buée roussâtre, avec leurs lanternes allumées brillant comme des yeux, de retrouver, de deviner le fiacre qui emportait Adrienne.

Il crut le reconnaître dans une voiture qui filait, chargée de malles, là-bas, à peine visible.

Il se pencha sur l'appui de la fenêtre, et comme un naufragé qui voit s'éloigner une barque, il appela, jeta un cri dans le sourd fracas de tempête de cette rue fiévreuse, et pleine de bruit.

— Adrienne ! Adrienne !

Rien ! Le fiacre au loin avait disparu dans le brouillard.

Sulpice resta là, un moment, accablé, attiré par ce

bruit de la rue comme par un remous de la mer dans un creux. On l'eût poussé, jeté sur ces pavés qu'il eût été heureux. Il lui semblait qu'il n'y avait plus que du vide autour de lui, devant lui ce trou noir où s'agitaient confusément des inconnus qui ne tenaient en rien à sa vie.

Cet isolement lui fit peur. Il descendit enfin, en toute hâte, se jeta dans une voiture, se fit conduire au chemin de fer, voulant retrouver Adrienne.

— Vite, vite ! le plus vite possible !

Le cocher fouaillait ses chevaux, les vitres du fiacre dansaient avec des bruits de mitraille.

Vaudrey arriva trop tard. Le train était parti depuis vingt minutes. Il avait trop attendu, à sa fenêtre, songeant.

— D'ailleurs, se dit-il tristement, elle n'eût pas pardonné ! Elle n'oubliera plus !

Enfoncée dans le wagon qui l'emportait, fermant les yeux, revoyant tout son passé cruellement ironique aujourd'hui, Adrienne, secouée par le roulis de la vapeur augmentant sa fièvre, sentait sa poitrine se gonfler et appelait, pauvre créature brisée, toute sa force à elle pour ne pas pleurer, pour ne pas crier sa douleur. Elle emportait, elle rapportait au pays, à demi fanées, les roses de Noël de Grenoble, et, dans le tohu-bohu morbide de ses idées se heurtant dans sa pauvre tête, elle revoyait le visage devenu pâle de Lissac, et entendait Guy lui redire encore : « C'est parce que vous êtes une honnête femme que je vous aime ! »

— Une honnête femme ! Cela sait pourtant aimer autant que les autres ? murmurait-elle en pensant à ç

Vaudrey qu'elle ne reverrait plus et qu'elle n'aimait plus.

— Voilà : Je suis veuve maintenant ! Et une veuve qui n'aimera plus personne, personne, et qui ne se remariera jamais !

VIII

A Paris, seul maintenant, corps sans âme, perdu et ballotté par l'ennui, triste avec des regrets amers devant sa vie écroulée, se répétant que, loin de lui, cette Adrienne qui ne pardonnerait pas se disait sans doute, maintenant, dans sa solitude, se redisait, à Grenoble, qu'au moins ces politiciens lui devaient le divorce, Vaudrey, ne sachant que faire, après un long jour de repos navré, entrait à l'Opéra, machinalement, pour distraire ses yeux, sinon sa pensée.

On donnait *Aïda*, ce soir-là, avec une débutante qu'on annonçait comme une étoile.

Sulpice Vaudrey, depuis le départ d'Adrienne, — deux semaines déjà ! — errait dans Paris comme une âme en peine lorsqu'il n'allait pas à la Chambre, où il se sentait d'ailleurs mal à l'aise avec ses timidités d'homme tombé. Vaudrey las, dégoûté, mélancolique, allait s'asseoir au théâtre pour tuer une soirée.

C'était ce qu'on appelle une *belle salle* en style de courriériste. Des avant-scènes poudroyantes de diamants, des loges parées ; aux fauteuils des gloires parisiennes, des noms exotiques. Pas une stalle sans *célébrité*, à l'Amphithéâtre. Le hasard avait placé, presque côte

à côte, dans ce TOUT PARIS, Mme Sabine Marsy et Mme Gerson, les deux amies qui se détestaient. La jolie petite Mme Gerson occupait et remplissait de son babil la loge du Préfet de Police — n° 30 — où M. Jouvenet montrait son profil de marguillier. Elle parlait tout haut de son salon, de ses réceptions, de ses amitiés; elle écrasait Mme Marsy de son triomphe. Au fond de la loge, M. Gerson dormait, écrasé de fatigue. Mme Gerson se mit à rire en apercevant Sulpice aux fauteuils d'orchestre.

— Tiens! M. Vaudrey! Il a encore l'air un peu *battu!* dit-elle en rééditant un vieux mot.

Et elle raconta à ses amis, pressés dans sa loge, penchés vers elle et regardant le gentil décolletage de ce gras corsage de petite brune bien prise, comment Vaudrey devait justement dîner chez elle, le soir même où il était tombé du ministère.

— Il n'est pas venu, nécessairement! dit-elle. On devrait songer aux invitations à dîner avant de remercier un ministère! — C'est ennuyeux! songez donc!... On invite à dîner le secrétaire du président du conseil. On le met sur la carte. Il arrive. C'est fini; il n'est plus secrétaire du président, le président du conseil n'est plus président, il n'y a plus de président, il n'y a même peut-être plus de conseil; on devrait s'assurer de ses titres et qualités avant d'accepter une invitation à dîner!

Elle riait beaucoup, très haut, et Mme Marsy, à demi détrônée, s'éventait nerveusement, dans sa loge, ou lorgnait çà et là dans la salle, en affectant pour sa voisine un petit air méprisant. Une amitié tournée à l'aigre.

Vaudrey, l'air fatigué, songeur, s'était assis dans son fauteuil d'orchestre. C'était l'entr'acte. Il regardait à travers la salle, machinalement, et s'étonnant encore de ne pas rencontrer de saluts, de têtes inclinées, comme auparavant. Il se sentait passer à l'état d'épave. Bah ! il s'en consolait en se disant que l'humaine espèce est ainsi faite : toute au succès, au plus donnant et au plus offrant. A quoi servait de s'en inquiéter ?

Tout à coup, au hasard de cette lorgnette qui lui montrait, tour à tour, Mme Marsy, Jouvenet, Mme Gerson, autant de vivants souvenirs, très ironiques, Sulpice tressaillit, secoué par une émotion plus vive, presque colère, en arrêtant son regard sur une loge où soudain se découpaient pour lui, sur du rouge sombre, deux visages, celui de Rosas et celui de Marianne.

Il se sentit remué et piqué désagréablement.

Il apercevait là, devant lui, entre les deux colonnes énormes où deux masques dorés, gigantesques, semblaient rire, cette femme qu'il avait adorée, dont la vue lui déchirait le cœur encore, et qui, pâle, dans une robe blanche, s'inclinait vers Rosas, en un mouvement adorable, avec ses cheveux blonds dénoués à demi sur ses épaules blanches — ces épaules qu'il revoyait encore, frissonnantes sous ses baisers, ces épaules où il eût imprimé ses lèvres chaudes et ses dents.

Cette beauté livide, étrangement adorable, la chevelure et les oreilles éblouissantes de pierreries, se détachait sur le fond sombre de la loge où, comme un œil énorme de cyclope, apparaissait, formant parfois un nimbe de lumière autour du front de Marianne, le

trou rond en verre dépoli ouvert dans la porte. Plus pâle qu'elle, l'air malade et pourtant souriant, Rosas montrait à côté du visage de Marianne sa face blême d'Espagnol exsangue, tragique comme un portrait de Coëllo. Sa tête fatiguée, pensive et maigre, s'appuyait sur sa main qui, à la lorgnette, semblait une main de cire transparente où une émeraude énorme flambait, à l'annulaire, sous les feux du gaz. M. de Rosas ne bougeait pas.

Elle, au contraire, parfois se penchait vers lui, approchait sa bouche de l'oreille du Castillan, détachée de sa barbe roussâtre et comme décollée, et lui murmurait des mots que Vaudrey devinait et qui devaient faire reluire une étincelle de fièvre heureuse dans les yeux tristes de Jose. Et, comme elle se cambrait en arrière, repoussant à demi le dos du fauteuil sur lequel elle était assise, le corsage de satin de son buste disparaissait derrière le rebord de la loge, et Sulpice n'apercevait plus que son visage, son cou, ses épaules blanches, et elle lui semblait nue, tout entière nue, les lignes de ce corps aux enlacements de serpent coupées net par la ligne rouge de la bordure de velours. Et lui continuait à dessiner, du regard, avide, les courbes de ce torse exquis, de ces flancs qu'il avait pressés, de tout cet être pétri de volupté et qui lui avait appartenu.

Il se sentait pris de l'âpre tentation de monter vers cette loge, d'ouvrir cette porte et de crier à cet homme, qui n'avait pas encore donné son nom à cette femme :

— Vous ne la connaissez pas ! C'est la débauche et le mensonge !

Derrière Rosas et Marianne, il semblait à Vaudrey qu'une figure barbue se montrait parfois, sur une cravate blanche: la tête hautaine de l'oncle Simon.

Sulpice, pendant que le défilé des Egyptiens se déroulait sur la scène, essayait de détourner sa pensée, d'arracher sa vue de ce groupe qui l'attirait. Il le regardait pourtant encore, malgré lui, et s'enfonçait lui-même volontairement un coup d'épingle dans le cœur.

Marianne semblait ne pas même l'avoir aperçu.

Le rideau tombé, il s'en alla dans les coulisses, moins pour y entrer que pour échapper à cette vue irritante. Il éprouvait, à respirer cette odeur de théâtre, une sensation bizarre, qui le faisait souffrir et le consolait. Les machinistes roulaient, des deux côtés de la scène les portants ponctués de lumières, traînaient au fond les grands sphinx blancs, la toile immense où des palmiers se découpaient sur le ciel bleu. Sulpice avait la sensation cruellement ironique de se retrouver, sur ces mêmes planches, le soir où, pour la première fois, il était entré là, souriant, gonflé de joie, saluant, salué, entendant de tous côtés le même murmure, doux comme un vent de mai :

— Monsieur le Ministre !

C'était la même scène, les mêmes habits noirs sur le même plancher lumineux, les mêmes rayons de lumière électrique faisant à sa chute, comme à son avènement, la même auréole banale. Des pompiers traversaient la scène lentement pour surveiller, d'un air las; des arroseurs faisaient des rinceaux sur le parquet, d'autres balayaient la poussière. Et, comme si ces détails banaux

eussent intéressé Sulpice, il regardait, d'un air vague, la pensée comme envolée....

Tout à coup, au milieu d'un groupe, passant le chapeau sur la tête, dans une escorte de gens à demi inclinés, le dos rond, la lèvre flatteuse, Sulpice aperçut, dans le triomphe épanoui de sa royauté nouvelle, Lucien Granet qui passait, et traversait la scène, jetant çà et là de petits saluts protecteurs.

Le gros Molina accompagnait le nouveau ministre en riant très haut, comme une caisse pleine remuée brusquement.

Vaudrey ressentit, en pleine poitrine, quelque chose comme l'impression d'un coup de poing.

Il se rappela sa rencontre d'homme arrivée avec Pichereau, l'homme tombé sur ces mêmes planches, presque à cette même place, et, pour n'avoir pas à subir la poignée de main amicalement ironique de Granet qui venait à lui — cette poignée de main donnée à Pichereau, jadis — il se dissimula très vite derrière un portant, en s'attirant, à la fois, une bourrade accompagnée d'un *pardon, monsieur,* d'un machiniste qui poussait un morceau de décor et un : *En voilà un maladroit !* d'une petite danseuse dont son talon avait involontairement frôlé le bout du soulier rose.

Il se retourna vers la danseuse pour s'excuser, et il aperçut alors une fillette, toute rose, dont les yeux bleus se firent effrayés et les joues très rouges lorsqu'elle reconnut Vaudrey. C'était cette Marie Launay qu'il avait vue, au foyer, l'année précédente, et qui n'était peut-être pas *arrivée* encore, lorsque lui était *reparti.*

— Oh ! je ne vous avais pas reconnu, dit-elle. Je vous demande pardon, Monsieur le Ministre !

Il voulait répondre quelque chose, mais ce titre que lui donnait, ignorante des changements politiques, la petite jeune fille l'égratignait au cœur comme la déchirure d'un ongle et, de l'autre côté de la scène il apercevait, regagnant la salle par la porte de communication, Lucien Granet, entouré de son état-major et suivi de ce cortège éternel des puissants où Warcolier parlait très haut, et où l'on distinguait le ventre énorme et le gros rire de Molina, Molina le Tombeur.

— Peut-être Mme Marsy a-t-elle prié qu'on le lui présentât, ce Granet, songeait en ricanant Vaudrey, en se rappelant Guy de Lissac courant après lui, là, pour le conduire à la loge de la femme à la mode.

Que tout cela était loin !

Sabine Marsy était détrônée. Et lui !...

Il se sentit frapper sur l'épaule, amicalement, comme l s'éloignait, et se retourna : c'était Warcolier qui, l'ayant sans doute aperçu de loin, venait à lui, pour le simple plaisir de traiter en protégé celui qu'il avait si longtemps appelé « *Monsieur le Ministre* ».

— Eh bien, mon cher Vaudrey, quoi de nouveau ? dit Warcolier, la tête haute, souriant avec la béatitude niaise et agressive, dans leur ton de supériorité, des sots satisfaits.

— Rien, dit Sulpice. Je trouve la musique de Verdi superbe !

— Oh ! Un peu wagnérienne, fit Warcolier, qui répétait ce qu'il avait entendu. Mais la politique ?

— Ah ! la politique, cela vous regarde maintenant !

— Eh bien, mais, fit Warcolier, cela va bien. Il y a une détente. Un ministère plus... plus...

— Plus homogène ! dit Vaudrey, un peu railleur.

— Justement. Et, après tout, le devoir de tous les bons citoyens est de défendre le gouvernement dont nous sommes !

Ah ! décidément, Vaudrey trouvait à son ancien sous-secrétaire d'Etat, demeuré l'homme-lige de Granet, un aplomb trop bête. Il sourit, comme il lui eût ri au nez, et lui tourna le dos.

Warcolier ne s'en fâcha pas : il était certain et enchanté d'avoir vexé l'ancien ministre. Le coup de pied de l'âne ! Le *coup d'esprit* du sot !

Vaudrey regagnait sa place, très mécontent d'être venu, furieux contre ce prétentieux imbécile, lorsqu'en sortant des coulisses, dans l'espèce d'antichambre où se tient Louis, inscrivant les noms sur la feuille des entrées, il se heurta contre Lissac qui entrait.

Guy devint un peu rouge en l'apercevant.

— Il faut te rencontrer ici pour te voir, dit Sulpice. Pourquoi n'as-tu pas reparu chez moi ? Parce que je ne suis plus ministre ?

— Ce serait une raison pour que tu m'aies vu plus souvent, répondit Lissac. Mais ce n'est pas ça ! Quest-ce que tu voulais que je te dise ? Tu connais mon sentiment. Je ne tenais pas à devenir un gêneur, comme on dit, ou un rabâcheur de morale, ce qui est la même chose. D'ailleurs, la morale à moi, cela me va comme le prix Montyon à une fille ! Alors, je suis demeuré dans mon coin, et j'y reste et j'y resterai plus que jamais dorénavant. J'ai enrayé. Je me fais vieux, et je vais m'enterrer dans quelque banlieue et y soigner mes rhumatismes.

Il y avait, dans le ton de Lissac, une mélancolie inattendue.

— Alors tu ne viendras plus me voir ?

— Pour t'ennuyer, à quoi bon ?... Fais tes réflexions toi-même, mon bonhomme ! Tu n'as pas besoin de moi pour souligner tes pas de clerc. A propos, tu sais, notre folle maîtresse ?... Elle est dans la salle.

— Je l'ai vue ! dit Vaudrey, très pâle.

— Elle n'est pas encore duchesse, mais ça se bâcle dans quatre jours. Si l'on était un coquin pourtant, comme on châtierait la coquine !... Bast ! A quoi bon ? Et ce satané Rosas, qui en est fou à lier, et à oublier tout ce qu'il doit savoir, serait capable de l'épouser tout de même ! Grand bien lui fasse !

— Mais, dis donc, fit Lissac, dont la voix qui mordait devint sérieuse tout à coup, tu as lu le journal ?

— Non. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Ils étaient dans le couloir de l'Opéra, on entendait le prélude du lever du rideau. Guy tira le *Soir* de sa poche et le tendit à Vaudrey :

— Tiens, vois !... Ce pauvre Ramel !... Tu l'aimais beaucoup ?

— Ramel !

Vaudrey n'avait pas besoin de lire. Il savait tout, dès que Guy avait, sur le ton des nouvelles funèbres, nommé Denis et montré le journal.

Mort ! — Mort doucement, dans son fauteuil, auprès de sa fenêtre, comme il se fût endormi. « On annonce, disait l'entrefilet, la mort d'un des doyens de la presse parisienne, M. Denis Ramel, qui avait été célèbre autrefois et dirigea longtemps un journal important, aujourd'hui disparu, la *Nation Française*. » Rien de

plus après les détails rapides sur l'agonie. Pas un mot d'éloge ou de regrets. La constatation banale d'un fait. Vaudrey trouverait que c'était bien peu pour un homme qui avait tenu tant de place.

— Qu'est-ce que tu en penses? dit-il à Lissac. On est ingrat!

— Dame! que veux-tu? fit Guy. Pourquoi aussi n'avait-il pas écrit d'opérettes?

Ils se quittèrent après des poignées de mains assez banales, peut-être tristes. Sulpice voulut jeter un dernier regard à la loge de Rosas. Marianne se tenait debout, sa silhouette découpée sur la lumière du fond de la loge. Elle avait à la main une soucoupe et mangeait une glace. Il la revit encore, égratignant son sorbet, chez Sabine Marsy, près du buffet, et sa langue glissant sur la cuiller de vermeil... Il ferma les yeux, et, nerveux, il descendit rapidement le grand escalier où il était seul.

Il pensait à Ramel pour oublier Marianne.

Denis souffrait depuis longtemps. Il se sentait partir et souriait. Il voulait disparaître sans bruit, poliment, disait-il, mais sans attirer l'attention, à l'anglaise. Pauvre homme! Il était servi à souhait.

Vaudrey se jeta dans une voiture et se fit mener aux Batignolles. En route, il songeait à ces antithèses éternelles de la vie parisienne : la nouvelle de la mort d'un ami apprise à l'Opéra, sur quelque air de valse!

Et, songeant à lui-même :

— *De l'Opéra à l'Opéra!* Voilà pourtant l'histoire de mon Ministère... et celle du Ministère Granet probablement!

La concierge de la rue Boursault le conduisit elle-

même à l'appartement de Denis Ramel. Couché dans son lit, l'air encore souriant et bon, le vieux journaliste paraissait endormi. La majesté froide de la mort donnait un caractère puissant à cette figure blanchie. Une lumière, placée près du front osseux, faisait croire parfois, en scintillant, à des tressaillements sur ces muscles glacés.

Denis Ramel ! c'était le guide certain de sa jeunesse et le conseiller de toute sa vie ! Il se rappelait ses années de début, l'arrivée à Paris, les premiers articles apportés dans la vieille salle de rédaction de la *Nation Française !* S'il avait été, un moment, un des chefs de l'Etat, il l'avait dû pourtant à cet homme étendu là !

Il se pencha doucement sur le cadavre, et sur le front il donna à ce mort le baiser d'adieu.

Quand il se retourna, il vit un homme qu'il n'avait pas aperçu d'abord et qui s'était levé.

L'homme très pâle, l'air timide, le salua.

Vaudrey reconnut ce Garnier qu'il avait vu, un jour, chez Ramel, toussant, moribond résigné.

Le phthisique avait pourtant survécu au vieillard.

— C'est bien à vous d'être venu, Monsieur, dit l'ouvrier. Il vous aimait tant !

— Il est donc mort tout à coup ?

— Et tout seul, en lisant un livre. On l'a trouvé là. On a cru qu'il dormait. C'était fini. On l'enterre demain ! Vous viendrez, Monsieur ?... Je ne savais pas qui vous étiez quand... vous savez... j'ai dit... Enfin, c'est bon... n'en parlons plus... Je vous demande pardon... Il y aura du monde à l'enterrement de Denis Ramel, s'il y a seulement le quart de ceux qu'il a obligés.

Vaudrey fut navré, le lendemain. Derrière le cer-

cueil de Ramel, il n'y avait personne. Lui, Garnier, une ou deux vieilles femmes de la maison de la rue Boursault, qui ne suivirent pas jusqu'au bout, le cimetière de Saint-Ouen étant trop loin. C'était tout. Devant la fosse, Sulpice Vaudrey se trouva seul avec les fossoyeurs et l'ouvrier. On enterrait Ramel dans une tranchée nouvelle, presque au bas d'un remblai du chemin de fer.

Depuis des années il était oublié, s'oubliant lui-même, ce Ramel, qui avait laissé passer les ambitieux, arriver les ingrats, monter les égoïstes ! Il n'existait plus ! Et ceux-là mêmes qui l'avaient supplié, appelé *cher maître* jadis, sollicité et encensé, ne savaient plus seulement son nom ! Avait-il disparu, vivait-il encore, cet ancêtre, un bonze, un vieux, un inutile, qui n'avait su faire ni sa fortune ni sa position, en fabriquant celles des autres ? On ne savait pas. On ne s'en souciait pas. On riait parfois, au besoin, de ce romantique de la politique, vivant comme un portier, pauvre, perdu, noyé dans le tas des anonymes, après avoir fait des ministres et défait des gouvernements. Et, à la nouvelle de sa mort, pas un de ceux qui lui devaient tout, pas un seul de ces politiciens paradant en selle et auxquels il avait tendu l'étrier, pas un de ces comédiens de la chambre ou du théâtre qui l'avaient imploré, sollicité, flatté, pas un seul ne se trouvait là pour payer à ce disparu la dette banale du souvenir ! Cette solitude sinistre, fouettée d'un aigre vent d'hiver, paraissait à Sulpice un abandon féroce et une lâcheté. Deux hommes derrière le convoi de cet inventeur d'hommes!

— Faites donc du journalisme, c'est-à-dire faites donc les autres ! dit Vaudrey en hochant la tête.

— Après tout, répondit Garnier, il y a des dupes dans tous les métiers, allez, et c'est les plus honnêtes nécessairement.

Laissant là, sous une sorte de verglas qui tombait, la fosse au-dessus de laquelle passaient des trains en sifflant, cet homme qui avait été ministre s'éloigna du cimetière, accompagné de ce pauvre diable qui toussait tristement dans son collet de redingote relevé sur son cache-nez.

Avant de le quitter, Vaudrey, presque timide, voulut lui demander si l'ouvrage allait un peu, au moins.

— Merci, répondit Garnier. Oui, j'ai trouvé une place... Et puis (il hochait la tête en désignant, derrière les arbres noirs et les tombes blanches, l'endroit où l'on avait descendu Ramel), on en a toujours une place, au bout du compte, et c'est peut-être la meilleure, quoi !

Il salua, et Vaudrey partit, tout sombre. Il lui semblait que sa vie s'émiettait, qu'il semait, lambeau par lambeau, de sa chair sur la route. Les tentures noires du cercueil de Ramel lui rappelèrent — et il sourit tristement à cette ironie nouvelle — des factures de tapissiers qu'il devait encore pour les fournitures de cette fête, au ministère, la dernière journée de son pouvoir et de son bonheur. Les fournitures officielles de Belloir ni les Gobelins ne lui avaient pas suffi. Il avait voulu des décorations plus modernes. Il donna au cocher l'adresse du tapissier, boulevard des Capucines. Il osait à peine entrer, dire : « — Je viens solder la facture d'une fourniture faite au ministère ! » — C'était encore comme une note mortuaire qu'il acquittait. Cette note de tapissier payée pour une représentation oubliée lui semblait réellement macabre.

Il lui semblait qu'en acquittant sa facture, le tapissier avait un léger sourire narquois.

Il éprouva un soulagement à se retrouver dehors ; il avait envie de marcher, ayant froid, avec le besoin de réchauffer son sang glacé.

Son nom, que quelqu'un prononçait, le fit retourner. Il aperçut devant lui Jéliotte, son compatriote, son ami d'enfance, le camarade Jéliotte qui, souriant, lui tendait les deux mains, cordialement.

Je t'ai dit que tu me retrouverais toujours quand je n'aurais pas l'air d'un courtisan ! Eh bien, me voici ! dit Jéliotte. Maintenant, tu me verras tant que tu voudras !

— Ah ! fit Vaudrey.

Jéliotte lui prit le bras.

— Tu vas à la Chambre peut-être ?

— Oui, justement.

— Eh bien, je t'accompagne !... Ah ! à présent que tu n'es plus ministre, mon cher, et qu'on n'a pas l'air d'un flatteur ni d'un courtisan du pouvoir, on peut te parler... Tu en as assez fait de fautes !... Tu étais trop confiant, trop modéré... Il faut de la poigne... Et puis, çà ne pouvait pas durer !... C'est joli, ces situations-là, mais ça craque !... Il faut bien de la place pour tout le monde, n'est-ce pas ?... Bah ! veux-tu que je te dise ? — Tiens, tu es plus heureux ! — Je t'aime mieux comme ça !

Vaudrey avait des envies de secouer ce niais prétentieux qui s'accrochait à son bras.

— Je suis comme ça, reprenait Jéliotte. J'aime mieux mes amis quand ils sont à terre ! Générosité de nature, qu'est-ce que tu veux ?... A propos, tu sais,

si tu ne m'as pas vu plus tôt, c'est que je n'étais pas à Paris ! Je reviens de l'Isère !

— Ah ! dit Vaudrey, qui songea à Adrienne.

— Eh bien, tu sais, j'ai encore une bonne nouvelle à t'apprendre ! Si tu as assez de la politique, tu pourras peut-être te reposer aux élections prochaines !

— Comment ! demanda Sulpice.

— Oui, Thibaudier s'agite à Grenoble. Il tient toute la ville. Il est très aimé, c'est le modèle des maires ! Une mère, ce maire-là ! (et Jéliotte riait beaucoup, se trouvant drôle). Si on a le scrutin de liste, et on l'aura, c'est sûr, il fera la liste, Thibaudier !... Si on avait gardé le scrutin d'arrondissement, il eût été capable de passer tout de même, Thibaudier !

— Contre moi ?

— Contre toi. Très populaire, Thibaudier !... Et ferme !... Ah ! un roc !... Il te trouve modéré, trop modéré, comme tout le monde !

— Lui ?... Il était du comité plébiscitaire, sous l'empire !...

— Précisément. Il est républicain radical comme il était bonapartiste enragé. Oh ! c'est un homme, Thibaudier ! Pas de concession ! Jamais ! Tout d'une pièce ! Il te battra. On veut d'ailleurs, dans l'Isère, une représentation homogène...

— Encore ! dit Vaudrey, que le mot poursuivait.

Et après tout, que lui importait Thibaudier, et la députation, et les élections, et la politique ? Denis Ramel en touchait le fond, dans sa fosse du cimetière de Saint-Ouen.

— Laissons là Thibaudier. A propos, dit Jéliotte, j'ai vu ta femme à Grenoble !

Vaudrey devint blanc.

Il dit encore : — Ah !

— Elle est joliment changée. Elle ne sort pas de chez son oncle le docteur. Elle ne reçoit pas. Elle est donc malade ?

— Oui, un peu !

— Et vous êtes donc séparés ?

— Non ! dit Sulpice.

Jéliotte riait.

— Ah ! farceur ! Je comprends !... Ta femme était trop rigoriste !... Dame ! Une provinciale !... Bah ! ça s'arrangera ! Et si ça ne s'arrange pas, eh ! ben ! tu seras libre, voilà tout !... Eh ! mais dis donc, si tu n'es pas réélu, tu iras la rejoindre à Grenoble. Oh ! tes clients te reviendront, va ! Comme avocat on te considère, mais comme ministre, ah ! je dois dire que comme ministre...

— Je serai réélu ! dit fermement Vaudrey, pour couper court aux interminables paroles de Jéliotte.

Il était énervé, violemment. La sottise de cet homme l'exaspérait. Il ne rencontrait, sur son chemin, que des sujets d'irritation ou d'écœurement. Il avait envie de chercher querelle à quelqu'un. Il eût voulu tordre entre ses doigts les poignets de Marianne...

En entrant dans la salle des Pas-Perdus, il se heurta presque involontairement et marchant très vite, contre un monsieur qui ne le salua même pas et qu'il crut reconnaître.

— Mais je le connais pourtant !

Il n'avait pas fait trois pas qu'il se rappelait parfaitement ce solliciteur éternel, toujours en deux courbé devant lui, accroché aux fauteuils de l'antichambre

comme l'huître au rocher, et que les huissiers qui le voyaient solliciter, saluer, se courber depuis des années, appelaient *Monsieur Eugène* — par amitié.

C'était trop fort ! Et, en vérité, l'impolitesse de ce drôle arrivait mal.

Sulpice, brusquement, se retourna, vint à Renaudin et lui dit, d'un ton sec :

— Vous me saluiez plus bas il y a quelque temps, Monsieur ! Et vous étiez tous les matins, il me semble, dans l'antichambre du ministère !

Il s'attendait à une réponse hautaine de Renaudin, et Renaudin eût payé pour les autres.

Monsieur Eugène répondit en souriant :

— Mais j'y suis toujours, Monsieur !

Vaudrey le regarda, stupéfait, puis, avec une vivacité colère, comme s'il mettait dans la réplique jetée à ce pleutre tous ses projets de revanche à venir sur les sots, les fourbes, les plats valets et les ingrats :

— Eh bien, vous me saluerez encore, car j'y reviendrai ! dit-il hardiment.

Il tourna les talons à ce pied plat et entra dans la Chambre.

Il entendit un fracas de bravos, une tempête d'enthousiasme le souffleta au visage. Il regarda et se mordit les lèvres.

Lucien Granet était à la tribune, et la majorité l'acclamait.

IX

Marianne Kayser avait eu le bon goût, et peut-être l'esprit, de ne pas vouloir d'un mariage solennel.

Peu lui importait d'entrer furtivement dans son duché, pourvu qu'elle y fût souveraine. Elle aurait le temps plus tard de redresser le front sous sa couronne ducale; en attendant, elle se faisait humble sous sa couronne d'oranger. Elle avait renvoyé, en les dotant fortement, Jean et Justine, trouvant inutile de garder plus longtemps des gens qui connaissaient Vaudrey. Elle avait conseillé à Justine de se marier, d'épouser Jean.

— C'est amusant, le mariage ! avait-elle dit.

— Madame est bien bonne, répondit Justine. Mais Madame voit elle-même qu'il vaut mieux attendre quelquefois. Rien de pressé. On ne sait pas ce qui peut arriver.

La future duchesse s'était montrée assez peu flattée de la réflexion de cette fille. Il valait bien la peine de n'être pas poseuse, même avec ses gens, pour rencontrer de pareilles sottes qui vous mangent ainsi dans la main, tout de suite ! Aussi, à l'avenir elle tâcherait de n'être plus aussi bonne fille. Elle tiendrait les gens à distance. On verrait bien. Elle était, en attendant, enchantée d'avoir fait maison nette. Elle pouvait, à son gré, mentir à Rosas.

Le duc, d'ailleurs, amoureux fou, le désir chaque jour attisé par Marianne, eût été capable, comme le disait Lissac, de tout accepter et de tout oublier pour serrer cette femme entre ses bras. Elle le tenait tout entier sous une séduction grisante, mettant habilement dans un baiser qui allumait du feu dans les veines de Jose les promesses de caresses plus ardentes. A ce jeu même, elle se prenait à une tendresse passionnée, comme une courtisane habituée aux défaites faciles et qui résiste à son tempérament même pour n'être pas

trop tôt vaincue. Elle avait des affolements emportés qui la poussaient vers Rosas comme vers un plaisir inconnu.

La pâleur mate de cet homme roux, aux yeux profonds, dont la lèvre tremblait, presque froide, lorsqu'elle la cherchait sous sa moustache fauve, lui plaisait. Elle lui disait parfois qu'avec son air doux, il avait l'air d'un tigre. — « Ou d'un chat. Et cela me plaît, à moi qui suis si chatte. Ah ! que je t'aime ! » Elle se sentait frémir aux frémissements nerveux de cet être qu'elle sentait dompté, tout et bien à elle, mais dont quelques pensées secrètes l'inquiétaient confusément.

Elle avait hâte que ce mariage fût conclu. Furtivement, si l'on voulait, mais définitivement, légalement. Elle redoutait comme un réveil de Jose, elle ne savait quoi, une lettre anonyme, peut-être une rencontre avec Guy, une explication, est-ce qu'on sait ?

— Quoiqu'après tout, ce Guy, pensait-elle, j'ai été bien sotte de m'en préoccuper. Des menaces en parole, voilà tout !

Le duc l'avait traitée en honnête fille, lui faisant jurer qu'elle n'avait jamais aimé que lui ou que nul vivant, du moins, n'avait le droit de dire qu'il l'avait possédée. Elle avait juré tout ce qu'il avait voulu, disant à l'oncle Kayser : — Des serments comme ça, c'est comme des serments politiques, ça n'engage à rien !

L'oncle commençait à avoir pour sa « petite Marianne » une admiration éperdue. Voilà une femme à la bonne heure ! Un galbe étonnant ! Elle lui avai promis de lui faire bâtir un atelier où il pourrait tou

à son aise ne pas faire de peinture, allongé sur un divan, fumant sa pipe, passer ses jours à envoyer au plafond ses théories d'art supérieur et moral ! — Un idéal.

Lui aussi était pour une certaine promptitude dans le mariage. Et pas trop de bruit. La moindre anicroche, tout était perdu. Quel dommage !

— Veux-tu que je te dise ? Il me semble que tu vas à la mairie sur des œufs !

— Sois tranquille, répondait Marianne, riant beaucoup, il n'y aura rien de cassé !

Le mariage fut célébré. Enfin ! comme dit Kayser. Une formalité plutôt qu'une cérémonie. Marianne, jolie à ravir, exultait, touchant à son rêve. Son teint pâle prenait des tons roses de fleurs d'azalées traversées de soleil. Jamais Rosas ne l'avait trouvée si jolie. Qu'il avait été niais, jadis, de s'attacher à des apparences et de la fuir au lieu de lui dire qu'il l'aimait ! Il avait perdu des années, des années d'amour qu'il ne retrouverait pas, même dans la fièvre heureuse de cette union. Ces joies dédaignées autrefois, c'était, hélas ! de l'irréparable.

Ah ! comme il allait l'aimer maintenant, l'adorer, la garder avec lui, comme sa volupté vivante ! Ils voyageraient. Dans trois jours, ils partiraient pour l'Italie. Les paquets emplissaient déjà l'hôtel de l'avenue Montaigne, leur maison nuptiale. Marianne emporterait tous les souvenirs conservés par elle dans la petite chambre de grisette où Rosas l'avait vue si souvent, rue Cuvier, et où Jose lui avait dit : « Je t'aime ! »

On emportait ses pénates, disait-elle. Moi, j'emporte mes fétiches !

Rosas était fou de joie. La possession de cette femme, désirée comme une maîtresse, et plus insensée aussi, plus ardente qu'une maîtresse, avec ses spasmes de larmes et de baisers, le rendait éperdu, pénétré d'intenses joies. Quelque chose en lui chantait, comme aux heures des vingt ans, dans les extases des levers d'aurores. Il eût voulu déjà être, avec Marianne, sur les routes italiennes, loin de ces boues et de ces brumes de Paris.

— Ces trottoirs pluvieux où le gaz se reflète me semblent lugubres, disait-il. Allons au ciel bleu, Marianne, aux orangers de Nice, aux étoiles de Naples !

Elle souriait.

— Encore le *bleu !* pensait-elle. Ils en veulent donc tous ?

Elle désirait encore rester quelques jours à Paris, heureuse de promener son nom nouveau dans ces rues, ce Bois, ces théâtres qui l'avaient connue triste, promenant ses mélancolies désespérées. Il lui semblait que, de son triomphe, elle écrasait maintenant hommes et choses. Que lui importait Naples ! Elle n'avait pas, sur la Chiaja, traîné misérablement ses désillusions et ses colères. Florence pouvait la prendre pour une duchesse comme une autre. Mais ce Paris, dont chaque angle lui était familier et dont chaque paysage avait comme encadré ses folies, ses espoirs, ses déchéances, ses crève-cœur, ses déceptions, toutes ces peines d'ambitieuse qui avaient fait d'elle l'audacieuse qu'elle était devenue, ces boulevards, ces allées du Lac, ces avant-scènes de théâtre, elle les voulait revoir dans son triomphe, comme elle les avait vus dans ses folies d'affranchie ou dans ses délabrements d'abandonnée.

— Encore deux jours ! Encore un jour ! disait-elle. Après la *première* des Variétés, nous partirons, veux-tu ?

— Ah ! Parisienne ! Acharnée Parisienne ! répondait Jose.

Et elle le regardait, souriante, ses yeux gris jetant des étincelles.

— Les Variétés ?... Tu sais bien ?... Le rondeau d'autrefois ?... Celui que tu fredonnais, malade ?... Il me semble que je l'entendrai encore :

Voyez vous là-bas
Cette maison blanche,
Où, chaque dimanche,
Sous de frais lilas....

L'oncle Kayser, toujours sage, conseillait un prompt départ. Il redoutait il ne savait quoi. Il craignait tout, « comme Abner, et ne craignait que ça. » Il avait, chaque matin, des peurs de trouver dans les journaux des articles indiscrets sur le duc et la duchesse de Rosas.

— Ces journalistes se moquent tant du mur de la vie privée ! Un mur moral, pourtant !

On partirait enfin dans deux jours. C'était résolu. Rosas avait voulu revoir Guy, une dernière fois. On lui avait répondu, rue d'Aumale, que M. de Lissac était en voyage. Les volets de l'appartement n'étaient cependant point fermés. Le duc, un moment, avait été tenté d'insister, puis il s'était retiré et rentrait, sans trop analyser la pensée d'ennui qui lui venait. Il faisait assez beau. Un temps sec. Il rentra à pied, avenue Montaigne où devait être Marianne, surveillant ses malles.

En entrant dans l'hôtel, où les portes ouvertes,

comme à l'heure des déménagements et des départs, laissaient passer la voix et donnaient à tout ce logis un air d'abandon et de fuite, il fut tout étonné d'entendre une voix d'homme, qui n'était ni celle de Simon Kayser, ni celle d'un valet, répondre sur un ton violent à la voix, évidemment colère, de Marianne.

Il ne connaissait pas cette voix d'homme, et le bruit d'un cordon de sonnette brusquement tiré, dans un mouvement de rage évidente, lui fit presser le pas, comme s'il eût eu l'instinct de quelque danger couru par la duchesse.

Avec cet aspect de désordre, qui ressemblait à un pillage, l'hôtel, dans la pénombre d'un soir gris de décembre qui tombait, prenait un aspect sinistre. Jose avait, subitement, ressenti une impression d'angoisse.

Il arriva vivement dans le salon où Marianne, enveloppée dans une robe de chambre de satin noir et debout près de la cheminée, se pendait, avec de la colère dans les yeux, au cordon de sonnette dont le fil de fer avait vibré contre la muraille.

Devant elle, un homme jeune, moustachu, que M. de Rosas ne connaissait pas, se tenait debout, son chapeau sur l'oreille.

Il avait l'air insolent et, trapu, dans sa redingote noire boutonnée, le ton grossier, les mains dans les poches, vil et menaçant à la fois.

Marianne sonnait un domestique. Elle était rouge de fureur. Elle devint livide en apercevant Jose.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Rosas froidement, s'avançant entre la duchesse et cet homme.

L homme regarda, ôta son chapeau et demanda, d'une voix forte, une voix qui avait de l'odeur :

— Monsieur le duc de Rosas, sans doute ?

— Oui !... fit Jose. Et puis-je savoir ?

— Rien ! ce n'est rien ! s'écria Marianne en courant vite à Jose, lui prenant les mains comme si elle eût voulu l'entraîner.

— Comment, rien ? fit l'homme alors en se campant hardiment, son chapeau à la main, le poing sur la hanche gauche, dans une attitude de maître d'armes qui pose pour l'élégance. Traiter un monsieur comme vous venez de me traiter, vous appelez cela rien ?

Il se tourna vers Rosas et dit d'un ton bref, en saluant avec des airs de sous-off de théâtre :

— Adolphe Gochard !... Vous ne me connaissez pas, monsieur le duc ?

— Non ! dit Jose.

— Comment voulez-vous ?...

— Ah ! pardon, fit Gochard en interrompant Marianne. Vous avez sonné, vous avez voulu du monde. Vous m'avez menacé de me faire flanquer à la porte par les épaules. Puisque vous avez appelé, on m'écoutera !

Des domestiques, accourus, se montraient, dans l'ombre indistincte, au seuil de la porte.

— Allez-vous-en ! cria Marianne.

— Pourquoi ? lui demanda froidement le duc, étonné.

— Parce que Madame aime encore mieux que je ne dise qu'à vous ce que j'ai à vous dire ! fit Gochard. Ah ! vous avez prétendu que je voulais faire du chantage. Moi ? Un ancien brigadier, du chantage ?... Eh bien, soit, chantons !

— Monsieur, dit le duc, devenu blême, et dont les

dents serrées se montraient dans sa barbe rousse, je ne sais pas ce que vous a dit Mme la duchesse de Rosas et ce que vous avez osé lui dire, mais vous allez sortir d'ici, sur-le-champ !

— Comme ça ?... dit l'homme en faisant onduler ses épaules trapues de lutteur de barrière.

— Comme ça !

— Ça m'étonnerait ! fit Gochard. Mais, saperlipopette, on n'est pas poli dans votre monde !

— On n'est pas poli avec les rustres ! Vous êtes ici chez moi !

— Oh ! vous ne m'apprendrez pas où je suis ! dit l'amant de la Dujarrier en clignant de l'œil. Mais Madame a assez longtemps perché à mes frais, rue Prony, et c'est sur ma signature, oui, mon seing à moi, s'il vous plaît, qu'elle avait trouvé le moyen de louer l'hôtel Vanda. Elle n'a pas tant à crâner !...

— Votre signature ?... L'hôtel Vanda ?

Le duc regarda Marianne qui, blanche comme une morte, subitement, au lieu de s'indigner, suppliait, voulait entraîner son mari loin de cet homme, comme s'il y avait là un danger vivant.

— Ah ! par exemple, s'écria Jose, vous m'expliquerez !

— C'est bien simple. J'ai besoin d'argent. La Dujarrier m'en a peu donné pour toute cette affaire. Elle est trop ladre. J'en demande à Madame. Elle le prend de haut, et au lieu de comprendre que je venais en ami, elle me menace de me faire jeter à la porte. Du chantage ! Moi ?... Moi ?... Des bêtises !

Un ami ! Cet homme osait dire, devant celle qui portait le nom de duchesse de Rosas, qu'il venait vers elle en camarade ! Cet alcoolique insolent avait aidé

Marianne à sous-louer il ne savait quel hôtel à une fille!... Rue Prony!... Vanda!... Qu'avaient de commun ces noms avec celui de la duchesse ? Et la Dujarrier, cette Dujarrier dont le castillan connaissait la vie traînée, comment se trouvait-elle mêlée à la vie de Marianne?

Ah! puisqu'il avait commencé, ce Gochard finirait! Il dirait tout. Ne le voulût-il point, à présent il parlerait. Rosas sentait, effrayé lui-même, effrayé par il ne savait quoi de douteux et de bas, la main de Marianne trembler sur la sienne, et peu à peu, à mesure que Gochard parlait, le duc devinait que Marianne voulait s'éloigner, et c'était lui maintenant qui, la retenant, serrant ses doigts sur le poignet de la jeune femme, la forçait à ne pas fuir, à tout écouter, à tout entendre.

— Ah! si vous croyez que j'ai peur de parler, disait Gochard. Moi! Vous allez voir ça!

Et alors, avec une sorte de jactance de prévôt d'armes et de pilier de cabaret, cherchant des mots drôles, se vengeant lâchement par des plaisanteries éjaculées comme des jets de tabac, de cette femme qui l'avait insulté, tout à l'heure, qui parlait de *chantage* et de police, et de laquais poussant dehors le misérable, il racontait tout ce qu'il savait, la dèche de Marianne, ses ennuis, ses amours, la combinaison Dujarrier, la location de l'hôtel Vanda, le billet Vaudrey, les renouvellements, sa bêtise, à lui, Gochard, sa bêtise d'honnête garçon trop naïf ou trop tendre, confiant dans la parole de Claire Dujarrier, et ne se réservant pas tant pour cent dans l'affaire, des bêtises! Les femmes, ce que ça promet ou rien!...

Rosas écoutait, bouche béante, le sang lui bourdonnant aux oreilles, lui montant aux tempes, enfonçant ses doigts dans le bras de Marianne, qui regardait Gochard d'un air féroce.

Quand il eut fini, elle se dégagea de l'étreinte de Rosas par un effort terrible, courut à ce drôle et lui cracha au visage.

Il leva la main sur elle et dit :

— Ah ! mais !...

— Sortez, vous ! fit le duc. Vous serez payé !

— L'argent n'est pas tout. Je veux de la considération ! répondit Gochard en essuyant sa joue.

Il mit sa carte sur la cheminée.

— Adolphe Gochard. Voilà mon adresse. Au reste, elle la connaît, Madame ! Et au pistolet, au sabre ou à l'espadon, ce que voudrez ! On ne craint personne !

— Tu seras payé, on te l'a dit, tu seras payé ! cria Marianne, absolument folle, prête à l'égratigner de ses ongles. Va-t'en, ruffian ! Va-t'en, voleur !

— Des fadaises ! répondit Adolphe en replantant son chapeau sur le côté de son crâne ras. J'ai dit ce que j'avais à dire. J'aime pas qu'on m'embête !

Il disparut en se dandinant comme un cabotin embarrassé de sa sortie.

Rosas ne le vit même pas partir.

Il avait pris Marianne par les deux mains, la traînait vers la fenêtre où du jour venait encore, et, convulsé, son masque devenu plus blafard dans sa barbe rousse, il la regarda en plein au fond des yeux.

Elle était terrifiée. Elle se crut morte. Elle sentait qu'il allait la tuer.

Elle se jeta à genoux, brusquement.

Il la regardait toujours, penché sur elle d'un air fou.

— Alors, Vaudrey ?... Vaudrey ? Cet homme que j'ai vu chez ton oncle ?... Que j'ai coudoyé avec toi ?... Vaudrey ?... C'était ton amant ?

Elle ne répondait pas, effarée.

— Tu m'avais menti ?... Mais réponds donc, misérable femme, tu m'avais menti ?

— Je t'aimais, je te voulais ! dit Marianne.

— Allons donc ! fit Rosas, une voix stridente sortant de sa poitrine. Tu voulais ce que voulait ce drôle : de l'argent ! Il fallait m'en demander ! Je vous aurais tout donné, toute ma fortune, tout ! Mais pas mon nom ! Pas mon nom !

Il la repoussa brutalement.

Elle restait agenouillée. Ses mains qui pendaient touchaient le tapis. Elle en regardait, hébétée, les rosaces confusément aperçues.

Elle était certaine qu'elle allait mourir. La colère brusque de Jose avait des bondissements de bête fauve. Il la foudroyait du regard, le sang aux yeux, terrible.

Puis il se mit à rire nerveusement, comme une fille hystérique.

— Imbécile ! Imbécile ! Imbécile !... Dans l'hôtel d'une fille, là-bas, rue Prony, chez Vanda ! Vanda ! Chez Vanda, dans le lit d'une fille, elle s'est donnée ! vendue !... Une Rosas ! Car c'est une Rosas ! Une duchesse de Rosas maintenant ! Imbécile ! Imbécile que je suis !

Marianne aurait voulu parler, supplier. L'effroi la glaçait, courant sur sa peau, passant dans ses veines.

Elle sentait chez ce croyant une détermination implacable. Elle trouvait un maître cette fois.

— Jose ! dit doucement la voix peureuse de Marianne.

Il se redressa sous ce nom comme sous une injure.

— Allons ! dit-il froidement, soit. Ce qui est fait, est fait. Tant pis pour les sots ! — Seulement, écoutez bien.

Ce petit homme roux et pâle semblait, dans cette ombre qui tombait, un portrait d'autrefois sorti de son cadre.

Sa main d'acier s'abattit encore sur les poignets de Marianne.

— Vous vous appelez la duchesse de Rosas ?... Vous l'avez ambitionné, désiré, crocheté, ce titre ?... Mais je ne permettrai pas du moins que vous le traîniez comme le font tant d'autres dans les salons interlopes, sous les regards ironiques, les sourires railleurs, les lorgnettes, les gazettes, le bavardage de ce Paris dont l'odeur de ruisseau vous tente si fort que vous n'avez pas pu le quitter encore ! Parbleu ! vous y avez quelque autre amant, je gage !... Vaudrey !... Ou Lissac et tant d'autres !... Est-ce que je sais ?

— Je vous jure...

— Ah ! vous m'avez menti, ne jurez pas ! — Nous allons partir. Non pour l'Italie. C'est bon pour ceux qui s'aiment. Vous ne connaissez pas Fuentecarral ?... Vous allez le connaître. C'est votre château maintenant. A vous, à vous, puisque vous êtes une Rosas !

Il éclata de rire, encore, menaçant comme un juge qui bafouerait un condamné.

— Nous partons pour Tolède. Vous me demandiez, un jour, ce que c'était que le château où je suis né.

C'est une prison, tout simplement. On y vit après tout. Mais, quand on y entre, on en sort peu. La devise que vous portez n'est pas souriante, mais elle est éloquente, vous la connaissez : *Hasta la muerte!* — « Jusqu'à la mort ! » — Qu'en dites-vous?... Nous serons à Tolède dans trois jours. Il y a des duchesses de Rosas qui vous regarderont passer du haut de leurs collerettes godronnées, et, comme il n'y a pas eu d'adultères ou de courtisanes parmi elles, elles se demanderont peut-être ce que vient faire à Fuentecarral la parisienne. Eh bien, je leur répondrai, moi, qu'elle vient y vivre sa vie, vous entendez, là, face à face avec moi, que vous avez *voulu*, comme vous dites, et personne n'aura le droit de ricaner devant le duc de Rosas qui ne verra personne. Oh ! oui, je sais, je suis d'un autre temps ! Je suis ridicule! Je suis romantique ! — Je suis comme ça ! — Vous avez réveillé le demi-arabe qu'il y a dans le castillan. Tant pis pour vous si vous m'avez fait souvenir que je suis un Rosas !

Elle restait là, foudroyée, entendant maintenant le duc aller et venir, ses talons sonnant, malgré l'assourdissement du tapis, comme des talons d'armure.

Quelquefois, quand il passait tout près, son ombre allongée s'étendait sur elle et lui faisait peur.

Elle avait la sensation d'effroi d'une tombe ouverte, d'une bouffée humide la frappant au visage, de l'enveloppement soudain d'une odeur de cave.

Elle frissonna, voulut supplier, murmura :

— Pitié !... Pardon !...

— Madame la duchesse, dit froidement Rosas, je suis de ceux qui peuvent être trompés, nul n'est au-dessus de la trahison ; mais je ne suis pas de ceux qui

pardonnent. J'ai été fort niais, absurde, crédule ! Tant pis pour moi ! Mais tant pis pour vous ! Rosas vous êtes, Rosas vous serez ! Ah ! j'ai été votre proie ? Parfaitement, c'est convenu : vous serez la mienne ! Rien de plus juste, je pense ! je ne veux ni le scandale d'un procès, ni le bruit d'un ou plusieurs duels. Je deviendrais ridicule aux yeux des autres. Mais à mes yeux et aux vôtres, je n'entends pas l'être. Je n'ai pas voulu être votre amant, j'ai à peine été votre mari. Maintenant je suis votre compagnon de toujours. *Hasta la muerte !* Moi, le froid de pierre d'un Escurial ne me fait pas peur. J'y suis habitué. S'il vous fait trembler, à qui la faute ? Vous l'avez voulu. Un suicide à deux ! Nous partons ce soir !

— Ce soir ! répéta Rosas, terrible, tandis que Marianne, épouvantée, se sentait comme étouffée sous le poids écrasant de ce nom : *duchesse de Rosas !*

Simon Kayser venait pour dîner. Il apprit, avec émotion, que la marmite était renversée.

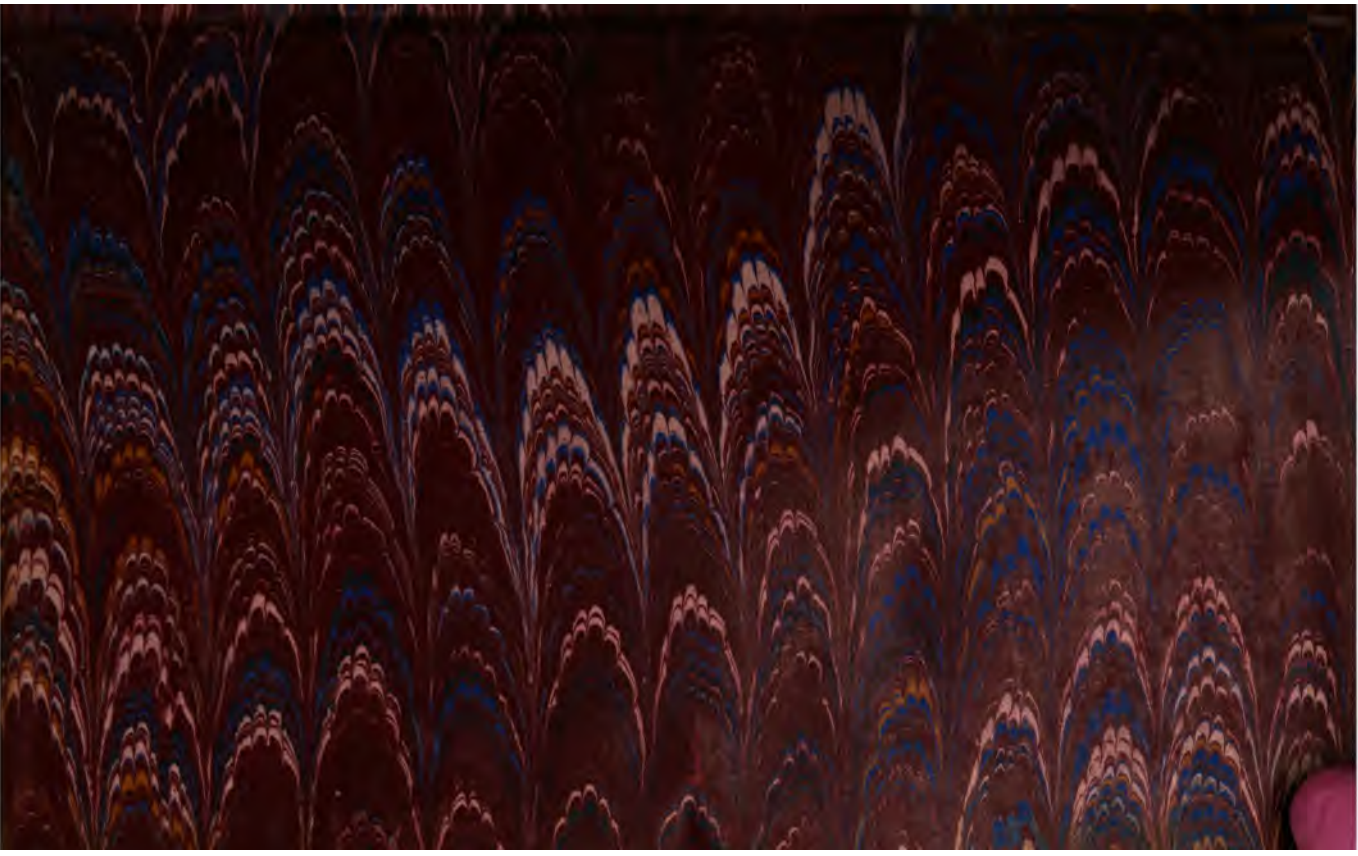
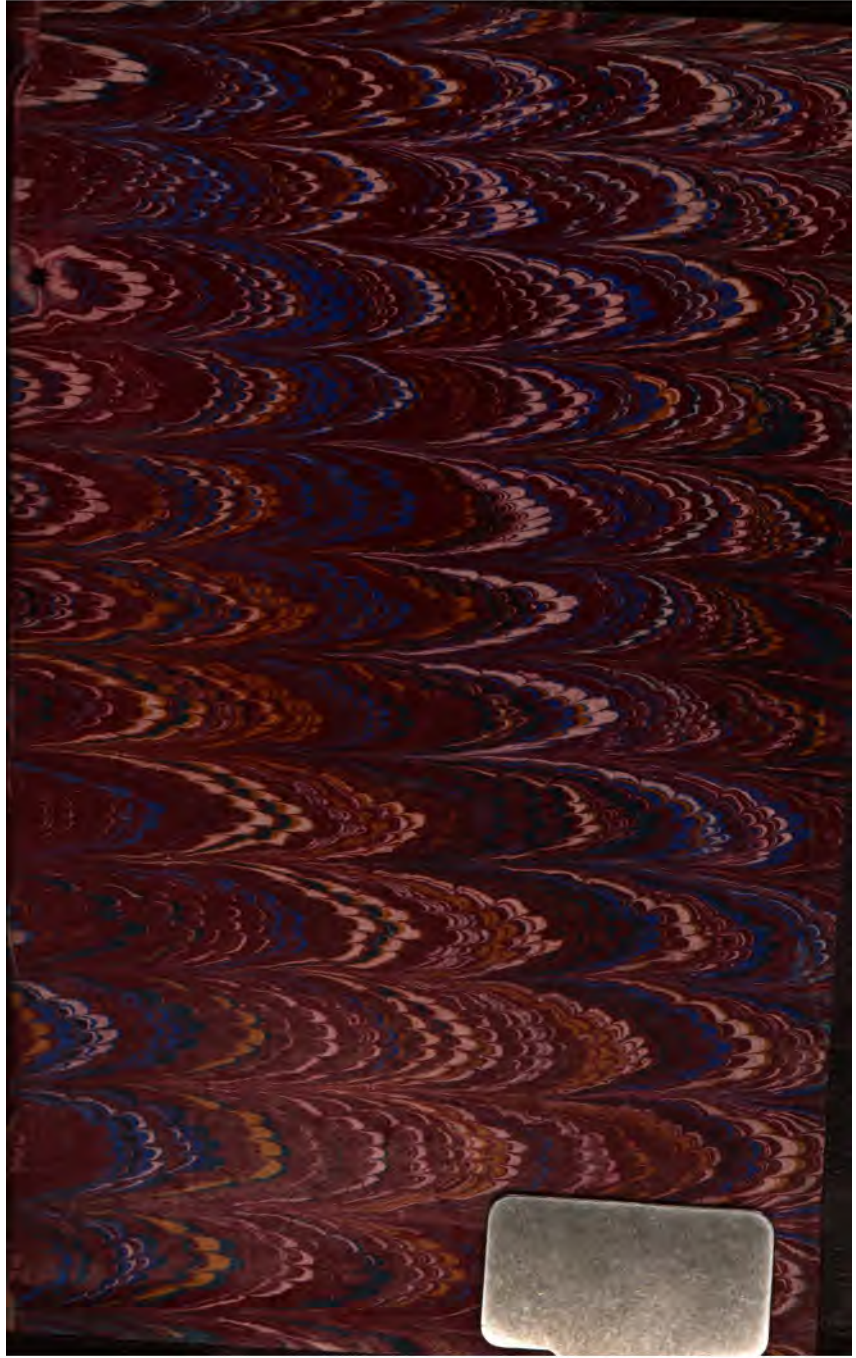
Comment ! il savait tout, ce satané duc ?

Et il prenait aussi dramatiquement la chose ?

— Bêtise !...

— C'est égal, dit l'oncle, après s'être demandé où il irait dîner, en voilà une affaire !... Il la laissera crever comme il le dit, là-bas, dans ses quatre murs !... Il valait bien la peine de si bien machiner son affaire pour qu'un Gochard vînt tout gâter, la canaille ! Moi, je la plains, cette petite Marianne !... C'était joliment ordonné, bien dessiné, bien composé, son plan de campagne ! C'était supérieur ! Et ça craque !.. En toutes choses, voilà : faire du grand art, c'est faire

un métier de dupe! — Immorale, la destinée! — Nous serions peut-être plus heureux, elle et moi, si elle s'était tout bonnement faite cocotte et si je m'étais fait photographe! — Seulement, ajouta le brave homme : on a des vues hautes, des *as-pi-ra-tions*, ou l'on n'en a point!... On ne se refait pas quand on est artiste!...

Paris, 1880-81.

Paris. — SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE P. DUPONT. (61.)